



MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

PAR

CHATEAUBRIAND.

TOME V.



BRUXELLES
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE
M DCCC L.

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE.

MÉMOIRES

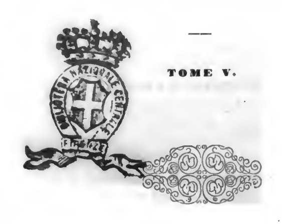
D'OUTRE-TOMBE

PAR

CHATEAUBRIAND.

—

TOME V.



BRUXELLES

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE

—

M DCCC XLIX

LIVRE CINQUIEME.

DEPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce 3 mars 1829.

« Monsieur le comte,

« Mon premier courrier étant arrivé à Lyon le 14 du « mois dernier à 9 heures du soir, vous avez pu ap- « prendre le 15 au matin, par le télégraphe, la mort du « Pape. Nous sommes aujourd'hui au 3 de mars et je « suis encore sans instructions et sans réponse officielle. « Les journaux ont annoncé le départ de deux ou trois « cardinaux. J'avais écrit à Paris à M. le cardinal de « Latil, pour mettre à sa disposition le palais de l'am- « bassade; je viens de lui écrire encore à divers points « de sa route, pour lui renouveler mes offres.

« Je suis fâché d'être obligé de vous dire, monsieur « le comte, que je remarque ici de petites intrigues « pour éloigner nos cardinaux de l'ambassade, pour les

« loger là où ils pourraient être placés plus à la portée « des influences que l'on espère exercer sur eux.

« En ce qui me concerne, cela m'est fort indifférent. « Je rendrai à MM. les cardinaux tous les services qui « dépendront de moi. S'ils m'interrogent sur des cho- « ses qu'il sera bon de connaître, je leur dirai ce que je « sais; si vous me transmettez pour eux les ordres du « Roi, je leur en ferai part; mais s'ils arrivaient ici dans « un esprit hostile aux vues du gouvernement de Sa « Majesté, si l'on s'apercevait qu'ils ne marchent pas « d'accord avec l'ambassadeur du Roi, s'ils tenaient un « langage contraire au mien, s'ils allaient jusqu'à don- « ner leurs voix dans le conclave à quelque homme « exagéré, s'ils étaient même divisés entre eux, rien ne « serait plus funeste. Mieux vaudrait pour le service « du Roi que je donnasse à l'instant ma démission que « d'offrir ce spectacle public de nos discordes. L'Autri- « che et l'Espagne ont, par rapport à leur clergé, une « conduite qui ne laisse rien à l'intrigue. Tout prêtre, « tout cardinal ou évêque autrichien ou espagnol, ne « peut avoir pour agent et pour correspondant à Rome « que l'ambassadeur même de sa cour; celui-ci a le « droit d'écarter à l'instant de Rome tout ecclésiastique « de sa nation qui lui ferait obstacle.

« J'espère, monsieur le comte, qu'aucune division « n'aura lieu, que MM. les cardinaux auront l'ordre for- « mel de se soumettre aux instructions que je ne tar- « derai pas à recevoir de vous; que je saurai celui d'en- « tre eux qui sera chargé d'exercer l'exclusion, en cas « de besoin, et quelles têtes cette exclusion doit « frapper.

« Il est bien nécessaire de se tenir en garde; les der- « niers scrutins ont annoncé le réveil d'un parti. Ce « parti, qui a donné de vingt à vingt et une voix aux

« cardinaux della Marmora et Pedicini, forme ce qu'on « appelle ici là faction de Sardaigne. Les autres cardi- « naux effrayés veulent porter tous leurs suffrages sur « Opizzoni, homme ferme et modéré à la fois. Quoique « Autrichien, c'est-à-dire Milanais, il a tenu tête à l'Au- « triche à Bologne. Ce serait un excellent choix. Les « voix des cardinaux français pourraient, en se fixant « sur l'un ou sur l'autre candidat, décider l'élection. À « tort ou à raison, on croit ces cardinaux ennemis du « système actuel du gouvernement du Roi, et la faction « de Sardaigne compte sur eux.

« J'ai l'honneur, etc. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, le 3 mars 1829.

« Vous me surprenez sur l'histoire de ma fouille; je « ne me souvenais pas de vous avoir écrit rien de si « bien à ce propos. Je suis, comme vous le pensez, for- « tement occupé: laissé sans direction et sans instruc- « tions, je suis obligé de prendre tout sur moi. Je crois « cependant que je puis vous promettre un pape mo- « déré et éclairé. Dieu veuille seulement qu'il soit fait « à l'expiration de l'*interim* du ministère de M. Por- « talis. »

« 4 mars.

« Hier, mercredi des Cendres, j'étais à genoux seul « dans cette église de *Santa Croce*, appuyée sur les mu- « railles de Rome, près de la porte de Naples. J'enten- « dais le chant monotone et lugubre des religieux dans « l'intérieur de cette solitude: j'aurais voulu être aussi « sous un froc, chantant parmi ces débris. Quel lieu « pour mettre en paix l'ambition et contempler les va-

« nités de la terre! Je ne vous parle pas de ma santé, « parce que cela est extrêmement ennuyeux. Tandis que « je souffre, on me dit que M. de la Ferronnays se gué- « rit; il fait des courses à cheval, et sa convalescence « passe dans le pays pour un miracle: Dieu veuille qu'il « en soit ainsi, et qu'il reprenne le portefeuille au bout « de l'*interim*: que de questions cela trancherait, pour « moi! »

DEPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Jeudi, ce 15 mars 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai eu l'honneur de vous instruire de l'arrivée suc- « cessive de MM. les cardinaux français. Trois d'entre « eux, MM. de Latil, de Lafare et de Croï, m'on fait « l'honneur de descendre chez moi. Le premier est en- « tré au conclave jeudi soir 12, avec M. le cardinal « Isoard; les deux autres s'y sont renfermés vendredi « soir, 13.

« Je leur ai fait part de tout ce que je savais; je leur « ai communiqué des notes importantes sur la minorité « et la majorité du conclave, sur les sentiments dont « les différents partis sont animés. Nous sommes con- « venus qu'ils porteraient les candidats dont je vous ai « déjà parlé, savoir: les cardinaux Capellari, Opizzoni, « Benvenuti, Zurla, Castiglione, enfin Pacca et de Gre- « gorio; qu'ils repousseraient les cardinaux de la faction « sarde: Pedicini, Giustiniani, Galeffi et Cristaldi.

« J'espère que cette bonne intelligence entre les am- « bassadeurs et les cardinaux aura le meilleur effet: « du moins n'aurai-je rien à me reprocher si des pas- « sions ou des intérêts venaient à tromper mes espé- « rances.

J'ai découvert, monsieur le comte, de méprisables et « dangereuses intrigues entretenues de Paris à Rome « par le canal de M. le nonce Lambruschini. Il ne s'a- « gissait rien moins que de faire lire en plein conclave « la copie de prétendues instructions secrètes divisées « en plusieurs articles et données (assurait-on impu- « demment) à M. le cardinal de Latil. La majorité du « conclave s'est prononcée fortement contre de pareilles « machinations; elle aurait voulu qu'on écrivît au nonce « de rompre toute espèce de relations avec ces hommes « de discorde qui, en troublant la France, finiraient par « rendre la religion catholique odieuse à tous. Je fais, « monsieur le comte, un recueil de ces révélations au- « thentiques, et je vous l'enverrai après la nomination « du Pape: cela vaudra mieux que toutes les dépêches « du monde. Le Roi apprendra à connaître ses amis et « ses ennemis, et le gouvernement pourra s'appuyer sur « des faits propres à le diriger dans sa marche.

« Votre dépêche n° 14 me donna avis des empiète- « ments que le nonce de Sa Sainteté a voulu renouve- « ler en France au sujet de la mort de Léon XII. La « même chose était déjà arrivée lorsque j'étais ministre « des affaires étrangères à la mort de Pie VII: heureu- « sement on a toujours les moyens de se défendre con- « tre ces attaques publiques; il est bien plus difficile « d'échapper aux trames ourdies dans l'ombre.

« Les conclavistes qui accompagnent nos cardinaux « m'ont paru des hommes raisonnables: le seul abbé « Coudrin, dont vous m'avez parlé, est un de ces esprits « compactes et rétrécis dans lesquels rien ne peut en- « trer, un de ces hommes qui se sont trompés de pro- « fession. Vous n'ignorez pas qu'il est moine, chef d'or- « dre, et qu'il a même des bulles d'institution: cela ne « s'accorde guère avec nos lois civiles et nos institutions « politiques.

« Il se pourrait faire que le Pape fût élu à la fin de « cette semaine. Mais si les cardinaux français manquent « le premier effet de leur présence, il deviendra impos- « sible d'assigner un terme au conclave. De nouvelles « combinaisons amèneraient peut-être une nomination « inattendue; on s'arrangerait, pour en finir, de quelque « cardinal insignifiant, tel que Dandini.

« Je me suis jadis, monsieur le comte, trouvé dans « des circonstances difficiles, soit comme ambassadeur « à Londres, soit comme ministre pendant la guerre « d'Espagne, soit comme membre de la Chambre des « pairs, soit comme chef de l'opposition; mais rien ne « m'a donné autant d'inquiétude et de souci que ma « position actuelle au milieu de tous les genres d'in- « trigues. Il faut que j'agisse sur un corps invisible ren- « fermé dans une prison dont les abords sont stricte- « ment gardés. Je n'ai ni argent à donner, ni places à « promettre; les passions caduques d'une cinquantaine « de vieillards ne m'offrent aucune prise sur elles. J'ai « à combattre la bêtise dans les uns, l'ignorance du « siècle dans les autres; le fanatisme dans ceux-ci, l'a- « stuce et la duplicité dans ceux-là; dans presque tous « l'ambition, les intérêts, les haines politiques, et je suis « séparé par des murs et par des mystères de l'assem- « blée où fermentent tant d'éléments de division. A « chaque instant la scène varie; tous les quarts d'heure « des rapports contradictoires me plongent dans de nou- « velles perplexités. Ce n'est pas, monsieur le comte, « pour me faire valoir que je vous entretiens de ces « difficultés, mais pour me servir d'excuse dans le cas « où l'election produirait un Pape contraire à ce qu'elle « semble promettre et à la nature de nos vœux. A la « mort de Pie VII, les questions religieuses n'avaient « point encore agité l'opinion: ces questions sont ve-

« nues aujourd'hui se mêler à la politique, et jamais « l'élection du chef de l'Église ne pouvait tomber plus « mal à propos.

« J'ai l'honneur, etc. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, 17 mars 1829.

« Le roi de Bavière est venu me voir en *frac*. Nous « avons parlé de vous. Ce souverain *grec*, en portant « une couronne, semble savoir ce qu'il a sur la tête, et « comprendre qu'on ne cloue pas le temps au passé. Il « dîne chez moi jeudi et ne veut personne.

« Au reste, nous voilà au milieu de grands événements: « un Pape à faire; que sera-t-il? L'émancipation des ca- « tholiques passera-t-elle? Une nouvelle campagne en « Orient; de quel côté sera la victoire? Profiterons-nous « de cette position? Qui conduira nos affaires? y a-t-il « une tête capable d'apercevoir tout ce qui se trouve « là-dedans pour la France et d'en profiter selon les « évènements? Je suis persuadé qu'on n'y pense seule- « ment pas à Paris, et qu'entre les salons et les cham- « bres, les plaisirs et les lois, les joies du monde et les « inquiétudes ministérielles, on se soucie de l'Europe « comme de rien du tout. Il n'y a que moi qui, dans « mon exil, ai le temps de songer creux et de regarder « autour de moi. Hier je suis allé me promener par une « espèce de tempête sur l'ancien chemin de Tivoli. Je « suis arrivé à l'ancien pavé romain, si bien conservé « qu'on croirait qu'il a été posé nouvellement. Horace « avait pourtant foulé les pierres que je foulais: où est « Horace? »

LE MARQUIS CAPPONI.

« Le marquis Capponi arrivant de Florence m'apporta « des lettres de recommandation de ses amies de Paris. « Je répondis à l'une de ces lettres le 21 mars 1829:

« J'ai reçu vos deux lettres: les services que je puis « rendre ne sont rien, mais je suis tout à vos ordres. « Je n'en étais pas à savoir ce que c'était que le mar- « quis Capponi: je vous annonce qu'il est toujours beau; « il a tenu bon contre le temps. Je n'ai point répondu « à votre première lettre toute pleine d'enthousiasme « pour le sublime Mahmoud et pour la barbarie *disci-* « *plinée*, pour ces esclaves *bâtonnés* en soldats. Que les « femmes soient transportées d'admiration pour les « hommes qui en épousent à la fois des centaines, « qu'elles prennent cela pour le progrès des lumières « et de la civilisation, je le conçois; mais moi je tiens « à mes pauvres Grecs; je veux leur liberté comme « celle de la France; je veux aussi des frontières qui « couvrent Paris, qui assurent notre indépendance, et « ce n'est pas avec la triple alliance du pal de Constan- « tinople, de la schlague de Vienne et des coups de « poing de Londres que vous aurez la rive du Rhin. « Grand merci de la pelisse d'honneur que notre gloire « pourrait obtenir de l'invincible chef des croyants, le- « quel n'est pas encore sorti des faubourgs de son sé- « rail: j'aime mieux cette gloire toute nue; elle est « femme et belle: Phidias se serait bien gardé de lui « mettre une robe de chambre turque. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, le 21 mars 1829.

« Eh bien ! j'ai raison contre vous! Je suis allé hier, « entre deux scrutins et en attendant un Pape, à Saint-« Onuphre: ce sont bien deux *orangers* qui sont dans le « *cloître* et point un chêne *vert*. Je suis tout fier de cette « fidélité de ma mémoire. J'ai couru, presque les yeux « fermés, à la petite pierre qui recouvre votre ami; je « l'aime mieux que le grand tombeau qu'on va lui éle-« ver. Quelle charmante solitude ! quelle admirable vue ! « quel bonheur de reposer là entre les fresques du Do-« minicain et celles de Léonard de Vinci! Je voudrais « y être, je n'ai jamais été plus tenté. Vous a-t-on laissé « entrer dans l'intérieur du couvent? Avez-vous vu, dans « un long corridor, cette tête ravissante, quoique à moi-« tié effacée, d'une madone de Léonard de Vinci? Avez-« vous vu dans la bibliothèque le masque du Tasse, sa « couronne de laurier flétrie, un miroir dont il se ser-« vait, son écritoire, sa plume et la lettre écrite de sa « main, collée sur une planche qui pend au bas de son « buste? Dans cette lettre d'une petite écriture raturée, « mais facile à lire, il parle d'*amitié* et du *vent de la* « *fortune:* celui-là n'avait guère soufflé pour lui et l'a-« mitié lui avait souvent manqué.

« Point de Pape encore, nous l'attendons d'heure en « heure; mais si le choix a été retardé, si des obstacles se « sont élevés de toutes parts, ce n'est pas ma faute: il « aurait fallu m'écouter un peu davantage et ne pas agir « tout juste en sens contraire de ce qu'on paraissait dé-« sirer. Au reste à présent il me semble que tout le « monde veut être en paix avec moi. Le cardinal de Cler-« mont-Tonnerre lui-même vient de m'écrire qu'il ré-

« clame mes anciennes bontés pour lui, et après tout « cela il descend chez moi résolu à voter pour le Pape « le plus modéré.

« Vous avez lu mon second discours. Remerciez M. Ké-« ratry qui a parlé si obligeamment du premier; j'es-« père qu'il sera encore plus content de l'autre. Nous « tâcherons tous les deux de rendre la *liberté* chrétienne, « et nous y parviendrons. Que dites-vous de la réponse « que le cardinal Castiglione m'a faite? Suis-je assez loué « *en plein conclave?* Vous n'auriez pas mieux dit dans « vos jours de gâterie. »

« 24 mars 1829.

« Si j'en croyais les bruits de Rome, nous aurions un « pape demain; mais je suis dans un moment de décou-« ragement, et je ne veux pas croire à un tel bonheur. « Vous comprenez bien que ce bonheur n'est pas le bon-« heur politique, la joie d'un triomphe, mais le bonheur « d'être libre et de vous retrouver. Quand je vous parle « tant de conclave, je suis comme les gens qui ont une « idée fixe et qui croient que le monde n'est occupé que « de cette idée. Et pourtant à Paris qui pense au con-« clave, qui s'occupe d'un pape et de mes tribulations? « La légèreté française, les intérêts du moment, les dis-« cussions des chambres, les ambitions émues, ont bien « autre chose à faire. Lorsque le duc de Laval m'écri-« vait aussi ses soucis sur son conclave, tout préoccupé « de la guerre d'Espagne que j'étais, je disais, en rece-« vant ses dépêches: *Eh! bon Dieu, il s'agit bien de* « *cela!* M. Portalis doit aujourd'hui me faire subir la « peine du talion. Il est vrai de dire cependant que les « choses à cette époque n'étaient pas ce qu'elles sont « aujourd'hui: les idées religieuses n'étaient pas mêlées « aux idées politiques comme elles le sont dans toute

« l'Europe, la querelle n'était pas là; la nomination d'un « pape ne pouvait pas, comme à cette heure, troubler ou « calmer les États.

« Depuis la lettre qui m'annonçait la prolongation du « congé de M. de La Ferronnays et son départ pour « Rome, je n'ai rien appris; je crois pourtant cette nou- « velle vraie.

« M. Thierry m'a écrit d'Hyères une lettre tou- « chante: il dit qu'il se meurt, et pourtant il veut une « place à l'Académie des inscriptions et me demande « d'écrire pour lui. Je vais le faire. Ma fouille continue « à me donner des sarcophages; la mort ne peut four- « nir que ce qu'elle a. Le monument du Poussin avance. « Il sera noble et élégant. Vous ne sauriez croire combien « le *tableau des Bergers d'Arcadie* était fait pour un bas- « relief et convient à la sculpture. »

« 28 mars.

« M. le cardinal de Clermont-Tonnerre, descendu chez « moi, entre aujourd'hui au conclave; c'est le siècle des « merveilles. J'ai auprès de moi le fils du maréchal Lan- « nes et le petit-fils du chancelier; *messieurs du Con-* « *stitutionnel* dînent à ma table auprès de *messieurs de* « *la Quotidienne*. Voilà l'avantage d'être sincère; je laisse « chacun penser ce qu'il veut, pourvu qu'on m'accorde « la même liberté; je tâche seulement que mon opinion « ait la majorité, parce que je la trouve, comme de rai- « son, meilleure que les autres. C'est à cette sincérité que « j'attribue le penchant qu'ont les opinions les plus di- « vergentes à se rapprocher de moi. J'exerce envers elles « le droit d'asile: on ne peut les saisir sous mon toit. »

A M. LE DUC DE BLACAS.

« Rome, le 24 mars 1829.

« Je suis bien fâché, monsieur le duc qu'une phrase « de ma lettre ait pu vous causer quelque inquiétude. « Je n'ai point du tout à me plaindre d'un homme de « sens et d'esprit (M. Fuscaldo), qui ne m'a dit que des « lieux communs de diplomatie. Nous autres ambassa- « deurs, disons-nous autre chose? Quant au cardinal dont « vous me faites l'honneur de me parler, le gouvernement « français n'a désigné particulièrement personne; il s'en « est entièrement rapporté à ce que je lui ai mandé. « Sept ou huit cardinaux modérés ou pacifiques, qui sem- « blent attirer également les vœux de toutes les cours, « sont les candidats entre lesquels nous désirons voir « se fixer les suffrages. Mais si nous n'avons pas la pré- « tention d'imposer un choix à la majorité du conclave, « nous repoussons de toutes nos forces et par tous les « moyens trois ou quatre cardinaux fanatiques, intrigants « ou incapables, que porte la minorité.

« Je n'ai, monsieur le duc, aucun moyen possible de « vous faire passer cette lettre; je la mets donc tout sim- « plement à la poste, parce qu'elle ne renferme rien que « vous et moi ne puissions avouer tout haut.

« J'ai l'honneur, etc. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, le 31 mars 1829.

« M. de Montebello est arrivé et m'a apporté votre « lettre avec une lettre de M. Bertin et de M. Villemain.

« Mes fouilles vont bien, je trouve force sarcophages « vides; j'en pourrai choisir un pour moi, sans que ma

« poussière soit obligée de chasser celle de ces vieux « morts que le vent à déjà emportée. Les sépulcres dé- « peuplés offrent le spectacle d'une résurrection et pour- « tant ils n'attestent qu'une mort plus profonde. Ce n'est « pas la vie, c'est le néant qui a rendu ces tombes dé- « sertes.

« Pour achever mon petit journal du moment, je vous « dirai que je suis monté avant-hier à la boule de Saint- « Pierre pendant une tempête. Vous ne sauriez vous fi- « gurer ce que c'était que le bruit du vent au milieu du « ciel, autour de cette coupole de Michel-Ange, et au- « dessus de ce temple des chrétiens, qui écrase la vieille « Rome. »

A MADAME RÉCAMIER.

« 31 mars au soir.

« Victoire! j'ai un des papes que j'avais mis sur ma « liste: c'est Castiglione, le cardinal même que je por- « tais à la papauté en 1823, lorsque j'étais ministre, ce- « lui qui m'a répondu dernièrement au conclave de 1829, « en me donnant *force louanges*. Castiglione est modéré « et dévoué à la France: c'est un triomphe complet. Le « conclave, avant de se séparer, a ordonné d'écrire au « nonce à Paris, pour lui dire d'exprimer au Roi la sa- « tisfaction que le Sacré Collége a éprouvée de ma con- « duite. J'ai déjà expédié cette nouvelle à Paris par le « télégraphe. Le préfet du Rhône est l'intermédiare de « cette correspondance aérienne, et ce préfet est M. de « Brosses, fils de ce comte de Brosses, le léger voyageur « à Rome, souvent cité dans les notes que je rassemble « en vous écrivant. Le courrier qui vous porte cette let- « tre porte ma dépêche à M. Portalis.

« Je n'ai plus deux jours de suite de bonne santé ; « cela me fait enrager, car je n'ai cœur à rien au mi- « lieu de mes souffrances. J'attends pourtant avec quel- « que impatience ce qui résultera à Paris de la nomi- « nation de mon pape, ce qu'on dira, ce qu'on fera, ce « que je deviendrai. Le plus sûr, c'est le congé demandé. « J'ai vu par les journaux la grande querelle du *Con-* « *stitutionnel* sur mon discours ; il accuse le *Messager* de « ne l'avoir pas imprimé, et nous avons à Rome des *Mes-* « *sagers* du 22 mars (la querelle est du 24 et 25) qui « ont le discours. N'est-ce pas singulier ? Il paraît clair « qu'il y a eu *deux* éditions, l'une pour Rome et l'autre « pour Paris. Pauvres gens ! je pense au mécompte d'un « autre journal ; il assure que le conclave aura été très- « mécontent de ce discours : qu'aura-t-il dit quand il « aura vu les éloges que me donne le cardinal Casti- « glione, qui est devenu pape ?

« Quand cesserai-je de vous parler de toutes ces mi- « sères ? Quand ne m'occuperai-je plus que d'achever « les mémoires de ma vie et ma vie aussi, comme dernière « page de mes Mémoires ? J'en ai bien besoin ; je suis « bien las, le poids des jours augmente et se fait sentir « sur ma tête ; je m'amuse à l'appeler un *rhumatisme,* « mais on ne guérit pas de celui-là. Un seul mot me sou- « tient quand je le répète : A BIENTÔT. »

« 3 avril.

« J'oubliais de vous dire que le cardinal Fesch s'étant « très-bien conduit dans le conclave, et ayant voté avec « nos cardinaux, j'ai franchi le pas et je l'ai invité à dî- « ner. Il a refusé par un billet plein de mesure. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce 2 avril 1829.

« Monsieur le comte,

« Le cardinal Albani a été nommé secrétaire d'État, « ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander dans ma « première lettre portée à Lyon par le courrier à cheval « expédié le 31 mars au soir. Le nouveau ministre ne « plaît ni à la faction sarde, ni à la majorité du Sacré « Collége, ni même à l'Autriche, parce qu'il est violent, « antijésuite, rude dans son abord, et Italien avant tout. « Riche et excessivement avare, le cardinal Albani se « trouve mêlé dans toutes sortes d'entreprises et de spé- « culations. J'allai hier lui faire ma première visite; aus- « sitôt qu'il m'aperçut, il s'écria: « Je suis un cochon! « (Il était en effet fort sale.) Vous verrez que je ne suis « pas un ennemi. » Je vous rapporte, monsieur le comte, « ses propres paroles. Je lui répondis que j'étais bien « loin de le regarder comme un ennemi. « A vous au- « tres, reprit-il, faut de l'eau et non pas du feu: ne con- « nais-je pas votre pays? n'ai-je pas vécu en France? « (Il parle français comme un Français). Vous serez con- « tent et votre maître aussi. Comment se porte le Roi? « Bonjour! Allons à Saint-Pierre. »

« Il était huit heures du matin; j'avais déjà vu S. S., « et tout Rome courait à la cérémonie de l'adoration.

« Le cardinal Albani est un homme d'esprit, faux par « caractère et franc par humeur; sa violence déjoue sa « ruse; on peut en tirer parti en flattant son orgueil et « satisfaisant son avarice.

« Pie VIII est très-savant, surtout en matière de théo- « logie; il parle français, mais avec moins de facilité et

« de grâce que Léon XII. Il est attaqué sur le côté « droit d'une demi-paralysie et sujet à des mouvements « convulsifs: la suprême puissance le guérira. Il sera « couronné dimanche prochain, jour de la Passion, 5 « avril.

« Maintenant, monsieur le comte, que la principale af- « faire qui me retenait à Rome est terminée, je vous serai « infiniment obligé de m'obtenir de la bienveillance de « Sa Majesté un congé de quelques mois. Je ne m'en ser- « virai qu'après avoir remis au pape la lettre par la- « quelle le Roi répondra à celle que Pie VIII lui a écrite; « on va lui écrire pour lui annoncer son élévation sur « la chaire de Saint-Pierre. Permettez-moi de solliciter « de nouveau en faveur de mes deux secrétaires de « légation, M. Bellocq et M. de Givré, les grâces que je « vous ai demandées pour eux.

« Les intrigues du cardinal Albani dans le conclave, « les partisans qu'il s'était acquis, même dans la majo- « rité, m'avaient fait craindre quelque coup imprévu « pour le porter au souverain pontificat. Il me parais- « sait impossible de se laisser ainsi surprendre et de per- « mettre au chargé d'affaires de l'Autriche de ceindre « la tiare sous les yeux de l'ambassadeur de France: « je profitai donc de l'arrivée de M. le cardinal de Cler- « mont-Tonnerre pour le charger à tout événement de « la lettre ci-jointe dont je prenais les dispositions sous « ma responsabilité. Heureusement il n'a point été dans « le cas de faire usage de cette lettre; il me l'a rendue « et j'ai l'honneur de vous l'envoyer.

« J'ai l'honneur, etc., etc. »

LETTRE A M. LE CARDINAL DE CLERMONT-TONNERRE.

—

A Son Éminence monseigneur le cardinal de Clermont-Tonnerre.

« Rome, ce 28 mars 1829.

« Monseigneur,

« Ne pouvant plus communiquer avec vos collègues « MM. les cardinaux français renfermés au palais de Monte-Cavallo; étant obligé de tout prévoir pour l'avan- « tage du service du Roi et dans l'intérêt de notre pays; « sachant combien de nominations inattendues ont eu « lieu dans les conclaves, je me vois à regret dans la fâ- « cheuse nécessité de confier à Votre Éminence une ex- « clusion éventuelle.

« Bien que M. le cardinal Albani ne paraisse avoir au- « cune chance, il n'en est pas moins un homme de ca- « pacité sur lequel, dans une lutte prolongée, on pour- « rait jeter les yeux; mais il est le cardinal chargé au « conclave des instructions de l'Autriche: M. le comte « de Lutzow, dans son discours, l'a déjà désigné officiel- « lement en cette qualité. Or il est impossible de laisser « porter au souverain pontificat un cardinal appartenant « ouvertement à une couronne, pas plus à la couronne « de France qu'à toute autre.

« En conséquence, monseigneur, je vous charge, en « vertu de mes pleins pouvoirs, comme ambassadeur de « Sa Majesté Très-Chrétienne et prenant sur moi seul « toute la responsabilité, de donner l'exclusion à M. le « cardinal Albani, si d'un côté par une rencontre for- « tuite, et de l'autre par une combinaison secrète, il ve- « nait à obtenir la majorité des suffrages.

« Je suis, etc., etc. »

Cette lettre d'exclusion, confiée à un cardinal par un ambassadeur qui n'y est pas autorisé formellement, est une témérité en diplomatie: il y a là de quoi faire frémir tous les hommes d'État à domicile, tous les chefs de division, tous les premiers commis, tous les copistes aux affaires étrangères; mais puisque le ministre ignorait sa chose au point de ne pas même songer au cas éventuel d'exclusion, force m'était d'y songer pour lui. Supposez qu'Albani eût été nommé Pape par aventure, que serais-je devenu? J'aurais été à jamais perdu comme homme politique.

Je me dis ceci non pour moi qui me soucie peu du renom d'homme politique, mais pour la génération future des écrivains à qui on ferait du bruit de mon accident et qui expieraient mon malheur aux dépens de leur carrière, comme on donne le fouet au menin quand M. le dauphin a fait une sottise. Mais il ne faudrait pas trop non plus admirer ma prévoyante audace, en prenant sur moi la lettre d'exclusion: ce qui paraît une énormité, mesuré à la courte échelle des vieilles idées diplomatiques, n'était au fond rien du tout, dans l'ordre actuel de la société. Cette audace me venait, d'un côté de mon insensibilité pour toute disgrâce, de l'autre de ma connaissance des opinions de mon temps: le monde tel qu'il est fait aujourd'hui ne donne pas deux sous de la nomination d'un Pape, des rivalités des couronnes et des intrigues de l'intérieur d'un conclave.

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

Confidentielle.

« Rome, ce 2 avril 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai l'honneur de vous envoyer aujourd'hui les do-
« cuments importants que je vous ai annoncés. Ce n'est

« rien moins que le journal officiel et secret du concla-
« ve. Il est traduit mot pour mot sur l'original italien ;
« j'en ai fait disparaître seulement tout ce qui pouvait
« indiquer avec trop de précision les sources où j'ai
« puisé. S'il transpirait la moindre chose de ces révéla-
« tions dont il n'y a peut-être pas un autre exemple, il
« en coûterait la fortune, la liberté et la vie peut-être à
« plusieurs personnes. Cela serait d'autant plus déplo-
« rable que ces révélations ne sont point dues à l'inté-
« rêt et à la corruption, mais à la confiance dans l'hon-
« neur français. Cette pièce, monsieur le comte, doit donc
« demeurer à jamais secrète, après avoir été lue dans le
« conseil du Roi: car, malgré les précautions que j'ai
« prises de taire les noms et de retrancher les choses
« directes, elle en dit encore assez pour compromettre
« ses auteurs. J'y ai joint un commentaire, afin d'en fa-
« ciliter la lecture. Le gouvernement pontifical est dans
« l'usage de tenir un registre où sont notées jour par
« jour, et pour ainsi dire heure par heure, ses décisions,
« ses gestes et ses faits : quel trésor historique si l'on
« pouvait y fouiller en remontant vers les premiers siè-
« cles de la papauté ! Il m'a été entrouvert un moment
« pour l'époque actuelle. Le Roi verra, par les docu-
« ments que je vous transmets, ce qu'on n'a jamais vu,
« l'intérieur d'un conclave; les sentiments les plus inti-
« mes de la cour de Rome lui seront connus, et les mi-
« nistres de Sa Majesté ne marcheront pas dans l'ombre.

« Le commentaire que j'ai fait du journal me dispen-
« sant de toute autre réflexion, il ne me reste plus qu'à
« vous offrir la nouvelle assurance de la haute considé-
« ration avec laquelle j'ai l'honneur, etc., etc. »

L'original italien du document précieux annoncé dans cette dépêche confidentielle a été brûlé à Rome sous mes yeux; je n'ai point gardé copie de la traduction de ce

document que j'ai envoyé aux affaires étrangères; j'ai seulement une copie du *commentaire* ou des *remarques* jointes par moi à cette traduction. Mais la même discrétion qui m'a fait recommander au ministre de garder la pièce à jamais secrète m'oblige de supprimer ici mes propres remarques; car, quelle que soit l'obscurité dont ces remarques sont enveloppées, par l'absence du document auquel elles se rapportent, cette obscurité serait encore de la lumière à Rome. Or, les ressentiments sont longs dans la ville éternelle; il se pourrait faire que dans cinquante ans d'ici ils allassent frapper quelque arrière-neveu des auteurs de la mystérieuse confidence. Je me contenterai donc de donner un *aperçu général* du contenu du *commentaire*, en insistant sur quelques passages qui ont un rapport direct avec les affaires de France.

On voit premièrement combien la cour de Naples trompait M. de Blacas, ou combien elle était elle-même trompée; car, pendant qu'elle me faisait dire que les cardinaux napolitains voteraient avec nous, ils se réunissaient à la minorité ou à la faction dite de Sardaigne.

La minorité de cardinaux se figurait que le vote des cardinaux français influerait sur la *forme de notre gouvernement*. Comment cela? Apparemment par les ordres secrets dont on les supposait chargés et par leurs votes en faveur d'un pape exalté.

Le nonce Lambruschini affirmait au conclave que le cardinal de Latil avait le secret du Roi: tous les efforts de la faction tendaient à faire croire que Charles X et son gouvernement n'étaient pas d'accord.

Le 13 mars, le cardinal de Latil annonce qu'il a à faire au conclave une déclaration *purement* de conscience; il est renvoyé devant quatre cardinaux évêques: les actes de cette confession secrète demeurent à la garde du grand pénitencier. Les autres cardinaux français igno-

rent la matière de cette confession et le cardinal Albani cherche en vain à la découvrir: le fait est important et curieux.

La minorité est composée de seize voix compactes. Les cardinaux de cette minorité s'appellent les *Pères de la Croix;* ils mettent sur leur porte une croix de Saint-André pour annoncer que, déterminés dans leur choix, ils ne veulent plus communiquer avec personne. La majorité du conclave montre des sentiments raisonnables et la ferme résolution de ne se mêler en rien de la politique étrangère.

Le procès-verbal dressé par le notaire du conclave est digne d'être remarqué: « Pie VIII, y est-il dit à la con- « clusion, s'est déterminé à nommer le cardinal Albani « secrétaire d'État, afin de satisfaire aussi le cabinet de « Vienne. » Le souverain Pontife partage les lots entre les deux couronnes; il se déclare le Pape de la France et donne à l'Autriche la secrétairerie d'État.

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, mercredi 8 avril 1829.

« J'ai donné aujourd'hui même à diner à tout le con- « clave. Demain je reçois la grande-duchesse Hélène. Le « mardi de Pâques, j'ai un bal pour la clôture de la ses- « sion; et puis je me prépare à aller vous voir; jugez « de mon anxiété: au moment où je vous écris, je n'ai « point encore de nouvelles de mon courrier à cheval « annonçant la mort du Pape, et pourtant le Pape est « déjà couronné, Léon XII est oublié; j'ai repris les af- « faires avec le nouveau secrétaire d'État Albani; tout « marche comme s'il n'était rien arrivé, et j'ignore si « vous savez même à Paris qu'il y a un nouveau pon-

« tife! Que cette cérémonie de la bénédiction papale est « belle! La Sabine à l'horizon, puis la campagne dé- « serte de Rome, puis Rome elle-même, puis la place « Saint-Pierre et tout le peuple tombant à genoux sous « la main d'un vieillard: le Pape est le seul prince qui « bénisse ses sujets.

« J'en étais là de ma lettre lorsqu'un courrier qui « m'arrive de Gênes m'apporte une dépêche télégraphi- « que de Paris à Toulon, laquelle dépêche, qui répond « à celle que j'avais fait passer, m'apprend que le 4 avril, « à onze heures du matin, on a reçu à Paris ma dépê- « che télégraphique de Rome à Toulon, dépêche qui an- « nonçait la nomination du cardinal Castiglione, et que « le Roi est fort content.

« La rapidité de ces communications est prodigieuse; « mon courrier est parti le 31 mars, à huit heures du « soir, et le 8 avril, à huit heures du soir, j'ai reçu la « réponse de Paris. »

« 11 avril 1829.

« Nous voilà au 11 avril: dans huit jours nous aurons « Pâques, dans quinze jours mon congé et puis vous « voir! Tout disparaît dans cette espérance: je ne suis « plus triste; je ne songe plus aux ministres ni à la po- « litique. Demain nous commençons la semaine sainte. Je « penserai à tout ce que vous m'avez dit. Que n'êtes- « vous ici pour entendre avec moi les beaux chants de « douleur! Nous irions nous promener dans les déserts « de la campagne de Rome, maintenant couverts de ver- « dure et de fleurs. Toutes les ruines semblent rajeunir « avec l'année: je suis du nombre. »

« Mercredi saint, 15 avril.

« Je sors de la chapelle sixtine, après avoir assisté à « ténèbres et entendu chanter le *Miserere*. Je me souve-

« nais que vous m'aviez parlé de cette cérémonie et j'en « étais à cause de cela cent fois plus touché.

« Le jour s'affaiblissait; les ombres envahissaient len« tement les fresques de la chapelle et l'on n'apercevait « plus que quelques grands traits du pinceau de Michel« Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échap« per de leur lumière étouffée une légère fumée blan« che, image assez naturelle de la vie que l'Écriture com« pare à *une petite vapeur*. Les cardinaux étaient à ge« noux, le nouveau pape prosterné au même autel où « quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur; l'ad« mirable prière de pénitence et de miséricorde, qui avait « succédé aux Lamentations du prophète, s'élevait par « intervalles dans le silence et la nuit. On se sentait ac« cablé sous le grand mystère d'un Dieu mourant pour « effacer les crimes des hommes. La catholique héritière « sur ses sept collines était là avec tous ses souvenirs; « mais, au lieu de ces pontifes puissants, de ces cardi« naux qui disputaient la préséance aux monarques, un « pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans « appui, des princes de l'Église sans éclat, annonçaient « la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne. « Les chefs-d'œuvre des arts disparaissaient avec elle, « s'effaçaient sur les murs et sur les voûtes du Vatican, « palais à demi abandonné. De curieux étrangers, sépa« rés de l'unité de l'Église, assistaient en passant à la cé« rémonie et remplaçaient la communauté des fidèles. « Une double tristesse s'emparait du cœur. Rome chré« tienne en commémorant l'agonie de J.-C. avait l'air de « célébrer la sienne, de redire pour la nouvelle Jerusa« lem les paroles que Jérémie adressait à l'ancienne. C'est « une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser « tout et mourir. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce 16 avril 1829.

« Monsieur le comte,

« Les choses se développent ici comme j'avais eu l'hon-« neur de vous le faire pressentir; les paroles et les ac-« tions du nouveau souverain pontife sont parfaitement « d'accord avec le système pacificateur suivi par Louis XII: « Pie VIII va même plus loin que son prédécesseur; il « s'exprime avec plus de franchise sur la Charte dont il « ne craint pas de prononcer le mot et de conseiller aux « Français de suivre l'esprit. Le nonce, ayant encore « écrit sur nos affaires, a reçu sèchement l'ordre de se « mêler des siennes. Tout se conclut pour le concordat « des Pays-Bas, et M. le comte de Celles mettra fin à sa « mission le mois prochain.

« Le cardinal Albani, dans une position difficile, est « obligé de l'expier: les protestations qu'il me fait de son « dévouement à la France blessent l'ambassadeur d'Au-« triche qui ne peut cacher son humeur. Sous les rap-« ports religieux nous n'avons rien à craindre du car-« dinal Albani; fort peu religieux lui-même, il ne sera « poussé à nous troubler ni par son propre fanatisme, « ni par l'opinion modérée de son souverain.

« Quant aux rapports politiques, ce n'est pas avec une « intrigue de police et une correspondance chiffrée que « l'on escamotera aujourd'hui l'Italie: laisser occuper les « légations, ou mettre garnison autrichienne à Ancone « sous un prétexte quelconque, ce serait remuer l'Euro-« pe et déclarer la guerre à la France: or nous ne som-« mes plus en 1814, 1815, 1816 et 1817; on ne satisfait « pas impunément sous nos yeux une ambition avide et « injuste. Ainsi, que le cardinal Albani ait une pension

« du prince de Metternich; qu'il soit le parent du duc « de Modène, auquel il prétend laisser son énorme for- « tune; qu'il trame avec ce prince un petit complot con- « tre l'héritier de la couronne de Sardaigne; tout cela « est vrai, tout cela aurait été dangereux à l'époque où « des gouvernements secrets et absolus faisaient marcher « obscurément des soldats derrière une obscure dépê- « che: mais aujourd'hui, avec des gouvernements publics, « avec la liberté de la presse et de la parole, avec le té- « légraphe et la rapidité de toutes les communications, « avec la connnaissance des affaires répandue dans les « diverses classes de la société, on est à l'abri des tours « de gobelet et des finesses de la vieille diplomatie. Tou- « tefois il ne faut pas se dissimuler qu'un *chargé d'af-* « *faires d'Autriche,* secrétaire d'État à Rome, a des in- « convénients; il y a même certaines notes (par exem- « ple celles qui seraient relatives à la puissance impé- « riale en Italie) qu'on ne pourrait mettre entre les mains « du cardinal Albani.

« Personne n'a encore pu pénétrer le secret d'une no- « mination qui déplait à tout le monde, même au cabinet « de Vienne. Cela tient-il à des intérêts étrangers à la « politique? On assure que le cardinal Albani offre dans « ce moment au Saint-Père de lui avancer 200,000 pias- « tres dont le gouvernement de Rome a besoin; d'autres « prétendent que cette somme serait prêtée par un ban- « quier autrichien. Le cardinal Macchi me disait samedi « dernier que Sa Sainteté, ne voulant pas reprendre le « cardinal Bernetti et désirant néanmoins lui donner « une grande place, n'avait trouvé d'autre moyen d'ar- « ranger les choses que de rendre vacante la légation « de Bologne. De misérables embarras deviennent sou- « vent les motifs des plus importantes résolutions. Si la « version du cardinal Macchi est la véritable, tout ce

« que dit et fait Pie VIII pour la *satisfaction* des cou-
« ronnes de France et d'Autriche ne serait qu'une raison « apparente, à l'aide de laquelle il chercherait à mas- « quer à ses propres yeux sa propre faiblesse. Au sur- « plus, on ne croit point à la durée du ministère d'Al- « bani. Aussitôt qu'il entrera en relation avec les am- « bassadeurs, les difficultés naîtront de toutes parts.

« Quant à la position de l'Italie, monsieur le comte, « il faut lire avec précaution ce qu'on vous en man- « dera de Naples ou d'ailleurs. Il est malheureusement « trop vrai que le gouvernement des Deux-Siciles est « tombé au dernier degré du mépris. La manière dont « la cour vit au milieu de ses gardes, toujours trem- « blante, toujours poursuivie par les fantômes de la peur, « n'offrant pour tout spectacle que des chasses ruineuses « et des gibets, contribue de plus en plus dans ce pays « à avilir la royauté. Mais on prend pour des *conspira-* « *tions* ce qui n'est que le malaise de tous, le produit « du siècle, la lutte de l'ancienne société avec la nou- « velle, le combat de la décrépitude des vieilles institu- « tions contre l'énergie des jeunes générations; enfin, la « comparaison que chacun fait de ce qui est à ce qui « pourrait être. Ne nous le dissimulons pas: le grand « spectacle de la France puissante, libre et heureuse, ce « grand spectacle qui frappe les yeux des nations restées « ou retombées sous le joug, excite des regrets ou nour- « rit des espérances. Le mélange des gouvernements « représentatifs et des monarchies absolues ne saurait « durer; il faut que les unes ou les autres périssent, « que la politique reprenne un égal niveau ainsi que du « temps de l'Europe gothique. La douane d'une fron- « tière ne peut désormais séparer la liberté de l'escla- « vage; un homme ne peut plus être pendu de ce côté- « ci d'un ruisseau pour des principes réputés sacrés de

« l'autre côté de ce même ruisseau. C'est dans ce sens, « monsieur le comte, et uniquement dans ce sens, qu'il « y a *conspiration* en Italie; c'est dans ce sens encore « que l'Italie est *française*. Le jour où elle entrera en « jouissance des droits que son intelligence aperçoit et « que la marche progressive du temps lui apporte, elle « sera tranquille et purement italienne. Ce ne sont point « quelques pauvres diables de *carbonari*, excités par « des manœuvres de police et pendus sans miséricorde, « qui soulèveront ce pays. On donne aux gouvernements « les idées les plus fausses du véritable état des choses; « on les empêche de faire ce qu'ils devraient faire pour « leur sûreté, en leur montrant toujours comme les con- « spirations particulières d'une poignée de Jacobins ce « qui est l'effet d'une cause permanente et générale.

« Telle est, monsieur le comte, la position réelle de « l'Italie: chacun de ses États, outre le travail commun « des esprits, est tourmenté de quelque maladie locale: « le Piémont est livré à une faction fanatique; le Mila- « nais est dévoré par les Autrichiens; les domaines du « Saint-Père sont ruinés par la mauvaise administration « des finances; l'impôt s'élève à près de cinquante mil- « lions et ne laisse pas au propriétaire un pour cent de « son revenu; les douanes ne rapportent presque rien; « la contrebande est générale; le prince de Modène a « établi dans son duché (lieu de franchise pour tous les « anciens abus) des magasins de marchandises prohi- « bées, lesquelles il fait entrer la nuit dans la légation « de Bologne.

« Je vous ai déjà, monsieur le comte, parlé de Naples, « où la faiblesse du gouvernement n'est sauvée que par « la lâcheté des populations.

« C'est cette absence de la vertu militaire qui prolon- « gera l'agonie de l'Italie. Bonaparte n'a pas eu le temps

« de faire revivre cette vertu dans la patrie de Marius « et de César. Les habitudes d'une vie oisive et le charme du climat contribuent encore à ôter aux Italiens « du Midi le désir de s'agiter pour être mieux. Les antipathies nées des divisions térritoriales ajoutent aux « difficultés d'un mouvement intérieur; mais si quelque « impulsion venait du dehors, ou si quelque prince en « deçà des Alpes accordait une charte à ses sujets, une « révolution aurait lieu, parce que tout est mûr pour « cette révolution. Plus heureux que nous et instruits « par notre expérience, les peuples économiseraient les « crimes et les malheurs dont nous avons été prodigues.

« Je vais sans doute, monsieur le comte, recevoir bientôt le congé que je vous ai demandé: peut-être en « ferai-je usage. Au moment donc de quitter l'Italie, j'ai « cru devoir mettre sous vos yeux quelques aperçus « généraux, pour fixer les idées du conseil du Roi et « afin de le tenir en garde contre les rapports des esprits bornés ou des passions aveugles.

« J'ai l'honneur, etc., etc. »

A M. LE COMTE PORTALIS.

Rome, ce 16 avril 1829.

« Monsieur le comte,

« MM. les cardinaux français sont fort empressés de « connaître quelle somme leur sera accordée pour leurs « dépenses et leur séjour à Rome: ils m'ont prié plusieurs fois de vous écrire à ce sujet; je vous serai « donc infiniment obligé de m'instruire le plus tôt possible de la décision du Roi.

« Pour ce qui me regarde, monsieur le comte, lorsque vous avez bien voulu m'allouer un secours de

« trente mille francs, vous avez supposé qu'aucun car-
« dinal ne logerait chez moi: or, M. de Clermont-Ton-
« nerre s'y est établi avec sa suite, composée de deux
« conclavistes, d'un secrétaire ecclésiastique, d'un secré-
« taire laïque, d'un valet de chambre, de deux domes-
« tiques et d'un cuisinier français, enfin d'un maître de
« chambre romain, d'un maître de cérémonies, de trois
« valets de pied, d'un cocher, et de toute cette maison
« italienne qu'un cardinal est obligé d'avoir ici. M. l'ar-
« chevêque de Toulouse, qui ne peut marcher, ne dîne
« point à ma table; il faut deux ou trois services à dif-
« férentes heures, des voitures et des chevaux pour les
« commensaux et les amis. Mon respectable hôte ne
« payera certainement pas sa dépense ici: il partira, et
« les mémoires me resteront; il me faudra acquitter non-
« seulement ceux du cuisinier, de la blanchisseuse, du
« loueur de carrosses, etc., etc., mais encore ceux des
« deux chirurgiens qui visitent la jambe de Monseigneur,
« du cordonnier qui fait ses mules blanches et pourpres,
« et du tailleur qui a *confectionné* les manteaux, les sou-
« tanes, les rabats, l'ajustement complet du cardinal et
« de ses abbés.

« Si vous joignez à cela, monsieur le comte, mes dé-
« penses extraordinaires pour frais de représentation
« avant, pendant et après le conclave, dépenses augmen-
« tées par la présence de la grande-duchesse Hélène,
« du prince Paul de Wurtemberg et du roi de Bavière,
« vous trouverez sans doute que les trente mille francs
« que vous m'avez accordés seront de beaucoup dépas-
« sés. La première année de l'établissement d'un am-
« bassadeur est ruineuse, les secours accordés pour
« cet établissement étant fort au-dessous des besoins. Il
« faut presque trois ans de séjour pour qu'un agent di-
« plomatique ait trouvé le moyen d'acquitter les dettes

« qu'il a contractées d'abord et de mettre ses dépenses « au niveau de ses recettes. Je connais toute la pénurie « du budget des affaires étrangères; si j'avais par moi « même quelque fortune, je ne vous importunerais pas: « rien ne m'est plus désagréable, je vous assure, que « ces détails d'argent dans lesquels une rigoureuse né« cessité me force d'entrer, bien malgré moi.

« Agréez, monsieur le comte, etc. »

FÊTE DE LA VILLA MÉDICIS POUR LA GRANDE DUCHESSE HÉLÈNE.

J'avais donné des bals et des soirées à Londres et à Paris, et, bien qu'enfant d'un autre désert, je n'avais pas trop mal traversé ces nouvelles solitudes; mais je ne m'étais pas douté de ce que pouvaient être des fêtes à Rome: elles ont quelque chose de la poésie antique qui place la mort à côté des plaisirs. A la villa Médicis, dont les jardins sont déjà une parure et où j'ai reçu la grande-duchesse Hélène, l'encadrement du tableau est magnifique: d'un côté la villa Borghèse avec la maison de Raphaël: de l'autre la villa de Monte-Mario et les coteaux qui bordent le Tibre; au-dessous du spectateur, Rome entière comme un vieux nid d'aigle abandonné. Au milieu des bosquets se pressaient, avec les descendants des Paula et des Cornélie, les beautés venues de Naples, de Florence et de Milan: la princesse Hélène semblait leur reine. Borée, tout à coup descendu de la montagne, a déchiré la tente du festin, et s'est enfui avec des lambeaux de toile et de guirlandes, comme pour nous donner une image de tout ce que le temps a balayé sur cette rive. L'ambassade était consternée; je sentais je ne sais quelle gaieté ironique à voir un souffle du ciel em-

porter mon or d'un jour et mes joies d'une heure. Le mal a été promptement réparé. Au lieu de déjeuner sur la terrasse, on a déjeuné dans l'élégant palais: l'harmonie des cors et des hautbois, dispersée par le vent, avait quelque chose du murmure de mes forêts américaines. Les groupes qui se jouaient dans les rafales, les femmes dont les voiles tourmentés battaient leurs visages et leurs cheveux, le *sartarello* qui continuait dans la bourrasque, l'improvisatrice qui déclamait aux nuages, le ballon qui s'envolait de travers avec le chiffre de la fille du Nord, tout cela donnait un caractère nouveau à ces jeux où semblaient se mêler les tempêtes accoutumées de ma vie.

Quel prestige pour tout homme qui n'eût pas compté son monceau d'années, et qui eût demandé des illusions au monde et à l'orage! J'ai bien de la peine à me souvenir de mon automne, quand, dans mes soirées, je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres de mes galeries successives: on dirait des cygnes qui nagent vers des climats radieux. A quel désennui vont-elles? Les unes cherchent ce qu'elles ont déjà aimé, les autres ce qu'elles n'aiment pas encore. Au bout de la route, elles tomberont dans ces sépulcres toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassins à des fontaines suspendues à des portiques; elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes. Ces flots de beautés, de diamants, de fleurs et de plumes roulent au son de la musique de Rossini qui se répète et s'affaiblit d'orchestre en orchestre. Cette mélodie est-elle le soupir de la brise que j'entendais dans les savanes des Florides, le gémissement que j'ai ouï dans le temple d'Erechtée à Athènes? Est-ce la plainte lointaine des aquilons qui me berçaient sur l'Océan? Ma sylphide serait-elle cachée sous la forme de quelques

unes de ces brillantes Italiennes? Non: ma Dryade est restée unie au saule des prairies où je causais avec elle de l'autre côté de la futaie de Combourg. Je suis bien étranger à ces ébats de la société attachée à mes pas vers la fin de ma course; et pourtant il y a dans cette féerie une sorte d'enivrement qui me monte à la tête: je ne m'en débarrasse qu'en allant rafraîchir mon front à la place solitaire de Saint-Pierre ou au Colysée désert. Alors les petits spectacles de la terre s'abîment, et je ne trouve d'égal au brusque changement de la scène que les anciennes tristesses de mes premiers jours.

MES RELATIONS AVEC LA FAMILLE BONAPARTE.

Je consigne ici maintenant mes rapports comme ambassadeur avec la famille Bonaparte afin de laver la Restauration d'une de ces calomnies qu'on lui jette sans cesse à la tête.

La France n'a pas agi seule dans le bannissement des membres de la famille impériale; elle n'a fait qu'obéir à la dure nécessité imposée par la force des armes; ce sont les alliés qui ont provoqué ce bannissement: des conventions diplomatiques, des traités formels prononcent l'exil des Bonapartes, leur prescrivent jusqu'aux lieux qu'ils doivent habiter, ne permettent pas à un ministre ou à un ambassadeur des cinq puissances de délivrer *seul* un passe-port aux parents de Napoléon; le visa des *quatre* autres ministres ou ambassadeurs des *quatre* autres puissances contractantes est exigé. Tant ce sang de Napoléon épouvantait les alliés, lors même qu'il ne coulait pas dans ses propres veines!

Grâce à Dieu, je ne me suis jamais soumis à ces mesures. En 1823 j'ai délivré sans consulter personne, en

en dépit des traités et sous ma propre responsabilité comme ministre des affaires étrangères, un passe-port à madame la comtesse de Survilliers, alors à Bruxelles, pour venir à Paris soigner un de ses parents malade. Vingt fois j'ai demandé le rappel de ces lois de persécution; vingt fois j'ai dit a Louis XVIII que je voudrais voir le duc de Reichstadt capitaine de ses gardes et la statue de Napoléon replacée au haut de la colonne de la place Vendôme. J'ai rendu, comme ministre et comme ambassadeur, tous les services que j'ai pu a la famille Bonaparte. C'est ainsi que j'ai compris largement la monarchie légitime: la liberté peut regarder la gloire en face. Ambassadeur à Rome, j'ai autorisé mes secrétaires et mes attachés à paraître au palais de madame la duchesse de Saint-Leu; j'ai renversé la séparation élevée entre des Français qui ont également connu l'adversité. J'ai écrit à M. le cardinal Fesch pour l'inviter à se joindre aux cardinaux qui devaient se réunir chez moi; je lui ai témoigné ma douleur des mesures politiques qu'on avait cru devoir prendre; je lui ai rappelé le temps où j'avais fait partie de sa mission auprès du Saint-Siége; et j'ai prié mon ancien ambassadeur d'honorer de sa présence le banquet de son ancien secrétaire d'ambassade. J'en ai reçu cette réponse pleine de dignité, de discrétion et de prévoyance:

« Du palais Falconieri, 4 avril 1829.

« Le cardinal Fesch est bien sensible à l'invitation « obligeante de M. de Chateaubriand, mais sa position « à son retour à Rome lui conseilla d'abandonner le monde et de mener une vie tout à fait séparée « de toute société étrangère à sa famille. Les circonstances qui se succédèrent lui prouvèrent qu'un tel « parti était indispensable à sa tranquillité; et les dou-

« ceurs du moment ne le garantissant point des désagré-
« ments de l'avenir, il est obligé de ne point changer
« de manière de vivre. Le cardinal Fesch prie M. de
« Chateaubriand d'être convaincu que rien n'égale sa
« reconnaissance, et que c'est avec bien de la peine
« qu'il ne se rendra pas chez Son Excellence aussi fré-
« quemment qu'il l'aurait désiré.

« Le très-humble, etc.

« Cardinal FESCH. »

La phrase de ce billet: *Les douceurs du moment ne le garantissant pas des désagréments de l'avenir*, fait allusion à la menace de M. de Blacas, qui avait donné l'ordre de jeter M. le cardinal Fesch du haut en bas de ses escaliers, s'il se présentait à l'ambassade de France: M. de Blacas oubliait trop qu'il n'avait pas toujours été si grand seigneur. Moi qui pour être, autant que je puis, ce que je dois être dans le présent, me rappelle sans cesse mon passé, j'ai agi d'une autre sorte avec M. l'archevêque de Lyon: les petites mésintelligences qui existèrent autrefois entre lui et moi à Rome m'obligent à des convenances d'autant plus respectueuses que je suis à mon tour dans le parti triomphant, et lui dans le parti abattu.

De son côté, le prince Jérôme m'a fait l'honneur de réclamer mon intervention en m'envoyant copie d'une requête qu'il adresse au cardinal secrétaire d'État: il me dit dans sa lettre:

« L'exil est assez affreux dans son principe comme
« dans ses conséquences pour que cette généreuse France
« qui l'a vu naître (le prince Jérôme), cette France qui
« possède toutes ses affections, et qu'il a servie vingt
« ans, veuille aggraver sa situation en permettant à cha-
« que gouvernement d'abuser de la délicatesse de sa
« position.

« Le prince Jérôme de Montfort, confiant dans la « loyauté du gouvernement français et dans le caractère « de son noble représentant, n'hésite pas à penser que « justice lui soit rendue.

« Il saisit cette occasion, etc.

« JÉRÔME. »

J'ai adressé, en conséquence de cette requête, une note confidentielle au secrétaire d'État, le cardinal Bernetti; elle se termine par ces mots:

« Les motifs déduits par le prince Jérôme de Montfort « ayant paru au soussigné fondés en droit et en raison, « il n'a pu refuser l'intervention de ses bons offices au « réclamant, persuadé que le gouvernement français verra « toujours avec peine aggraver par d'ombrageuses me- « sures la rigueur des lois politiques.

« Le soussigné mettrait un prix tout particulier à « obtenir, dans cette circonstance, le puissant intérêt « de S. E. le cardinal secrétaire d'État.

« CHATEAUBRIAND. »

J'ai répondu en même temps au prince Jérôme ce qui suit:

« Rome, 9 mai 1829.

« L'ambassadeur de France près le Saint-Siége a reçu « copie de la note que le prince Jérôme de Montfort lui « a fait l'honneur de lui envoyer. Il s'empresse de le « remercier de la confiance qu'il a bien voulu lui témoi- « gner; il se fera un devoir d'appuyer, auprès du se- « crétaire d'État de Sa Sainteté, les justes réclamations « de son Altesse.

« Le vicomte de Chateaubriand, qui a aussi été banni « de sa patrie, serait trop heureux de pouvoir adoucir « le sort des Français qui se trouvent encore placés sous

« le coup d'une loi politique. Le frère exilé de Napoléon,
« s'adressant à un émigré, jadis rayé de la liste des
« proscrits par Napoléon lui-même, est un de ces jeux
« de la fortune qui devait avoir pour témoin les ruines
« de Rome.

« Le vicomte de Chateaubriand a l'honneur, etc. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, 4 mai 1829.

« J'ai eu l'honneur de vous dire, dans ma lettre du
« 30 avril, en vous accusant réception de votre dépêche
« n° 25, que le Pape m'avait reçu en audience particu-
« lière le 29 avril à midi. Sa Sainteté m'a paru jouir d'une
« très-bonne santé. Elle m'a fait asseoir devant elle et
« m'a gardé à peu près cinq quarts d'heure. L'ambas-
« sadeur d'Autriche, avait eu avant moi une audience
« publique pour remettre ses nouvelles lettres de créance.

« En quittant le cabinet de Sa Sainteté au Vatican, je
« suis descendu chez le secrétaire d'État, et, abordant
« franchement la question avec lui, je lui ai dit: « Eh
« bien, vous voyez comme nos journaux vous arran-
« gent! Vous êtes *Autrichien*, *vous détestez la France*,
« vous voulez lui jouer de mauvais tours: que dois-je
« croire de tout cela? »

« Il a haussé les épaules et m'a répondu: « Vos jour-
« naux me font rire; je ne puis pas vous convaincre par
« mes paroles si vous n'êtes pas convaincu; mais met-
« tez-moi à l'épreuve et vous verrez si je n'aime pas la
« France, si je ne fais pas ce que vous me demanderez
« au nom de votre Roi! » Je crois, monsieur le comte,
« le cardinal Albani sincère. Il est d'une indifférence
« profonde en matière religieuse; il n'est pas prêtre; il
« a même songé à quitter la pourpre et à se marier; il

« n'aime pas les jésuites, ils le fatiguent par le bruit « qu'ils font; il est paresseux, gourmand, grand amateur de toutes sortes de plaisirs: l'ennui que lui cau« sent les mandements et les lettres pastorales le rend « extrêmement peu favorable à la cause des auteurs de « ces lettres et de ces mandements: ce vieillard de qua« tre-vingts ans veut mourir en paix et en joie.

« J'ai l'honneur, etc. »

PIE VII.

10 mars 1829.

Je visite souvent Monte-Cavallo; la solitude des jardins s'y accroît de la solitude de la campagne romaine que la vue va chercher par-dessus Rome, en amont de la rive droite du Tibre. Les jardiniers sont mes amis; des allées mènent à la Paneterie; pauvre laiterie, volière ou ménagerie dont les habitants sont indigents et pacifiques comme les papes actuels. En regardant en bas du haut des terrasses de l'enceinte quirinale, on aperçoit dans une rue étroite des femmes qui travaillent aux différents étages de leurs fenêtres: les unes brodent, les autres peignent dans le silence de ce quartier retiré Les cellules des cardinaux du dernier conclave ne m'intéressent pas du tout. Lorsqu'on bâtissait Saint-Pierre, que l'on commandait des chefs d'œuvre à Raphaël, qu'en même temps les rois venaient baiser la mule du pontife, il y avait quelque chose digne d'attention dans la papauté temporelle. Je verrais volontiers la loge d'un Grégoire VII, d'un Sixte-Quint, comme je chercherais la fosse aux lions dans Babylone; mais des trous noirs délaissés d'une obscure compagnie de septuagénaires, ne me représentent que ces *colombarii* de l'ancienne Rome, vides aujourd'hui de leur poussière et d'où s'est envolée une famille de morts.

Je passe donc rapidement ces cellules déjà à moitié abattues pour me promener dans les salles du palais: là, tout me parle d'un événement dont on ne retrouve de trace qu'en remontant jusqu'à Sciarra Colonna, Nogaret et Boniface VIII.

Mon premier et mon dernier voyage de Rome se rattachent par les souvenirs de Pie VII, dont j'ai raconté l'histoire en parlant de madame de Beaumont et de Bonaparte. Mes deux voyages sont deux pendentifs esquissés sous la voûte de mon monument. Ma fidélité à la mémoire de mes anciens amis doit donner confiance aux amis qui me restent: rien ne descend pour moi dans la tombe; tout ce que j'ai connu vit autour de moi: selon la doctrine indienne, la mort en nous touchant, ne nous détruit pas; elle nous rend seulement invisibles.

A M. LE COMTE DE PORTALIS.

« Rome, le 7 mai 1829.

« Monsieur le comte,

« Je reçois enfin par MM. Desgranges et Franqueville « votre dépêche n° 28. Cette dépêche dure, rédigée par « quelque commis mal élevé des affaires étrangères, « n'était pas celle que je devais attendre après les ser- « vices que j'avais eu le bonheur de rendre au Roi pen- « dant le conclave, et surtout on aurait dû un peu se « souvenir de la personne à qui on l'adressait. Pas un « mot obligeant pour M. Bellocq, qui a obtenu de si ra- « res documents; rien sur la demande que je faisais pour « lui; d'inutiles commentaires sur la nomination du car- « dinal Albani, nomination faite dans le conclave et « qu'ainsi personne n'a pu ni prévoir ni prévenir; no- « mination sur laquelle je n'ai cessé d'envoyer des éclair-

« cissements. Dans ma dépêche n° 34, qui sans doute vous « est parvenue à présent, je vous offre encore un moyen « très-simple de vous débarrasser de ce cardinal, s'il fait « si grand peur à la France, et ce moyen sera déjà à « moitié exécuté lorsque vous recevrez cette lettre : de- « main je prends congé de Sa Sainteté ; je remets l'am- « bassade à M. Bellocq, comme chargé d'affaires, d'après « les instructions de votre dépêche n° 24, et je pars « pour Paris.

« J'ai l'honneur, etc. »

Ce dernier billet est rude, et finit brusquement ma correspondance avec M. Portalis.

A MADAME RÉCAMIER.

« 14 mai 1829.

« Mon départ est fixé au 16. Des lettres de Vienne « arrivées ce matin annoncent que M. de Laval a refusé « le ministère des affaires étrangères ; est-ce vrai ? S'il « tient à ce premier refus, qu'arrivera-t-il ? Dieu le sait. « J'espère que le tout sera décidé avant mon arrivée à « Paris. Il me semble que nous sommes tombés en pa- « ralysie et que nous n'avons plus que la langue de « libre.

« Vous croyez que je m'entendrais avec M. de Laval ; « j'en doute. Je suis disposé à ne m'entendre avec per- « sonne. J'allais arriver dans les dispositions les plus « pacifiques, et ces gens s'avisent de me chercher que- « relle. Tandis que j'ai eu des chances de ministère, il « n'y avait pas assez d'éloges et de flatteries pour moi « dans les dépêches ; le jour où la place a été prise, ou « censée prise, on m'annonce sèchement la nomination « de M. de Laval dans la dépêche la plus rude et la plus

« bête à la fois. Mais, pour devenir si plat et si insolent « d'une poste à l'autre, il fallait un peu songer à qui « on s'adressait, et M. de Portalis en aura été averti par « un mot de réponse que je lui ai envoyé ces jours der- « niers. Il est possible qu'il n'ait fait que signer sans « lire, comme Carnot signait de confiance des centaines « d'exécutions à mort. »

PRÉSOMPTION.

L'ami du grand Lhopital, le chancelier Olivier, dans sa langue du seizième siècle, laquelle bravait l'honnêteté, compare les Français à des guenons qui grimpent au sommet des arbres et qui ne cessent d'aller en avant qu'elles ne soient parvenues à la plus haute branche, pour y montrer ce qu'elles doivent cacher. Ce qui s'est passé en France depuis 1789 jusqu'à nos jours prouve la justesse de la similitude: chaque homme, en gravissant la vie, est aussi le singe du chancelier; on finit par exposer sans honte ses infirmités aux passants. Voilà qu'au bout de mes dépêches je suis saisi du désir de me vanter. Les grands hommes qui pullulent à cette heure démontrent qu'il y a duperie à ne pas proclamer soi-même son immortalité.

Avez-vous lu dans les archives des affaires étrangères les correspondances diplomatiques relatives aux événements les plus importants à l'époque de ces correspondances? — Non.

Du moins vous avez lu les correspondances imprimées; vous connaissez les négociations de Du Bellay, de d'Ossat, de du Perron, du président Jeannin, les Mémoires d'État de Villeroy, les Économies royales de Sully; vous avez lu les Mémoires du cardinal de Riche-

lieu, nombre de lettres de Mazarin, les pièces et les documents relatifs au traité de Westphalie, de la paix de Munster? Vous connaissez les dépêches de Barillon sur les affaires d'Angleterre; les négociations pour la succession d'Espagne ne vous sont pas étrangères; le nom de madame des Ursins ne vous a pas échappé; le pacte de famille de M. de Choiseul est tombé sous vos yeux; vous n'ignorez pas Ximenès, Olivarès et Pombal, Hugues Grotius sur la liberté des mers, ses lettres aux deux Oxenstiern, les négociations du grand-pensionnaire de Witt avec Pierre Grotius, second fils de Hugues; enfin la collection des traités diplomatiques a peut-être attiré vos regards? — Non.

Ainsi, vous n'avez rien lu de ces sempiternelles élucubrations? Eh bien! lisez-les; quand cela sera fait, passez ma guerre d'Espagne dont le succès vous importune, bien qu'elle soit mon premier titre à mon classement d'homme d'État; prenez mes dépêches de Prusse, d'Angleterre et de Rome, placez-les auprès des autres dépêches que je vous indique: la main sur la conscience, dites alors quelles sont celles qui vous ont le plus ennuyé; dites si mon travail et celui de mes prédécesseurs n'est pas tout semblable; si l'entente des petites choses et du *positif* n'est pas aussi manifeste de mon côté que du côté des ministres passés et des défunts ambassadeurs?

D'abord vous remarquerez que j'ai l'œil à tout; que je m'occupe de Reschid-Pacha et de M. de Blacas; que je défends contre tout venant mes priviléges et mes droits d'ambassadeur à Rome; que je suis cauteleux, faux (éminente qualité!), fin jusque-là que M. de Funchal, dans une position équivoque, m'ayant écrit, je ne lui réponds point; mais que je vais le voir par une politesse astucieuse, afin qu'il ne puisse montrer une ligne de moi et néanmoins qu'il soit satisfait. Pas un mot

imprudent à reprendre dans mes conversations avec les cardinaux Bernetti et Albani, les deux secrétaires d'État; rien ne m'échappe; je descends aux plus petits détails; je rétablis la comptabilité dans les affaires des Français à Rome, d'une manière telle qu'elle subsiste encore sur les bases que je lui ai données. D'un regard d'aigle, j'aperçois que le traité de la Trinité du Mont, entre le Saint-Siége et les ambassadeurs Laval et Blacas, est abusif, et qu'aucune des deux parties n'avait eu le droit de le faire. De là, montant plus haut et arrivant à la grande diplomatie, je prends sur moi de donner l'exclusion à un cardinal, parce qu'un ministre des affaires étrangères me laissait sans instructions et m'exposait à voir nommer pour pape une créature de l'Autriche. Je me procure le journal secret du conclave: chose qu'aucun ambassadeur n'avait jamais pu obtenir; j'envoie jour par jour la liste nominative des scrutins. Je ne néglige point la famille de Bonaparte; je ne désespère pas d'amener, par de bons traitements, le cardinal Fesch à donner sa démission d'archevêque de Lyon. Si un *carbonaro* remue, je le sais, et je juge du plus ou du moins de vérité de la conspiration; si un abbé intrigue, je le sais, et je déjoue les plans que l'on avait formés pour éloigner les cardinaux de l'ambassadeur de France. Enfin je découvre qu'un secret important a été déposé par le cardinal Latil dans le sein du grand-pénitencier. Êtes-vous content? Est-ce là un homme qui sait son métier? Eh bien! voyez-vous, je brochais cette besogne diplomatique comme le premier ambassadeur venu, sans qu'il m'en coûtât une idée, de même qu'un niais de paysan de Basse-Normandie fait des chausses en gardant ses moutons: mes moutons à moi étaient mes songes.

Voici maintenant un autre point de vue: si l'on compare mes lettres officielles aux lettres officielles de mes

prédécesseurs, on s'apercevra que dans les miennes les affaires générales sont traitées autant que les affaires privées; que je suis entraîné par le caractère des idées de mon siècle dans une région plus élevée de l'esprit humain. Cela se peut observer surtout dans la dépêche où je parle à M. Portalis de l'état de l'Italie, où je montre la méprise des cabinets qui regardent comme des conspirations particulières ce qui n'est que le développement de la civilisation. Le *Mémoire sur la guerre de l'Orient* expose aussi des vérités d'un ordre politique qui sortent des voies communes. J'ai causé avec deux Papes d'autre chose que des intrigues de cabinet; je les ai obligés de parler avec moi de religion, de liberté, des destinées futures du monde. Mon discours prononcé au guichet du conclave a le même caractère. C'est à des vieillards que j'ai osé dire d'avancer, et de replacer la religion à la tête de la marche de la société.

Lecteurs, attendez que j'aie terminé mes vanteries pour arriver ensuite au but, à la manière du philosophe Platon faisant sa randonnée autour de son idée. Je suis devenu le vieux Sidrac, l'âge m'allonge le chemin. Je poursuis: je serai long encore. Plusieurs écrivains de nos jours ont la manie de dédaigner leur talent littéraire pour suivre leur talent politique, l'estimant fort au-dessus du premier. Grâce à Dieu, l'instinct contraire me domine, je fais peu de cas de la politique par la raison même que j'ai été heureux à ce lansquenet. Pour être un homme supérieur en affaires, il n'est pas question d'acquérir des qualités, il ne s'agit que d'en perdre. Je me reconnais effrontément l'aptitude aux choses positives, sans me faire la moindre illusion sur l'obstacle qui s'oppose en moi à ma réussite complète. Cet obstacle ne vient pas de la muse; il naît de mon indifférence de tout. Avec ce défaut, il est impossible d'arriver à rien d'achevé dans la vie pratique.

L'indifférence, j'en conviens, est une qualité des hommes d'État, mais des hommes d'État sans conscience. Il faut savoir regarder d'un œil sec tout événement, avaler des couleuvres comme de la malvoisie, mettre au néant, à l'egard des autres, morale, justice, souffrance, pourvu qu'au milieu des révolutions on sache trouver sa fortune particulière. Car à ces esprits transcendants l'accident, bon ou mauvais, est obligé de rapporter quelque chose; il doit financer à raison d'un trône, d'un cercueil, d'un serment, d'un outrage; le tarif est marqué par les Mionnet des catastrophes et des affronts: je ne suis pas connaisseur en cette numismatique. Malheureusement mon insouciance est double; je ne suis pas plus échauffé pour ma personne que pour le fait. Le mépris du monde venait à Saint-Paul ermite de sa foi religieuse; le dédain de la société me vient de mon incrédulité politique. Cette incrédulité me porterait haut dans une sphère d'action, si, plus soigneux de mon sot individu, je savais en même temps l'humilier et le vêtir. J'ai beau faire, je reste un benêt d'honnête homme, naïvement hébété et tout nu, ne sachant ni ramper, ni prendre.

D'Andilly, parlant de lui, semble avoir peint un côté de mon caractère: « Je n'ai jamais eu aucune ambition, « dit-il, parce que j'en avais trop, ne pouvant souffrir « cette dépendance qui resserre dans des bornes si « étroites les effets de l'inclination que Dieu m'a donnée « pour des choses grandes, glorieuses à l'État et qui « peuvent procurer la félicité des peuples, sans qu'il « m'ait été possible d'envisager en tout cela mes inté- « rêts particuliers. Je n'étais propre que pour un Roi « qui aurait régné par lui-même et qui n'aurait eu d'au- « tre désir que de rendre sa gloire immortelle. » Dans ce cas, je n'étais pas propre aux rois du jour.

Maintenant que je vous ai conduit par la main dans les plus secrets détours de mes mérites, que je vous ai fait sentir tout ce qu'il y a de rare dans mes dépêches, comme un de mes confrères de l'Institut qui chante incessamment sa renommée et qui enseigne aux hommes à l'admirer, maintenant je vous dirai où j'en veux venir par mes vanteries: en montrant ce qu'ils peuvent faire dans les emplois, je veux défendre les gens de lettres contre les gens de diplomatie, de comptoir et de bureaux.

Il ne faut pas que ceux-ci s'avisent de se croire au-dessus d'hommes dont le plus petit les surpasse de toute la tête; quand on sait tant de choses, comme messieurs les positifs, on devrait au moins ne pas dire des âneries. Vous parlez de *faits*, reconnaissez donc les *faits:* la plupart des grands écrivains de l'antiquité, du moyen âge, de l'Angleterre moderne, ont été de grands hommes d'État, quand ils ont daigné descendre jusqu'aux affaires. « Je « ne voulus pas leur donner à entendre, dit Alfieri re« fusant une ambassade, que leur diplomatie et leurs « dépêches me paraissaient et étaient certainement pour « moi moins importantes que mes tragédies ou même « celles des autres; mais il est impossible de ramener « cette espèce de gens-là: ils ne peuvent et ne doivent « pas se convertir. »

Qui fut jamais plus littéraire en France que Lhopital, survivancier d'Horace, que d'Ossat, cet habile ambassadeur, que Richelieu, cette forte tête, lequel, non content de dicter des *traités de controverse*, de rédiger des *mémoires* et des *histoires*, inventait incessamment des sujets drammatiques, rimaillait avec Malleville et Boisrobert, accouchait, à la sueur de son front, de l'Académie et de *la grande pastorale?* Est-ce parce qu'il était méchant écrivain qu'il fut grand ministre? Mais la question n'est

pas du plus ou de moins de talent; elle est de la passion de l'encre et du papier: or jamais M. de l'Empirée ne montra plus d'ardeur, ne fit plus de frais que le cardinal pour ravir la palme du Parnasse, jusque-là que la mise en scène de sa *tragi-comédie* de Mirame lui coûta deux cent mille écus! Si dans un personnage à la fois politique et littéraire la médiocrité du poëte fait la supériorité de l'homme d'État, il faudrait en conclure que la faiblesse de l'homme d'État résulterait de la force du poëte: cependant le génie des lettres a-t-il détruit le génie politique de Solon, élégiaque égal à Simonide; de Périclès dérobant aux muses l'éloquence avec laquelle il subjuguait les Athéniens; de Thucidide et de Démosthènes qui portèrent si haut la gloire de l'écrivain et de l'orateur, tout en consacrant leurs jours à la guerre et à la place publique? A-t-il détruit le génie de Xénophon qui opérait la retraite des dix-mille, tout en rêvant la Cyropédie; des deux Scipions, l'un l'ami de Lélius, l'autre associé à la renommée de Térence; de Cicéron, roi des lettres, comme il était père de la patrie; de César enfin, auteur d'ouvrages de grammaire, d'astronomie, de religion, de littérature, de César, rival d'Archiloque dans la satire, de Sophocle dans la tragédie, de Démosthènes dans l'éloquence, et dont les Commentaires sont le désespoir des historiens?

Nonobstant ces exemples et mille autres, le talent littéraire, bien evidemment le premier de tous parce qu'il n'exclut aucune autre faculté, sera toujours dans ce pays un obstacle au succès politique: à quoi bon en effet une haute intelligence? cela ne sert à quoi que ce soit. Les sots de France, espèce particulière et toute nationale, n'accordent rien aux Grotius, aux Frédéric, aux Bacon, aux Thomas Morus, aux Spencer, aux Falkland, aux Clarendon, aux Bolingbroke, aux Burke et aux Canning de France.

Jamais notre vanité ne reconnaîtra à un homme, même de génie, deux aptitudes, et la faculté de faire aussi bien qu'un esprit commun des choses communes. Si vous dépassez d'une ligne les conceptions vulgaires, mille imbéciles s'écrient: « Vous vous perdez dans les « nues! » ravis qu'ils se sentent d'habiter en bas, où ils s'entêtent à penser. Ces pauvres envieux, en raison de leur secrète misère, se rebiffent contre le mérite; ils renvoient avec compassion Virgile, Racine, Lamartine à leurs vers. Mais, superbes sires, à quoi faut-il vous renvoyer? à l'oubli: il vous attend à vingt pas de votre logis, tandis que vingt vers de ces poëtes les porteront à la dernière postérité.

———

LES FRANÇAIS A ROME.

La première invasion des Français à Rome, sous le Directoire, fut infâme et spoliatrice; la seconde, sous l'Empire, fut inique: mais, une fois accomplie, l'ordre régna.

La république demanda à Rome, pour un armistice, vingt-deux millions, l'occupation de la citadelle d'Ancone, cent tableaux et statues, cent manuscrits au choix des commissaires français. On voulait surtout avoir le buste de *Brutus* et celui de *Marc-Aurèle:* tant de gens en France s'appelaient alors *Brutus!* il était tout simple qu'ils désirassent posséder la pieuse image de leur père putatif; mais Marc-Aurèle, de qui était-il parent? Attila, pour s'éloigner de Rome, ne demanda qu'un certain nombre de livres de poivre et de soie; de notre temps, elle s'est un moment rachetée avec des tableaux. De grands artistes, souvent négligés et malheureux, ont laissé leurs chefs d'œuvre pour servir de rançon aux ingrates cités qui les avaient méconnus.

Les Français de l'Empire eurent à réparer les ravages qu'avaient faits à Rome les Français de la République; ils devaient aussi une expiation à ce sac de Rome accompli par une armée que conduisait un prince français: c'était à Bonaparte qu'il convenait de mettre de l'ordre dans des ruines qu'un autre Bonaparte avait vues croître et dont il a décrit le bouleversement. Le plan que suivit l'administration française pour le déblaiement du Forum fut celui que Raphaël avait proposé à Léon X; elle fit sortir de terre les trois colonnes du temple de Jupiter tonnant; elle mit à nu le portique du temple de la Concorde; elle découvrit le pavé de la voie sacrée; elle fit disparaître les constructions nouvelles dont le temple de la Paix était encombré; elle enleva les terres qui recouvraient l'emmarchement du Colysée, vida l'intérieur de l'arène et fit reparaître sept ou huit salles des bains de Titus.

Ailleurs le Forum de Trajan fut exploré; on répara le Panthéon, les Thermes de Dioclétien, le temple de la Pudicité patricienne. Des fonds furent assignés pour entretenir, hors de Rome, les murs de Falêries et le tombeau de Cecilia Metella.

Les travaux d'entretien pour les édifices modernes furent également suivis: Saint-Paul-hors-des-Murs, qui n'existe plus, vit restaurer sa toiture; Sainte-Agnès, San-Martino-ai-Monti, furent défendus contre le temps. On refit une partie des combles et des pavés de Saint-Pierre; des paratonnerres mirent à l'abri de la foudre le dôme de Michel-Ange. On marqua l'emplacement de deux cimetières à l'est et à l'ouest de la ville, et celui de l'est, près du couvent de Saint-Laurent fut terminé.

Le Quirinal revêtit son indigence intérieure du luxe des porphyres et des marbres romains: désigné pour le

palais impérial, Bonaparte, avant de l'habiter, voulut y faire disparaître les traces de l'enlèvement du Pontife, captif à Fontainebleau. On se proposait d'abattre la partie de la ville située entre le Capitole et Monte-Cavallo, afin que le triomphateur montât par une immense avenue à sa demeure césarienne; les événements firent évanouir ces songes gigantesques en détruisant d'énormes réalités.

Dans les projets arrêtés était celui de construire une suite de quais depuis *Ripetta* jusqu'à *Ripa grande:* ces quais auraient été plantés; les quatre îlots de maisons entre le château Saint-Ange et la place Rusticucci étaient achetés en partie et auraient été démolis. Une large allée eût été ainsi ouverte sur la place Saint-Pierre, qu'on eût aperçue du pied du château Saint-Ange.

Les Français font partout des promenades: j'ai vu au Caire un grand carré qu'ils avaient planté de palmiers et environné de cafés, lesquels portaient des noms empruntés aux cafés de Paris: à Rome, mes compatriotes ont créé le Pincio; on y monte par une rampe. En descendant cette rampe, je vis, l'autre jour, passer une voiture dans laquelle était une femme encore de quelque jeunesse; à ses cheveux blonds, au galbe mal ébauché de sa taille, à l'inélégance de sa beauté, je l'ai prise pour une grasse et blanche étrangère de la Westphalie; c'était madame Guiccioli: rien ne s'arrangeait moins avec le souvenir de lord Byron. Qu'importe? la fille de Ravenne (dont au reste le poëte était las lorsqu'il prit le parti de mourir) n'en ira pas moins, conduite par la Muse, se placer dans l'Elysée en augmentant les divinités de la tombe.

La patrie occidentale de la place du Peuple devait être plantée dans l'espace qu'occupent des chantiers et des magasins; on eût aperçu, de l'extrémité du cours,

le Capitole, le Vatican et Saint-Pierre au delà des quais du Tibre, c'est-à-dire Rome antique et Rome moderne.

Enfin, un bois, création des Français, s'élève aujourd'hui à l'orient du Colysée; on n'y rencontre jamais personne: quoiqu'il ait grandi, il a l'air d'une broussaille croissant au pied d'une haute ruine.

Pline le jeune écrivait à Maxime:

« On vous envoie dans la Grèce, où la politesse, les « lettres, l'agriculture même, ont pris naissance. Res- « pectez les Dieux leurs fondateurs, la présence de ces « Dieux; respectez l'ancienne gloire de cette nation, et « la vieillesse, sacrée dans les villes comme elle est vé- « nérable dans les hommes; faites honneur à leurs an- « tiquités, à leurs exploits fameux, à leurs fables même. « N'entreprenez rien sur la dignité, sur la liberté, ni « même sur la vanité de personne. Ayez continuelle- « ment devant les yeux que nous avons puisé notre « droit dans ce pays; que nous n'avons pas imposé des « lois à ce peuple après l'avoir vaincu, mais qu'il nous « a donné les siennes après l'en avoir prié. C'est à « Athènes, c'est à Lacédémone que vous devez com- « mander; il y aurait de l'inhumanité, de la cruauté, de « la barbarie à leur ôter l'ombre et le nom de liberté qui « leur restent. »

Lorsque Pline écrivait ces nobles et touchantes paroles à Maxime, savait-il qu'il rédigeait des instructions pour des peuples alors barbares, qui viendraient un jour dominer sur les ruines de Rome?

PROMENADES. — MON NEVEU CHRISTIAN DE CHATEAUBRIAND.

Je vais bientôt quitter Rome, et j'espère y revenir. Je l'aime de nouveau passionnément, cette Rome si triste

et si belle: j'aurai un panorama au capitole où le ministre de Prusse me cédera le petit palais Caffarelli; à Saint-Onuphre je me suis ménagé une autre retraite. En attendant mon départ et mon retour, je ne cesse d'errer dans la campagne; il n'y a pas de petit chemin entre deux haies que je ne connaisse mieux que les sentiers de Combourg. Du haut du Mont Marius et des collines environnantes, je découvre l'horizon de la mer vers Ostie; je me repose sous les légers et croulants portiques de la Villa Madama. Dans ces architectures changées en fermes je ne trouve souvent qu'une jeune fille sauvage, effarouchée et grimpante comme ses chèvres. Quand je sors par la *Porta Pia*, je vais au pont *Lamentano* sur le Teverone; j'admire en passant à Sainte-Agnès une tête de Christ par Michel-Ange, qui garde le couvent presque abandonné. Les chefs-d'œuvre des grands maîtres ainsi semés dans le désert remplissent l'ame d'une mélancolie profonde. Je me désole qu'on ait réuni les tableaux de Rome dans un musée; j'aurais bien plus de plaisir par les pentes du Janicule, sous la chute de l'*Aqua Paola*, au travers de la rue solitaire *delle Fornaci*, à chercher la Transfiguration dans le monastère des Récollets de Saint-Pierre *in Montorio*. Lorsqu'on regarde la place qu'occupait, sur le maître-autel de l'église, l'ornement des funérailles de Raphaël, on a le cœur saisi et attristé.

Au delà du pont *Lamentano*, des pâturages jaunis s'étendent à gauche jusqu'au Tibre; la rivière qui baignait les jardins d'Horace y coule inconnue. En suivant la grande route vous trouvez le pavé de l'ancienne voie Tiburtine. J'y ai vu cette année arriver la première hirondelle.

J'herborise au tombeau de Cecilia Metella: le réséda ondé et l'anémone apennine font un doux effet sur la

blancheur de la ruine et du sol. Par la route d'Ostie je me rends à Saint-Paul, dernièrement la proie d'un incendie; je me repose sur quelque porphyre calciné, et je regarde les ouvriers qui rebâtissent en silence une nouvelle église; on m'en avait montré quelque colonne déjà ébauchée à la descente du Simplon; toute l'histoire du christianisme dans l'Occident commence à *Saint-Paul hors-des-Murs.*

En France, lorsque nous élevons quelque bicoque, nous faisons un tapage effroyable; force machines, multitude d'hommes et de cris; en Italie, on entreprend des choses immenses presque sans se remuer. Le Pape fait dans ce moment même refaire la partie tombée du Colysée; une demi-douzaine de gougeats sans échafaudage redressent le colosse sur les épaules duquel mourut une nation changée en ouvriers esclaves. Près de Vérone, je me suis souvent arrêté pour regarder un curé qui construisait seul un énorme clocher; sous lui le fermier de la cure était le maçon.

J'achève souvent le tour des murs de Rome à pied; en parcourant ce chemin de ronde, je lis l'histoire de la reine de l'univers païen et chrétien écrite dans les constructions, les architectures et les âges divers de ces murs.

Je vais encore à la découverte de quelque villa délabrée en dedans des murs de Rome. Je visite Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran avec son obélisque, Sainte-Croix-de-Jérusalem avec ses fleurs; j'y entends chanter; je prie: j'aime à prier à genoux; mon cœur est ainsi plus près de la poussière et du repos sans fin: je me rapproche de ma tombe.

Mes fouilles ne sont qu'une variété des mêmes plaisirs. Du plateau de quelque colline on aperçoit le dôme de Saint-Pierre. Que paie-t-on au propriétaire du lieu

où sont enfouis des trésors? La valeur de l'herbe détruite par la fouille. Peut-être rendrai-je mon argile à la terre en échange de la statue qu'elle me donnera: nous ne ferons que troquer une image de l'homme contre une image de l'homme.

On n'a point vu Rome quand on n'a point parcouru les rues de ses faubourgs mêlées d'espaces vides, de jardins pleins de ruines, d'enclos plantés d'arbres et de vignes, de cloîtres où s'élèvent des palmiers et des cyprès, les uns ressemblant à des femmes de l'Orient, les autres à des religieuses en deuil. On voit sortir de ces débris de grandes Romaines, pauvres et belles, qui vont acheter des fruits ou puiser de l'eau aux cascades versées par les aqueducs des empereurs et des papes. Pour apercevoir les mœurs dans leur naïveté, je fais semblant de chercher un appartement à louer; je frappe à la porte d'une maison retirée; on me répond: *Favorisca.* J'entre: je trouve, dans des chambres nues, ou un ouvrier exerçant son métier, ou une *zitella* fière, tricotant ses laines, un chat sur ses genoux, et me regardant errer à l'aventure sans se lever.

Quand le temps est mauvais, je me retire dans Saint-Pierre ou bien m'égare dans les musées de ce Vatican aux onze mille chambres et aux dix-huit mille fenêtres (Juste-Lipse). Quelles solitudes de chefs-d'ouvre! On y arrive par une galerie dans les murs de laquelle sont incrustées des épitaphes et d'anciennes inscriptions: la mort semble née à Rome.

Il y a dans cette ville plus de tombeaux que de morts. Je m'imagine que les décédés, quand ils se sentent trop échauffés dans leur couche de marbre, se glissent dans une autre restée vide, comme on transporte un malade d'un lit dans un autre lit. On croirait entendre les squelettes passer durant la nuit de cercueil en cercueil.

La première fois que j'ai vu Rome c'était à la fin de juin : la saison des chaleurs augmente le délaisser de la cité ; l'étranger fuit, les habitants du pays se renferment chez eux ; on ne rencontre pendant le jour personne dans les rues. Le soleil darde ses rayons sur le Colysée où pendent des herbes immobiles, où rien ne remue que les lézards. La terre est nue ; le ciel sans nuages paraît encore plus désert que la terre. Mais bientôt la nuit fait sortir les habitants de leurs palais et les étoiles du firmament ; la terre et le ciel se repeuplent ; Rome ressuscite ; cette vie recommencée en silence dans les ténèbres, autour des tombeaux, a l'air de la vie et de la promenade des ombres qui redescendent à l'Érèbe aux approches du jour.

Hier j'ai vagué au clair de la lune dans la campagne entre la Porte Angélique et le Mont Marius. On entendait un rossignol dans un étroit vallon balustré de cannes. Je n'ai retrouvé que là cette tristesse mélodieuse dont parlent les poëtes anciens, à propos de l'oiseau du printemps. Le long sifflement que chacun connait, et qui précède les brillantes batteries du musicien ailé, n'était pas perçant comme celui de nos rossignols ; il avait quelque chose de voilé comme le sifflement du bouvreuil de nos bois. Toutes ses notes étaient baissées d'un demi-ton ; sa romance à refrain était transposée du majeur au mineur ; il chantait à demi-voix ; il avait l'air de vouloir charmer le sommeil des morts et non de les réveiller. Dans ces parcours incultes, la Lydie d'Horace, la Délie de Tibulle, la Corinne d'Ovide, avaient passé ; il n'y restait que la Philomèle de Virgile. Cet hymne d'amour était puissant dans ce lieu et à cette heure ; il donnait je ne sais quelle passion d'une seconde vie : selon Socrate, l'amour est le désir de renaître par l'entremise de la beauté ; c'était ce désir que faisait sentir à un jeune

homme une jeune fille grecque en lui disant : « S'il ne « me restait que le fil de mon collier de perles, je le par- « tagerais avec toi. »

Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira. Aux moments perdus de mon ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes *Mémoires*. Dans un des plus beaux sites de la terre, parmi les orangers et les chênes verts, Rome entière sous mes yeux, chaque matin, en me mettant à l'ouvrage, entre le lit de mort et la tombe du poëte, j'invoquerai le génie de la gloire et du malheur.

Dans les premiers jours de mon arrivée à Rome, lorsque j'errais ainsi à l'aventure, je rencontrai entre les bains de Titus et le Colysée une pension de jeunes garçons. Un maître à chapeau rabattu, à robe traînante et déchirée, ressemblant à un pauvre frère de la doctrine chrétienne, les conduisait. Passant près de lui, je le regarde, je lui trouve un faux air de mon neveu Christian de Chateaubriand ; mais je n'osais en croire mes yeux. Il me regarde à son tour, et, sans montrer aucune surprise, il me dit : « Mon oncle ! » Je me précipite tout ému et je le serre dans mes bras. D'un geste de la main il arrête derrière lui son troupeau obéissant et silencieux. Christian était à la fois pâle et noirci, miné par la fièvre et brûlé par le soleil. Il m'apprit qu'il était chargé de la préfecture des études au collége des Jésuites, alors en vacances à Tivoli. Il avait presque oublié sa langue, il s'énonçait difficilement en français, ne parlant et n'enseignant qu'en italien. Je contemplais les yeux pleins de larmes ce fils de mon frère devenu étranger, vêtu d'une souquenille noire, poudreuse, maître d'école à Rome, et couvrant d'un feutre de cénobite son noble front qui portait si bien le casque.

J'avais vu naître Christian; quelques jours avant mon émigration j'assistais à son baptême. Son père, son grand-père, le président de Rosambo, et son bisaïeul, M. de Malesherbes, étaient présents. Celui-ci le tint sur les fonts et lui donna son nom, *Christian*. L'église Saint-Laurent était déserte et déjà à demi dévastée. La nourrice et moi nous reprîmes l'enfant des mains du curé.

> Io piangendo ti presi, e in breve cesta
> Fuor ti portai. (TASSO.)

Le nouveau-né fut reporté à sa mère, placé sur son lit où cette mère et sa grand'mère, madame de Rosambo, le reçurent avec des pleurs de joie. Deux ans après, le père, le grand-père, le bisaïeul, la mère et la grand-mère avaient péri sur l'échafaud, et moi, témoin du baptême, j'errais exilé. Tels étaient les souvenirs que l'apparition subite de mon neveu fit revivre dans ma mémoire au milieu des ruines de Rome. Christian a déjà passé orphelin la moitié de sa vie; il a voué l'autre moitié aux autels : foyers toujours ouverts du père commun des hommes.

Christian avait pour Louis, son digne frère, une amitié ardente et jalouse: lorsque Louis se fut marié, Christian partit pour l'Italie; il y connut le duc de Rohan-Chabot, et il y rencontra madame Récamier: comme son oncle, il est revenu habiter Rome, lui dans un cloître, moi dans un palais. Il entra en religion pour rendre à son frère une fortune qu'il ne croyait pas posséder légitimement par les nouvelles lois: ainsi Malesherbes est maintenant, avec Combourg, à Louis.

Après notre rencontre inattendue au pied du Colysée, Christian, accompagné d'un frère jésuite, me vint voir à l'ambassade: il avait le maintien triste et l'air sérieux; jadis il riait toujours. Je lui demandai s'il était heureux;

il me répondit : « J'ai souffert longtemps ; maintenant « mon sacrifice est fait et je me trouve bien. »

Christian a hérité du caractère de fer de son aïeul paternel, M. de Chateaubriand mon père, et des vertus morales de son bisaïeul maternel, M. de Malesherbes. Ses sentiments sont renfermés, bien qu'il les montre, sans égard aux préjugés de la foule, quand il s'agit de ses devoirs : dragon dans la garde, en descendant de cheval il allait à la Sainte-Table ; on ne s'en moquait point, car sa bravoure et sa bienfaisance étaient l'admiration de ses camarades. On a découvert, depuis qu'il a renoncé au service, qu'il secourait secrètement un nombre considérable d'officiers et de soldats ; il a encore des pensionnaires dans les greniers de Paris, et Louis acquitte les dettes fraternelles. Un jour, en France, je m'enquérais de Christian s'il se marierait : « Si je me mariais, « répondit-il, j'épouserais une de mes petites parentes, « la plus pauvre. »

Christian passe les nuits à prier ; il se livre à des austérités dont ses supérieurs sont effrayés : une plaie qui s'était formée à l'une de ses jambes lui était venue de sa persévérance à se tenir à genoux des heures entières ; jamais l'innocence ne s'est livrée à tant de repentir.

Christian n'est point un homme de ce siècle : il me rappelle ces ducs et ces comtes de la cour de Charlemagne, qui, après avoir combattu contre les Sarrasins, fondaient des couvents sur les sites déserts de Gellone ou de Malavalle, et s'y faisaient moines Je le regarde comme un saint : je l'invoquerais volontiers. Je suis persuadé que ses bonnes œuvres, unies à celles de ma mère et de ma sœur Julie, m'obtiendraient grâce auprès du souverain Juge. J'ai aussi du penchant au cloître ; mais mon heure étant venue, c'est à la Portioncule, sous la protection de mon patron, appelé *François* parce qu'il parlait français, que j'irais demander une solitude.

Je veux traîner seul mes sandales; je ne souffrirais pour rien au monde qu'il y eût deux têtes dans mon froc.

« Jeune encore, dit le Dante, le soleil d'Assise épousa « une femme à qui, comme à la mort, personne n'ouvre « la porte du plaisir: cette femme veuve de son premier « mari depuis plus de onze cents ans, avait langui obs- « cure et méprisée: en vain elle était montée avec le « Christ sur la Croix. Quels sont les amants que te dé- « signent ici mes paroles mystérieuses? FRANÇOIS et la « PAUVRETÉ: *Francesco e Povertà.* (*Paradiso*, cant. XI.) »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, 16 mai 1829.

« Cette lettre partira de Rome quelques heures après « moi, et arrivera quelques heures avant moi à Paris. « Elle va clore cette correspondance qui n'a pas man- « qué un seul courrier, et qui doit former un volume en- « tre vos mains. J'éprouve un mélange de joie et de « tristesse que je ne puis vous dire; pendant trois ou « quatre mois je me suis assez déplu à Rome; mainte- « nant j'ai repris à ces nobles ruines, à cette solitude si « profonde, si paisible et pourtant si pleine d'intérêt et « de souvenir. Peut-être aussi le succès inespéré que « j'ai obtenu ici m'a attaché: je suis arrivé au milieu de « toutes les préventions suscitées contre moi, et j'ai tout « vaincu; on paraît me regretter. Que vais-je retrouver « en France? du bruit au lieu de silence, de l'agitation « au lieu de repos, de la déraison, des ambitions, des « combats de place et de vanité. Le système politique « que j'ai adopté est tel que personne n'en voudrait peut- « être, et que d'ailleurs on ne me mettrait pas à même

« de l'exécuter. Je me chargerais encore de donner une « grande gloire à la France, comme j'ai contribué à « lui obtenir une grande liberté; mais me ferait-on ta- « ble rase? me dirait-on: « Soyez le maître, disposez « de tout au péril de votre tête? » Non; on est si loin « de vouloir me dire une pareille chose, que l'on pren- « drait tout le monde avant moi, que l'on ne m'admet- « trait qu'après avoir essuyé les refus de toutes les mé- « diocrités de la France, et qu'on croirait me faire une « grande grâce en me reléguant dans un coin obscur. « Je vais vous chercher; ambassadeur ou non, c'est à « Rome que je voudrais mourir. En échange d'une pe- « tite vie, j'aurais du moins une grande sépulture jus- « qu'au jour où j'irai remplir mon cénotaphe dans le sa- « ble qui m'a vu naître. Adieu; j'ai déjà fait plusieurs « lieues vers vous. »

Paris, août et septembre 1830, rue d'Enfer.

RETOUR DE ROME A PARIS. — MES PROJETS. — LE ROI ET SES DISPOSITIONS. — M. PORTALIS. — M. DE MARTIGNAC. — DÉPART POUR ROME. — LES PYRÉNÉES. — AVENTURE.

J'eus un grand plaisir à revoir mes amis: je ne rêvais qu'au bonheur de les emmener avec moi et de finir mes jours à Rome. J'écrivis pour mieux m'assurer encore du petit palais Caffarelli que je projetais de louer sur le Capitole, et de la cellule que je postulais à Saint-Onuphre. J'achetai des chevaux anglais et je les fis partir pour les prairies d'Évandre. Je disais déjà adieu dans ma pensée à ma patrie avec une joie qui méritait d'être punie. Lorsqu'on a voyagé dans sa jeunesse et qu'on a passé beaucoup d'années hors de son pays, on s'est ac-

coutumé à placer partout sa mort : en traversant les mers de la Grèce, il me semblait que tous ces monuments que j'apercevais sur les promontoires étaient des hôtelleries où mon lit était préparé.

J'allai faire ma cour au Roi à Saint-Cloud : il me demanda quand je retournais à Rome. Il était persuadé que j'avais un bon cœur et une mauvaise tête. Le fait est que j'étais précisément l'inverse de ce que Charles X pensait de moi : j'avais une tête très-froide et très-bonne tête, et le cœur cahin-caha pour les trois quarts et demi du genre humain.

Je trouvai le Roi dans une fort mauvaise disposition à l'égard de son ministère : il le faisait attaquer par certains journaux royalistes, ou plutôt, lorsque les rédacteurs de ces feuilles allaient lui demander s'il ne les trouvait pas trop hostiles, il s'écriait : « Non, non, continuez. » Quand M. de Martignac avait parlé : « Eh bien, disait Charles X, avez-vous entendu la Pasta ? » Les opinions libérales de M. Hyde de Neuville lui étaient antipathiques ; il trouvait plus de complaisance dans M. Portalis le fédéré, qui portait sa cupidité sur son visage : c'est à M. Portalis que la France doit ses malheurs. Quand je le vis à Passy, je m'aperçus de ce que j'avais en partie deviné : le garde des sceaux, en faisant semblant de tenir *par interim* le ministère des affaires étrangères, mourait d'envie de le conserver, bien qu'il se fût pourvu, à tout événement, de la place de président de la Cour de cassation. Le Roi, quand il s'était agi de disposer des affaires étrangères, avait prononcé : « Je ne dis pas que « Chateaubriand ne sera pas mon ministre ; mais pas à « présent. » Le prince de Laval avait refusé ; M. de la Ferronnays ne se pouvait plus livrer à un travail suivi. Dans l'espoir que de guerre lasse le portefeuille lui resterait, M. Portalis ne faisait rien pour déterminer le Roi.

Plein de mes délices futures de Rome, je m'y laissai aller sans trop sonder l'avenir; il me convenait assez que M. Portalis gardât l'*interim* à l'abri duquel ma position politique restait la même. Il ne me vint pas un seul instant dans l'idée que M. de Polignac pourrait être investi du pouvoir: son esprit borné, fixe et ardent, son nom fatal et impopulaire, son entêtement, ses opinions religieuses exaltées jusqu'au fanatisme, me paraissaient des causes d'une éternelle exclusion. Il avait, il est vrai, souffert pour le Roi; mais il en était largement récompensé par l'amitié de son maître et par la haute ambassade de Londres que je lui avais donnée sous mon ministère, malgré l'opposition de M. de Villèle.

De tous les ministres en place que je trouvai à Paris, excepté l'excellent M. Hyde de Neuville, pas un ne me plaisait: je sentais en eux une capacité implacable qui me laissait de l'inquiétude sur la durée de leur empire. M. de Martignac, d'un talent de parole agréable, avait une voix douce et épuisée comme celle d'un homme à qui les femmes ont donné quelque chose de leur séduction et de leur faiblesse! Pythagore se souvenait d'avoir été une courtisane charmante nommée Alcée. L'ancien secrétaire d'ambassade de l'abbé Siéyès avait aussi une suffisance contenue, un esprit calme un peu jaloux. Je l'avais, en 1823, envoyé en Espagne dans une position élevée et indépendante, mais il aurait voulu être ambassadeur. Il était choqué de n'avoir pas reçu un emploi qu'il croyait dû à son mérite.

Mon goût ou mes déplaisances importaient peu. La Chambre commit une faute en renversant un ministère qu'elle aurait dû conserver à tout prix. Ce ministère modéré servait de garde-fou à des abîmes; il était aisé de le jeter bas, car il ne tenait à rien et le Roi lui était ennemi; raison de plus pour ne faire aucune chicane à

ces hommes, pour leur donner une majorité à l'aide de laquelle ils se fussent maintenus et auraient fait place un jour, sans accident, à un ministère fort. En France, on ne sait rien attendre; on a horreur de tout ce qui a l'apparence du pouvoir, jusqu'à ce qu'on le possède. Au surplus, M. de Martignac a démenti noblement ses faiblesses en dépensant avec courage le reste de sa vie dans la défense de M. de Polignac. Les pieds me brûlaient à Paris; je ne pouvais m'habituer au ciel gris et triste de la France, ma *patrie;* qu'aurais-je donc pensé du ciel de la Bretagne, ma *matrie*, pour parler grec? Mais là, du moins, il y a des vents de mer ou des calmes: *Tumidis albens fluctibus, ou venti posuere.* Mes ordres étaient donnés pour exécuter dans mon jardin et dans ma maison, rue d'Enfer, les changements et les accroissements nécessaires, afin qu'à ma mort le legs que je voulais faire de cette maison à l'infirmerie de madame de Chateaubriand fût plus profitable. Je destinais cette propriété à la retraite de quelques artistes et de quelques gens de lettres malades. Je regardais le soleil pâle, et je lui disais: « Je vais bientôt te retrouver avec un meilleur visage, et nous ne nous quitterons plus. »

Ayant pris congé du Roi, et espérant le débarrasser pour toujours de moi, je montai en calèche. J'allais d'abord aux Pyrénées prendre les eaux de Cauterets; de là, traversant le Languedoc et la Provence, je devais me rendre à Nice, où je rejoindrais madame de Chateaubriand. Nous passions ensemble la corniche, nous arrivions à la ville éternelle que nous traversions sans nous arrêter, et, après deux mois de séjour à Naples, au berceau du Tasse, nous revenions à sa tombe à Rome. Ce moment est le seul de ma vie où j'aie été complètement heureux, où je ne désirais plus rien, où mon existence était remplie, où je n'apercevais jusqu'à ma dernière

heure qu'une suite de jours de repos. Je touchais au port; j'y entrais à pleines voiles comme Palinure: *inopina quies.*

Tout mon voyage jusqu'aux Pyrénées fut une suite de rêves: je m'arrêtais quand je voulais; je suivais sur ma route les chroniques du moyen âge que je retrouvais partout; dans le Berry, je voyais ces petites routes bocagères que l'auteur de *Valentine* nomme des traînes, et qui me rappelaient ma Bretagne. Richard Cœur-de-Lion avait été tué à Chalus, au pied de cette tour: « *Enfant musulman, paix là! voici le roi Richard!* » A Limoges, j'ôtai mon chapeau par respect pour Molière; à Périgueux, les perdrix dans leurs tombeaux de faïence ne chantaient plus de différentes voix comme au temps d'Aristote. Je rencontrai là mon vieil ami Clausel de Coussergues; il portait avec lui quelques-unes des pages de ma vie. A Bergerac, j'aurais pu regarder le nez de Cyrano sans être obligé de me battre contre ce cadet aux gardes: je le laissai dans sa poussière avec *ces Dieux que l'homme a faits et qui n'ont pas fait l'homme.*

A Auch, j'admirai les stalles sculptées sur des cartons venus de Rome à la belle époque des arts. D'Ossat, mon devancier à la cour du Saint-Père, était né près d'Auch. Le soleil ressemblait déjà à celui de l'Italie. A Tarbes j'aurais voulu héberger à l'hôtel de l'*Étoile* où Froissart descendit avec messire Espaing de Lyon, « vaillant homme et sage et beau chevalier, » et où il trouva de « bon foin, de bonnes avoines et de belle rivière. »

Au lever des Pyrénées sur l'horizon, le cœur me battait: du fond de vingt-trois années sortirent des souvenirs embellis dans les lointains du temps: je revenais de la Palestine et de l'Espagne, lorsque, de l'autre-côté de leur chaîne, je découvris le sommet de ces mêmes montagnes. Je suis de l'avis de madame de Motteville; je pense que c'est dans un de ces châteaux des Pyrénées

qu'habitait Urgande la Déconnue. Le passé ressemble à un musée d'antiques; on y visite les heures écoulées; chacun peut y reconnaitre les siennes. Un jour, me promenant dans une église déserte, j'entendis des pas se trainant sur les dalles, comme ceux d'un vieillard qui cherchait sa tombe. Je regardai et n'aperçus personne: c'était moi qui m'étais révélé à moi.

Plus j'étais heureux à Cauterets, plus la mélancolie de ce qui était fini me plaisait. La vallée étroite et resserrée est animée d'un gave; au delà de la ville et des fontaines minérales, elle se divise en deux défilés dont l'un, célèbre par ses sites, aboutit au pont d'Espagne et aux glaciers. Je me trouvai bien des bains; j'achevais seul de longues courses, en me croyant dans les escarpements de la Sabine. Je faisais tous mes efforts pour être triste et je ne le pouvais. Je composai quelques strophes sur les Pyrénées; je disais:

J'avais vu fuir les mers de Solyme et d'Athènes,
D'Ascalon et du Nil les mouvantes arènes,
Carthage abandonnée et son port blanchissant:
Le vent léger du soir arrondissait ma voile,
Et de Vénus l'étoile
Mêlait sa perle humide à l'or pur du couchant.

Assis au pied du mât de mon vaisseau rapide,
Mes yeux cherchaient de loin ces colonnes d'Alcide
Où choquent leurs tridents deux Neptune irrités.
De l'antique Hespérie abordant le rivage,
Du noble Abencerage
Le mystère m'ouvrit les palais enchantés.

Comme une jeune abeille aux roses engagée,
Ma Muse revenait de son butin chargée,
Et cueilli sur la fleur des plus beaux souvenirs:
Dans les monts que Roland brisa par sa vaillance,
Je contais à sa lance
L'orgueil de mes dangers, tentés pour des plaisirs.

De l'âge délaissé quand survient la disgrâce,
Fuyons, fuyons les bords qui, gardant notre trace,
Nous font dire du temps en mesurant le cours:
« Alors j'avais un frère, une mère, une amie;
« Félicité ravie!
« Combien me reste-t-il de parents et de jours? »

Il me fut impossible d'achever mon ode: j'avais drapé lugubrement mon tambour pour battre le rappel des rêves de mes nuits passées; mais toujours parmi ces rappelés se mêlaient quelques songes du moment dont la mine heureuse déjouait l'air consterné de leurs vieux confrères.

Voilà qu'en poétisant je rencontrai une jeune femme assise au bord du gave; elle se leva et vint droit à moi: elle savait, par la rumeur du hameau, que j'étais à Cauterets. Il se trouva que l'inconnue était une Occitanienne qui m'écrivait depuis deux ans sans que je l'eusse jamais vue: la mystérieuse anonyme se dévoila: *patuit Dea.*

J'allais rendre ma visite respectueuse à la naïade du torrent. Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulut suivre; je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux: inspirer une sorte d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision; plus je pouvais être flatté de cette bizarrerie, plus j'en étais humilié, la prenant avec raison pour une moquerie. Je me serais volontiers caché de vergogne parmi les ours, nos voisins. J'étais loin de me dire ce que se disait Montaigne: « L'a-« mour me rendroit la vigilance, la sobriété, la grâce, « le soin de ma personne... » Mon pauvre Michel, tu dis des choses charmantes, mais à notre âge, vois-tu, l'amour ne nous rend pas ce que tu supposes ici. Nous n'avons qu'une chose à faire; c'est de nous mettre franchement de côté. Au lieu donc de me remettre aux *estu-*

des sains et sages par où *je pusse me rendre plus aimé*, j'ai laissé s'effacer l'impression fugitive de ma Clémence Isaure; la brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur; la spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans, m'a su gré de m'être rendu justice: elle est mariée.

MINISTÈRE POLIGNAC. — MA CONSTERNATION. — JE REVIENS A PARIS.

Des bruits de changement de ministres étaient parvenus dans nos sapinières. Les gens bien instruits allaient jusqu'à parler du prince de Polignac; mais j'étais d'une incrédulité complète. Enfin, les journaux arrivent: je les ouvre, et mes yeux sont frappés de l'ordonnance officielle qui confirme les bruits répandus. J'avais bien éprouvé des changements de fortune depuis que j'étais au monde, mais je n'étais jamais tombé d'une pareille hauteur. Ma destinée avait encore une fois soufflé sur mes chimères: ce souffle du sort n'effaçait pas seulement mes illusions, il enlevait la monarchie. Ce coup me fit un mal affreux; j'eus un moment de désespoir, car mon parti fut pris à l'instant, je sentis que je me devais retirer. La poste m'apporta une foule de lettres; toutes m'enjoignaient d'envoyer ma démission. Des personnes même que je connaissais à peine se crurent obligées de me prescrire la retraite.

Je fus choqué de cet officieux intérêt pour ma bonne renommée. Grâce à Dieu, je n'ai jamais eu besoin qu'on me donnât des conseils d'honneur; ma vie a été une suite de sacrifices qui ne m'ont jamais été commandés par personne; en fait de devoir j'ai l'esprit prime-sautier. Les chutes me sont des ruines, car je ne possède rien que des dettes, dettes que je contracte dans des places

où je ne demeure pas assez de temps pour les payer; de sorte que toutes les fois que je me retire, je suis réduit à travailler aux gages d'un libraire. Quelques-uns de ces fiers obligeants, qui me prêchaient l'honneur et la liberté par la poste, et qui me les prêchèrent encore bien plus haut lorsque j'arrivai à Paris, donnèrent leur démission de conseillers d'État; mais les uns étaient riches, les autres ne se démirent pas des places secondaires qu'ils possédaient et qui leur laissèrent les moyens d'exister. Ils firent comme les protestants, qui rejettent quelques dogmes des catholiques et qui en conservent d'autres tout aussi difficiles à croire. Rien de complet dans ces oblations; rien d'une pleine sincérité: on quittait douze ou quinze mille livres de rente, il est vrai, mais on rentrait chez soi opulent de son patrimoine, ou du moins pourvu de ce pain quotidien qu'on avait prudemment gardé. Avec ma personne, pas tant de façons; on était rempli pour moi d'abnégation, on ne pouvait jamais assez se dépouiller pour moi de tout ce que je possédais: « Allons, Georges Dandin, le cœur au ven- « tre; corbleu! mon gendre, ne forlignez pas; habit bas! « Jetez par la fenêtre deux cent mille livres de rente, « une place selon vos goûts, une haute et magnifique « place, l'empire des arts à Rome, le bonheur d'avoir « enfin reçu la récompense de vos luttes longues et la- « borieuses. Tel est notre bon plaisir. A ce prix, vous « aurez notre estime. De même que nous nous sommes dé- « pouillés d'une casaque sous laquelle nous avons un « bon gilet de flanelle, de même vous quitterez votre man- « teau de velours, pour rester nu. Il y a égalité parfaite, « parité d'autel et d'holocauste. »

Et, chose étrange! dans cette ardeur généreuse à me pousser dehors, les hommes qui me signifiaient leur volonté n'étaient ni mes amis réels, ni les copartageants

de mes opinions politiques. Je devais m'immoler sur-le-champ au libéralisme, à la Doctrine qui m'avait continuellement attaqué; je devais courir le risque d'ébranler le trône légitime, pour mériter l'éloge de quelques poltrons d'ennemis, qui n'avaient pas le courage entier de mourir de faim.

J'allais me trouver noyé dans une longue ambassade; les fêtes que j'avais données m'avaient ruiné, je n'avais pas payé les frais de mon premier établissement. Mais ce qui me navrait le cœur, c'était la perte de ce que je m'étais promis de bonheur pour le reste de ma vie.

Je n'ai point à me reprocher d'avoir octroyé à personne ces conseils catoniens qui appauvrissent celui qui les reçoit et non celui qui les donne; bien convaincu que ces conseils sont inutiles à l'homme qui n'en a point le sentiment intérieur. Dès le premier moment, je l'ai dit, ma résolution fut arrêtée; elle ne me coûta pas à prendre, mais elle fut douloureuse à exécuter. Lorsqu'à Lourdes, au lieu de tourner au midi et de rouler vers l'Italie, je pris le chemin de Pau, mes yeux se remplirent de larmes; j'avoue ma faiblesse. Qu'importe si je n'en ai pas moins accepté et soutenu le cartel que m'envoyait la fortune? Je ne revins pas vite, afin de laisser les jours s'écouler. Je dépelotonnai lentement le fil de cette route que j'avais remontée avec tant d'allégresse il y avait à peine quelques semaines.

Le prince de Polignac craignait ma démission. Il sentait qu'en me retirant je lui enlèverais aux chambres des votes royalistes, et que je mettrais son ministère en question. On lui suggéra la pensée de m'envoyer une estafette aux Pyrénées avec ordre du Roi de me rendre immédiatement à Rome, pour recevoir le Roi et la Reine de Naples qui venaient marier leur fille en Espagne. J'aurais été fort embarrassé si j'avais reçu cet ordre. Peut-

être me serais-je cru obligé d'y obéir, quitte à donner ma démission après l'avoir rempli. Mais, une fois à Rome, que serait-il arrivé? Je me serais peut-être attardé, les fatales journées m'auraient pu surprendre au Capitole. Peut-être aussi l'indécision où j'aurais pu rester aurait-elle donné la majorité parlementaire à M. de Polignac qui ne lui faillit que de quelques voix. L'adresse alors ne passait pas; les ordonnances, résultat de cette adresse, n'auraient, peut-être pas paru nécessaires à leur funestes auteurs: *Dis aliter visum.*

ENTREVUE AVEC M. DE POLIGNAC. — JE DONNE MA DÉMISSION DE MON AMBASSADE DE ROME.

Je trouvai à Paris madame de Chateaubriand toute résignée. Elle avait la tête tournée d'être ambassadrice à Rome, et certes une femme l'aurait à moins; mais, dans les grandes circonstances, ma femme n'a jamais hésité d'approuver ce qu'elle pensait propre à mettre de la consistance dans ma vie et à rehausser mon nom dans l'estime publique: en cela elle a plus de mérite qu'une autre. Elle aime la représentation, les titres et la fortune; elle déteste la pauvreté et le ménage chétif; elle méprise ces susceptibilités, ces excès de fidélité et d'immolation qu'elle regarde comme de vraies duperies dont personne ne vous sait gré; elle n'aurait jamais crié vive le Roi *quand même;* mais quand il s'agit de moi, tout change; elle accepte d'un esprit ferme mes disgrâces en les maudissant.

Il me fallait toujours jeûner, veiller, prier pour le salut de ceux qui se gardaient bien de se vêtir du cilice dont ils s'empressaient de m'affubler. J'étais l'âne saint,

l'âne chargé des arides reliques de la liberté; reliques qu'ils adoraient en grande dévotion, pourvu qu'ils n'eussent pas la peine de les porter.

Le lendemain de mon retour à Paris, je me rendis chez M. de Polignac. Je lui avais écrit cette lettre en arivant:

« Paris, ce 28 août 1829.

« Prince,

« J'ai cru qu'il était plus digne de notre ancienne amitié, plus convenable à la haute mission dont j'étais honoré, et avant tout plus respectueux envers le Roi, de venir déposer moi-même ma démission à ses pieds, que de vous la transmettre précipitamment par la poste. Je vous demande un dernier service, c'est de supplier Sa Majesté de vouloir bien m'accorder une audience, et d'écouter les raisons qui m'obligent à renoncer à l'ambassade de Rome. Croyez, prince, qu'il m'en coûte, au moment où vous arrivez au pouvoir, d'abandonner cette carrière diplomatique que j'ai eu le bonheur de vous ouvrir.

« Agréez, je vous prie, l'assurance des sentiments que je vous ai voués et de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, prince,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« CHATEAUBRIAND. »

En réponse à cette lettre, on m'adressa ce billet des bureaux des affaires étrangères:

« Le prince de Polignac a l'honneur d'offrir ses compliments à M. le vicomte de Chateaubriand, et le prie de passer au ministère demain dimanche, à neuf heures précises, si cela lui est possible.

« Samedi, quatre heures. »

J'y répliquai sur-le-champ par cet autre billet :

« Paris, ce 29 août 1829 au soir.

« J'ai reçu, prince, une lettre de vos bureaux qui m'in-« vite à passer demain 30, à neuf heures précises, au « ministère, si cela m'est possible. Comme cette lettre « ne m'annonce pas l'audience du Roi que je vous avais « prié de demander, j'attendrai que vous ayez quelque « chose d'officiel à me communiquer sur la démission « que je désire mettre aux pieds de Sa Majesté.

« Mille compliments empressés,

« CHATEAUBRIAND. »

Alors M. de Polignac m'écrivit ces mots de sa propre main :

« J'ai reçu votre petit mot, mon cher vicomte ; je se-« rai charmé de vous voir demain sur les dix heures, si « cette heure peut vous convenir.

« Je vous renouvelle l'assurance de mon ancien et sin-« cère attachement.

« LE PRINCE DE POLIGNAC. »

Ce billet me parut de mauvais augure ; sa réserve diplomatique me fit craindre un refus du Roi. Je trouvai le prince de Polignac dans le grand cabinet que je connaissais si bien. Il accourut au-devant de moi, me serra la main avec une effusion de cœur que j'aurais voulu croire sincère, et puis, me jetant un bras sur l'épaule, nous commençâmes à nous promener lentement d'un bout à l'autre du cabinet. Il me dit qu'il n'acceptait point ma démission ; que le Roi ne l'acceptait pas ; qu'il fallait que je retournasse à Rome. Toutes les fois qu'il répétait

cette dernière phrase, il me crevait le cœur : « Pourquoi, « me disait-il, ne voulez-vous pas être dans les affaires « avec moi comme avec la Ferronnays et Portalis ? Ne « suis-je pas votre ami ? Je vous donnerai à Rome tout « ce que vous voudrez ; en France, vous serez plus mi- « nistre que moi, j'écouterai vos conseils. Votre re- « traite peut faire naître de nouvelles divisions. Vous « ne voulez pas nuire au gouvernement ? Le Roi sera « fort irrité si vous persistez à vouloir vous retirer. « Je vous en supplie, cher vicomte, ne faites pas cette « sottise. »

Je répondis que je ne faisais pas une sottise ; que j'agissais dans la pleine conviction de ma raison ; que son ministère était très-impopulaire ; que ces préventions pouvaient être injustes, mais qu'enfin elles existaient ; que la France entière était persuadée qu'il attaquerait les libertés publiques, et que moi, défenseur de ces libertés, il m'était impossible de m'embarquer avec ceux qui passaient pour en être les ennemis. J'étais assez embarrassé dans cette réplique, car au fond je n'avais rien à objecter d'immédiat aux nouveaux ministres ; je ne pouvais les attaquer que dans un avenir qu'ils étaient en droit de nier. M. de Polignac me jurait qu'il aimait la Charte autant que moi ; mais il l'aimait à sa manière, il l'aimait de trop près. Malheureusement la tendresse que l'on montre à une fille que l'on a déshonorée lui sert peu.

La conversation se prolongea sur le même texte près d'une heure. M. de Polignac finit par me dire que, si je consentais à reprendre ma démission, le Roi me verrait avec plaisir et écouterait ce que je voudrais lui dire contre son ministère ; mais que si je persistais à vouloir donner ma démission, Sa Majesté pensait qu'il lui était inutile de me voir, et qu'une conversation entre elle et moi ne pouvait être qu'une chose désagréable.

Je répliquai : « Regardez donc, prince, ma démission « comme donnée. Je ne me suis jamais rétracté de ma « vie, et, puisqu'il ne convient pas au Roi de voir son « fidèle sujet, je n'insiste plus. » Après ces mots je me retirai. Je priai le prince de rendre à M. le duc de Laval l'ambassade de Rome, s'il la désirait encore, et je lui recommandai ma légation. Je repris ensuite à pied, par le boulevard des Invalides, le chemin de mon Infirmerie, pauvre blessé que j'étais. M. de Polignac me parut, lorsque je le quittai, dans cette confiance imperturbable qui faisait de lui un muet éminemment propre à étrangler un empire.

Ma démission d'ambassadeur à Rome étant donnée, j'écrivis au souverain Pontife :

« Très-Saint-Père,

« Ministre des affaires étrangères en France en 1823, « j'eus le bonheur d'être l'interprète des sentiments du « feu Roi Louis XVIII pour l'exaltation désirée de Votre « Sainteté à la chaire de Saint-Pierre. Ambassadeur de Sa « Majesté Charles X près la cour de Rome, j'ai eu le « bonheur plus grand encore de voir votre Béatitude « élevée au souverain Pontificat, et de l'entendre m'a- « dresser des paroles qui seront la gloire de ma vie. En « terminant la haute mission que j'avais l'honneur de « remplir auprès d'elle, je viens lui témoigner les vifs « regrets dont je ne cesserai d'être pénétré. Il ne me « reste, très-Saint-Père, qu'à mettre à vos pieds sacrés « ma sincère reconnaissance pour vos bontés, et à vous « demander votre bénédiction apostolique.

« Je suis, avec la plus grande vénération et le plus « profond respect,

« De Votre Sainteté

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« CHATEAUBRIAND. »

J'achevai pendant plusieurs jours de me déchirer les entrailles dans mon Utique; j'écrivis des lettres pour démolir l'édifice que j'avais élevé avec tant d'amour. Comme dans la mort d'un homme ce sont les petits détails, les actions domestiques et familières qui touchent, dans la mort d'un songe les petites réalités qui le détruisent sont plus poignantes. Un exil éternel sur les ruines de Rome avait été ma chimère. Ainsi que Dante, je m'étais arrangé pour ne plus rentrer dans ma patrie. Ces élucidations testamentaires n'auront pas, pour les lecteurs de ces *Mémoires*, l'intérêt qu'elles ont pour moi. Le vieil oiseau tombe de la branche où il se réfugie; il quitte la vie pour la mort. Entraîné par le courant, il n'a fait que changer de fleuve.

FLAGORNERIES DES JOURNAUX.

Quand les hirondelles approchent du moment de leur départ, il y en a une qui s'envole la première pour annoncer le passage prochain des autres: j'étais la première aile qui devançait le dernier vol de la légitimité. Les éloges dont m'accablaient les journaux me charmaient-ils? pas le moins du monde. Quelques-uns de mes amis croyaient me consoler en m'assurant que j'étais au moment de devenir premier ministre; que ce coup de partie joué si franchement décidait de mon avenir: ils me supposaient de l'ambition dont je n'avais pas même le germe. Je ne comprends pas qu'un homme qui a vécu seulement huit jours avec moi ne se soit pas aperçu de mon manque total de cette passion, au reste fort légitime, laquelle fait qu'on pousse jusqu'au bout la carrière politique. Je guettais toujours l'occasion de me retirer: si j'étais tant passionné pour l'ambassade

de Rome; c'est précisément parce qu'elle ne menait à rien, et qu'elle était une retraite dans une impasse.

Enfin, j'avais au fond de la conscience une certaine crainte d'avoir déjà poussé trop loin l'opposition; j'en allais forcément devenir le lien, le centre et le point de mire: j'en étais effrayé, et cette frayeur augmentait les regrets du tranquille abri que j'avais perdu.

Quoi qu'il en soit, on brûlait force encens devant l'idole de bois descendue de son autel. M. de Lamartine, nouvelle et brillante illustration de la France, m'écrivait au sujet de sa candidature à l'Académie, et terminait ainsi sa lettre:

« M. de la Noue, qui vient de passer quelques mo-« ments chez moi, m'a dit qu'il vous avait laissé occu-« pant vos nobles loisirs à élever un monument à la « France. Chacune de vos disgrâces volontaires et cou-« rageuses apportera ainsi son tribut d'estime à votre « nom, et de gloire à votre pays. »

Cette noble lettre de l'auteur des *Méditations poétiques* fut suivie de celle de M. de Lacretelle. Il m'écrivait à son tour:

« Quel moment ils choisissent pour vous outrager, « vous l'homme des sacrifices, vous à qui les belles ac-« tions ne coûtent pas plus que les beaux ouvrages! Vo-« tre démission et la formation du nouveau ministère « m'avaient paru d'avance deux événements liés. Vous « nous avez familiarisés aux actes de dévouement, com-« me Bonaparte nous familiarisait avec la victoire; mais « il avait, lui, beaucoup de compagnons, et vous ne com-« ptez pas beaucoup d'imitateurs. »

Deux hommes fort lettrés et écrivains d'un grand mérite, M. Abel Rémusat et M. Saint-Martin, avaient seuls alors la faiblesse de s'élever contre moi; ils étaient attachés à M. le baron de Damas. Je conçois qu'on soit un

peut irrité contre ces gens qui méprisent les places: ce sont là de ces insolences qu'on ne doit pas tolérer.

M. Guizot lui-même daigna visiter ma demeure; il crut pouvoir franchir l'immense distance que la nature a mise entre nous; en m'abordant il me dit ces paroles pleines de tout ce qu'il se devait: « Monsieur: *c'est bien différent aujourd'hui!* » Dans cette année 1829, M. Guizot eut besoin de moi pour son élection; j'écrivis aux électeurs de Lisieux; il fut nommé; M. de Broglie m'en remercia par ce billet:

« Permettez-moi de vous remercier, monsieur, de la « lettre que vous avez bien voulu m'adresser. J'en ai « fait l'usage que j'en devais faire et je suis convaincu « que, comme tout ce qui vient de vous, elle portera ses « fruits et des fruits salutaires. Pour ma part, j'en suis « aussi reconnaissant que s'il s'agissait de moi-même, « car il n'est aucun événement auquel je sois plus iden- « tifié et qui m'inspire un plus vif intérêt. »

Les journées de juillet ayant trouvé M. Guizot député, il en est résulté que je suis devenu en partie la cause de son élévation politique: la prière de l'humble est quelquefois écoutée du ciel.

LES PREMIERS COLLÈGUES DE M. DE POLIGNAC.

Les premiers collègues de M. de Polignac furent MM. de Bourmont, de La Bourdonnaie, de Chabrol, Courvoisier et Montbel.

Le 17 juin 1815, étant à Gand et descendant de chez le Roi, je rencontrai au bas de l'escalier un homme en redingote et en bottes crottées, qui montait chez Sa Majesté. A sa physionomie spirituelle, à son nez fin, à ses beaux yeux doux de couleuvre, je reconnus le général

Bourmont; il avait déserté l'armée de Bonaparte le 14. Le comte de Bourmont est un officier de mérite, habile à se tirer des pas difficiles; mais un de ces hommes qui, mis en première ligne, voient les obstacles et ne les peuvent vaincre, faits qu'ils sont pour être conduits, non pour conduire: heureux dans ses fils, Alger lui laissera un nom.

Le comte de la Bourdonnaie, jadis mon ami, est bien le plus mauvais coucheur qui fut oncques: il vous lâche des ruades, sitôt que vous approchez de lui; il attaque les orateurs à la Chambre, comme ses voisins à la campagne; il chicane sur une parole, comme il fait un procès pour un fossé. Le matin même du jour où je fus nommé ministre des affaires étrangères, il vint me déclarer qu'il rompait avec moi: j'étais ministre. Je ris et je laissai aller ma mégère masculine, qui, riant elle-même, avait l'air d'une chauve-souris contrariée.

M. de Montbel, ministre d'abord de l'instruction publique, remplaça M. de La Bourdonnaie à l'intérieur quand celui-ci se fut retiré, et M. Guernon-Ranville suppléa M. de Montbel à l'instruction publique.

Des deux côtés on se préparait à la guerre: le parti du ministère faisait paraître des brochures ironiques contre le *Représentatif;* l'opposition s'organisait et parlait de refuser l'impôt en cas de violation de la Charte. Il se forma une association publique pour résister au pouvoir, appelée l'*Association bretonne:* mes compatriotes ont souvent pris l'initiative dans nos dernières révolutions; il y a dans les têtes bretonnes quelque chose des vents qui tourmentent les rivages de notre péninsule.

Un journal, composé dans le but avoué de renverser l'ancienne dynastie, vint échauffer les esprits. Le jeune et beau libraire Sautelet, poursuivi de la manie du suicide, avait eu plusieurs fois l'envie de rendre sa mort

utile à son parti par quelque coup d'éclat; il était chargé du matériel de la feuille républicaine: MM. Thiers, Mignet et Carrel en étaient les rédacteurs. Le patron du *National*, M. le prince de Talleyrand, n'apportait pas un sou à la caisse; il souillait seulement l'esprit du journal en versant au fonds commun son contingent de trahison et de pourriture. Je reçus à cette occasion le billet suivant de M. Thiers :

« Monsieur,

« Ne sachant si le service d'un journal qui débute « sera exactement fait, je vous adresse le premier nu- « méro du *National*. Tous mes collaborateurs s'unis- « sent à moi pour vous prier de vouloir bien vous con- « sidérer, non comme souscripteur, mais comme notre « lecteur bénévole. Si dans ce premier article, objet de « grand souci pour moi, j'ai réussi à exprimer des opi- « nions que vous approuviez, je serai rassuré et cer- « tain de me trouver dans une bonne voie.

« Recevez, monsieur, mes hommages,

« A. Thiers. »

Je reviendrai sur les rédacteurs du *National*; je dirai comment je les ai connus; mais dès à présent je dois mettre à part M. Carrel: supérieur à MM. Thiers et Mignet, il avait la simplicité de se regarder, à l'époque où je me liai avec lui, comme venant après les écrivains qu'il devançait: il soutenait avec son épée les opinions que ces gens de plume dégaînaient.

EXPÉDITION D'ALGER.

Pendant qu'on se disposait au combat, les préparatifs de l'expédition d'Alger s'achevaient. Le général Bour-

mont, ministre de la guerre, s'était fait nommer chef de cette expédition: voulut-il se soustraire à la responsabilité du coup d'État qu'il sentait venir? Cela serait assez probable d'après ses antécédents et sa finesse; mais ce fut un malheur pour Charles X. Si le général s'était trouvé à Paris lors de la catastrophe, le portefeuille vacant du ministère de la guerre ne serait pas tombé aux mains de M. de Polignac. Avant de frapper le coup, dans le cas où il y eût consenti, M. de Bourmont eût sans doute rassemblé à Paris toute la garde royale; il aurait préparé l'argent et les vivres nécessaires pour que le soldat ne manquât de rien.

Notre marine ressuscitée au combat de Navarin sortit de ces ports de France, naguère si abandonnés. La rade était couverte de navires qui saluaient la terre en s'éloignant. Des bateaux à vapeur, nouvelle découverte du génie de l'homme, allaient et venaient portant des ordres d'une division à l'autre, comme des sirènes ou comme les aides de camp de l'amiral. Le Dauphin se tenait sur le rivage où toutes les populations de la ville et des montagnes étaient descendues: lui, qui, après avoir arraché son parent le roi d'Espagne aux mains des révolutions, voyait se lever le jour par qui la chrétienté devait être délivrée, aurait-il pu se croire si près de sa nuit?

Ils n'étaient plus ces temps où Catherine de Médicis sollicitait du Turc l'investiture de la principauté d'Alger pour Henri III, non encore roi de Pologne! Alger allait devenir notre fille et notre conquête, sans la permission de personne, sans que l'Angleterre osât nous empêcher de prendre ce *château de l'Empereur*, qui rappelait Charles-Quint et le changement de sa fortune. C'était une grande joie et un grand bonheur pour les spectateurs français assemblés de saluer, du salut de

Bossuet, les généreux vaisseaux prêts à rompre de leur prône la chaine des esclaves; victoire agrandie par ce cri de l'aigle de Meaux, lorsqu'il annonçait le succès de l'avénir au grand Roi, comme pour le consoler un jour dans sa tombe de la dispersion de sa race:

« Tu céderas ou tu tomberas sous ce vainqueur, Al-« ger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en « ton cœur avare: Je tiens la mer sous mes lois et les « nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te « donnait de la confiance, mais tu te verras attaqué dans « tes murailles comme un oiseau ravissant qu'on irait « chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il par-« tage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes escla-« ves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, « qui sont nés pour être libres sous son glorieux em-« pire. Les pilotes étonnés s'écrient par avance: *Qui est « semblable à Tyr? Et toutefois elle s'est tue dans le « milieu de la mer.* »

Paroles magnifiques, n'avez-vous pu retarder l'écroulement du trône? Les nations marchent à leurs destinées; à l'instar de certaines ombres du Dante, il leur est impossible de s'arrêter, même dans le bonheur.

Ces vaisseaux, qui apportaient la liberté aux mers de la Numidie, emportaient la légitimité; cette flotte sous pavillon blanc, c'était la monarchie qui appareillait s'éloignant des ports où s'embarqua saint Louis, lorsque la mort l'appelait à Carthage. Esclaves délivrés des bagnes d'Alger, ceux qui vous ont rendus à votre pays ont perdu leur patrie; ceux qui vous ont arrachés à l'exil éternel sont exilés. Le maître de cette vaste flotte a traversé la mer sur une barque en fugitif, et la France pourra lui dire ce que Cornélie disait à Pompée: « C'est bien une œuvre de ma fortune, non pas de la « tienne, que je te vois maintenant réduit à une seule

« pauvre petite nave, là où tu voulois cingler avec cinq « cents voiles. »

Parmi cette foule qui au rivage de Toulon suivait des yeux la flotte partant pour l'Afrique, n'avais-je pas des amis? M. du Plessis, frère de mon beau-frère, ne recevait-il pas à son bord une femme charmante, madame Lenormant, qui attendait le retour de l'ami de Champollion? Qu'est-il résulté de ce vol exécuté en Afrique à tire-d'ailes? Écoutons M. de Penhoen, mon compatriote: « Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis que nous « avions vu ce même pavillon flotter en face de ces mê- « mes rivages au-dessus de cinq cents navires. Soixante « mille hommes étaient alors impatients de l'aller dé- « ployer sur le champ de bataille de l'Afrique. Aujour- « d'hui quelques malades, quelques blessés se traînant « péniblement sur le pont de notre frégate, étaient son « unique cortége.... Au moment où la garde prit les « armes pour saluer comme de coutume le pavillon à « son ascension ou à sa chute, toute conversation cessa « sur le pont. Je me découvris avec autant de respect « que j'eusse pu le faire devant le vieux Roi lui-même. « Je m'agenouillai au fond du cœur devant la majesté « des grandes infortunes dont je contemplais tristement « le symbole [1]. »

[1] *Mémoires d'un officier d'état-major*, par le baron Barchou de Penhoen; page 427.

LIVRE SIXIÈME.

OUVERTURE DE LA SESSION DE 1830. — ADRESSE. — LA CHAMBRE EST DISSOUTE.

La session de 1830 s'ouvrit le 2 mars. Le discours du trône faisait dire au Roi : « Si de coupables manœuvres « suscitent à mon gouvernement des obstacles que je ne « peux pas, que je ne veux pas prévoir, je trouverai la « force de les surmonter. » Charles X prononça ces mots du ton d'un homme qui, habituellement timide et doux, se trouve par hasard en colère, s'anime au son de sa voix : plus les paroles étaient fortes, plus la faiblesse des résolutions apparaissait derrière.

L'adresse en réponse fut rédigée par MM. Étienne et Guizot. Elle disait : « Sire, la Charte consacre comme un « droit l'intervention du pays dans la délibération des « intérêts publics. Cette intervention fait du concours « permanent des vues de votre gouvernement avec les « vœux du peuple la condition indispensable de la mar- « che régulière des affaires publiques. Sire, notre loyauté,

« notre dévouement, nous condamnent à vous dire que « ce concours n'existe pas. »

L'adresse fut votée à la majorité de deux cent vingt et une voix contre cent quatre-vingt-une. Un amendement de M. de Lorgeril faisait disparaître la phrase sur le *refus du concours*. Cet amendement n'obtint que vingt-huit suffrages. Si les deux cent vingt et un avaient pu prévoir le résultat de leur vote, l'adresse eût été rejetée à une immense majorité. Pourquoi la Providence ne lève-t-elle pas quelquefois un coin du voile qui couvre l'avenir! Elle en donne, il est vrai, un pressentiment à certains hommes; mais ils n'y voient pas assez clair pour bien s'assurer de la route; ils craignent de s'abuser, ou, s'ils s'aventurent dans des prédictions qui s'accomplissent, on ne les croit pas. Dieu n'écarte point la nuée du fond de laquelle il agit; quand il permet de grands maux, c'est qu'il a de grands desseins; desseins étendus dans un plan général, déroulés dans un profond horizon hors de la portée de notre vue et de l'atteinte de nos générations rapides.

Le Roi, en réponse à l'adresse, déclara que sa résolution était immuable, c'est-à-dire qu'il ne renverrait pas M. de Polignac. La dissolution de la Chambre fut résolue : MM. de Peyronnet et de Chantelauze remplacèrent MM. de Chabrol et Courvoisier, qui se retirèrent; M. Capelle fut nommé ministre du commerce. On avait autour de soi vingt hommes capables d'être ministres; on pouvait faire revenir M. de Villèle; on pouvait prendre M. Casimir Périer et le général Sebastiani. J'avais déjà proposé ceux-ci au Roi, lorsqu'après la chute de M. de Villèle l'abbé Frayssinous fut chargé de m'offrir le ministère de l'instruction publique. Mais non; on avait horreur des gens capables. Dans l'ardeur qu'on ressentait pour la nullité, on chercha, comme

pour humilier la France, ce qu'elle avait de plus petit afin de le mettre à sa tête. On avait déterré M. Guernon de Ranville, qui pourtant se trouva le plus courageux de la bande ignorée, et le Dauphin avait supplié M. de Chantelauze de sauver la monarchie.

L'ordonnance de dissolution convoqua les colléges d'arrondissement pour le 23 juin 1830, et les colléges de département pour le 3 de juillet, vingt-sept jours seulement avant l'arrêt de mort de la branche aînée.

Les partis, fort animés, poussaient tout à l'extrême: les ultra-royalistes parlaient de donner la dictature à la couronne; les républicains songeaient à une République avec un Directoire ou sous une Convention. *La tribune*, journal de ce parti, parut, et dépassa *le National*. La grande majorité du pays voulait encore la royauté légitime, mais avec des concessions et l'affranchissement des influences de cour; toutes les ambitions étaient éveillées, et chacun espérait devenir ministre: les orages font éclore les insectes.

Ceux qui voulaient forcer Charles X à devenir monarque constitutionnel pensaient avoir raison. Ils croyaient des racines profondes à la légitimité; ils avaient oublié la faiblesse de l'*homme*; la *royauté* pouvait être pressée, le *Roi* ne le pouvait pas: l'individu nous a perdus, non l'institution.

NOUVELLE CHAMBRE. — JE PARS POUR DIEPPE. — ORDONNANCES DU 25 JUILLET. — JE REVIENS A PARIS. — RÉFLEXIONS PENDANT MA ROUTE. — LETTRE A MADAME RÉCAMIER.

Les députés de la nouvelle Chambre étaient arrivés à Paris: sur les deux cent vingt et un, deux cent deux avaient été réélus; l'opposition comptait deux cent soi-

·xante-dix voix; le ministère cent quarante-cinq : la partie de la couronne était donc perdue. Le résultat naturel était la retraite du ministère : Charles X s'obstina à tout braver, et le coup d'État fut résolu.

Je partis pour Dieppe le 26 juillet, à quatre heures du matin, le jour même où parurent les ordonnances. J'étais assez gai, tout charmé d'aller revoir la mer, et j'étais suivi, à quelques heures de distance, par un effroyable orage. Je soupai et je couchai à Rouen sans rien apprendre, regrettant de ne pouvoir aller visiter Saint-Ouen, et m'agenouiller devant la belle Vierge du Musée, en Mémoire de Raphaël et de Rome. J'arrivai le lendemain, 27, à Dieppe, vers midi. Je descendis dans l'hôtel où M. le comte de Boissy, mon ancien secrétaire de légation, m'avait arrêté un logement. Je m'habillai et j'allai chercher madame Récamier. Elle occupait un appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur la grève. J'y passai quelques heures à causer et à regarder les flots. Voici tout à coup venir Hyacinthe; il m'apporte une lettre que M. de Boissy avait reçue, et qui annonçait les ordonnances avec de grands éloges. Un moment après, entre mon ancien ami, Ballanche; il descendait de la diligence et tenait en main les journaux. J'ouvris le *Moniteur* et je lus, sans en croire mes yeux, les pièces officielles. Encore un gouvernement qui de propos délibéré se jetait du haut des tours de Notre-Dame ! Je dis à Hyacinthe de demander des chevaux, afin de repartir pour Paris. Je remontai en voiture, vers sept heures du soir, laissant mes amis dans l'anxiété. On avait bien depuis un mois murmuré quelque chose d'un coup d'État, mais personne n'avait fait attention à ce bruit, qui semblait absurde. Charles X avait vécu des illusions du trône : il se forme autour des princes une espèce de mirage qui les abuse en déplaçant l'objet et en leur faisant voir dans le ciel des paysages chimériques.

J'emportai le *Moniteur*. Aussitôt qu'il fit jour, le 28, je lus, relus et commentai les ordonnances. Le rapport au Roi servant de prolégomènes me frappait de deux manières : les observations sur les inconvénients de la presse étaient justes; mais en même temps l'auteur de ces observations montrait une ignorance complète de l'état de la société actuelle. Sans doute les ministres, depuis 1814, à quelque opinion qu'ils aient appartenu, ont été harcelés par les journaux ; sans doute la presse tend à subjuguer la souveraineté, à forcer la royauté et les Chambres à lui obéir; sans doute, dans les derniers jours de la Restauration, la presse, n'écoutant que sa passion, a, sans égard aux intérêts et à l'honneur de la France, attaqué l'expédition d'Alger, développé les causes, les moyens, les préparatifs, les chances d'un non-succès ; elle a divulgué les secrets de l'armement, instruit l'ennemi de l'état de nos forces, compté nos troupes et nos vaisseaux, indiqué jusqu'au point de débarquement. Le cardinal de Richelieu et Bonaparte auraient-ils mis l'Europe aux pieds de la France, si l'on eût révélé ainsi d'avance le mystère de leurs négociations, ou marqué les étapes de leurs armées ?

Tout cela est vrai et odieux ; mais le remède? La presse est un élément jadis ignoré, une force autrefois inconnue, introduite maintenant dans le monde; c'est la parole à l'état de foudre; c'est l'électricité sociale. Pouvez-vous faire qu'elle n'existe pas? Plus vous prétendrez la comprimer, plus l'explosion sera violente. Il faut donc vous résoudre à vivre avec elle, comme vous vivez avec la machine à vapeur. Il faut apprendre à vous en servir, en la dépouillant de son danger, soit qu'elle s'affaiblisse peu à peu par un usage commun et domestique, soit que vous assimiliez graduellement vos mœurs et vos lois aux principes qui régiront désormais l'humanité.

Une preuve de l'impuissance de la presse dans certains cas se tire du reproche même que vous lui faites à l'égard de l'expédition d'Alger: vous l'avez pris, Alger, malgré la liberté de la presse, de même que j'ai fait faire la guerre d'Espagne en 1823 sous le feu le plus ardent de cette liberté.

Mais ce qui n'est pas tolérable dans le rapport des ministres, c'est cette prétention effrontée, savoir: que le Roi a un pouvoir préexistant aux lois. Que signifient alors les constitutions? pourquoi tromper les peuples par des simulacres de garantie, si le monarque peut à son gré changer l'ordre du gouvernement établi? Et toutefois les signataires du rapport sont si persuadés de ce qu'ils disent, qu'à peine citent-ils l'article 14, au profit duquel j'avais depuis longtemps annoncé que l'on *confisquerait la Charte*; ils le rappellent, mais seulement pour mémoire, et comme une superfétation de droit dont ils n'avaient pas besoin.

La première ordonnance établit la suppression de la liberté de la presse dans ses diverses parties; c'est la quintescence de tout ce qui s'était élaboré depuis quinze ans dans le cabinet noir de la police.

La seconde ordonnance refait la loi d'élection. Ainsi, les deux premières libertés, la liberté de la presse et la liberté électorale, étaient radicalement extirpées; elles l'étaient, non par un acte inique et cependant légal, émané d'une puissance législative corrompue, mais par des *ordonnances*, comme au temps du bon plaisir. Et cinq hommes qui ne manquaient pas de bon sens se précipitaient, avec une légèreté sans exemple, eux, leur maître, la monarchie, la France et l'Europe, dans un gouffre. J'ignorais ce qui se passait à Paris. Je désirais qu'une résistance, sans renverser le trône, eût obligé la couronne à renvoyer les ministres et à retirer les ordonnances.

Dans le cas où celles-ci eussent triomphé, j'étais résolu à ne pas m'y soumettre, à écrire, à parler contre ces mesures inconstitutionnelles.

Si les membres du corps diplomatique n'influèrent pas directement sur les ordonnances, ils les favorisèrent de leurs vœux; l'Europe absolue avait notre Charte en horreur. Lorsque la nouvelle des ordonnances arriva à Berlin et à Vienne, et que pendant vingt-quatre heures on crut au succès, M. Ancillon s'écria que l'Europe était sauvée, et M. de Metternich témoigna une joie indicible. Bientôt, ayant appris la vérité, ce dernier fut aussi consterné qu'il avait été ravi: il déclara qu'il s'était trompé, que l'opinion était décidément libérale, et il s'accoutumait déjà à l'idée d'une constitution autrichienne.

Les nominations de conseillers d'État qui suivent les ordonnances de juillet jettent quelque jour sur les personnes qui, dans les antichambres, ont pu, par leurs avis ou par leur rédaction, prêter aide aux ordonnances. On y remarque les noms des hommes les plus opposés au système représentatif. Est-ce dans le cabinet même du Roi, sous les yeux du monarque, qu'ont été libellés ces documents funestes? est-ce dans le cabinet de M. de Polignac? est-ce dans une réunion de ministres seuls, ou assistés de quelques bonnes têtes anticonstitutionnelles? est-ce *sous les plombs*, dans quelque séance secrète des *Dix*, qu'ont été minutés ces arrêts de juillet, en vertu desquels la monarchie légitime a été condamnée à être étranglée sur le *Pont des Soupirs?* L'idée était-elle de M. de Polignac seul? C'est ce que l'histoire ne nous révèlera peut-être jamais.

Arrivé à Gisors, j'appris le soulèvement de Paris, et j'entendis des propos alarmants; ils prouvaient à quel point la Charte avait été prise au sérieux par les populations de



la France. A Pontoise, on avait des nouvelles plus récentes encore, mais confuses et contradictoires. A Herblay, point de chevaux à la poste. J'attendis près d'une heure. On me conseilla d'éviter Saint-Denis, parce que je trouverais des barricades. A Courbevoie, le postillon avait déjà quitté sa veste à boutons fleurdelisés. On avait tiré le matin sur une calèche qu'il conduisait à Paris par l'avenue des Champs-Élysées. En conséquence, il me dit qu'il ne me mènerait pas par cette avenue, et qu'il irait chercher, à droite de la barrière de l'Étoile, la barrière du Trocadéro. De cette barrière on découvre Paris. J'aperçus le drapeau tricolore flottant; je jugeai qu'il ne s'agissait pas d'une émeute, mais d'une révolution. J'eus le pressentiment que mon rôle allait changer: qu'étant accouru pour défendre les libertés publiques, je serais obligé de défendre la royauté. Il s'élevait çà et là des nuages de fumée blanche parmi des groupes de maisons. J'entendis quelques coups de canon et des feux de mousqueterie mêlés au bourdonnement du tocsin. Il me sembla que je voyais tomber le vieux Louvre du haut du plateau désert destiné par Napoléon à l'emplacement du palais du roi de Rome. Le lieu de l'observation offrait une de ces consolations philosophiques qu'une ruine apporte à une autre ruine.

Ma voiture descendit la rampe. Je traversai le pont d'Iéna, et je remontai l'avenue pavée qui longe le Champ-de-Mars. Tout était solitaire. Je trouvai un piquet de cavalerie placé devant la grille de l'École militaire; les hommes avaient l'air triste et comme oubliés là. Nous prîmes le boulevard des Invalides et le boulevard du Mont-Parnasse. Je rencontrai quelques passants qui regardaient avec surprise une voiture conduite en poste comme dans un temps ordinaire. Le boulevard d'Enfer était barré par des ormeaux abattus.

Dans ma rue, mes voisins me virent arriver avec plaisir: je leur semblais une protection pour le quartier. Madame de Chateaubriand était à la fois bien aise et alarmée de mon retour.

Le jeudi matin, 29 juillet, j'écrivis à madame Récamier, à Dieppe, cette lettre prolongée par des *post-scriptum:*

« Jeudi matin, 29 juillet 1830.

« Je vous écris sans savoir si ma lettre vous arrivera, « car les courriers ne partent plus.

« Je suis entré dans Paris au milieu de la canonnade, « de la fusillade et du tocsin. Ce matin, le tocsin sonne « encore, mais je n'entends plus les coups de fusil; il « paraît qu'on s'organise, et que la résistance continuera « tant que les ordonnances ne seront pas rappelées. Voilà « le résultat immédiat (sans parler du résultat définitif) « du parjure dont les ministres ont donné le tort, du « moins apparent, à la couronne!

« La garde nationale, l'École polytechnique, tout s'en « est mêlé. Je n'ai encore vu personne. Vous jugez dans « quel état j'ai trouvé madame de Ch... Les personnes « qui, comme elle, ont vu le 10 août et le 2 septembre, « sont restées sous l'impression de la terreur. Un régi- « ment, le 5e de ligne, a déjà passé du côté de la Char- « te. Certainement M. de Polignac est bien coupable; son « incapacité est une mauvaise excuse; l'ambition dont « on n'a pas les talents est un crime. On dit la cour à « Saint-Cloud, et prête à partir.

« Je ne vous parle pas de moi; ma position est pé- « nible, mais claire. Je ne trahirai pas plus le Roi que « la Charte, pas plus le pouvoir légitime que la liberté. « Je n'ai donc rien à dire et à faire; attendre et pleurer « sur mon pays. Dieu sait maintenant ce qui va arriver

« dans les provinces: on parle déjà de l'insurrection de « Rouen. D'un autre côté, la congrégation armera les « chouans et la Vendée. A quoi tiennent les empires ! « Une ordonnance et six ministres sans génie ou sans « vertu suffisent pour faire du pays le plus tranquille « et le plus florissant le pays le plus troublé et le plus « malheureux. »

« Midi.

« Le feu recommence. Il paraît qu'on attaque le Lou- « vre où les troupes du Roi se sont retranchées. Le fau- « bourg que j'habite commence à s'insurger. On parle « d'un gouvernement provisoire dont les chefs seraient « le général Gérard, le duc de Choiseul et M. de La « Fayette.

« Il est probable que cette lettre ne partira pas, Pa- « ris étant déclaré en état de siége. C'est le maréchal « Marmont qui commande pour le Roi. On le dit tué, « mais je ne le crois pas. Tâchez de ne pas trop vous « inquiéter. Dieu vous protége! Nous nous retrouve- « rons! »

« Vendredi.

« Cette lettre était écrite d'hier; elle n'a pu partir. « Tout est fini: la victoire populaire est complète; le « Roi cède sur tous les points; mais j'ai peur qu'on aille « maintenant bien au delà des concessions de la couron- « ne. J'ai écrit ce matin à S. M. Au surplus, j'ai pour « mon avenir un plan complet de sacrifices qui me plaît. « Nous en causerons quand vous serez arrivée.

« Je vais moi-même mettre cette lettre à la poste et « parcourir Paris. »

RÉVOLUTION DE JUILLET. — JOURNÉE DU 26.

Les ordonnances, datées du 25 juillet, furent insérées dans le *Moniteur* du 26. Le secret en avait été si profondément gardé, que ni le maréchal duc de Raguse, major général de la garde, de service, ni M. Mangin, préfet de police, ne furent mis dans la confidence. Le préfet de la Seine ne connut les ordonnances que par le *Moniteur*, de même que le sous-secrétaire d'État de la guerre; et néanmoins c'étaient ces divers chefs qui disposaient des différentes forces armées. Le prince de Polignac, chargé par intérim du portefeuille de M. de Bourmont, était si loin de s'occuper de cette minime affaire des ordonnances, qu'il passa la journée du 26 à présider une adjudication au ministère de la guerre.

Le Roi partit pour la chasse le 26, avant que le *Moniteur* fut arrivé à Saint-Cloud, et il ne revint de Rambouillet qu'à minuit.

Enfin le duc de Raguse reçut ce billet de M. de Polignac:

« Votre Excellence a connaissance des mesures ex-
« traordinaires que le Roi, dans sa sagesse et dans son
« sentiment d'amour pour son peuple, a jugé nécessaire
« de prendre pour le maintien des droits de sa couronne
« et de l'ordre public. Dans ces importantes circonstan-
« ces, Sa Majesté compte sur votre zèle pour assurer
« l'ordre et la tranquillité dans toute l'étendue de votre
« commandement. »

Cette audace des hommes les plus faibles qui furent jamais, contre cette force qui allait broyer un empire, ne s'explique que par une sorte d'hallucination, résultat des conseils d'une misérable coterie que l'on ne trouva plus au moment du danger. Les rédacteurs des journaux,

après avoir consulté MM. Dupin, Odilon Barrot, Barthe et Mérilhou, se résolurent de publier leurs feuilles sans autorisation, afin de se faire saisir et de plaider l'illégalité des ordonnances. Ils se réunirent au bureau du *National:* M. Thiers rédigea une protestation qui fut signée de quarante quatre rédacteurs, et qui parut, le 27 au matin, dans le *National* et le *Temps*.

A la chute du jour quelques députés se réunirent chez M. de Laborde. On convint de se retrouver le lendemain chez M. Casimir Périer. Là parut, pour la première fois, un des trois pouvoirs qui allaient occuper la scène: la monarchie était à la Chambre des députés, l'usurpation au Palais-Royal, la République à l'Hôtel-de-Ville. Dans la soirée, il se forma des rassemblements au Palais-Royal; on jeta des pierres à la voiture de M. de Polignac. Le duc de Raguse ayant vu le Roi à Saint-Cloud, à son retour de Rambouillet, le Roi lui demanda des nouvelles de Paris: « La rente est tombée. — De combien? dit le « Dauphin. — De trois francs, répondit le maréchal. — « Elle remontera, » repartit le Dauphin; et chacun s'en alla.

JOURNÉE DU 27 JUILLET.

La journée du 27 commença mal. Le Roi investit du commandement de Paris le duc de Raguse: c'était s'appuyer sur la mauvaise fortune. Le maréchal se vint installer à une heure à l'état-major de la garde, place du Carrousel. M. Mangin envoya saisir les presses du *National;* M. Carrel résista; MM. Mignet et Thiers, croyant la partie perdue, disparurent pendant deux jours: M. Thiers alla se cacher dans la vallée de Montmorency, chez une madame de Courchamp, parente des deux

MM. Becquet, dont l'un a travaillé au *National*, et l'autre au *Journal des Débats*.

Au *Temps* la chose prit un caractère plus sérieux: le véritable héros des journalistes est incontestablement M. Coste.

En 1823, M. Coste dirigeait les *Tablettes historiques*: accusé par ses collaborateurs d'avoir vendu ce journal, il se battit et reçut un coup d'épée. M. Coste me fut présenté au ministère des affaires étrangères; en causant avec lui de la liberté de la presse, je lui dis: « Mon-« sieur, vous savez combien j'aime et respecte cette li-« berté; mais comment voulez-vous que je la défende « auprès de Louis XVIII, quand vous attaquez tous les « jours la royauté et la religion! Je vous supplie, dans « votre intérêt et pour me laisser ma force entière, de « ne plus saper des remparts aux trois quarts démo-« lis, et qu'en vérité un homme de courage devrait rou-« gir d'attaquer. Faisons un marché: ne vous en prenez « plus à quelques vieillards faibles que le trône et le « sanctuaire protégent à peine; je vous livre en échange « ma personne. Attaquez-moi soir et matin; dites de moi « tout ce que vous voudrez, jamais je ne me plaindrai; « je vous saurai gré de votre attaque légitime et con-« stitutionnelle contre le ministre, en mettant à l'écart « le Roi. »

M. Coste m'a conservé de cette entrevue un souvenir d'estime.

Une parade constitutionnelle eut lieu au bureau du *Temps* entre M. Baude et un commissaire de police.

Le procureur du roi de Paris décerna quarante-quatre mandats d'amener contre les signataires de la protestation des journalistes.

Vers deux heures la fraction monarchique de la révolution se réunit chez M. Périer, comme on en était

convenu la veille: on ne conclut rien. Les députés s'ajournèrent au lendemain, 28, chez M. Audry de Puyraveau. M. Casimir Périer, homme d'ordre et de richesse, ne voulait pas tomber dans les mains populaires; il ne cessait de nourrir encore l'espoir d'un arrangement avec la royauté légitime; il dit vivement à M. de Schonen: « Vous nous perdez en sortant de la légalité; vous nous « faites quitter une position superbe. » Cet esprit de légalité était partout; il se montra dans deux réunions opposées, l'une chez M. Cadet-Gassicourt, l'autre chez le général Gourgaud. M. Périer appartenait à cette classe bourgeoise qui s'était faite héritière du peuple et du soldat. Il avait du courage, de la fixité dans les idées; il se jeta bravement en travers du torrent révolutionnaire pour le barrer; mais sa santé préoccupait trop sa vie, et il soignait trop sa fortune. « Que voulez-vous faire « d'un homme, me disait M. Decazes, qui regarde tou« jours sa langue dans une glace? »

La foule augmentant et commençant à paraître en armes, l'officier de la gendarmerie vint avertir le maréchal de Raguse qu'il n'avait pas assez de monde et qu'il craignait d'être forcé: alors le maréchal fit ses dispositions militaires.

Le 27, il était déjà quatre heures et demie du soir, lorsqu'on reçut dans les casernes l'ordre de prendre les armes. La gendarmerie de Paris, appuyée de quelques détachements de la Garde, essaya de rétablir la circulation dans les rues Richelieu et Saint-Honoré. Un de ces détachements fut assailli dans la rue du *Duc-de-Bordeaux* d'une grêle de pierres. Le chef de ce détachement évitait de tirer, lorsqu'un coup parti de l'*Hôtel royal*, rue des Pyramides, décida la question: il se trouva qu'un M. Fox, habitant de cet hôtel, s'était armé de son fusil de chasse, et avait fait feu sur la Garde à travers sa

fenêtre. Les soldats répondirent par une décharge sur la maison, et M. Fox tomba mort avec deux domestiques. Ainsi ces Anglais; qui vivent à l'abri dans leur île, vont porter les révolutions chez les autres: vous les trouvez mêlés dans les quatre parties du monde à des querelles qui ne les regardent pas: pour vendre une pièce de calicot, peu leur importe de plonger une nation dans toutes les calamités. Quel droit ce M. Fox avait-il de tirer sur des soldats français? Était-ce la Constitution de la Grande-Bretagne que Charles X avait violée? Si quelque chose pouvait flétrir les combats de Juillet, ce serait d'avoir été engagés par la balle d'un Anglais.

Ces premiers combats, qui dans la journée du 27 n'avaient guère commencé que vers les cinq heures du soir, cessèrent avec le jour. Les armuriers cédèrent leurs armes à la foule, les réverbères furent brisés ou restèrent sans être allumés; le drapeau tricolore se hissa dans les ténèbres au haut des tours de Notre-Dame: l'envahissement des corps de garde, la prise de l'arsenal et des poudrières, le désarmement des fusillers sédentaires, tout cela s'opéra sans opposition au lever du jour le 28, et tout était fini à huit heures.

Le parti démocratique et prolétaire de la révolution, en blouse ou demi-nu, était sous les armes; il ne ménageait pas sa misère et ses lambeaux. Le peuple, représenté par des électeurs qu'il s'était choisis dans divers attroupements, était parvenu à faire convoquer une assemblée chez M. Cadet Gassicourt.

Le parti de l'usurpation ne se montrait pas encore: son chef, caché hors de Paris, ne savait s'il irait à Saint-Cloud ou au Palais-Royal. Le parti bourgeois ou de la monarchie, les députés, délibérait et répugnait à se laisser entraîner au mouvement.

M. de Polignac se rendit à Saint-Cloud et fit signer au Roi, le 28, à cinq heures du matin, l'ordonnance qui mettait Paris en état de siége.

JOURNÉE MILITAIRE DU 28 JUILLET.

Les groupes s'étaient reformés le 28 plus nombreux; au cri de: *Vive la Charte!* qui se faisait encore entendre, se mêlait déjà le cri de: *Vive la liberté! à bas les Bourbons!* On criait aussi: *Vive l'Empereur! vive le Prince noir!* mystérieux prince des ténèbres qui apparaît à l'imagination populaire dans toutes les révolutions. Les souvenirs et les passions étaient descendus; on abattait et l'on brûlait les armes de France; on les attachait à la corde des lanternes cassées; on arrachait les plaques fleurdelisées des conducteurs de diligences et des facteurs de la poste; les notaires retiraient leurs panonceaux, les huissiers leurs rouelles, les voituriers leurs estampilles, les fournisseurs de la cour leurs écussons. Ceux qui jadis avaient recouvert les aigles napoléoniennes peintes à l'huile de lis bourbonniens détrempés à la colle n'eurent besoin que d'une éponge pour nettoyer leur loyauté: avec un peu d'eau on efface aujourd'hui la reconnaissance et les empires.

Le maréchal de Raguse écrivit au Roi qu'il était urgent de prendre des moyens de pacification, et que demain, 29, il serait trop tard. Un envoyé du préfet de police était venu demander au maréchal s'il était vrai que Paris fût déclaré en état de siége: le maréchal, qui n'en savait rien, parut étonné: il courut chez le président du conseil; il y trouva les ministres assemblés, et M. de Polignac lui remit l'ordonnance. Parce que l'homme qui avait foulé le monde aux pieds avait mis des villes

et des provinces en état de siége, Charles X avait cru pouvoir l'imiter. Les ministres déclarèrent au maréchal qu'ils allaient venir s'établir à l'état-major de la garde.

Aucun ordre n'étant arrivé de Saint-Cloud, à neuf heures du matin, le 28, lorsqu'il n'était plus temps de tout garder, mais de tout reprendre, le maréchal fit sortir des casernes les troupes qui s'étaient déjà en partie montrées la veille. On n'avait pris aucune précaution pour faire arriver des vivres au Carrousel, quartier général. La manutention, qu'on avait oublié de faire suffisamment garder, fut enlevée. M. le duc de Raguse, homme d'esprit et de mérite, brave soldat, savant, mais malheureux général, prouva pour la millième fois qu'un génie militaire est insuffisant aux troubles civils: le premier officier de police eût mieux su ce qu'il y avait à faire que le maréchal. Peut-être aussi son intelligence fut-elle paralysée par ses souvenirs; il resta comme étouffé sous le poids de la fatalité de son nom.

Le maréchal, qui n'avait qu'une poignée d'hommes, conçut un plan pour l'exécution duquel il lui aurait fallu trente mille soldats. Des colonnes étaient désignées pour de grandes distances, tandis qu'une autre s'emparerait de l'Hôtel-de-Ville. Les troupes, après avoir achevé leur mouvement pour faire régner l'ordre de toutes parts, devaient converger à la maison commune. Le Carrousel demeurait le quartier général: les ordres en sortaient, et les renseignements y aboutissaient. Un bataillon de Suisses, pivotant sur le marché des Innocents, était chargé d'entretenir la communication entre les forces du centre et celles qui circulaient à la circonférence. Les soldats de la caserne Popincourt s'apprêtaient par différents rameaux à descendre sur les points où ils pouvaient être appelés. Le général Latour-Maubourg était logé aux Invalides. Quand il vit l'affaire mal engagée, il proposa de rece-

voir les régiments dans l'édifice de Louis XIV ; il assurait qu'il les pouvait nourrir, et défiait les Parisiens de le forcer. Il n'avait pas impunément laissé ses membres sur les champs de bataille de l'Empire, et les redoutes de Borodino savaient qu'il tenait parole. Mais qu'importait l'expérience et le courage d'un vétéran mutilé ? On n'écouta point ses conseils.

Sous le commandement du comte de Saint-Chamans, la première colonne de la garde partit de la Madeleine pour suivre les boulevards jusqu'à la Bastille. Dès les premiers pas, un peloton que commandait M. Sala fut attaqué; l'officier royaliste repoussa vivement l'attaque. A mesure qu'on avançait, les postes de communication laissés sur la route, trop faibles et trop éloignés les uns des autres, étaient coupés par le peuple et séparés les uns des autres par des abattis d'arbres et des barricades. Il y eut une affaire sanglante aux portes Saint-Denis et Saint-Martin. M. de Saint-Chamans, passant sur le théâtre des exploits futurs de Fieschi, rencontra à la place de la Bastille des groupes nombreux de femmes et d'hommes. Il les invita à se disperser, en leur distribuant quelque argent; mais on ne cessait de tirer des maisons environnantes. Il fut obligé de renoncer à rejoindre l'Hôtel-de-Ville par la rue Saint-Antoine, et après avoir traversé le pont d'Austerlitz, il regagna le Carrousel le long des boulevards du Sud. Turenne devant la Bastille non encore démolie avait été plus heureux pour la mère de Louis XIV enfant.

La colonne chargée d'occuper l'Hôtel-de-Ville suivit les quais des Tuileries, du Louvre et de l'École, passa la moitié du Pont-Neuf, prit le quai de l'Horloge, le marché aux Fleurs, et se porta à la place de Grève par le pont Notre-Dame. Deux pelotons de la garde firent une diversion en filant jusqu'au nouveau pont suspendu.

Un bataillon du 15[e] léger appuyait la garde, et devait laisser deux pelotons sur le Marché-aux-Fleurs.

On se battit au passage de la Seine sur le pont Notre-Dame. Le peuple, tambour en tête, aborda bravement la garde. L'officier qui comandait l'artillerie royale fit observer à la masse populaire qu'elle s'exposait inutilement, et que n'ayant pas de canons elle serait foudroyée sans aucune chance de succès. La plèbe s'obstina; l'artillerie fit feu. Les soldats inondèrent les quais et la place de Grève, où débouchèrent par le pont d'Arcole deux autres pelotons de la garde. Ils avaient été obligés de forcer des rassemblements d'étudiants du faubourg Saint-Jacques. L'Hotel-de-Ville fut occupé.

Une barricade s'élevait à l'entrée de la rue du Mouton: une brigade de Suisses emporta cette barricade; le peuple, se ruant des rues adjacentes, reprit son retranchement avec de grands cris. La barricade resta finalement à la garde.

Dans tous ces quartiers pauvres et populaires on combattit instantanément, sans arrière-pensée: l'étourderie française, moqueuse, insouciante, intrépide, était montée au cerveau de tous; la gloire a, pour notre nation, la légèreté du vin de Champagne. Les femmes, aux croisées, encourageaient les hommes dans la rue; des billets promettaient le bâton de maréchal au premier colonel qui passerait au peuple; des groupes marchaient au son d'un violon. C'étaient des scènes tragiques et bouffonnes, des spectacles de tréteaux et de triomphe: on entendait des éclats de rire et des jurements au milieu des coups de fusil, du sourd mugissement de la foule, à travers des masses de fumée. Pieds nus, bonnet de police en tête, des charretiers improvisés conduisaient avec un laisser-passer de chefs inconnus des convois de blessés parmi les combattants qui se séparaient.

Dans les quartiers riches régnait un autre esprit. Les gardes nationaux ayant repris les uniformes dont on les avait dépouillés, se rassemblaient en grand nombre à la mairie du 1er arrondissement pour maintenir l'ordre. Dans ces combats, la garde souffrait plus que le peuple parce qu'elle était exposée au feu des ennemis invisibles enfermés dans les maisons. D'autres nommeront les vaillants des salons qui, reconnaissant des officiers de la garde, s'amusaient à les abattre, en sûreté qu'ils étaient derrière un volet ou une cheminée. Dans la rue, l'animosité de l'homme de peine ou du soldat n'allait pas au delà du coup porté: blessé, on se secourait mutuellement. Le peuple sauva plusieurs victimes. Deux officiers, M. de Goyon et M. Rivaux, après une défense héroïque, durent la vie à la générosité des vainqueurs. Un capitaine de la garde, Kaumann, reçoit un coup de barre de fer sur la tête: étourdi et les yeux sanglants, il relève avec son épée les baïonnettes de ses soldats qui mettaient en joue l'ouvrier.

La garde était remplie des grenadiers de Bonaparte. Plusieurs officiers perdirent la vie, entre autres le lieutenant Noirot, d'une bravoure extraordinaire, qui avait reçu du prince Eugène la croix de la Légion-d'Honneur en 1813 pour un fait d'armes accompli dans une des redoutes de Caldiera. Le colonel de Pleinselve, blessé mortellement à la porte Saint-Martin, avait été aux guerres de l'Empire, en Hollande, en Espagne, à la grande armée et dans la garde impériale. A la bataille de Leipsick, il fit prisonnier de sa propre main le général autrichien Merfeld. Porté par ses soldats à l'hôpital du Gros-Gaillou, il ne voulut être pansé que le dernier des blessés de juillet. Le docteur Larrey, qui l'avait rencontré sur d'autres champs de bataille, lui amputa la cuisse; il était trop tard pour le sauver. Heureux ces nobles ad-

versaires qui avaient vu tant de boulets passer sur leur tête, s'ils ne succombèrent pas sous la balle de quelques-uns de ces forçats libérés que la justice a retrouvés depuis la victoire dans les rangs des vainqueurs! Ces galériens n'ont pu polluer le triomphe national républicain; ils n'ont été nuisibles qu'à la royauté de Louis-Philippe. Ainsi s'abîmèrent obscurément dans les rues de Paris les restes de ces soldats fameux, échappés au canon de la Moskowa, de Lutzen et de Leipsick: nous massacrions, sous Charles X, ces braves que nous avions tant admirés sous Napoléon. Il ne leur manquait qu'un homme: cet homme avait disparu à Sainte-Hélène.

Au tomber de la nuit, un sous-officier déguisé vint apporter l'ordre aux troupes de l'Hôtel-de-Ville de se replier sur les Tuileries. La retraite était rendue hasardeuse à cause des blessés que l'on ne voulait pas abandonner, et de l'artillerie difficile à passer à travers les barricades. Elle s'opéra cependant sans accident. Lorsque les troupes revinrent des différents quartiers de Paris, elles croyaient le Roi et le Dauphin arrivés de leur côté comme elles: cherchant en vain des yeux le drapeau blanc sur le pavillon de l'Horloge, elles firent entendre le langage énergique des camps.

Il n'est pas vrai, comme on le voit, que l'Hôtel-de-Ville ait été pris par la garde sur le peuple, et repris sur la garde par le peuple. Quand la garde y entra, elle n'éprouva aucune résistance, car il n'y avait personne, le préfet même était parti. Ces vantances affaiblissent et font mettre en doute les vrais périls. La garde fut mal engagée dans des rues tortueuses; la ligne, par son espèce de neutralité d'abord, et ensuite par sa défection, acheva le mal que des dispositions belles en théorie, mais peu exécutables en pratique, avaient commencé. Le 50e de ligne était arrivé pendant le combat à l'Hôtel-de-Vil-

le; harassé de fatigue, on se hâta de le retirer dans l'enceinte de l'hôtel, et il prêta à des camarades épuisés ses entières et inutiles cartouches.

Le bataillon suisse resté au marché des Innocents fut dégagé par un autre bataillon suisse: ils vinrent l'un et l'autre aboutir au quai de l'École, et stationnèrent dans le Louvre.

Au reste, les barricades sont des retranchements qui appartiennent au génie parisien: on les retrouve dans tous nos troubles, depuis Charles V jusqu'à nos jours.

« Le peuple voyant ces forces disposées par les rues, « dit l'Estoile, commença à s'esmouvoir, et se firent les « *barricades* en la manière que tous sçavent: plusieurs « Suisses furent tués, qui furent enterrés en une fosse « faicte au parvis de Notre Dame; le duc de Guyse pas- « sant par les rues, c'estoit à qui crieroit le plus haut: « Vive Guyse! et lui, baissant son grand chapeau, leur « dict: *Mes amis, c'est assez; messieurs, c'est trop; criez « vive le Roi!* »

Pourquoi nos dernières barricades, dont le résultat a été puissant, gagnent-elles si peu à être racontées, tandis que les barricades de 1588, qui ne produisirent presque rien, sont si intéressantes à lire? Cela tient à la différence des siècles et des personnages: le seizième siècle menait tout devant lui; le dix-neuvième a laissé tout derrière: M. de Puyraveau n'est pas encore le Balafré.

JOURNÉE CIVILE DU 28 JUILLET.

Durant qu'on livrait ces combats, la révolution civile et politique suivait parallèlement la révolution militaire. Les soldats détenus à l'Abbaye furent mis en liberté; les prisonniers pour dette, à Sainte-Pélagie, s'échappèrent,

et les condamnés pour fautes politiques furent élargis: une révolution est un jubilé; elle absout de tous les crimes, en en permettant de plus grands.

Les ministres tinrent conseil à l'état-major : ils résolurent de faire arrêter, comme chefs du mouvement, MM. Laffitte, La Fayette, Gérard, Marchais, Salverte et Audry de Puyraveau ; le maréchal en donna l'ordre; mais quand plus tard ils furent députés vers lui, il ne crut pas de son honneur de mettre son ordre à exécution.

Une réunion du parti monarchique, composée de pairs et de députés, avait eu lieu chez M. Guizot : le duc de Broglie s'y trouva ; MM. Thiers et Mignet, qui avaient reparu, et M. Carrel, quoique ayant d'autres idées, s'y rendirent. Ce fut là que le parti de l'usurpation prononça le nom du duc d'Orléans pour la première fois. M. Thiers et M. Mignet allèrent chez le général Sebastiani lui parler du prince. Le général répondit d'une manière évasive ; le duc d'Orléans, assura-t-il, ne l'avait jamais entretenu de pareils desseins et ne l'avait autorisé à rien.

Vers midi, toujours dans la journée du 28, la réunion générale des députés eut lieu chez M. Audry de Puyraveau. M. de La Fayette, chef du parti républicain, avait rejoint Paris le 27 ; M. Laffitte, chef du parti orléaniste, n'arriva que dans la nuit du 27 au 28; il se rendit au Palais-Royal, où il ne trouva personne ; il envoya à Neuilly : le Roi en herbe n'y était pas.

Chez M. de Puyraveau, on discuta le projet d'une protestation contre les ordonnances. Cette protestation, plus que modérée, laissait entières les grandes questions.

M. Casimir Périer fut d'avis de dépêcher vers le duc de Raguse; tandis que cinq députés choisis se préparaient à partir, M. Arago était chez le maréchal : il s'était décidé, sur un billet de madame de Boignes, à devan-

cer les commissaires. Il représenta au maréchal la nécessité de mettre un terme aux malheurs de la capitale. M. de Raguse alla prendre langue chez M. de Polignac; celui-ci, instruit de l'hésitation des troupes, déclara que si elles passaient au peuple, on tirerait sur elles comme sur les insurgés. Le général Tromelin, témoin de ces conversations, s'emporta contre le général d'Ambrugeac. Alors arriva la députation. M. Laffitte porta la parole: « Nous venons, dit-il, vous demander d'arrêter l'effusion « du sang. Si le combat se prolongeait, il entraînerait « non seulement les plus cruelles calamités, mais une « véritable révolution. » Le maréchal se renferma dans une question d'honneur militaire, prétendant que le peuple devait, le premier, cesser le combat; il ajouta néanmoins ce post-scriptum à une lettre qu'il écrivit au Roi: « Je pense qu'il est urgent que Votre Majesté profite « sans retard des ouvertures qui lui sont faites. »

L'aide de camp du duc de Raguse, le colonel Konierowski, introduit dans le cabinet du Roi à Saint-Cloud, lui remit la lettre; le Roi dit: « Je lirai cette lettre. » Le colonel se retira et attendit les ordres; voyant qu'ils n'arrivaient pas, il pria M. le duc de Duras d'aller chez le Roi les demander. Le duc répondit que d'après l'étiquette, il lui était impossible d'entrer dans le cabinet. Enfin, rappelé par le Roi, M. Konierowski fut chargé d'enjoindre au maréchal de *tenir bon*.

Le général Vincent accourut de son côté à Saint-Cloud; ayant forcé la porte qu'on lui refusait, il dit au Roi que tout était perdu: « Mon cher, répondit Charles X, « vous êtes un bon général, mais vous n'entendez rien « à cela. »

JOURNÉE MILITAIRE DU 29 JUILLET.

Le 29 vit paraître de nouveaux combattants : les élèves de l'École polytechnique, en correspondance avec un de leurs anciens camarades, M. Charras, forcèrent la consigne et envoyèrent quatre d'entre eux, MM. Lothon, Berthelin, Pinsonnière et Tourneux, offrir leurs services à MM. Laffitte, Périer et La Fayette. Ces jeunes gens, distingués par leurs études, s'étaient déjà fait connaître aux alliés, lorsque ceux-ci se présentèrent devant Paris en 1814; dans les trois jours ils devinrent les chefs du peuple, qui les mit à sa tête avec une parfaite simplicité. Les uns se rendirent sur la place de l'Odéon, les autres au Palais-Royal et aux Tuileries.

L'ordre du jour publié le 29 au matin offensa la garde : il annonçait que le Roi, voulant témoigner sa satisfaction à ses braves serviteurs, leur accordait un mois et demi de paye; inconvenance que le soldat français ressentit : c'était le mesurer à la taille de ces Anglais qui ne marchent pas ou s'insurgent s'ils n'ont pas touché leur solde.

Dans la nuit du 28 au 29, le peuple dépava les rues de vingt pas en vingt pas, et le lendemain, au lever du jour, il y avait quatre mille barricades élevées dans Paris.

Le Palais-Bourbon était gardé par la ligne, le Louvre par deux bataillons suisses, la rue de la Paix, la place Vendôme et la rue Castiglione par le 5e et le 53e de ligne. Il était arrivé de Saint-Denis, de Versailles et de Ruel, à peu près douze cents hommes d'infanterie.

La position militaire était meilleure : les troupes se trouvaient plus concentrées, et il fallait traverser de

grands espaces vides pour arriver jusqu'à elles. Le général Excelmans, qui jugea bien ces dispositions, vint à onze heures mettre sa valeur et son expérience à la disposition du maréchal de Raguse, tandis que de son côté le général Pajol se présentait aux députés pour prendre le commandement de la garde nationale.

Les ministres eurent l'idée de convoquer la cour royale aux Tuileries, tant ils vivaient hors du moment où ils se trouvaient! Le maréchal pressait le président du conseil de rappeler les ordonnances. Pendant leur entretien, on demande M. de Polignac; il sort et rentre avec M. Berthier, fils de la première victime sacrifiée en 1789. Celui-ci, ayant parcouru Paris, affirmait que tout allait au mieux pour la cause royale: c'est une chose fatale que ces races qui ont droit à la vengeance, jetées à la tombe dans nos premiers troubles, et évoquées par nos derniers malheurs. Ces malheurs n'étaient plus des nouveautés; depuis 1793, Paris était accoutumé à voir passer les événements et les rois.

Tandis que, au rapport des royalistes, tout allait si bien, on annonce la défection du 5e et du 53e de ligne qui fraternisaient avec le peuple.

Le duc de Raguse fit proposer une suspension d'armes: elle eut lieu sur quelques points et ne fut pas exécutée sur d'autres. Le maréchal avait envoyé chercher un des deux bataillons suisses stationnés dans le Louvre. On lui dépêcha celui des deux bataillons qui garnissait la colonnade. Les Parisiens, voyant cette colonnade déserte, se rapprochèrent des murs et entrèrent, par les fausses portes qui conduisent du jardin de l'Infante dans l'intérieur; ils gagnèrent les croisées et firent feu sur le bataillon arrêté dans la cour. Sous la terreur du souvenir du 10 août, les Suisses se ruèrent

du palais et se jetèrent dans leur troisième bataillon placé en présence des postes parisiens, mais avec lesquels la suspension d'armes était observée. Le peuple, qui du Louvre avait atteint la galerie du Musée, commença de tirer du milieu des chefs-d'œuvre sur les lanciers alignés au Carrousel. Les postes parisiens, entraînés par cet exemple, rompirent la suspension d'armes. Précipités sous l'Arc-de-Triomphe, les Suisses poussent les lanciers au portique du pavillon de l'Horloge et débouchent pêle-mêle dans le jardin des Tuileries. Le jeune Farcy fut frappé à mort dans cette échauffourée: son nom est inscrit au coin du café où il est tombé; une manufacture de betteraves existe aujourd'hui aux Thermopyles. Les Suisses eurent trois ou quatre soldats tués et blessés: ce peu de morts s'est changé en une effroyable boucherie.

Le peuple entra dans les Tuileries avec MM. Thomas, Bastide, Guinard, par le guichet du Pont-Royal. Un drapeau tricolore fut planté sur le pavillon de l'Horloge, comme au temps de Bonaparte, apparemment en mémoire de la liberté. Des meubles furent déchirés, des tableaux hachés de coups de sabre; on trouva dans des armoires le journal des chasses du Roi et les beaux coups exécutés contre les perdrix: vieil usage des gardes-chasse de la monarchie. On plaça un cadavre sur le trône vide, dans la salle du Trône: cela serait formidable si les Français, aujourd'hui, ne jouaient continuellement au drame. Le musée d'artillerie, à Saint-Thomas-d'Aquin, était pillé, et les siècles passaient le long du fleuve, sous le casque de Godefroi de Bouillon, et avec la lance de François Ier.

Alors le duc de Raguse quitta le quartier général, abandonnant cent vingt mille francs en sacs. Il sortit par la rue de Rivoli et rentra dans le jardin des Tuileries. Il

donna l'ordre aux troupes de se retirer, d'abord aux Champs-Élysées, et ensuite jusqu'à l'Étoile. On crut que la paix était faite, que le Dauphin arrivait; on vit quelques voitures des écuries et un fourgon traverser la place Louis XV: c'étaient les ministres s'en allant après leurs œuvres.

Arrivé à l'Étoile, Marmont reçut une lettre: elle lui annonçait que le Roi avait donné à M. le Dauphin le commandement en chef des troupes, et que lui, maréchal, servirait sous ses ordres.

Une compagnie du 3e de la garde avait été oubliée dans la maison d'un chapelier, rue de Rohan; après une longue résistance, la maison fut emportée. Le capitaine Meunier, atteint de trois coups de feu, sauta de la fenêtre d'un troisième étage, tomba sur un toit au-dessous, et fut transporté à l'hôpital du Gros-Caillou: il a survécu. La caserne Babylone, assaillie entre midi et une heure par trois élèves de l'École polytechnique, Vanneau, Lacroix et d'Ouvrier, n'était gardée que par un dépôt de recrues suisses d'environ une centaine d'hommes; le major Dufay, Français d'origine, les commandait: depuis trente ans il servait parmi nous; il avait été acteur dans les hauts faits de la République et de l'Empire. Sommé de se rendre, il refusa toute condition et s'enferma dans la caserne. Le jeune Vanneau périt. Des sapeurs-pompiers mirent le feu à la porte de la caserne; la porte s'écroula; aussitôt, par cette bouche enflammée, sort le major Dufay, suivi de ses montagnards, baïonnette en avant; il tombe atteint de la mousquetade d'un cabaretier voisin: sa mort protégea ses recrues suisses; ils rejoignirent les différentes corps auxquels ils appartenaient.

JOURNÉE CIVILE DU 29 JUILLET. — M. BAUDE, M. DE CHOISEUL, M. DE SÉMONVILLE, M. DE VITROLLES, M. LAFFITTE ET M. THIERS.

M. le duc de Mortemart était arrivé à Saint-Cloud le mercredi 28, à dix heures du soir, pour prendre son service comme capitaine des cent-suisses: il ne put parler au Roi que le lendemain. A onze heures, le 29, il fit quelques tentatives auprès de Charles X, afin de l'engager à rappeler les ordonnances; le Roi lui dit: « Je ne veux « pas monter en charrette comme mon frère; je ne re« culerai pas d'un pied. » Quelques minutes après, il allait reculer d'un royaume.

Les ministres étaient arrivés: MM. de Sémonville, d'Argout, Vitrolles, se trouvaient là. M. de Sémonville raconte qu'il eut une longue conversation avec le Roi; qu'il ne parvint à l'*ébranler dans sa résolution qu'après avoir passé par son cœur en lui parlant des dangers de madame la Dauphine.* « Il lui dit: Demain, à midi, il n'y « aura plus ni roi, ni dauphin, ni duc de Bordeaux. » Et le Roi lui répondit: « Vous me donnerez bien jusqu'à « une heure. » Je ne crois pas un mot de tout cela. La hâblerie est notre défaut: interrogez un Français et fiez-vous à ses récits, il aura toujours tout fait. Les ministres entrèrent chez le Roi après M. de Sémonville; les ordonnances furent rapportées, le ministère dissous, M. de Mortemart nommé président du nouveau conseil.

Dans la capitale, le parti républicain venait enfin de déterrer un gîte. M. Baude (l'homme de la parade des bureaux du *Temps*), en courant les rues, n'avait trouvé l'Hôtel-de-Ville occupé que par deux hommes, M. Dubourg et M. Zimmer. Il se dit aussitôt l'envoyé d'un *gouvernement provisoire* qui s'allait venir installer. Il fit ap-

peler les employés de la Préfecture; il leur ordonna de se mettre au travail, comme si M. de Chabrol était présent. Dans les gouvernements devenus machines, les poids sont bientôt remontés; chacun accourt pour se nantir des places délaissées: qui se fit secrétaire général, qui chef de division, qui se donna la comptabilité, qui se nomma au personnel et distribua ce personnel entre ses amis; il y en eut qui firent apporter leur lit afin de ne pas désemparer, et d'être à même de sauter sur la place qui viendrait à vaquer. M. Dubourg, surnommé le général, et M. Zimmer, étaient censés les chefs de la partie *militaire* du *gouvernement provisoire.* M. Baude, représentant le *civil* de ce gouvernement inconnu, prit des arrêtés et fit des proclamations. Cependant on avait vu des affiches provenant du parti républicain, et portant création d'un autre gouvernement, composé de MM. de La Fayette, Gérard et Choiseul. On ne s'explique guère l'association du dernier nom avec les deux autres; aussi M. de Choiseul a-t-il protesté. Ce vieillard libéral, qui, pour faire le vivant, se tenait raide comme un mort, émigré et naufragé à Calais, ne retrouva pour foyer paternel, en rentrant en France, qu'une loge à l'Opéra.

A trois heures du soir, nouvelle confusion. Un ordre du jour convoqua les députés réunis à Paris, à l'Hôtel-de-Ville, pour y conférer sur les mesures à prendre. Les maires devaient être rendus à leurs mairies; ils devaient aussi envoyer un de leurs adjoints à l'Hôtel-de-Ville, afin d'y composer une *commission consultative.* Cet ordre du jour était signé: *J. Baude,* pour le *gouvernement provisoire,* et le colonel *Zimmer, par ordre du général Dubourg.* Cette audace de trois personnes, qui parlent au nom d'un gouvernement qui n'existait qu'affiché par lui-même au coin des rues, prouve la rare intelligence des

Français en révolution : de pareils hommes sont évidemment les chefs destinés à mener les autres peuples. Quel malheur qu'en nous délivrant d'une pareille anarchie, Bonaparte nous eût ravi la liberté!

Les députés s'étaient rassemblés chez M. Laffitte. M. de La Fayette, reprenant 1789, déclara qu'il reprenait aussi le commandement de la garde nationale. On applaudit, et il se rendit à l'Hôtel-de-Ville. Les députés nommèrent une *commission* municipale composée de cinq membres, MM. Casimir Périer, Laffitte, de Lobau, de Schonen et Audry de Puyraveau. M. Odilon Barrot fut élu secrétaire de cette commission, qui s'installa à l'Hôtel-de-Ville comme avait fait M. de La Fayette. Tout cela siégea pêle-mêle auprès du gouvernement provisoire de M. Dubourg. M. Mauguin, envoyé en mission vers la *commission*, resta avec elle. L'ami de Washington fit enlever le drapeau noir arboré sur l'Hôtel-de-Ville par l'invention de M. Dubourg.

A huit heures et demie du soir débarquèrent de Saint-Cloud M. de Sémonville, M. d'Argout et M. de Vitrolles. Aussitôt qu'ils avaient appris à Saint-Cloud le rappel des ordonnances, le renvoi des anciens ministres, et la nomination de M. de Mortemart à la présidence du conseil, ils étaient accourus à Paris. Ils se présentèrent en qualité de mandataires du Roi devant la commission municipale. M. Mauguin demanda au grand référendaire s'il avait des pouvoirs écrits; le grand référendaire répondit *qu'il n'y avait pas pensé*. La négociation des officieux commissaires finit là.

Instruit à la réunion Laffitte de ce qui s'était fait à Saint-Cloud, M. Laffitte signa un laisser-passer pour M. de Mortemart, ajoutant que les députés assemblés chez lui l'attendraient jusqu'à une heure du matin. Le noble duc n'étant pas arrivé, les députés se retirèrent.

M. Laffitte, resté seul avec M. Thiers s'occupa du duc d'Orléans et des proclamations à faire. Cinquante ans de révolution en France avaient donné aux hommes de pratique la facilité de réorganiser des gouvernements, et aux hommes de théorie l'habitude de ressemeler des chartes, de préparer les machines et les bers avec lesquels s'enlèvent et sur lesquels glissent ces gouvernements.

J'ÉCRIS AU ROI A SAINT-CLOUD : SA RÉPONSE VERBALE. — CORPS ARISTOCRATIQUES. — PILLAGE DE LA MAISON DES MISSIONNAIRES, RUE D'ENFER.

Cette journée du 29, lendemain de mon retour à Paris, ne fut pas pour moi sans occupation. Mon plan était arrêté : je voulais agir, mais je ne le voulais que sur un ordre écrit de la main du Roi, et qui me donnât les pouvoirs nécessaires pour parler aux autorités du moment, me mêler de tout et ne rien faire ne me convenait pas. J'avais raisonné juste, témoin l'affront essuyé par MM. d'Argout, Sémonville et Vitrolles.

J'écrivis donc à Charles X à Saint-Cloud. M. de Givré se chargea de porter ma lettre. Je priais le Roi de m'instruire de sa volonté. M. de Givré revint les mains vides. Il avait remis ma lettre à M. le duc de Duras, qui l'avait remise au Roi, lequel me faisait répondre qu'il avait nommé M. de Mortemart son premier ministre, et qu'il m'invitait à m'entendre avec lui. Le noble duc, où le trouver? Je le cherchai vainement le 29 au soir.

Repoussé de Charles X, ma pensée se porta vers la Chambre des pairs ; elle pouvait, en qualité de cour souveraine évoquer le procès et juger le différend. S'il n'y avait pas sûreté pour elle dans Paris, elle était libre de se transporter à quelque distance, même auprès du Roi

et de prononcer de là un grand arbitrage. Elle avait des chances de succès; il y en a toujours dans le courage. Après tout, en succombant, elle aurait subi une défaite utile aux principes. Mais aurais-je trouvé dans cette Chambre vingt hommes, prêts à se dévouer? Sur ces vingt hommes y en avait-il quatre qui fussent d'accord avec moi sur les libertés publiques?

Les assemblées aristocratiques règnent glorieusement lorsqu'elles sont souveraines et seules investies de droit et de fait de la puissance: elles offrent les plus fortes garanties; mais, dans les gouvernements mixtes, elles perdent leur valeur et sont misérables quand arrivent les grandes crises... Faibles contre le Roi, elles n'empêchent pas le despotisme; faibles contre le peuple, elles ne préviennent pas l'anarchie. Dans les commotions publiques, elles ne rachètent leur existence qu'au prix de leurs parjures ou de leur esclavage. La Chambre des lords sauva-t-elle Charles Ier? Sauva-t-elle Richard Cromwell, auquel elle avait prêté serment? Sauva-t-elle Jacques II? Sauvera-t-elle aujourd'hui les princes de Hanovre? Se sauvera-t-elle elle-même? Ces prétendus contrepoids aristocratiques ne font qu'embarrasser la balance et seront jetés tôt ou tard hors du bassin. Une aristocratie ancienne et opulente, ayant l'habitude des affaires, n'a qu'un moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe: c'est de passer du Capitole au Forum, et de se placer à la tête du nouveau mouvement, à moins qu'elle ne se croie encore assez forte pour risquer la guerre civile.

Pendant que j'attendais le retour de M. de Givré, je fus assez occupé à défendre mon quartier. La banlieue et les carriers de Montrouge affluaient par la barrière d'Enfer. Les derniers ressemblaient à ces carriers de Montmartre qui causèrent de si grandes alarmes à mademoiselle de Mornay lorsqu'elle fuyait les massacres

de la Saint-Barthélemy. En passant devant la communauté des missionnaires, située dans ma rue, ils y entrèrent : une vingtaine de prêtres furent obligés de se sauver; le repaire de ces fanatiques fut philosophiquement pillé, leurs lits et leurs livres brûlés dans la rue. On n'a point parlé de cette misère. Avait-on à s'embarrasser de ce que la prêtraille pouvait avoir perdu? Je donnai l'hospitalité à sept ou huit fugitifs; ils restèrent plusieurs jours cachés sous mon toit. Je leur obtins des passe-ports par l'intermédiaire de mon voisin M. Arago, et ils allèrent ailleurs prêcher la parole de Dieu: « La fuite des saints a souvent été utile aux peuples, *utilis populis fuga sanctorum.*

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — M. DE MORTEMART.

La commission municipale, établie à l'Hôtel-de-Ville, nomma le baron Louis commissaire provisoire aux finances, M. Baude à l'intérieur, M. Mérilhou à la justice, M. Chardel aux postes, M. Marchal au télégraphe, M. Bavoux à la police, M. de la Borde à la Préfecture de la Seine. Ainsi le gouvernement provisoire *volontaire* se trouva détruit en réalité par la promotion de M. Baude, qui s'était créé membre de ce gouvernement. Les boutiques se rouvrirent; les services publics reprirent leur cours.

Dans la réunion chez M. Laffitte il avait été décidé que les députés s'assembleraient à midi, au palais de la Chambre : ils s'y trouvèrent réunis au nombre de trente ou trente cinq, présidés par M. Laffitte. M. Bérard annonça qu'il avait rencontré MM. d'Argout, de Forbin-Janson et de Mortemart, qui se rendaient chez M. Laffitte, croyant y trouver les députés; qu'il avait invité ces messieurs

à le suivre à la Chambre, mais que M. le duc de Mortemart, accablé de fatigue, s'était retiré pour aller voir M. de Sémonville. M. de Mortemart, selon M. Bérard: avait dit qu'il avait un blanc-seing et que le Roi consentait à tout.

En effet, M. de Mortemart apportait cinq ordonnances au lieu de les communiquer d'abord aux députés, sa lassitude l'obligea de rétrograder jusqu'au Luxembourg. A midi, il envoya les ordonnances à M. Sauvo; celui-ci répondit qu'il ne les pouvait publier dans le *Moniteur* sans l'autorisation de la Chambre des députés ou de la commission municipale.

M. Bérard s'étant expliqué, comme je viens de le dire, à la Chambre, une discussion s'éleva pour savoir si l'on recevrait ou si l'on ne recevrait pas M. de Mortemart. Le général Sebastiani insista pour l'affirmative; M. Mauguin déclara que, si M. de Mortemart était présent, il demanderait qu'il fût entendu, mais que les événements pressaient et que l'on ne pouvait pas dépendre du bon plaisir de M. de Mortemart.

On nomma cinq commissaires chargés d'aller conférer avec les pairs: ces cinq commissaires furent MM. Augustin Périer, Sebastiani, Guizot, Benjamin Delessert et Hyde de Neuville.

Mais bientôt le comte de Sussy fut introduit dans la chambre élective. M. de Mortemart l'avait chargé de présenter les ordonnances aux députés. S'adressant à l'assemblée, il lui dit: « En l'absence de M. le chancelier, « quelques pairs, en petit nombre, étaient réunis chez « moi; M. le duc de Mortemart nous a remis la lettre « ci-jointe, adressée à M. le général Gérard ou à M. Ca- « simir Périer. Je vous demande la permission de vous « la communiquer. » Voici la lettre: « Monsieur, parti « de Saint-Cloud dans la nuit, je cherche vainement à

« vous rencontrer. Veuillez me dire où je pourrai vous « voir. Je vous prie de donner connaissance des ordon- « nances dont je suis porteur depuis hier. »

M. le duc de Mortemart était parti dans la nuit de Saint-Cloud ; il avait les ordonnances dans sa poche depuis douze ou quinze heures, *depuis hier*, selon son expression ; il n'avait pu rencontrer ni le général Gérard, ni M. Casimir Périer : M. de Mortemart était bien malheureux ! M. Bérard fit l'observation suivante sur la lettre communiquée :

« Je ne puis, dit-il, m'empêcher de signaler ici un « manque de franchise : M. de Mortemart, qui se ren- « dait ce matin chez M. Laffitte lorsque je l'ai rencon- « tré, m'a formellement dit qu'il viendrait ici. »

Les cinq ordonnances furent lues. La première rappelait les ordonnances du 25 juillet, la seconde convoquait les Chambres pour le 3 août, la troisième nommait M. de Mortemart ministre des affaires étrangères et président du conseil, la quatrième appelait le général Gérard au ministère de la guerre, la cinquième M. Casimir Périer au ministère des finances. Lorsque je trouvai enfin M. de Mortemart chez le grand référendaire, il m'assura qu'il avait été obligé de rester chez M. de Sémonville, parce qu'étant revenu à pied de Saint-Cloud, il s'était vu forcé de faire un détour et de pénétrer dans le bois de Boulogne par une brèche : sa botte ou son soulier lui avait écorché le talon. Il est à regretter qu'avant de produire les actes du trône, M. de Mortemart n'ait pas essayé de voir les hommes influents et de les incliner à la cause royale. Ces actes tombant tout à coup au milieu de députés non prévenus, personne n'osa se déclarer. On s'attira cette terrible réponse de Benjamin Constant : « Nous savons d'avance ce que la Chambre « des pairs nous dira : elle acceptera purement et sim-

« plement la révocation des ordonnances. Quant à moi, « je ne me prononce pas positivement sur la question de « dynastie; je dirai seulement qu'il serait trop commode « pour un roi de faire mitrailler son peuple, et d'en être « quitte pour dire ensuite: *Il n'y a rien de fait.* »

Benjamin Constant, qui ne se prononçait pas *positivement sur la question de dynastie*, aurait-il terminé sa phrase de la même manière si on lui eût fait entendre auparavant des paroles convenables à ses talents et à sa juste ambition? Je plains sincèrement un homme de courage et d'honneur, comme M. de Mortemart, quand je viens à penser que la monarchie légitime a peut-être été renversée parce que le ministre chargé des pouvoirs du Roi n'a pu rencontrer dans Paris deux députés, et que, fatigué d'avoir fait trois lieues à pied, il s'est écorché le talon. L'ordonnance de nomination à l'ambassade de Saint-Pétersbourg a remplacé pour M. de Mortemart les ordonnances de son vieux maître. Ah! comment ai-je refusé à Louis-Philippe d'être son ministre des affaires étrangères ou de reprendre ma bien-aimée ambassade de Rome? Mais, hélas! de *ma bien-aimée*, qu'en eussé-je fait au bord du Tibre? J'aurais toujours cru qu'elle me regardait en rougissant.

COURSE DANS PARIS. — LE GÉNÉRAL DUBOURG. — CÉRÉMONIE FUNÈBRE SOUS LES COLONNADES DU LOUVRE. — LES JEUNES GENS ME RAPPORTENT A LA CHAMBRE DES PAIRS.

Le 30 au matin, ayant reçu le billet du grand référendaire qui m'invitait à la réunion des Pairs, au Luxembourg, je voulus apprendre auparavant quelques nouvelles. Je descendis par la rue d'Enfer, la place Saint-Michel et la rue Dauphine. Il y avait encore un peu

d'émotion autour des barricades ébréchées. Je comparais ce que je voyais au grand mouvement révolutionnaire de 1789, et cela me semblait de l'ordre et du silence: le changement des mœurs était visible.

Au Pont-Neuf, la statue d'Henri IV tenait à la main, comme un guidon de la Ligue, un drapeau tricolore. Des hommes du peuple disaient en regardant le roi de bronze: « Tu n'aurais pas fait cette bêtise-là, mon vieux. » Des groupes étaient rassemblés sur le quai de l'École; j'aperçois de loin un général accompagné de deux aides de camp également à cheval. Je m'avançai de ce côté. Comme je fendais la foule, mes yeux se portaient sur le général: ceinture tricolore par-dessus son habit, chapeau de travers renversé en arrière, corne en avant. Il m'avise à son tour et s'écrie: « Tiens, le vicomte! » Et moi, surpris, je reconnais le colonel ou capitaine Dubourg, mon compagnon de Gand, lequel allait pendant notre retour à Paris prendre les villes ouvertes au nom de Louis XVIII, et nous apportait, ainsi que je vous l'ai raconté, la moitié d'un mouton pour dîner dans un bouge, à Arnouville. C'est cet officier que les journaux avaient représenté comme un austère soldat républicain à moustaches grises, lequel n'avait pas voulu servir sous la tyrannie impériale, et qui était si pauvre qu'on avait été obligé de lui acheter à la friperie un uniforme râpé du temps de La Réveillère-Lepaux. Et moi de m'écrier: « Eh! c'est vous! comment... » Il me tend les bras, me serre la main sur le cou de Flanquine: on fit cercle: « Mon cher, me dit à haute voix le chef militaire du gouvernement provisoire, en me montrant le Louvre, ils étaient là-dedans douze cents: nous leur en avons flanqué des pruneaux dans le derrière! et de courir, et de courir!... « Les aides de camp de M. Dubourg éclatent en gros rires; et la tourbe de rire à l'unisson, et le général de piquer sa

mazette qui caracolait comme une bête éreintée, suivie de deux autres Rossinantes glissant sur le pavé et prêtes à tomber sur le nez entre les jambes de leurs cavaliers.

Ainsi, superbement emporté, m'abandonna le Diomède de l'Hôtel-de-Ville, brave d'ailleurs et spirituel. J'ai vu des hommes qui, prenant au sérieux toutes les scènes de 1830, rougissaient à ce récit, parce qu'il déjouait un peu leur héroïque crédulité. J'étais moi-même honteux en voyant le côté comique des révolutions les plus graves et de quelle manière on peut se moquer de la bonne foi du peuple.

M. Louis Blanc, dans le premier volume de son excellente *Histoire de dix ans*, publiée après ce que je viens d'écrire ici, confirme mon récit: « Un homme, dit-il, d'une « taille moyenne, d'une figure énergique, traversait, en « uniforme de général et suivi par un grand nombre « d'hommes armés, le marché des Innocents. C'était de « M. Évariste Dumoulin, rédacteur du *Constitutionnel*, « que cet homme avait reçu son uniforme, pris chez un « fripier; et les épaulettes qu'il portait lui avaient été « données par l'acteur Perlet; elles venaient du maga- « sin de l'Opéra-Comique. Quel est ce général? deman- « dait-on de toutes parts. Et quand ceux qui l'entou- « raient avaient répondu: « C'est le général Dubourg, » « Vive le général Dubourg! criait le peuple, devant qui « ce nom n'avait jamais retenti [1]. »

[1] J'ai reçu, le 9 janvier de cette année 1841, une lettre de M. Dubourg; on y lit ces phrases: « Combien j'ai désiré vous voir depuis « notre rencontre sur le quai du Louvre! combien de fois j'ai désiré « verser dans votre sein les chagrins qui déchiraient mon ame! qu'on « est malheureux d'aimer avec passion son pays, son honneur, son bon- « heur, sa gloire, quand l'on vit à une telle époque! . . . . . .

« Avais-je tort, en 1830, de ne pas vouloir me soumettre à ce que « l'on faisait? Je voyais clairement l'avenir odieux que l'on préparait

Un autre spectacle m'attendait à quelques pas de là: une fosse était creusée devant la colonnade du Louvre; un prêtre, en surplis et en étole, disait des prières au bord de cette fosse: on y déposait les morts. Je me découvris et fis le signe de la croix. La foule silencieuse regardait avec respect cette cérémonie, qui n'eût rien été si la religion n'y avait comparu. Tant de souvenirs et de réflexions s'offraient à moi, que je restais dans une complète immobilité. Tout à coup je me sens pressé; un cri part: « Vive le défenseur de la liberté de la presse! » Mes cheveux m'avaient fait reconnaître. Aussitôt des jeunes gens me saisissent et me disent: « Où allez-vous? nous allons vous porter. » Je ne savais que répondre; je remerciais; je me débattais; je suppliais de me laisser aller. L'heure de la réunion à la Chambre des pairs n'était pas encore arrivée. Les jeunes gens ne cessaient de crier: « Où allez-vous! où allez-vous? » Je répondis au hasard: « Eh bien, au Palais-Royal! » Aussitôt j'y suis conduit aux cris de: Vive la Charte! vive la liberté de la presse! vive Châteaubriand! Dans la cour des Fontaines, M. Barba, le libraire, sortit de sa maison et vint m'embrasser.

Nous arrivons au Palais Royal; on me bouscule dans un café sous la galerie de bois. Je mourais de chaud. Je réitère à mains jointes ma demande en rémission de ma gloire: point, toute cette jeunesse refuse de me lâcher. Il y avait dans la foule un homme en veste à man-

« à la France; j'expliquais comment le mal seul pouvait surgir d'ar- « rangements politiques aussi frauduleux: mais personne ne me com- « prenait. »

Le 5 juillet de cette même année 1841, M. Dubourg m'écrivait encore pour m'envoyer le brouillon d'une note qu'il adressait en 1828 à MM. de Martignac et de Caux pour les engager à me faire entrer au conseil. Je n'ai donc rien avancé sur M. Dubourg qui ne soit de la plus exacte vérité. (Paris, note de 1841.)

ches retroussées, à mains noires, à figure sinistre, aux yeux ardents, tel que j'en avais tant vu au commencement de la révolution: il essayait continuellement de s'approcher de moi, et les jeunes gens le repoussaient toujours. Je n'ai su ni son nom ni ce qu'il me voulait.

Il fallut me résoudre à dire enfin que j'allais à la Chambre des pairs. Nous quittâmes le café; les acclamations recommencèrent. Dans la cour du Louvre diverses espèces de cris se firent entendre: on disait: « Aux Tuileries! aux Tuileries! » les autres: « Vive le premier consul! » et semblaient vouloir me faire l'héritier de Bonaparte républicain. Hyacinthe, qui m'accompagnait, recevait sa part des poignées de main et des embrassades. Nous traversâmes le pont des Arts et nous prîmes la rue de Seine. On accourait sur notre passage; on se mettait aux fenêtres. Je souffrais de tant d'honneurs, car on m'arrachait les bras. Un des jeunes gens qui me poussaient par derrière passa tout à coup sa tête entre mes jambes et m'enleva sur ses épaules. Nouvelles acclamations: on criait aux spectateurs dans la rue et aux fenêtres: « A bas les chapeaux! vive la Charte! » et moi je répliquais: « Oui, messieurs, vive la Charte! mais vive le Roi! » On ne répétait pas ce cri, mais il ne provoquait aucune colère. Et voilà comme la partie était perdue! Tout pouvait encore s'arranger, mais il ne fallait présenter au peuple que des hommes populaires: dans les révolutions, un nom fait plus qu'une armée.

Je suppliai tant mes jeunes amis qu'ils me mirent enfin à terre. Dans la rue de Seine, en face de mon libraire, M. Le Normant, un tapissier offrit un fauteuil pour me porter; je le refusai et j'arrivai au milieu de mon triomphe dans la cour d'honneur du Luxembourg. Ma généreuse escorte me quitta alors après avoir poussé de nouveaux cris de *Vive la Charte! vive Chateaubriand!*

J'étais touché des sentiments de cette noble jeunesse: j'avais crié *vive le Roi* au milieu d'elle, tout aussi en sûreté que si j'eusse été seul enfermé dans ma maison; elle connaissait mes opinions; elle m'amenait elle-même à la Chambre des pairs où elle savait que j'allais parler et rester fidèle à mon Roi; et pourtant c'était le 30 juillet, et nous venions de passer près de la fosse dans laquelle on ensevelissait les citoyens tués par les balles des soldats de Charles X!

RÉUNION DES PAIRS.

Le bruit que je laissais en dehors contrastait avec le silence qui régnait dans le vestibule du palais du Luxembourg. Ce silence augmenta dans la galerie sombre qui précède les salons de M. de Sémonville. Ma présence gêna les vingt-cinq ou trente pairs qui s'y trouvaient rassemblés: j'empêchais les douces effusions de la peur, la tendre consternation à laquelle on se livrait. Ce fut là que je vis enfin M. de Mortemart. Je lui dis que, d'après le désir du Roi, j'étais prêt à m'entendre avec lui. Il me répondit, comme je l'ai déjà rapporté, qu'en revenant, il s'était écorché le talon: il rentra dans le flot de l'Assemblée. Il nous donna connaissance des ordonnances comme il les avait fait communiquer aux députés par M. de Sussy. M. de Broglie déclara qu'il venait de parcourir Paris; que nous étions sur un volcan; que les bourgeois ne pouvaient plus contenir leurs ouvriers; que si le nom de Charles X était seulement prononcé, on nous couperait la gorge à tous, et qu'on démolirait le Luxembourg comme on avait démoli la Bastille: « C'est vrai! c'est vrai! » murmuraient d'une voix sourde les prudents, en secouant la tête. M. de Caraman, qu'on avait

fait duc, apparemment parce qu'il avait été valet de M. de Metternich, soutenait avec chaleur qu'on ne pouvait reconnaître les ordonnances: « Pourquoi donc, lui dis-je, monsieur? » Cette froide question glaça sa verve.

Arrivent les cinq députés commissaires. M. le général Sebastiani débute par sa phrase accoutumée: Messieurs, c'est une grosse affaire. » Ensuite il fait l'éloge de la haute modération de M. le duc de Mortemart; il parle des dangers de Paris, prononce quelques mots à la louange de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, et conclut à l'impossibilité de s'occuper des ordonnances. Moi et M. Hyde de Neuville, nous fûmes les seuls d'un avis contraire. J'obtins la parole: « M. le duc de Broglie nous a « dit, messieurs, qu'il s'est promené dans les rues, et « qu'il a vu partout des dispositions hostiles: je viens « aussi de parcourir Paris, trois mille jeunes gens m'ont « rapporté dans la cour de ce palais; vous avez pu entendre leurs cris; ont-ils soif de votre sang ceux qui « ont ainsi salué l'un de vos collègues? Ils ont crié *Vive* « *la Charte!* j'ai repondu *Vive le Roi!* ils n'ont témoigné « aucune colère et sont venus me déposer sain et sauf « au milieu de vous. Sont-ce là des symptômes si menaçants de l'opinion publique? Je soutiens, moi, que « rien n'est perdu, que nous pouvons accepter les ordonnances. La question n'est pas de considérer s'il y « a péril ou non, mais de garder les serments que nous « avons prêtés à ce Roi dont nous tenons nos dignités, « et plusieurs d'entre nous leur fortune. Sa Majesté, en « retirant les ordonnances et en changeant son ministère, a fait tout ce qu'elle a dû; faisons à notre tour « ce que nous devons. Comment? dans tout le cours de « notre vie, il se présente un seul jour où nous sommes « obligés de descendre sur le champ de bataille, et nous « n'accepterions pas le combat? Donnons à la France

« l'exemple de l'honneur et de la loyauté; empêchons-« la de tomber dans des combinaisons anarchiques où « sa paix, ses intérêts réels et ses libertés iraient se « perdre: le péril s'évanouit quand on ose le regarder. »

On ne me répondit point; on se hâta de lever la séance. Il y avait une impatience de parjure dans cette assemblée que poussait une peur intrépide; chacun voulait sauver sa guenille de vie, comme si le temps n'allait pas, dès demain, nous arracher nos vieilles peaux, dont un juif bien avisé n'aurait pas donné une obole.

LES RÉPUBLICAINS. — LES ORLÉANISTES. — M. THIERS EST ENVOYÉ A NEUILLY. — CONVOCATION DES PAIRS CHEZ LE GRAND RÉFÉRENDAIRE: LA LETTRE M'ARRIVE TROP TARD.

Les trois partis commençaient à se dessiner et à agir les uns contre les autres: les députés qui voulaient la monarchie par la branche aînée étaient les plus forts légalement; ils ralliaient à eux tout ce qui tendait à l'ordre; mais, moralement, ils étaient les plus faibles: ils hésitaient, ils ne se prononçaient pas: il devenait manifeste, par la tergiversation de la cour, qu'ils tomberaient dans l'usurpation plutôt que de se voir engloutis dans la république.

Celle-ci fit afficher un placard qui disait: « La France « est libre. Elle n'accorde au gouvernement provisoire « que le droit de la consulter, en attendant qu'elle ait « exprimé sa volonté par de nouvelles élections. Plus de « royauté. Le pouvoir exécutif confié à un président tem-« poraire. Concours médiat ou immédiat de tous les ci-« toyens à l'élection des députés. Liberté des cultes. »

Ce placard résumait les seules choses justes dans l'opinion républicaine; une nouvelle assemblée de députés

aurait décidé s'il était bon ou mauvais de céder à ce vœu, *plus de royauté;* chacun aurait plaidé sa cause, et l'élection d'un gouvernement quelconque par un congrès national eût eu le caractère de la légalité.

Sur une autre affiche républicaine du même jour, 30 juillet, on lisait en grosses lettres: « Plus de Bourbons... Tout est là, grandeur, repos, prospérité publique, liberté. »

Enfin parut une adresse à MM. les membres de la commission municipale composant un gouvernement provisoire; elle demandait: « Qu'aucune proclamation ne « fût faite pour désigner un chef, lorsque la forme même « du gouvernement ne pouvait être encore déterminée: « que le gouvernement provisoire restât en permanence « jusqu'à ce que le vœu de la majorité des Français pût « être connu; toute autre mesure étant intempestive et « coupable. »

Cette adresse émanant des membres d'une commission nommée par un grand nombre de citoyens de divers arrondissements de Paris, était signée par MM. Chevalier, président, Trélat, Teste, Lepelletier, Guinard, Hingray, Cauchois-Lemaire, etc.

Dans cette réunion populaire, on proposait de remettre par acclamation la présidence de la République à M. de La Fayette; on s'appuyait sur les principes que la Chambre des représentants de 1815 avait proclamés en se séparant. Divers imprimeurs refusèrent de publier ces proclamations, disant que défense leur en était faite par M. le duc de Broglie. La république jetait par terre le trône de Charles X; elle craignait les inhibitions de M. de Broglie, lequel n'avait aucun caractère.

Je vous ai dit que, dans la nuit du 29 au 30, M. Laffitte avec MM. Thiers et Mignet avaient tout préparé pour attirer les yeux du public sur M. le duc d'Orléans.

Le 30 parurent des proclamations et des adresses, fruit de ce conciliabule : « Évitons la République, » disaient-elles. Venaient ensuite les faits d'armes de Jemmapes et de Valmy, et l'on assurait que M. le duc d'Orléans n'était pas *Capet*, mais *Valois*.

Et cependant M. Thiers, envoyé par M. Laffitte, chevauchait vers Neuilly avec M. Scheffer : S. A. R. n'y était pas. Grands combats de paroles entre mademoiselle d'Orléans et M. Thiers. Il fut convenu qu'on écrirait à M. le duc d'Orléans pour le décider à se rallier à la révolution. M. Thiers écrivit lui-même un mot au prince, et madame Adélaïde promit de devancer sa famille à Paris. L'orléanisme avait fait des progrès, et dès le soir même de cette journée il fut question parmi les députés de conférer les pouvoirs de lieutenant général à M. le duc d'Orléans.

M. de Sussy, avec les ordonnances de Saint-Cloud, avait été encore moins bien reçu à l'Hôtel-de-Ville qu'à la Chambre des députés. Muni d'un *récépissé* de M. de La Fayette, il vint retrouver M. de Mortemart qui s'écria : « Vous m'avez sauvé plus que la vie ; vous m'avez « sauvé l'honneur. »

La commission municipale fit une proclamation dans laquelle elle déclarait que *les crimes de son pouvoir* (de Charles X) *étaient finis* et que *le peuple aurait un gouvernement qui lui devrait* (au peuple) *son origine :* phrase ambiguë qu'on pouvait interpréter comme on voulait. MM. Laffitte et Périer ne signèrent point cet acte. M. de La Fayette, alarmé un peu tard de l'idée de la royauté orléaniste, envoya M. Odilon Barrot à la Chambre des députés annoncer que le peuple, auteur de la révolution de juillet, n'entendait pas la terminer par un simple changement de personnes, et que le sang versé valait bien quelques libertés. Il fut question d'une proclamation des

députés afin d'inviter S. A. R. le duc d'Orléans à se rendre dans la capitale: après quelques communications avec l'Hôtel-de-Ville, ce projet de proclamation fut anéanti. On n'en tira pas moins au sort une députation de douze membres pour aller offrir au châtelain de Neuilly cette lieutenance générale qui n'avait pu trouver passage dans une proclamation.

Dans la soirée, M. le grand référendaire rassemble chez lui les pairs: sa lettre, soit négligence ou politique, m'arriva trop tard. Je me hâtai de courir au rendez-vous; on m'ouvrit la grille de l'allée de l'Observatoire; je traversai le jardin du Luxembourg: quand j'arrivai au palais, je n'y trouvai personne. Je refis le chemin des parterres les yeux attachés sur la lune. Je regrettais les mers et les montagnes où elle m'était apparue, les forêts dans la cime desquelles, se dérobant elle-même en silence, elle avait l'air de me répéter la maxime d'Epicure: « Cache ta vie. »

——

SAINT-CLOUD. — SCÈNE: MONSIEUR LE DAUPHIN ET LE MARÉCHAL DE RAGUSE.

J'ai laissé les troupes, le 29 au soir, se retirant sur Saint-Cloud. Les bourgeois de Chaillot et de Passy les attaquèrent, tuèrent un capitaine de carabiniers, deux officiers, et blessèrent une dizaine de soldats. Le Motha, capitaine de la garde, fut frappé d'une balle par un enfant qu'il s'était plu à ménager. Ce capitaine avait donné sa démission au moment des ordonnances; mais, voyant qu'on se battait le 27, il rentra dans son corps pour partager les dangers de ses camarades. Jamais, à la gloire de la France, il n'y eut un plus beau combat dans les partis opposés entre la liberté et l'honneur.

Les enfants, intrépides parce qu'ils ignorent le danger, ont joué un triste rôle dans les trois journées: à l'abri de leur faiblesse, ils tiraient à bout portant sur les officiers qui se seraient crus déshonorés en les repoussant. Les armes modernes mettent la mort à la disposition de la main la plus débile. Singes laids et étiolés, libertins avant d'avoir le pouvoir de l'être, cruels et pervers, ces petits héros des trois journées se livraient à des assassinats avec tout l'abandon de l'innocence. Donnons-nous garde, par des louanges imprudentes, de faire naître l'émulation du mal. Les enfants de Sparte allaient à la chasse aux ilotes.

Monsieur le Dauphin reçut les soldats à la porte du village de Boulogne, dans le bois, puis il rentra à Saint-Cloud.

Saint-Cloud était gardé par les quatre compagnies des gardes du corps. Le bataillon des élèves de Saint-Cyr était arrivé: en rivalité et en contraste avec l'École polytechnique, il avait embrassé la cause royale. Les troupes exténuées, qui venaient d'un combat de trois jours, ne causaient, par leurs blessures et leur délabrement, que de l'ébahissement aux domestiques titrés, dorés et repus qui mangeaient à la table du Roi. On ne songea point à couper les lignes télégraphiques; passaient librement sur la route courriers, voyageurs, malles-postes, diligences, avec le drapeau tricolore qui insurgeait les villages en les traversant. Les embauchages par le moyen de l'argent et des femmes commencèrent. Les proclamations de la commune de Paris étaient colportées çà et là. Le Roi et la cour ne se voulaient pas encore persuader qu'ils fussent en péril. Afin de prouver qu'ils méprisaient les gestes de quelques bourgeois mutinés, et qu'il n'y avait point de révolution, ils laissaient tout aller: le doigt de Dieu se voit dans tout cela.

A la tombée de la nuit du 30 juillet, à peu près à la même heure où la commission des députés partait pour Neuilly, un aide-major fit annoncer aux troupes que les ordonnances étaient rapportées. Les soldats crièrent : Vive le Roi ! et reprirent leur gaieté au bivouac ; mais cette annonce de l'aide-major, envoyé par le duc de Raguse, n'avait pas été communiquée au Dauphin, qui, grand amateur de discipline, entra en fureur. Le Roi dit au maréchal : « Le Dauphin est mécontent ; allez vous expli-« quer avec lui. »

Le maréchal ne trouva point le Dauphin chez lui, et l'attendit dans la salle de billard avec le duc de Guiche et le duc de Ventadour, aides de camp du prince. Le Dauphin rentra : à l'aspect du maréchal, il rougit jusqu'aux yeux, traverse son antichambre avec ses grands pas si singuliers, arrive à son salon, et dit au maréchal : « Entrez ! » La porte se referme : un grand bruit se fait entendre ; l'élévation des voix s'accroît ; le duc de Ventadour, inquiet, ouvre la porte ; le maréchal sort, poursuivi par le Dauphin, qui l'appelle double traître. « Rendez votre épée ! rendez votre épée ! » et, se jetant sur lui, il lui arrache son épée. L'aide de camp du maréchal, M. Delarue, se veut précipiter entre lui et le Dauphin, il est retenu par M. de Montgascon ; le prince s'efforce de briser l'épée du maréchal et se coupe les mains. Il crie : « A moi, gardes du corps ! qu'on le sai-« sisse ! » Les gardes du corps accoururent ; sans un mouvement de tête du maréchal, leurs baïonnettes l'auraient atteint au visage. Le duc de Raguse est conduit aux arrêts dans son appartement.

Le roi arrangea tant bien que mal cette affaire, d'autant plus déplorable, que les acteurs n'inspiraient pas un grand intérêt. Lorsque le fils du Balafré occit Saint-Pol, maréchal de la Ligue, on reconnut dans ce coup

d'épée la fierté et le sang des Guises; mais quand monsieur le Dauphin, plus puissant seigneur qu'un prince de Lorraine, aurait pourfendu le maréchal Marmont, qu'est-ce que cela eût fait? Si le maréchal eût tué monsieur le Dauphin, c'eût été seulement un peu plus singulier. On verrait passer dans la rue César, descendant de Vénus, et Brutus, arrière-neveu de Junius, qu'on ne les regarderait pas. Rien n'est grand aujourd'hui, parce que rien n'est haut.

Voilà comme se dépensait à Saint-Cloud la dernière heure de la monarchie: cette pâle monarchie, défigurée et sanglante, ressemblait au portrait que nous fait d'Urfé d'un grand personnage expirant: « Il avait les yeux hâ« ves et enfoncés; la mâchoire inférieure, couverte seu« lement d'un peu de peau, paraissait s'être retirée, la « barbe hérissée, le teint jaune, les regards lents, les « souffles abattus. De sa bouche il ne sortait déjà plus « de paroles humaines, mais des oracles. »

——

NEUILLY. — M. LE DUC D'ORLÉANS. — LE RAINCY. — LE PRINCE VIENT A PARIS.

M. le duc d'Orléans avait eu, sa vie durant, pour le trône ce penchant que toute ame bien née sent pour le pouvoir. Ce penchant se modifie selon les caractères: impétueux et aspirant, mou et rampant; imprudent, ouvert, déclaré dans ceux-ci, circonspect, caché, honteux et bas dans ceux-là: l'un, pour s'élever, peut atteindre à tous les crimes; l'autre, pour monter, peut descendre à toutes les bassesses. M. le duc d'Orléans appartenait à cette dernière classe d'ambitieux. Suivez ce prince dans sa vie, il ne dit et ne fait jamais rien de complet, et laisse toujours une porte ouverte à l'évasion. Pendant la Res-

tauration, il flatte la cour et encourage l'opinion libérale; Neuilly est le rendez-vous des mécontentements et des mécontents. On soupire, on se serre la main en levant les yeux au ciel, mais on ne prononce pas une parole assez significative pour être reportée en haut lieu. Un membre de l'opposition meurt-il, on envoie un carrosse au convoi, mais ce carrosse est vide; la livrée est admise à toutes les portes et à toutes les fosses. Si, au temps de mes disgrâces de cour, je me trouve aux Tuileries sur le chemin de M. le duc d'Orléans, il passe en ayant soin de saluer à droite, de manière que, moi étant à gauche, il me tourne l'épaule. Cela sera remarqué, et fera bien.

M. le duc d'Orléans connut-il d'avance les ordonnances de juillet? En fut-il instruit par une personne qui tenait le secret de M. Ouvrard? Qu'en pensa-t-il? Quelles furent ses craintes et ses espérances? Conçut-il un plan? Poussa-t-il M. Laffitte à faire ce qu'il fit, ou laissa-t-il faire M. Laffitte? D'après le caractère de Louis-Philippe, on doit présumer qu'il ne prit aucune résolution, et que sa timidité politique, se renfermant dans sa fausseté, attendit l'événement comme l'araignée attend le moucheron qui se prendra dans sa toile. Il a laissé le moment conspirer; il n'a conspiré lui-même que par ses désirs, dont il est probable qu'il avait peur.

Il y avait deux partis à prendre pour M. le duc d'Orléans: le premier, et le plus honorable, était de courir à Saint-Cloud, de s'interposer entre Charles X et le peuple, afin de sauver la couronne de l'un et la liberté de l'autre; le second consistait à se jeter dans les barricades, le drapeau tricolore au poing, et à se mettre à la tête du mouvement du monde. Philippe avait à choisir entre l'honnête homme et le grand homme: il a préféré escamoter la couronne du Roi et la liberté du peuple.

Un filou, pendant le trouble et les malheurs d'un incendie, dérobe subtilement les objets les plus précieux du palais brûlant, sans écouter les cris d'un enfant que la flamme a surpris dans son berceau.

La riche proie une fois saisie, il s'est trouvé force chiens à la curée: alors sont arrivées toutes ces vieilles corruptions des régimes précédents, ces recéleurs d'effets volés, crapauds immondes à demi écrasés sur lesquels on a cent fois marché, et qui vivent, tout aplatis qu'ils sont. Ce sont là pourtant les hommes que l'on vante et dont on exalte l'habileté! Milton pensait autrement lorsqu'il écrivait ce passage d'une lettre sublime: « Si Dieu versa « jamais un amour ferme de la beauté morale dans le « sein d'un homme, il l'a versé dans le mien. Quelque « part que je rencontre un homme méprisant la fausse « estime du vulgaire, osant aspirer, par ses sentiments, « son langage et sa conduite, à ce que la haute sagesse « des âges nous a enseigné de plus excellent, je m'unis « à cet homme par une sorte de nécessaire attachement. « Il n'y a point de puissance dans le ciel ou sur la terre « qui puisse m'empêcher de contempler avec respect et « tendresse ceux qui ont atteint le sommet de la dignité « et de la vertu. »

La cour aveugle de Charles X ne sut jamais où elle en était et à qui elle avait affaire: on pouvait mander M. le duc d'Orléans à Saint-Cloud, et il est probable que dans le premier moment il eût obéi; on pouvait le faire enlever à Neuilly, le jour même des ordonnances: on ne prit ni l'un ni l'autre parti.

Sur des renseignements que lui porta madame de Bondy à Neuilly dans la nuit du mardi 27, Louis-Philippe se leva à trois heures du matin, et se retira en un lieu connu de sa seule famille. Il avait la double crainte d'être atteint par l'insurrection de Paris ou arrêté par un

capitaine des gardes. Il alla donc écouter dans la solitude du Raincy les coups de canon lointains de la bataille du Louvre, comme j'écoutais sous un arbre ceux de la bataille de Waterloo. Les sentiments qui sans doute agitaient le prince ne devaient guère ressembler à ceux qui m'oppressaient dans les campagnes de Gand.

Je vous ai dit que, dans la matinée du 30 juillet, M. Thiers ne trouva point le duc d'Orléans à Neuilly; mais madame la duchesse d'Orléans envoya chercher S. A. R.: M. le comte Anatole de Montesquiou fut chargé du message. Arrivé au Raincy, M. de Montesquiou eut toutes les peines du monde à déterminer Louis-Philippe à revenir à Neuilly pour y attendre la députation de la Chambre des députés.

Enfin, persuadé par le chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans, Louis-Philippe monta en voiture. M. de Montesquiou partit en avant; il alla d'abord assez vite, mais quand il regarda en arrière, il vit la calèche de S. A. R. s'arrêter et rebrousser chemin vers le Raincy. M. de Montesquiou revient en hâte, implore la future majesté qui courait se cacher au désert, comme ces illustres chrétiens fuyant jadis la pesante dignité de l'épiscopat: le serviteur fidèle obtint une dernière et malheureuse victoire.

Le soir du 30, la députation des douze membres de la Chambre des députés, qui devait offrir la lieutenance générale du royaume au prince, lui envoya un message à Neuilly. Louis-Philippe reçut ce message à la grille du parc, le lut au flambeau et se mit à l'instant en route pour Paris, accompagné de MM. de Berthois, Haymès et Oudart. Il portait à sa boutonnière une cocarde tricolore: il allait enlever une vieille couronne au garde-meuble.

UNE DÉPUTATION DE LA CHAMBRE ÉLECTIVE OFFRE A M. LE DUC D'ORLÉANS LA LIEUTENANCE GÉNÉRALE DU ROYAUME. — IL ACCEPTE. — EFFORTS DES RÉPUBLICAINS.

A son arrivée au Palais-Royal, M. le duc d'Orléans envoya complimenter M. de La Fayette.

La députation des douze députés se présenta au Palais-Royal. Elle demanda au prince s'il acceptait la lieutenance générale du royaume; réponse embarrassée: « Je suis venu au milieu de vous partager vos dangers... « J'ai besoin de réfléchir. Il faut que je consulte diverses personnes. Les dispositions de Saint-Cloud ne sont « point hostiles: la présence du Roi m'impose des de- « voirs. » Ainsi répondit Louis-Philippe. On lui fit rentrer ses paroles dans le corps, comme il s'y attendait: après s'être retiré une demi-heure, il reparut portant une proclamation en vertu de laquelle il acceptait les fonctions de lieutenant général du royaume, proclamation finissant par cette déclaration: « La Charte sera désor- « mais une vérité. »

Portée à la Chambre élective, la proclamation fut reçue avec cet enthousiasme révolutionnaire agé de cinquante ans: on y répondit par une autre proclamation de la rédaction de M. Guizot. Les députés retournèrent au Palais-Royal; le prince s'attendrit, accepta de nouveau, et ne put s'empêcher de gémir sur les déplorables circonstances qui le forçaient d'être lieutenant général du royaume.

La république, étourdie des coups qui lui étaient portés, cherchait à se défendre; mais son véritable chef, le général La Fayette, l'avait presque abandonnée. Il se plaisait dans ce concert d'adorations qui lui arrivaient de tous côtés; il humait le parfum des révolutions; il

s'enchantait de l'idée qu'il était l'arbitre de la France, qu'il pouvait à son gré, en frappant du pied, faire sortir de terre une république ou une monarchie; il aimait à se bercer dans cette incertitude où se plaisent les esprits qui craignent les conclusions, parce qu'un instinct les avertit qu'ils ne sont plus rien quand les faits sont accomplis.

Les autres chefs républicains s'étaient perdus d'avance par divers ouvrages: l'éloge de la terreur, en rappelant aux Français 1793, les avait fait reculer. Le rétablissement de la garde nationale tuait en même temps, dans les combattants de juillet, le principe ou la puissance de l'insurrection. M. de La Fayette ne s'aperçut pas qu'en rêvassant la république, il avait armé contre elle trois millions de gendarmes.

Quoi qu'il en soit, honteux d'être sitôt pris pour dupes, les jeunes gens essayèrent quelque résistance. Ils répliquèrent par des proclamations et des affiches aux proclamations et aux affiches du duc d'Orléans. On lui disait que si les députés s'étaient abaissés à le supplier d'accepter la lieutenance générale du royaume, la Chambre des députés, nommée sous une loi aristocratique, n'avait pas le droit de manifester la volonté populaire. On prouvait à Louis-Philippe qu'il était fils de Louis-Philippe-Joseph; que Louis-Philippe-Joseph était fils de Louis-Philippe; que Louis-Philippe était fils de Louis, lequel était fils de Philippe II, régent; que Philippe II était fils de Philippe Ier, lequel était frère de Louis XIV: donc Louis-Philippe d'Orléans était *Bourbon* et *Capet*, non *Valois*. M. Laffitte n'en continuait pas moins à le regarder comme étant de la race de Charles IX et de Henri III, et disait: « Thiers sait cela. »

Plus tard, la réunion Lointier s'écria que la nation était en armes pour soutenir ses droits par la force. Le

comité central du douzième arrondissement déclara que le peuple n'avait point été consulté sur le mode de sa Constitution ; que la Chambre des députés et la Chambre des pairs, tenant leurs pouvoirs de Charles X, étaient tombées avec lui ; qu'elles ne pouvaient, en conséquence, représenter la nation ; que le douzième arrondissement ne reconnaissait point la lieutenance générale ; que le gouvernement provisoire devait rester en permanence, sous la présidence de La Fayette, jusqu'à ce qu'une Constitution eût été délibérée et arrêtée comme base fondamentale du gouvernement.

Le 30 au matin, il était question de proclamer la République. Quelques hommes déterminés menaçaient de poignarder la commission municipale si elle ne conservait pas le pouvoir. Ne s'en prenait-on pas aussi à la Chambre des pairs ? On était furieux de son audace. L'audace de la Chambre des pairs ! Certes, c'était là le dernier outrage et la dernière injustice qu'elle eût dû s'attendre à éprouver de l'opinion.

Il y eut un projet : vingt jeunes gens des plus ardents devaient s'embusquer dans une petite rue donnant sur le quai de la Ferraille, et faire feu sur Louis-Philippe, lorsqu'il se rendrait du Palais-Royal à la maison de ville. On les arrêta en leur disant : « Vous tuerez en même « temps Laffitte, Pajol et Benjamin Constant. » Enfin on voulait enlever le duc d'Orléans et l'embarquer à Cherbourg : étrange rencontre si Charles X et Philippe se fussent retrouvés dans le même port, sur le même vaisseau, l'un expédié à la rive étrangère par les bourgeois, l'autre par les républicains !

M. LE DUC D'ORLÉANS VA A L'HOTEL-DE-VILLE.

Le duc d'Orléans, ayant pris le parti d'aller faire confirmer son titre par les tribuns de l'Hôtel-de-Ville, descendit dans la cour du Palais Royal, entouré de quatre-vingt-neuf députés en casquettes, en chapeaux ronds, en habits, en redingotes. Le candidat royal monté sur un cheval blanc; il est suivi de Benjamin Constant dans une chaise à porteur ballottée par deux Savoyards. MM. Méchin et Viennet, couverts de sueur et de poussière, marchent entre le cheval blanc du monarque futur et la brouette du député goutteux, se querellant avec les deux crocheteurs pour garder les distances voulues. Un tambour à moitié ivre battait la caisse à la tête du cortége. Quatre huissiers servaient de licteurs. Les députés les plus zélés meuglaient: Vive le duc d'Orléans! Autour du Palais-Royal ces cris eurent quelque succès; mais, à mesure qu'on avançait vers l'Hôtel-de-Ville, les spectateurs devenaient moqueurs ou silencieux. Philippe se démenait sur son cheval de triomphe, et ne cessait de se mettre sous le bouclier de M. Laffitte, en recevant de lui, chemin faisant, quelques paroles protectrices. Il souriait au géneral Gérard, faisait des signes d'intelligence à M. Viennet et à M. Méchin, mendiait la couronne en quêtant le peuple avec son chapeau orné d'une aune du ruban tricolore, tendant la main à quiconque voulait en passant aumôner cette main. La monarchie ambulante arrive sur la place de Grève, où elle est saluée des cris: Vive la République!

Quand la matière électorale royale pénétra dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, des murmures plus menaçants accueillirent le postulant: quelques serviteurs zélés qui criaient son nom reçurent des gourmades. Il entre dans

la salle du Trône; là se pressaient les blessés et les combattants des trois journées: une exclamation générale: *Plus de Bourbons! vive La Fayette!* ébranla les voûtes de la salle. Le prince en parut troublé. M. Viennet lut à haute voix pour M. Laffitte la déclaration des députés; elle fut écoutée dans un profond silence. Le duc d'Orléans prononça quelques mots d'adhésion. Alors M. Dubourg dit rudement à Philippe: « Vous venez de prendre « de grands engagements. S'il vous arrivait jamais d'y « manquer, nous sommes gens à vous les rappeler. » Et le Roi futur de répondre tout ému: « Monsieur, je suis honnête homme. » M. de La Fayette, voyant l'incertitude croissante de l'assemblée, se mit tout à coup en tête d'abdiquer la présidence: il donne au duc d'Orléans un drapeau tricolore, s'avance sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, et embrasse le prince aux yeux de la foule ébahie, tandis que celui-ci agitait le drapeau national. Le baiser républicain de La Fayette fit un roi. Singulier résultat de toute la vie *du héros des Deux-Mondes!*

Et puis, *plan! plan!* la litière de Benjamin Constant et le cheval blanc de Louis-Philippe rentrèrent moitié hués, moitié bénis, de la fabrique politique de la Grève au Palais-Marchand. « Ce jour-là même, dit encore « M. Louis Blanc (31 juillet), et non loin de l'Hôtel-de-« Ville, un bateau placé au bas de la Morgue, et sur-« monté d'un pavillon noir, recevait des cadavres qu'on « descendait sur des civières. On rangeait ces cadavres « par piles en les couvrant de paille; et rassemblée le « long des parapets de la Seine, la foule regardait en « silence. »

A propos des États de la Ligue et de la confection d'un roi, Palma Cayet s'écrie: « Je vous prie de vous « représenter quelle réponse eût pu faire ce petit bon-« homme maître Matthieu Delaunay et M. Boucher, curé

« de Saint-Benoît, et quelque autre de cette étoffe, à qui « leur eût dit qu'ils dussent être employés pour installer « un roi en France à leur fantaisie?... Les vrais Fran- « çais ont toujours eu en mépris cette forme d'élire les « rois qui les rend maîtres et valets tout ensemble. »

LES RÉPUBLICAINS AU PALAIS-ROYAL.

Philippe n'était pas au bout de ses épreuves; il avait encore bien des mains à serrer, bien des accolades à recevoir; il lui fallait encore envoyer bien des baisers, saluer bien bas les passants, venir bien des fois, au caprice de la foule, chanter la Marseillaise sur le balcon des Tuileries.

Un certain nombre de républicains s'étaient réunis le matin du 31 au bureau du *National:* lorsqu'ils surent qu'on avait nommé le duc d'Orléans lieutenant général du royaume, ils voulurent connaître les opinions de l'homme destiné à devenir leur Roi malgré eux. Ils furent conduits au Palais-Royal par M. Thiers: c'étaient MM. Bastide, Thomas, Joubert, Cavaignac, Marchais, Degousée, Guinard. Le prince dit d'abord de fort belles choses sur la liberté: « Vous n'êtes pas encore Roi, répliqua Basti- « de, écoutez la vérité; bientôt vous ne manquerez pas « de flatteurs. » « Votre père, ajouta Cavaignac, est ré- « gicide comme le mien; cela vous sépare un peu des « autres. » Congratulations mutuelles sur le régicide, néanmoins avec cette remarque judicieuse de Philippe, qu'il y a des choses dont il faut garder le souvenir pour ne pas les imiter.

Des républicains qui n'étaient pas de la réunion du *National* entrèrent. M. Trélat dit à Philippe: « Le peu- « ple est le maître; vos fonctions sont provisoires; il faut

« que le peuple exprime sa volonté : le consultez-vous, « oui ou non? »

M. Thiers, frappant sur l'épaule de M. Thomas et interrompant ces discours dangereux: « Monseigneur, n'est- « ce pas que voilà un beau colonel? — C'est vrai, répond « Louis-Philippe. — Qu'est-ce qu'il dit donc? s'écrie-t-on. « Nous prend-il pour un troupeau qui vient se vendre? » et l'on entend de toutes parts ces mots contradictoires: « C'est la tour de Babel! Et l'on appelle cela un Roi ci- « toyen! la République? Gouvernez donc avec des répu- « blicains! » Et M. Thiers de s'écrier: « J'ai fait là une « belle ambassade. »

Puis M. de La Fayette descendit au Palais-Royal: le citoyen faillit d'être étouffé sous les embrassements de son Roi. Toute la maison était pâmée.

Les vestes étaient aux postes d'honneur, les casquettes dans les salons, les blouses à table avec les princes et les princesses; dans le conseil, des chaises, point de fauteuils; la parole à qui la voulait; Louis-Philippe, assis entre M. de La Fayette et M. Laffitte, les bras passés sur l'épaule de l'un et de l'autre, s'épanouissait d'égalité et de bonheur.

J'aurais voulu mettre plus de gravité dans la description de ces scènes qui ont produit une grande révolution, ou, pour parler plus correctement, de ces scènes par lesquelles sera hâtée la transformation du monde; mais je les ai vues; des députés qui en étaient les acteurs ne pouvaient s'empêcher d'une certaine confusion, en me racontant de quelle manière, le 31 juillet, ils étaient allés forger — un roi.

On faisait à Henri IV, non catholique, des objections qui ne le ravalaient pas et qui se mesuraient à la hauteur même du trône: on lui remontrait « que saint Louis « n'avoit pas été canonisé à Genève, mais à Rome; que

« si le Roi n'étoit catholique, il ne tiendrait pas le pre-
« mier rang des Rois en la chrétienté; qu'il n'étoit pas
« beau que le Roi priât d'une sorte et son peuple d'une
« autre; que le Roi ne pourroit être sacré à Reims et
« qu'il ne pourroit être enterré à Saint-Denis s'il n'étoit
« catholique. »

Qu'objectait-on à Philippe avant de le faire passer au dernier tour de scrutin? On lui objectait qu'il n'était pas assez *patriote*.

Aujourd'hui que la révolution est consommée, on se regarde comme offensé lorsqu'on ose rappeler ce qui se passa au point de départ; on craint de diminuer la solidité de la position qu'on a prise, et quiconque ne trouve pas dans l'origine du fait commençant la gravité du fait accompli, est un détracteur.

Lorsqu'une colombe descendait pour apporter à Clovis l'huile sainte, lorsque les rois chevelus étaient élevés sur un bouclier, lorsque saint Louis tremblait, par sa vertu prématurée, en prononçant à son sacre le serment de n'employer son autorité que pour la gloire de Dieu et le bien de son peuple, lorsque Henri IV, après son entrée à Paris, alla se prosterner à Notre-Dame, que l'on vit ou que l'on crut voir, à sa droite, un bel enfant qui le défendait et que l'on prit pour son ange gardien, je conçois que le diadème était sacré; l'oriflamme reposait dans les tabernacles du ciel. Mais depuis que sur une place publique un souverain, les cheveux coupés, les mains liées derrière le dos, a abaissé sa tête sous le glaive, au son du tambour; depuis qu'un autre souverain, environné de la plèbe, est allé mendier des votes pour son *élection*, au bruit du même tambour, sur une autre place publique, qui conserve la moindre illusion sur la couronne? Qui croit que cette royauté meurtrie et souillée puisse encore imposer au monde? Quel homme, sentant

un peu son cœur battre, voudrait avaler le pouvoir dans ce calice de honte et de dégoût que Philippe a vidé d'un seul trait sans vomir? La monarchie européenne aurait pu continuer sa vie si l'on eût conservé en France la monarchie mère, fille d'un saint et d'un grand homme, mais on en a dispersé les semences: rien n'en renaîtra.

LE ROI QUITTE SAINT-CLOUD. — ARRIVÉE DE MADAME LA DAUPHINE A TRIANON. — CORPS DIPLOMATIQUE.

Vous venez de voir la royauté de la Grève s'avancer poudreuse et haletante sous le drapeau tricolore, au milieu de ses insolents amis; voyez maintenant la royauté de Reims se retirer à pas mesurés au milieu de ses aumôniers et de ses gardes, marchant dans toute l'exactitude de l'étiquette, n'entendant pas un mot qui ne fût un mot de respect, et révérée même de ceux qui la détestaient. Le soldat, qui l'estimait peu, se faisait tuer pour elle; le drapeau blanc, placé sur son cercueil avant d'être reployé pour jamais, disait au vent: Saluez-moi: j'étais à Ivry; j'ai vu mourir Turenne; les Anglais me connurent à Fontenoy; j'ai fait triompher la liberté sous Washington; j'ai délivré la Grèce et je flotte encore sur les murailles d'Alger!

Le 31, à l'aube du jour, à l'heure même où le duc d'Orléans, arrivé à Paris, se préparait à l'acceptation de la lieutenance générale, les gens du service de Saint-Cloud se présentèrent au bivouac du pont de Sèvres, annonçant qu'ils étaient congédiés, et que le Roi était parti à trois heures et demie du matin. Les soldats s'émurent, puis ils se calmèrent à l'apparition du Dauphin: il s'avançait à cheval, comme pour les enlever par un de ces mots qui mènent les Français à la mort ou à la victoire;

il s'arrête au front de la ligne, balbutie quelques phrases, tourne court et rentre au château. Le courage ne lui faillit pas, mais la parole. La misérable éducation de nos princes de la branche aînée depuis Louis XIV les rendait incapables de supporter une contradiction, de s'exprimer comme tout le monde, et de se mêler au reste des hommes.

Cependant les hauteurs de Sèvres et les terrasses de Bellevue se couronnaient d'hommes du peuple: on échangea quelques coups de fusil. Le capitaine qui commandait à l'avant-garde du pont de Sèvres passa à l'ennemi; il mena une pièce de canon et une partie de ses soldats aux bandes réunies sur la route du *Point du jour*. Alors les Parisiens et la garde convinrent qu'aucune hostilité n'aurait lieu jusqu'à ce que l'évacuation de Saint-Cloud et de Sèvres fût effectuée. Le mouvement rétrograde commença; les Suisses furent enveloppés par les habitants de Sèvres, jetèrent bas leurs armes, bien que dégagés presque aussitôt par les lanciers, dont le lieutenant-colonel fut blessé. Les troupes traversèrent Versailles, où la garde nationale faisait le service depuis la veille avec les grenadiers de la Rochejaquelein, l'une sous la cocarde tricolore, les autres avec la cocarde blanche. Madame la Dauphine arriva de Vichy et rejoignit la famille royale à Trianon, jadis séjour préféré de Marie-Antoinette. A Trianon, M. de Polignac se sépara de son maître.

On a dit que madame la Dauphine était opposée aux ordonnances: le seul moyen de bien juger les choses, c'est de les considérer dans leur essence; le plébéien sera toujours d'avis de la liberté, le prince inclinera toujours au pouvoir. Il ne faut leur en faire ni un crime ni un mérite; c'est leur nature. Madame la Dauphine aurait peut-être désiré que les ordonnances eussent paru dans un moment plus opportun, alors que de meilleures

précautions eussent été prises pour en garantir le succès; mais au fond elles lui plaisaient, et lui devaient plaire. Madame la duchesse de Berry en était ravie. Ces deux princesses crurent que la royauté, hors de page, était enfin affranchie des entraves que le gouvernement représentatif attache au pied du souverain.

On est étonné dans ces événements de juillet de ne pas rencontrer le corps diplomatique, lui qui n'était que trop consulté de la cour, et qui se mêlait trop de nos affaires.

Il est question deux fois des ambassadeurs étrangers dans nos derniers troubles. Un homme fut arrêté aux barrières, et le paquet dont il était porteur envoyé à l'Hôtel-de-Ville: c'était une dépêche de M. de Lowenbielm au roi de Suède. M. Baude fit remettre cette dépêche à la légation suédoise sans l'ouvrir. La correspondance de lord Stuart étant tombée entre les mains de meneurs populaires, elle lui fut pareillement renvoyée sans avoir été ouverte, ce qui fit merveille à Londres. Lord Stuart, comme ses compatriotes, adorait le désordre chez l'étranger: sa diplomatie était de la *police*, ses dépêches des *rapports*. Il m'aimait assez lorsque j'étais ministre, parce que je le traitais sans façon, et que ma porte lui était toujours ouverte; il entrait chez moi en bottes à toute heure, crotté et vêtu comme un voleur, après avoir couru sur les boulevards et chez les dames qu'il payait mal, et qui l'appelaient *Stuart*.

J'avais conçu la diplomatie sur un nouveau plan: n'ayant rien à cacher, je parlais tout haut; j'aurais montré mes dépêches au premier venu, parce que je n'avais aucun projet pour la gloire de la France que je ne fusse déterminé à accomplir en dépit de tout opposant.

J'ai dit cent fois à sir Charles Stuart en riant, et j'étais sérieux: « Ne me cherchez pas querelle: si vous me « jetez le gant, je le relève. La France ne vous a jamais

« fait la guerre avec l'intelligence de votre position; « c'est pourquoi vous nous avez battus; mais ne vous y « fiez pas[1]. »

Lord Stuart vit donc nos *troubles de juillet* dans toute cette bonne nature qui jubile de nos misères; mais les autres membres du corps diplomatique, ennemis de la cause populaire, avaient plus ou moins poussé Charles X aux ordonnances, et cependant, quand elles parurent, ils ne firent rien pour sauver le monarque; que si M. Pozzo di Borgo se montra inquiet d'un coup d'État, ce ne fut ni pour le Roi ni pour le peuple.

Deux choses sont certaines:

Premièrement, la révolution de juillet attaquait les traités de la quadruple alliance: la France des Bourbons faisait partie de cette alliance; les Bourbons ne pouvaient donc être dépossédés violemment sans mettre en péril le nouveau droit politique de l'Europe.

Secondement, dans une monarchie, les légations étrangères ne sont point accréditées auprès du *gouvernement;* elles le sont auprès du monarque. Le strict devoir de ces légations était donc de se réunir à Charles X, et de le suivre tant qu'il serait sur le sol français.

N'est-il pas singulier que le seul ambassadeur à qui cette idée soit venue ait été le représentant de Bernadotte, d'un roi qui n'appartenait pas aux vieilles familles de souverains? M. de Lœvenhielm allait entraîner le baron de Werther dans son opinion, quand M. Pozzo di Borgo s'opposa à une démarche qu'imposaient les lettres de créance et que commandait l'honneur.

Si le corps diplomatique se fût rendu à Saint-Cloud, la position de Charles X changeait: les partisans de la légitimité eussent acquis dans la Chambre élective une

[1] C'est à peu près ce que j'écrivais à M. Canning en 1823. (Voyez le *Congrès de Vérone*.)

force qui leur manqua tout d'abord; la crainte d'une guerre possible eût alarmé la classe industrielle; l'idée de conserver la paix en gardant Henri V eût entrainé dans le parti de l'enfant royal une masse considérable de populations.

M. Pozzo di Borgo s'abstint pour ne pas compromettre ses fonds à la Bourse ou chez des banquiers, et surtout pour ne pas exposer sa place. Il a joné au cinq pour cent sur le cadavre de la légitimité capétienne, cadavre qui communiquera la mort aux autres rois vivants. Il ne manquera plus dans quelque temps d'ici que d'essayer, selon l'usage, de faire passer cette faute irréparable d'un intérêt personnel pour une combinaison profonde.

Les ambassadeurs qu'on laisse trop long-temps à la même cour prennent les mœurs du pays où ils résident: charmés de vivre au milieu des honneurs, ne voyant plus les choses comme elles sont, ils craignent de laisser passer dans leurs dépêches une vérité qui pourrait amener un changement dans leur position. Autre chose est, en effet, d'être Esterhazy, Werther, Pozzo à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, ou bien LL. EE. les ambassadeurs à la cour de France. On a dit que M. Pozzo avait des rancunes contre Louis XVIII et Charles X, à propos du cordon bleu et de la pairie. On eut tort de ne pas le satisfaire; il avait rendu aux Bourbons des services, en haine de son compatriote Bonaparte. Mais si à Gand il décida la question du trône en provoquant le départ subit de Louis XVIII pour Paris, il se peut vanter qu'en empêchant le corps diplomatique de faire son devoir dans les journées de juillet, il a contribué à faire tomber de la tête de Charles X la couronne qu'il avait aidé à replacer sur le front de son frère.

Je le pense depuis longtemps, les corps diplomatiques nés dans des siècles soumis à un autre droit des gens

ne sont plus en rapport avec la société nouvelle: des gouvernements publics, des communications faciles font qu'aujourd'hui les cabinets sont à même de traiter directement ou sans autre intermédiaire que des agents consulaires, dont il faudrait accroître le nombre et améliorer le sort: car à cette heure l'Europe est industrielle. Les espions titrés, à prétentions exorbitantes, qui se mêlent de tout pour se donner une importance qui leur échappe, ne servent qu'à troubler les cabinets près desquels ils sont accrédités, et à nourrir leurs maîtres d'illusions. Charles X eut tort, de son côté, en n'invitant pas le corps diplomatique à se rendre à sa cour; mais ce qu'il voyait lui semblait un rêve; il marchait de surprise en surprise. C'est ainsi qu'il ne manda pas auprès de lui M. le duc d'Orléans; car ne se croyant en danger que du côté de la république, le péril d'une usurpation ne lui vint jamais en pensée.

RAMBOUILLET.

Charles X partit dans la soirée pour Rambouillet avec les princesses et M. le duc de Bordeaux. Le nouveau rôle de M. le duc d'Orléans fit naître dans la tête du Roi les premières idées d'abdication. Monsieur le Dauphin, toujours à l'arrière-garde, mais ne se mêlant point aux soldats, leur fit distribuer à Trianon ce qui restait de vin et de comestibles.

A huit heures et un quart du soir, les divers corps se mirent en marche. Là expira la fidélité du 5e léger. Au lieu de suivre le mouvement, il revint à Paris: on rapporta son drapeau à Charles X, qui refusa de le recevoir, comme il avait refusé de recevoir celui du 50e.

Les brigades étaient dans la confusion, les armes mêlées; la cavalerie dépassait l'infanterie et faisait ses haltes à part. A minuit, le 31 juillet expirant, on s'arrêta à Trappes. Le Dauphin coucha dans une maison en arrière de ce village.

Le lendemain, 1er août, il partit pour Rambouillet, laissant les troupes bivouaquées à Trappes. Celles-ci levèrent leur camp à onze heures. Quelques soldats, étant allés acheter du pain dans les hameaux, furent massacrés.

Arrivée à Rambouillet, l'armée fut cantonnée autour du château.

Dans la nuit du 1er au 2 août, trois régiments de la grosse cavalerie reprirent le chemin de leurs anciennes garnisons. On croit que le général Bordesoulle, commandant la grosse cavalerie de la garde, avait fait sa capitulation à Versailles. Le 2e de grenadiers partit aussi le 2 au matin, après avoir renvoyé ses guidons chez le Roi. Le Dauphin rencontra ces grenadiers déserteurs; ils se formèrent en bataille pour rendre les honneurs au prince, et continuèrent leur chemin. Singulier mélange d'infidélité et de bienséance! Dans cette révolution des trois journées, personne n'avait de passion; chacun agissait selon l'idée qu'il s'était faite de son droit ou de son devoir: le droit conquis, le devoir rempli, nulle inimitié comme nulle affection ne restait; l'un craignait que le droit ne l'entraînât trop loin, l'autre que le devoir ne dépassât les bornes. Peut-être n'est-il arrivé qu'une fois, et peut-être n'arrivera-t-il plus, qu'un peuple se soit arrêté devant sa victoire, et que des soldats qui avaient défendu un roi, tant qu'il avait paru vouloir se battre, lui aient remis leurs étendards avant de l'abandonner. Les ordonnances avaient affranchi le peuple de son serment; la retraite, sur le champ de bataille, affranchit le grenadier de son drapeau.

OUVERTURE DE LA SESSION, LE 3 AOUT. — LETTRE DE CHARLES X A MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS.

Charles X se retirant, les républicains reculant, rien n'empêchait la monarchie élue d'avancer. Les provinces, toujours moutonnières et esclaves de Paris, à chaque mouvement du télégraphe ou à chaque drapeau tricolore perché sur le haut d'une diligence, criaient: Vive Philippe, ou: Vive la Révolution!

L'ouverture de la session fixée au 3 août, les pairs se transportèrent à la Chambre des députés: je m'y rendis, car tout était encore provisoire. Là fut représenté un autre acte de mélodrame: le trône resta vide et l'anti-Roi s'assit à côté. On eût dit du chancelier ouvrant par procuration une session du parlement anglais, en l'absence du souverain.

Philippe parla de la funeste nécessité où il s'était trouvé d'accepter la lieutenance générale pour nous sauver tous, de la révision de l'article 14 de la Charte, de la liberté que lui, Philippe, portait dans son cœur et qu'il allait faire déborder sur nous, comme la paix sur l'Europe. Jongleries de discours et de constitution répétées à chaque phase de notre histoire, depuis un demi-siècle. Mais l'attention devint très-vive quand le prince fit cette déclaration:

« Messieurs les pairs et messieurs les députés,

« Aussitôt que les deux Chambres seront constituées, « je ferai porter à votre connaissance l'acte d'abdication « de S. M. le Roi Charles X. Par ce même acte, Louis-« Antoine de France, Dauphin, renonce également à ses « droits. Cet acte a été remis entre mes mains hier, 2 août, « à onze heures du soir. J'en ordonne ce matin le dépôt

« dans les archives de la Chambre des pairs, et je le fais « insérer dans la partie officielle du *Moniteur*. »

Par une misérable ruse et une lâche réticence, le duc d'Orléans supprime ici le nom de Henri V, en faveur duquel les deux rois avaient abdiqué. Si à cette époque chaque Français eût pu être consulté individuellement, il est probable que la majorité se fût prononcée en faveur de Henri V; une partie des républicains même l'aurait accepté, en lui donnant La Fayette pour mentor. Le germe de la légitimité resté en France, les deux vieux rois allant finir leurs jours à Rome, aucune des difficultés qui entourent une usurpation et qui la rendent suspecte aux divers partis n'aurait existé. L'adoption des cadets de Bourbon était non-seulement un péril, c'était un contre-sens politique: la France nouvelle est républicaine; elle ne veut point de roi, du moins elle ne veut point un roi de la vieille race. Encore quelques années, nous verrons ce que deviendront nos libertés et ce que sera cette paix dont le monde se doit réjouir. Si l'on peut juger de la conduite du nouveau personnage élu, par ce que l'on connaît de son caractère, il est présumable que ce prince ne croira pouvoir conserver sa monarchie qu'en opprimant au dedans et en rampant au dehors.

Le tort réel de Louis-Philippe n'est pas d'avoir accepté la couronne (acte d'ambition dont il y a des milliers d'exemples et qui n'attaque qu'une institution politique); son véritable délit est d'avoir été tuteur infidèle, d'avoir dépouillé *l'enfant* et *l'orphelin*, délit contre lequel l'Écriture n'a pas assez de malédictions: or, jamais la *justice morale* (qu'on la nomme fatalité ou Providence, je l'appelle, moi, conséquence inévitable du mal) n'a manqué de punir les infractions à la *loi morale*.

Philippe, son gouvernement, tout cet ordre de choses impossibles et contradictoires, périra, dans un temps plus

ou moins retardé par des cas fortuits, par des complications d'intérêts intérieurs et extérieurs, par l'apathie et la corruption des individus, par la légèreté des esprits, l'indifférence et l'effacement des caractères; mais, quelle que soit la durée du régime actuel, elle ne sera jamais assez longue pour que la branche d'Orléans puisse pousser de profondes racines.

Charles X, apprenant les progrès de la révolution, n'ayant rien dans son âge et dans son caractère de propre à arrêter ces progrès, crut parer le coup porté à sa race en abdiquant avec son fils, comme Philippe l'annonça aux députés. Dès le premier août il avait écrit un mot approuvant l'ouverture de la session, et, comptant sur le sincère attachement de son cousin le duc d'Orléans, il le nommait, de son côté, lieutenant général du royaume. Il alla plus loin le 2, car il ne voulait plus que s'embarquer et demandait des commissaires pour le protéger jusqu'à Cherbourg. Ces appariteurs ne furent point reçus d'abord par la maison militaire. Bonaparte eut aussi pour gardes des commissaires, la première fois russes, la seconde fois français; mais il ne les avait pas demandés.

Voici la lettre de Charles X:

« Rambouillet, ce 2 août 1830.

« Mon cousin, je suis trop profondément peiné des maux « qui affligent ou qui pourraient menacer mes peuples « pour n'avoir pas cherché un moyen de les prévenir. « J'ai donc pris la résolution d'abdiquer la couronne en « faveur de mon petit-fils le duc de Bordeaux.

« Le Dauphin, qui partage mes sentiments, renonce « aussi à ses droits en faveur de son neveu.

« Vous aurez donc, par votre qualité de lieutenant gé- « néral du royaume, à faire proclamer l'avénement de

« Henri V à la couronne. Vous prendrez d'ailleurs tou-
« tes les mesures qui vous concernent pour régler les « formes du gouvernement pendant la minorité du nou- « veau roi. Ici je me borne à faire connaître ces dispo- « sitions; c'est un moyen d'éviter encore bien des maux.

« Vous communiquerez mes intentions au corps di- « plomatique, et vous me ferez connaître le plus tôt pos- « sible la proclamation par laquelle mon petit fils sera « reconnu roi sous le nom de Henri V.....

« Je vous renouvelle, mon cousin, l'assurance des sen- « timents avec lesquels je suis votre affectionné cousin.

« CHARLES. »

Si M. le duc d'Orléans eût été capable d'émotion ou de remords, cette signature: *Votre affectionné cousin*, n'aurait-elle pas dû le frapper au cœur? On doutait si peu à Rambouillet de l'efficacité des abdications, que l'on préparait le jeune prince à son voyage: la cocarde tricolore, son égide, était déjà façonnée par les mains des plus grands zélateurs des ordonnances. Supposez que madame la duchesse de Berri, partie subitement avec son fils, se fût présentée à la Chambre des députés au moment où M. le duc d'Orléans y prononçait le discours d'ouverture, il restait deux chances; chances périlleuses! mais du moins, une catastrophe arrivant, l'enfant enlevé au ciel n'aurait pas traîné de misérables jours en terre étrangère.

Mes conseils, mes vœux, mes cris, furent impuissants; je demandais en vain Marie-Caroline: La mère de Bayard, prêt à quitter le château paternel, « ploroit, » dit le Loyal serviteur. « La bonne gentil femme sortit par le « derrière de la tour, et fit venir son fils auquel elle dit « ces paroles: « Pierre, mon ami, soyez doux et cour- « tois en ostant de vous tout orgueil; *soyez humble et*

« *servіable à toutes gens; soyez loyal en faicts et dits;*
« *soyez secourable aux pauvres veufves et orphelins, et*
« *Dieu le vous guerdonnera*... Alors la bonne dame tira
« hors de sa manche une petite boursette en laquelle
« avoit seulement six écus en or et un en monnoie quelle
« donna à son fils. »

Le chevalier sans peur et sans reproche partit avec six écus d'or dans une petite boursette pour devenir le plus brave et le plus renommé des capitaines. Henri, qui n'a peut-être pas six écus d'or, aura bien d'autres combats à rendre; il faudra qu'il lutte contre le malheur, champion difficile à terrasser. Glorifions les mères qui donnent de si tendres et de si bonnes leçons à leurs fils! Bénie donc soyez-vous, ma mère, de qui je tiens ce qui peut avoir honoré et discipliné ma vie.

Pardon de tous ces souvenirs: mais peut-être la tyrannie de ma mémoire, en faisant entrer le passé dans le présent, ôte à celui-ci une partie de ce qu'il a de misérable.

Les trois commissaires députés vers Charles X étaient MM. de Schonen, Odilon Barrot et le maréchal Maison. Renvoyés par les postes militaires, ils reprirent la route de Paris. Un flot populaire les reporta vers Rambouillet.

DÉPART DU PEUPLE POUR RAMBOUILLET. — FUITE DU ROI. RÉFLEXIONS.

Le bruit se répandit le 2 au soir à Paris que Charles X refusait de quitter Rambouillet jusqu'à ce que son petit-fils eût été reconnu. Une multitude s'assembla le 3 au matin aux Champs-Élysées, criant: « A Rambouillet! « à Rambouillet! Il ne faut pas qu'un seul Bourbon en

« réchappe. » Des hommes riches se trouvaient mêlés à ces groupes, mais, le moment arrivé, ils laissèrent partir la *canaille*, à la tête de laquelle se plaça le général Pajol, qui prit le colonel Jacqueminot pour son chef d'état-major. Les commissaires qui revenaient ayant rencontré les éclaireurs de cette colonne retournèrent sur leurs pas et furent introduits alors à Rambouillet. Le Roi les questionna alors sur la force des insurgés, puis, s'étant retiré, il fit appeler Maison, qui lui devait sa fortune et le bâton de maréchal : « Maison, je vous demande sur « l'honneur de me dire, foi de soldat, si ce que les com-« missaires ont raconté est vrai? » Le maréchal répondit: « Ils ne vous ont dit que la moitié de la vérité. »

Il restait encore, le 3 août, à Rambouillet, trois mille cinq cents hommes de l'infanterie de la garde, quatre régiments de cavalerie légère, formant vingt escadrons, et présentant deux mille hommes. La maison militaire, gardes du corps, etc., cavalerie et infanterie, se montait à treize cents hommes; en tout huit mille huit cents hommes, sept batteries attelées et composées de quarante-deux pièces de canon. A dix heures du soir on fait sonner le boute-selle; tout le camp se met en route pour Maintenon, Charles X et sa famille marchant au milieu de la colonne funèbre qu'éclairait à peine la lune voilée.

Et devant qui se retirait-on? Devant une troupe presque sans armes, arrivant en omnibus, en fiacres, en petes voitures de Versailles et de Saint-Cloud. Le général Pajol se croyait bien perdu lorsqu'il fut forcé de se mettre à la tête de cette multitude, laquelle, après tout, ne s'élevait pas au delà de quinze mille individus, avec l'adjonction des Rouennais arrivés. La moitié de cette troupe restait sur les chemins. Quelques jeunes gens exaltés, vaillants et généreux, mêlés à ce ramas, se seraient sa-

crifiés: le reste se fût probablement dispersé. Dans les champs de Rambouillet, en rase campagne, il eût fallu aborder le feu de la ligne et de l'artillerie; une victoire, selon toutes les apparences, eût été remportée. Entre la victoire du peuple à Paris et la victoire du Roi à Rambouillet, des négociations se seraient établies.

Quoi! parmi tant d'officiers, il ne s'en est pas trouvé un assez résolu pour se saisir du commandement au nom de Henri V? Car, après tout, Charles X et le Dauphin n'étaient plus Rois!

Ne voulait-on pas combattre: que ne se retirait-on à Chartres? Là on eût été hors de l'atteinte de la populace de Paris; encore mieux à Tours, en s'appuyant sur des provinces légitimistes. Charles X demeuré en France, la majeure partie de l'armée serait demeurée fidèle. Les camps de Boulogne et Lunéville étaient levés et marchaient à son secours. Mon neveu, le comte Louis, amenait son régiment, le 4me chasseurs, qui ne se débanda qu'en apprenant la retraite de Rambouillet. M. de Chateaubriand fut réduit à escorter sur un *pony* le monarque jusqu'au lieu de son embarcation. Si, rendu dans une ville, à l'abri d'un premier coup de main, Charles X eût convoqué les deux Chambres, plus de la moitié de ces Chambres aurait obéi. Casimir Périer, le général Sébastiani et cent autres avaient attendu, s'étaient débattus contre la cocarde tricolore; ils redoutaient les périls d'une révolution populaire: que dis-je? le lieutenant général du royaume, mandé par le Roi et ne voyant pas la bataille gagnée, se serait dérobé à ses partisans et conformé à l'injonction royale. Le corps diplomatique, qui ne fit pas son devoir, l'eût fait alors en se rangeant autour du monarque. La République, installée à Paris au milieu de tous les désordres, n'aurait pas duré un mois en face d'un gouvernement régulier constitution-

nel, établi ailleurs. Jamais on ne perdit la partie à si beau jeu, et quand on l'a perdue de la sorte, il n'y a plus de revanche: allez donc parler de liberté aux citoyens et d'honneur aux soldats après les ordonnances de juillet et la retraite de Saint-Cloud !

Viendra peut-être le temps, quand une société nouvelle aura pris la place de l'ordre social actuel, que la guerre paraîtra une monstrueuse absurdité, que le principe même n'en sera plus compris; mais nous n'en sommes pas là. Dans les querelles armées, il y a des philantropes qui distinguent les espèces et sont prêts à se trouver mal au seul nom de *guerre civile*: « Des com- « patriotes qui se tuent! des frères, des pères, des fils « en face les uns des autres! » Tout cela est fort triste, sans doute; cependant un peuple s'est souvent retrempé et régénéré dans les discordes intestines. Il n'a jamais péri par une guerre civile, et il a souvent disparu dans des guerres étrangères. Voyez ce qu'était l'Italie au temps de ses divisions, et voyez ce qu'elle est aujourd'hui. Il est déplorable d'être obligé de ravager la propriété de son voisin, de voir ses foyers ensanglantés par ce voisin; mais, franchement, est-il beaucoup plus humain de massacrer une famille de paysans allemands que vous ne connaissez pas, qui n'a eu avec vous de discussion d'aucune nature, que vous volez, que vous tuez sans remords, dont vous déshonorez en sûreté de conscience les femmes et les filles, parce que *c'est la guerre?* Quoi qu'on en dise, les guerres civiles sont moins injustes, moins révoltantes et plus naturelles que les guerres étrangères, quand celles-ci ne sont pas entreprises pour sauver l'indépendance nationale. Les guerres civiles sont fondées au moins sur des outrages individuels, sur des aversions avouées et reconnues; ce sont des duels avec des seconds, où les adversaires savent pourquoi ils ont

l'épée à la main. Si les passions ne justifient pas le mal, elles l'excusent, elles l'expliquent, elles font concevoir pourquoi il existe. La guerre étrangère, comment est-elle justifiée? Des nations s'égorgent ordinairement parce qu'un roi s'ennuie, qu'un ambitieux se veut élever, qu'un ministre cherche à supplanter un rival. Il est temps de faire justice de ces vieux lieux communs de sensiblerie, plus convenables aux poëtes qu'aux historiens: Thucydide, César, Tite Live se contentent d'un mot de douleur et passent.

La guerre civile, malgré ses calamités, n'a qu'un danger réel: si les factions ont recours à l'étranger ou si l'étranger, profitant des divisions d'un peuple, attaque ce peuple; la conquête pourrait être le résultat d'une telle position. La Grande-Bretagne, l'Ibérie, la Grèce constantinopolitaine, de nos jours la Pologne, nous offrent des exemples qu'on ne doit pas oublier. Toutefois, pendant la Ligue, les deux partis appelant à leur aide des Espagnols et des Anglais, des Italiens et des Allemands, ceux-ci se contre-balancèrent et ne dérangèrent point l'equilibre que les Français armés maintenaient entre eux.

Charles X eut tort d'employer les baïonnettes au soutien des ordonnances; ses ministres ne peuvent se justifier d'avoir fait, par obéissance ou non, couler le sang du peuple et des soldats, sans qu'aucune haine les divisât, de même que les terroristes de théorie reproduiraient volontiers le système de la terreur lorsqu'il n'y a plus de terreur. Mais Charles X eut tort aussi de ne pas accepter la guerre lorsque, après avoir cédé sur tous les points, on la lui apportait. Il n'avait pas le droit, après avoir attaché le diadème au front de son petit-fils, de dire à ce nouveau Joas: « Je t'ai fait monter au « trône pour te traîner dans l'exil, pour qu'infortuné, « banni, tu portes le poids de mes ans, de ma proscrip-

« tion et de mon sceptre. » Il ne fallait pas au même instant donner à Henri V une couronne et lui ôter la France. En le faisant Roi, on l'avait condamné à mourir sur le sol où s'est mêlée la poussière de saint Louis et de Henri IV.

Au surplus, après ce bouillonnement de mon sang, je reviens à ma raison, et je ne vois plus dans ces choses que l'accomplissement des destins de l'humanité. La cour, triomphante par les armes, eût détruit les libertés publiques; elle n'en aurait pas moins été écrasée un jour; mais elle eût retardé le développement de la société pendant quelques années; tout ce qui avait compris la monarchie d'une manière large eût été persécuté par la congrégation rétablie. En dernier résultat, les évènements ont suivi la pente de la civilisation. Dieu fait les hommes puissants conformes à ses desseins secrets : il leur donne les défauts qui les perdent quand ils doivent être perdus, parce qu'il ne veut pas que des qualités mal appliquées par une fausse intelligence s'opposent aux décrets de sa providence.

PALAIS-ROYAL. — CONVERSATIONS. — DERNIÈRE TENTATION POLITIQTE. — M. DE SAINT-AULAIRE.

La famille royale, en se retirant, réduisait mon rôle à moi-même. Je ne songeais plus qu'à ce que je serais appelé à dire à la Chambre des pairs. Écrire était impossible : si l'attaque fût venue des ennemis de la couronne; si Charles X eût été renversé par une conspiration du dehors, j'aurais pris la plume, et, m'eût-on laissé l'indépendance de la pensée, je me serais fait fort de rallier un immense parti autour des débris du trône; mais l'attaque était descendue de la couronne; les ministres

avaient violé les deux principales libertés; ils avaient rendu la royauté parjure, non d'intention sans doute, mais de fait; par cela même ils m'avaient enlevé ma force. Que pouvais-je hasarder en faveur des ordonnances ? Comment aurais-je pu vanter encore la sincérité, la candeur, la chevalerie de la monarchie légitime? Comment aurais-je pu dire qu'elle était la plus forte garantie de nos intérêts, de nos lois et de notre indépendance? Champion de la vieille royauté, cette royauté m'arrachait mes armes et me laissait nu devant mes ennemis.

Je fus donc tout étonné quand, réduit à cette faiblesse, je me vis recherché par la nouvelle royauté. Charles X avait dédaigné mes services; Philippe fit un effort pour m'attacher à lui. D'abord M. Arago me parla avec élévation et vivacité de la part de madame Adélaïde; ensuite le comte Anatole de Montesquiou vint un matin chez madame Récamier, et m'y rencontra. Il me dit que madame la duchesse d'Orléans et monsieur le duc d'Orléans seraient charmés de me voir, si je voulais aller au Palais-Royal. On s'occupait alors de la déclaration qui devait transformer la lieutenance générale du royaume en royauté. Peut-être, avant que je me prononçasse, S. A. R. avait-elle jugé à propos d'essayer d'affaiblir mon opposition. Elle pouvait aussi penser que je me regardais comme dégagé par la fuite des trois rois.

Ces ouvertures de M. de Montesquiou me surprirent. Je ne les repoussai cependant pas; car, sans me flatter d'un succès, je pensai que je pouvais faire entendre des vérités utiles. Je me rendis au Palais-Royal avec le chevalier d'honneur de la reine future. Introduit par l'entrée qui donne sur la rue de Valois, je trouvai madame la duchesse d'Orléans et madame Adélaïde dans leurs petits appartements. J'avais eu l'honneur de leur être présenté autrefois. Madame la duchesse d'Orléans me fit

asseoir auprès d'elle, et sur-le-champ elle me dit: « Ah ! « monsieur de Chateaubriand, nous sommes bien mal- « heureux ! Si tous les partis voulaient se réunir, peut- « être pourrait-on encore se sauver. Que pensez-vous « de tout cela?

« — Madame, répondis-je, rien n'est si aisé: Char- « les X et monsieur le Dauphin ont abdiqué: Henri est « maintenant le Roi; monseigneur le duc d'Orléans est « lieutenant général du royaume: qu'il soit régent pen- « dant la minorité de Henri V, et tout est fini.

« — Mais, Monsieur de Chateaubriand, le peuple est « très-agité; nous tomberons dans l'anarchie.

« Madame, oserai-je vous demander quelle est l'inten- « tion de monseigneur le duc d'Orléans? Acceptera-t-il « la couronne si on la lui offre? »

Les deux princesses hésitèrent à répondre. Madame la duchesse d'Orléans repartit après un moment de silence:

« Songez, monsieur de Chateaubriand, aux malheurs « qui peuvent arriver. Il faut que tous les honnêtes gens « s'entendent pour nous sauver de la République. A « Rome, monsieur de Chateaubriand, vous pourriez ren- « dre de si grands services, ou même ici, si vous ne vou- « liez plus quitter la France!

« — Madame n'ignore pas mon dévouement au jeune « Roi et à sa mère?

« — Ah! monsieur de Chateaubriand, ils vous ont si « bien traité!

« — Votre Altesse Royale ne voudrait pas que je dé- « mentisse toute ma vie.

« Monsieur de Chateaubriand, vous ne connaissez pas « ma nièce: elle est si légère!... pauvre Caroline!... Je « vais envoyer chercher M. le duc d'Orléans, il vous « persuadera mieux que moi. »

La princesse donna des ordres, et Louis-Philippe arriva au bout d'un demi-quart d'heure. Il était mal vêtu et avait l'air extrêmement fatigué. Je me levai, et le lieutenant général du royaume en m'abordant:

« — Madame la duchesse d'Orléans a dû vous dire « combien nous sommes malheureux. »

Et sur-le-champ il fit une idylle sur le bonheur dont il jouissait à la campagne, sur la vie tranquille et selon ses goûts qu'il passait au milieu de ses enfants. Je saisis le moment d'une pose entre deux strophes pour prendre à mon tour respectueusement la parole, et pour répéter à peu près ce que j'avais dit aux princesses.

« — Ah! s'écria-t-il, c'est là mon désir! Combien je « serais satisfait d'être le tuteur et le soutien de cet en- « fant! Je pense tout comme vous, monsieur de Chateau- « briand: prendre le duc de Bordeaux serait certaine- « ment ce qu'il y aurait de mieux à faire. Je crains seu- « lement que les événements ne soient plus forts que « nous. — Plus forts que nous, monseigneur? N'êtes- « vous pas investi de tous les pouvoirs? Allons rejoin- « dre Henri V; appelez auprès de vous hors de Paris « les Chambres et l'armée. Sur le seul bruit de votre « départ, toute cette effervescence tombera, et l'on cher- « chera un abri sous votre pouvoir éclairé et pro- « tecteur. »

Pendant que je parlais, j'observais Philippe. Mon conseil le mettait mal à l'aise; je lus écrit sur son front le désir d'être Roi. « Monsieur de Chateaubriand, me dit- « il sans me regarder, la chose est plus difficile que vous « ne le pensez; cela ne va pas comme cela. Vous ne sa- « vez pas dans quel péril nous sommes. Une bande fu- « rieuse peut se porter contre les Chambres aux der- « niers excès, et nous n'avons rien encore pour nous « défendre. »

Cette phrase échappée à M. le duc d'Orléans me fit plaisir parce qu'elle me fournissait une réplique péremptoire. « Je conçois cet embarras, monseigneur; mais « il y a un moyen sûr de l'écarter. Si vous ne croyez « pas pouvoir rejoindre Henri V comme je le proposais « tout à l'heure, vous pouvez prendre une autre route. « La session va s'ouvrir: quelle que soit la première pro- « position qui sera faite par les députés, déclarez que « la Chambre actuelle n'a pas les pouvoirs nécessaires « (ce qui est la vérité pure) pour disposer de la forme « du gouvernement; dites qu'il faut que la France soit « consultée, et qu'une nouvelle assemblée soit élue avec « des pouvoirs *ad hoc* pour décider une aussi grande « question. Votre Altesse Royale se mettra de la sorte « dans la position la plus populaire; le parti républi- « cain, qui fait aujourd'hui votre danger, vous portera « aux nues. Dans les deux mois qui s'écouleront jus- « qu'à l'arrivée de la nouvelle législature, vous organi- « serez la garde nationale; tous vos amis et les amis du « jeune Roi travailleront avec vous dans les provinces. « Laissez venir alors les députés, laissez se plaider pu- « bliquement à la tribune la cause que je défends. Cette « cause, favorisée en secret par vous, obtiendra l'immense « majorité des suffrages. Le moment d'anarchie étant « passé, vous n'aurez plus rien à craindre de la violence « des républicains. Je ne vois pas même qu'il soit très-dif- « ficile d'attirer à vous le général La Fayette et M. Laffitte. « Quel rôle pour vous, monseigneur! vous pouvez régner « quinze ans sous le nom de votre pupille; dans quinze « ans l'âge du repos sera arrivé pour nous tous; vous « aurez eu la gloire unique dans l'histoire d'avoir pu « monter au trône et de l'avoir laissé à l'héritier légi- « time; en même temps vous aurez élevé cet enfant dans « les lumières du siècle, et vous l'aurez rendu capable

« de régner sur la France: une de vos filles pourrait « un jour porter le sceptre avec lui. »

Philippe promenait ses regards vaguement au-dessus de sa tête: « Pardon, me dit-il, monsieur de Chateau-« briand; j'ai quitté pour m'entretenir avec vous une « députation auprès de laquelle il faut que je retourne. « Madame la duchesse d'Orléans vous aura dit combien « je serais heureux de faire ce que vous pourriez dé-« sirer; mais, croyez-le bien, c'est moi qui retiens seul « une foule menaçante. Si le parti royaliste n'est pas « massacré il ne doit sa vie qu'à mes efforts.

« — Monseigneur, répondis-je à cette déclaration si « inattendue et si loin du sujet de notre conversation, « j'ai vu des massacres: ceux qui ont passé à travers la « révolution sont aguerris. Les moustaches grises ne se « laissent pas effrayer par les objets qui font peur aux « conscrits. »

S. A. R. se retira, et j'allai retrouver mes amis:

« Eh bien? s'écrièrent-ils.

« — Eh bien, il veut être Roi.

« — Et madame la duchesse d'Orléans?

« — Elle veut être Reine.

« Ils vous l'ont dit?

« — L'un m'a parlé de bergeries, l'autre des périls « qui menaçaient la France et de la légèreté de la *pauvre* « *Caroline*; tous deux ont bien voulu me faire entendre « que je pourrais leur être utile, et ni l'un ni l'autre ne « m'a regardé en face. »

Madame la duchesse d'Orléans désira me voir encore une fois. M. le duc d'Orléans ne vint pas se mêler à cette conversation. Madame Adélaïde s'y trouva comme à la première. Madame la duchesse d'Orléans s'expliqua plus clairement sur les faveurs dont monseigneur le duc d'Orléans se proposait de m'honorer. Elle eut la

bonté de me rappeler ce qu'elle nommait ma puissance sur l'opinion, les sacrifices que j'avais faits, l'aversion que Charles X et sa famille m'avaient toujours montrée, malgré mes services. Elle me dit que si je voulais rentrer au ministère des affaires étrangères, S. A. R. se ferait un grand bonheur de me réintégrer dans cette place; mais que j'aimerais peut-être mieux retourner à Rome, et qu'elle (madame la duchesse d'Orléans) me verrait prendre ce dernier parti avec un extrême plaisir, dans l'intérêt de notre sainte religion.

« Madame, répondis-je sur-le-champ avec une sorte « de vivacité, je vois que le parti de monsieur le duc « d'Orléans est pris, qu'il en a pesé les conséquences, « qu'il a vu les années de misères et de périls divers « qu'il aura à traverser; je n'ai donc plus rien à dire. Je ne « viens point ici pour manquer de respect au sang des « Bourbons; je ne dois, d'ailleurs, que de la reconnais- « sance aux bontés de *madame*. Laissant donc de côté « les grandes objections, les raisons puisées dans les « principes et les évènements, je supplie V. A. R. de con- « sentir à m'entendre en ce qui me touche.

« Elle a bien voulu me parler de ce qu'elle appelle « ma puissance sur l'opinion. Eh bien! si cette puissance « est réelle, elle n'est fondée que sur l'estime publique; « or, je la perdrais, cette estime, au moment où je chan- « gerais de drapeau. Monsieur le duc d'Orléans aurait cru « acquérir un appui, et il n'aurait à son service qu'un « misérable faiseur de phrases, qu'un parjure dont la « voix ne serait plus écoutée, qu'un renégat à qui cha- « cun aurait le droit de jeter de la boue et de cracher « au visage. Aux paroles incertaines qu'il balbutierait en « faveur de Louis-Philippe, on lui opposerait les volu- « mes entiers qu'il a publiés en faveur de la famille « tombée. N'est-ce pas moi, madame, qui ai écrit la bro-

« chure *De Bonaparte et des Bourbons*, les articles sur « *l'arrivée de Louis XVIII à Compiègne*, le *Rapport* « *dans le conseil du Roi à Gand*, *l'Histoire de la vie et de* « *la mort de M. le duc de Berry?* Je ne sais s'il y a une « seule page de moi où le nom de mes anciens Rois ne se « trouve pour quelque chose, et où il ne soit environné « de mes protestations d'amour et de fidélité; chose qui « porte un caractère d'attachement individuel d'autant « plus remarquable, que *madame* sait que je ne crois « pas aux Rois. A la seule pensée d'une désertion le « rouge me monte au visage; j'irais le lendemain me « jeter dans la Seine. Je supplie *madame* d'excuser la « vivacité de mes paroles; je suis pénétré de ses bon- « tés; j'en garderai un profond et reconnaissant souvenir, « mais elle ne voudrait pas me déshonorer: plaignez-moi, « madame, plaignez-moi! »

J'étais resté debout et, m'inclinant, je me retirai. Mademoiselle d'Orléans n'avait pas prononcé un mot. Elle se leva et, en s'en allant, elle me dit: « Je ne vous plains pas, monsieur de Chateaubriand, je ne vous plains pas! » Je fus étonné de ce peu de mots et de l'accent aves lequel ils furent prononcés.

Voilà ma dernière tentation politique; j'aurais pu me croire un juste selon Saint-Hilaire, car il affirme que les hommes sont exposés aux entreprises du diable en raison de leur sainteté: *Victoria ei est magis, exacta de sanctis:* « sa victoire est plus grande remportée sur des saints. » Mes refus étaient d'une dupe; où est le public pour les juger? n'aurais-je pas pu me ranger au nombre de ces hommes, fils vertueux de la terre, qui servent le *pays* avant tout? Malheureusement, je ne suis pas une créature du présent, et je ne veux point capituler avec la fortune. Il n'y a rien de commun entre moi et Cicéron; mais sa fragilité n'est pas une excuse: la po-

stérité n'a pu pardonner un moment de faiblesse à un grand homme pour un autre grand homme; que serait-ce que ma pauvre vie perdant son seul bien, son intégrité, pour Louis-Philippe d'Orléans?

Le soir même de cette dernière conversation au Palais-Royal, je rencontrai chez madame Récamier M. de Saint-Aulaire. Je ne m'amusai point à lui demander son secret, mais il me demanda le mien. Il débarquait de la campagne encore tout chaud des événements qu'il avait lus: « Ah! s'écria-t-il, que je suis aise de vous voir! voilà « de belle besogne! J'espère que nous autres, au Luxem- « bourg, nous ferons notre devoir. Il serait curieux que « les pairs disposassent de la couronne de Henri V! « J'en suis bien sûr, vous ne me laisserez pas seul à la « tribune. »

Comme mon parti était pris, j'étais fort calme; ma réponse parut froide à l'ardeur de M. de Saint-Aulaire. Il sortit, vit ses amis, et me laissa seul à la tribune: vivent les gens d'esprit, à cœur léger et à tête frivole!

DERNIER SOUPIR DU PARTI RÉPUBLICAIN.

Le parti républicain se débattait encore sous les pieds des amis qui l'avaient trahi. Le 6 août, une députation de vingt membres désignés par le comité central des douze arrondissements de Paris se présenta à la Chambre des députés pour lui remettre une adresse que le général Thiars et M. Dury-Dufresne escamotèrent à la bénévole députation. Il était dit dans cette adresse: « que « la nation ne pouvait reconnaître comme pouvoir con- « stitutionnel, ni une Chambre élective nommée durant « l'existence et sous l'influence de la royauté qu'elle a « renversée, ni une Chambre aristocratique, dont l'in-

« stitution est en opposition directe avec les principes « qui ont mis (à elle, la nation,) les armes à la main; « que le comité central des douze arrondissements n'ac« cordant, comme nécessité révolutionnaire, qu'un pou« voir de fait et très-provisoire à la Chambre des dépu« tés actuels, pour aviser à toute mesure d'urgence, « appelle de tous ses vœux l'élection libre et populaire « de mandataires qui représentent réellement les besoins « du peuple; que les assemblées primaires seules peu« vent amener ce résultat. S'il en était autrement, la na« tion frapperait de nullité tout ce qui tendrait à la « gêner dans l'exercice de ses droits. »

Tout cela était la pure raison, mais le lieutenant général du royaume aspirait à la couronne, et les peurs et les ambitions avaient hâte de la lui donner. Les plébéiens d'aujourd'hui voulaient une révolution et ne savaient pas la faire; les Jacobins, qu'ils ont pris pour modèles, auraient jeté à l'eau les hommes du Palais-Royal et les bavards des deux Chambres. M. de La Fayette était réduit à des désirs impuissants: heureux d'avoir fait revivre la garde nationale, il se laissa jouer comme un vieux maillot par Philippe, dont il croyait être la nourrice; il s'engourdit dans cette félicité. Le vieux général n'était plus que la liberté endormie, comme la république de 1793 n'était plus qu'une tête de mort.

La vérité est qu'une Chambre sans mandat et tronquée n'avait aucun droit de disposer de la couronne: ce fut une Convention exprès réunie, formée de la chambre des lords et d'une chambre des communes nouvellement élue, qui disposa du trône de Jacques second. Il est encore certain que ce *croupion* de la Chambre des députés, que ces 221, imbus sous Charles X des traditions de la monarchie héréditaire, n'apportaient aucune disposition propre à la monarchie élective; ils l'arrêtent

dès son début, et la forcent de rétrograder vers des principes de quasi-legitimité. Ceux qui ont forgé l'épée de la nouvelle royauté ont introduit dans sa lame une paille qui tôt ou tard la fera éclater.

———

JOURNÉE DU 7 AOUT. — SÉANCE A LA CHAMBRE DES PAIRS. — MON DISCOURS. — JE SORS DU PALAIS DU LUXEMBOURG POUR N'Y PLUS RENTRER. — MES DÉMISSIONS.

Le 7 août est un jour mémorable pour moi; c'est celui où j'ai eu le bonheur de terminer ma carrière politique comme je l'avais commencée; bonheur assez rare aujourd'hui pour qu'on puisse s'en réjouir. On avait apporté à la Chambre des pairs la déclaration de la Chambre des députés concernant la vacance du trône. J'allai m'asseoir à ma place dans le plus haut rang des fauteuils, en face du président. Les pairs me semblèrent à la fois affairés et abattus. Si quelques-uns portaient sur leur front l'orgueil de leur prochaine infidélité, d'autres y portaient la honte des remords qu'ils n'avaient pas le courage d'écouter. Je me disais, en regardant cette triste assemblée: « Quoi! ceux qui ont reçu les bienfaits de Charles X dans sa prospérité vont le déserter dans son infortune! Ceux dont la mission spéciale était de défendre le trône héréditaire, ces hommes de cour qui vivaient dans l'intimité du roi! le trahiront-ils? ils veillaient à sa porte à Saint-Cloud; ils l'ont embrassé à Rambouillet; il leur a pressé la main dans un dernier adieu; vont-ils lever contre lui cette main, toute chaude encore de cette dernière étreinte? Cette Chambre, qui retentit pendant quinze années de leurs protestations de dévouement, va-t-elle entendre leur parjure? C'est pour eux, cependant que Charles X s'est perdu; c'est

eux qui le poussaient aux ordonnances; ils trépignaient de joie lorsqu'elles parurent et lorsqu'ils se crurent vainqueurs dans cette minute muette qui précède la chute du tonnerre.

Ces idées roulaient confusément et douloureusement dans mon esprit. La pairie était devenue le triple réceptacle des corruptions de la vieille Monarchie, de la République et de l'Empire. Quant aux républicains de 1793, transformés en sénateurs, quant aux généraux de Bonaparte, je n'attendais d'eux que ce qu'ils ont toujours fait: ils déposèrent l'homme extraordinaire auquel ils devaient tout, ils allaient déposer le roi qui les avait confirmés dans les biens et dans les honneurs dont les avait comblés leur premier maître. Que le vent tourne, et ils déposeront l'usurpateur auquel ils se préparaient à jeter la couronne.

Je montai à la tribune. Un silence profond se fit; les visages parurent embarrassés, chaque pair se tourna de côté sur son fauteuil et regarda la terre. Hormis quelques pairs résolus à se retirer comme moi, personne n'osa lever les yeux à la hauteur de la tribune. Je conserve mon discours parce qu'il résume ma vie, et que c'est mon premier titre à l'estime de l'avenir.

« Messieurs,

« La déclaration apportée à cette Chambre est beau-
« coup moins compliquée pour moi que pour ceux de
« MM. les pairs qui professent une opinion différente de
« la mienne. Un fait, dans cette déclaration, domine à
« mes yeux tous les autres, ou plutôt les détruit. Si nous
« étions dans un ordre de choses régulier, j'examine-
« rais sans doute avec soin les changements qu'on pré-
« tend opérer dans la Charte. Plusieurs de ces change-
« ments ont été par moi-même proposés. Je m'étonne

« seulement qu'on ait pu entretenir cette Chambre de « la mesure réactionnaire touchant les pairs de la création de Charles X. Je ne suis pas suspect de faiblesse « pour les fournées, et vous savez que j'en ai combattu « même la menace; mais nous rendre les juges de nos collègues, mais rayer du tableau des pairs qui l'on voudra, « toutes les fois que l'on sera le plus fort, cela ressemble trop à la proscription. Veut-on détruire la pairie? « Soit: mieux vaut perdre la vie que de la demander.

« Je me reproche déjà ce peu de mots sur un détail « qui, tout important qu'il est, disparaît dans la grandeur de l'événement. La France est sans direction, et « j'irais m'occuper de ce qu'il faut ajouter ou retrancher « aux mâts d'un navire dont le gouvernail est arraché! « J'écarte donc de la déclaration de la Chambre élective « tout ce qui est d'un intérêt secondaire, et m'en tenant « au seul fait énoncé de la vacance vraie ou prétendue « du trône, je marche droit au but.

« Une question préalable doit être traitée; si le trône « est vacant, nous sommes libres de choisir la forme de « notre gouvernement.

« Avant d'offrir la couronne à un individu quelconque, il est bon de savoir dans quelle espèce d'ordre « politique nous constituerons l'ordre social. Établirons « nous une république ou une monarchie nouvelle?

« Une république ou une monarchie nouvelle offre-t-elle à la France des garanties suffisantes de durée, de « force et de repos?

« Une république aurait d'abord contre elle les souvenirs de la république même. Ces souvenirs ne sont « nullement effacés. On n'a pas oublié le temps où la « mort, entre la liberté et l'égalité, marchait appuyée « sur leurs bras. Quand vous seriez tombés dans une « nouvelle anarchie, pourriez-vous réveiller sur son ro-

« cher l'Hercule qui fut seul capable d'étouffer le mons-« tre? Dans quelque mille ans, votre postérité pourra « voir un autre Napoléon. Quant à vous, ne l'attendez pas.

« Ensuite, dans l'état de nos mœurs et dans nos rap-« ports avec les gouvernements qui nous environnent, « la république, sauf erreur, ne me paraît pas exécuta-« ble maintenant. La première difficulté serait d'amener « les Français à un vote unanime. Quel droit la popu-« lation de Paris aurait-elle de contraindre la popula-« tion de Marseille ou de telle autre ville de se consti-« tuer en république? Y aurait-il une seule république « ou vingt ou trente républiques? Seraient-elles fédéra-« tives ou indépendantes? Passons par-dessus ces obsta-« cles. Supposons une république unique: avec notre « familiarité naturelle, croyez-vous qu'un président, quel-« que grave, quelque respectable, quelque habile qu'il « puisse être, soit un an à la tête des affaires sans être tenté « de se retirer? Peu défendu par les lois et par les souve-« nirs, contrarié, avili, insulté soir et matin par des rivaux « secrets et par des agents de trouble, il n'inspirera pas « assez de confiance au commerce et à la propriété; il « n'aura ni la dignité convenable pour traiter avec les « cabinets étrangers, ni la puissance nécessaire au main-« tien de l'ordre intérieur. S'il use de mesures révolu-« tionnaires, la République deviendra odieuse; l'Europe « inquiète profitera de ces divisions, les fomentera, in-« terviendra, et l'on se trouvera de nouveau engagé « dans des luttes effroyables. La République représen-« tative est sans doute l'état futur du monde, mais son « temps n'est pas encore arrivé.

« Je passe à la monarchie.

« Un roi nommé par les Chambres ou élu par le peu-« ple sera toujours, quoi qu'on fasse, une nouveauté. Or,

« je suppose qu'on veut la liberté, surtout la liberté de la « presse, par laquelle et pour laquelle le peuple vient « de remporter une si étonnante victoire. Eh bien ! « toute monarchie nouvelle sera forcée, ou plus tôt ou « plus tard, de bâillonner cette liberté. Napoléon, lui-« même, a-t-il pu l'admettre? Fille de nos malheurs et « esclave de notre gloire, la liberté de la presse ne vit « en sûreté qu'avec un gouvernement dont les racines « sont déjà profondes. Une monarchie, bâtarde d'une « nuit sanglante, n'aurait-elle rien à redouter de l'indé-« pendance des opinions? Si ceux-ci peuvent prêcher « la république, ceux-là un autre système, ne craignez-« vous pas d'être bientôt obligés de recourir à des lois « d'exception, malgré l'anathème contre la censure ajouté « à l'article 8 de la Charte?

« Alors, amis de la liberté réglée, qu'aurez-vous gagné « au changement qu'on vous propose? Vous tomberez « de force dans la république, ou dans la servitude lé-« gale. La monarchie sera débordée et emportée par le « torrent des lois démocratiques, ou le monarque par le « mouvement des factions.

« Dans le premier enivrement d'un succès, on se figure « que tout est aisé; on espère satisfaire toutes les exi-« gences, toutes les humeurs, tous les intérêts; on se « flatte que chacun mettra de côté ses vues personnelles « et ses vanités; on croit que la supériorité des lumiè-« res et la sagesse du gouvernement surmonteront des « difficultés sans nombre; mais, au bout de quelques « mois, la pratique vient démentir la théorie.

« Je ne vous présente, messieurs, que quelques-uns « des inconvénients attachés à la formation d'une répu-« blique ou d'une monarchie nouvelle. Si l'une et l'autre « ont des périls, il restait un troisième parti, et ce parti « valait bien la peine qu'on en eût dit quelques mots.

« D'affreux ministres ont souillé la couronne, et ils « ont soutenu la violation de la loi par le meurtre; ils « se sont joués des serments faits au ciel, des lois jurées « à la terre.

« Étrangers, qui deux fois êtes entrés à Paris sans ré- « sistance, sachez la vraie cause de vos succès; vous vous « présentiez au nom du pouvoir légal. Si vous accouriez « aujourd'hui au secours de la tyrannie, pensez-vous « que les portes de la capitale du monde civilisé s'ou- « vriraient aussi facilement devant vous? La nation fran- « çaise a grandi, depuis votre départ, sous le régime « des lois constitutionnelles, nos enfants de quatorze ans « sont des géants; nos conscrits à Alger, nos écoliers à « Paris, viennent de vous révéler les fils des vainqueurs « d'Austerlitz, de Marengo et d'Iena; mais les fils forti- « fiés de tout ce que la liberté ajoute à la gloire.

« Jamais défense ne fut plus légitime et plus héroï- « que que celle du peuple de Paris. Il ne s'est point sou- « levé contre la loi; tant qu'on a respecté le pacte so- « cial, le peuple est demeuré paisible; il a supporté sans « se plaindre les insultes, les provocations, les menaces; « il devait son argent et son sang en échange de la Char- « te, il a prodigué l'un et l'autre.

« Mais lorsqu'après avoir menti jusqu'à la dernière « heure, on a tout à coup sonné la servitude; quand la « conspiration de la bêtise et de l'hypocrisie a soudai- « nement éclaté; quand une terreur de château organi- « sée par des eunuques a cru pouvoir remplacer la ter- « reur de la République et le joug de fer de l'Empire, « alors ce peuple s'est armé de son intelligence et de « son courage; il s'est trouvé que ces *boutiquiers* res- « piraient assez facilement la fumée de la poudre, et « qu'il fallait plus de *quatre soldats et un caporal* pour « les réduire. Un siècle n'aurait pas autant mûri les des-

« tinées d'un peuple que les trois derniers soleils qui « viennent de briller sur la France. Un grand crime a « eu lieu; il a produit l'énergique explosion d'un prin- « cipe; devait-on, à cause de ce crime et du triomphe « moral et politique qui en a été la suite, renverser l'or- « dre de choses établi? Examinons:

« Charles X et son fils sont déchus ou ont abdiqué, « comme il vous plaira de l'entendre; mais le trône n'est « pas vacant; après eux venait un enfant; devait-on con- « damner son innocence?

« Quel sang crie aujourd'hui contre lui? oseriez-vous « dire que c'est celui de son père? Cet orphelin, élevé « aux écoles de la patrie dans l'amour du gouvernement « constitutionnel et dans les idées de son siècle, aurait « pu devenir un roi en rapport avec les besoins de l'a- « venir. C'est au gardien de sa tutelle que l'on aurait fait « jurer la déclaration sur laquelle vous allez voter; ar- « rivé à sa majorité, le jeune monarque aurait renouvelé « le serment. Le roi présent, le roi actuel aurait été M. le « duc d'Orléans, régent du royaume, prince qui a vécu « près du peuple, et qui sait que la monarchie ne peut « être aujourd'hui qu'une monarchie de consentement « et de raison. Cette combinaison naturelle m'eût sem- « blé un grand moyen de conciliation, et aurait peut-être « sauvé à la France ces agitations qui sont la consé- « quence des violents changements d'un État.

« Dire que cet enfant, séparé de ses maîtres, n'aurait « pas le temps d'oublier jusqu'à leurs noms avant de « devenir homme; dire qu'il demeurerait infatué de cer- « tains dogmes de naissance après une longue éduca- « tion populaire, après la terrible leçon qui a précipité « deux rois en deux nuits, est-ce bien raisonnable?

« Ce n'est ni par un dévouement sentimental ni par « un attendrissement de nourrice transmis de maillot en

« maillot depuis le berceau de Henri IV jusqu'à celui du « jeune Henri, que je plaide une cause où tout se tour- « nerait de nouveau contre moi, si elle triomphait. Je « ne vise ni au roman, ni à la chevalerie, ni au martyre; « je ne crois pas au droit divin de la royauté, et je crois « à la puissance des révolutions et des faits. Je n'invo- « que pas même la Charte, je prends mes idées plus haut; « je les tire de la sphère philosophique de l'époque où « ma vie expire: je propose le duc de Bordeaux tout sim- « plement, comme une nécessité de meilleur aloi que celle « dont on argumente.

« Je sais qu'en éloignant cet enfant, on veut éta- « blir le principe de la souveraineté du peuple: niai- « serie de l'ancienne école, qui prouve que, sous le « rapport politique, nos vieux démocrates n'ont pas « fait plus de progrès que les vétérans de la royau- « té. Il n'y a de souveraineté absolue nulle part; la « liberté ne découle pas du droit politique, comme on « le supposait au dix-huitième siècle; elle vient du droit « naturel, ce qui fait qu'elle existe dans toutes les for- « mes de gouvernement, et qu'une monarchie peut être « libre et beaucoup plus libre qu'une république; mais « ce n'est ni le temps ni le lieu de faire un cours de « politique.

« Je me contenterai de remarquer que, lorsque le peu- « ple a disposé des trônes, il a souvent aussi disposé de « sa liberté; je ferai observer que le principe de l'héré- « dité monarchique, absurde au premier abord, a été re- « connu, par l'usage, préférable au principe de la mo- « narchie élective. Les raisons en sont si évidentes, que « je n'ai pas besoin de les développer. Vous choisissez « un roi aujourd'hui: qui vous empêchera d'en choisir « un autre demain? La loi, direz-vous. La loi? et c'est « vous qui la faites!

« Il est encore une manière plus simple de trancher « la question, c'est de dire: Nous ne voulons plus de la « branche aînée des Bourbons. Et pourquoi n'en voulez- « vous plus? Parce que nous sommes victorieux; nous « avons triomphé dans une cause juste et sainte; nous « usons d'un double droit de conquête.

« Très-bien: vous proclamez la souveraineté de la for- « ce. Alors gardez soigneusement cette force; car si dans « quelques mois elle vous échappe, vous serez mal venus « à vous plaindre. Telle est la nature humaine! Les es- « prits les plus éclairés et les plus justes ne s'élèvent pas « toujours au-dessus d'un succès. Ils étaient les premiers « ces esprits, à invoquer le droit contre la violence; ils « appuyaient ce droit de toute la supériorité de leur ta- « lent, et, au moment même où la vérité de ce qu'ils di- « saient est démontrée par l'abus le plus abominable de « la force et par le renversement de cette force, les « vainqueurs s'emparent de l'arme qu'ils ont brisée! « Dangereux tronçons, qui blesseront leur main sans « les servir.

« J'ai transporté le combat sur le terrain de mes ad- « versaires; je ne suis point allé bivouaquer dans le passé « sous le vieux drapeau des morts, drapeau qui n'est pas « sans gloire, mais qui pend le long du bâton qui le « porte, parce qu'aucun souffle de la vie ne le soulève. « Quand je remuerais la poussière des trente-cinq Ca- « pets, je n'en tirerais pas un argument qu'on voulût « seulement écouter. L'idolâtrie d'un nom est abolie; la « monarchie n'est plus une religion: c'est une forme po- « litique préférable dans ce moment à toute autre, parce « qu'elle fait mieux entrer l'ordre dans la liberté.

« Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la « patrie de mes avertissements dédaignés; il ne me reste « qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai

« tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les « sortes de puissances, excepté celle de me délier de mes « serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uni- « forme: après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les « Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les « reniais au moment où, pour la troisième et dernière « fois, ils s'acheminent vers l'exil.

« Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont « jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté; « à ces champions de l'autel et du trône, qui naguère « me traitaient de renégat, d'apostat et de révolutionnaire. « Pieux libellistes, le renégat vous appelle! Venez donc « balbutier un mot, un seul mot avec lui pour l'infor- « tuné maître qui vous combla de ses dons et que vous « avez perdu! Provocateurs de coups d'État, prédicateurs « du pouvoir constituant, où êtes-vous? Vous vous ca- « chez dans la boue du fond de laquelle vous leviez vail- « lamment la tête pour calomnier les vrais serviteurs du « Roi; votre silence d'aujourd'hui est digne de votre « langage d'hier. Que tous ces preux, dont les exploits « projetés ont fait chasser les descendants d'Henri IV à « coups de fourches, tremblent maintenant accroupis sous « la cocarde tricolore: c'est tout naturel. Les nobles cou- « leurs dont ils se parent protégeront leur personne, et « ne couvriront pas leur lâcheté.

« Au surplus, en m'exprimant avec franchise à cette « tribune, je ne crois pas du tout faire un acte d'hé- « roïsme. Nous ne sommes plus dans ces temps où une « opinion coûtait la vie; y fussions-nous, je parlerais cent « fois plus haut. Le meilleur bouclier est une poitrine « qui ne craint pas de se montrer découverte à l'enne- « mi. Non, messieurs, nous n'avons à craindre ni un « peuple dont la raison égale le courage, ni cette gé- « néreuse jeunesse que j'admire, avec laquelle je sym-

« pathise de toutes les facultés de mon ame, à laquelle « je souhaite, comme à mon pays, honneur, gloire et « liberté.

« Loin de moi surtout la pensée de jeter des semences « de division dans la France, et c'est pourquoi j'ai re- « fusé à mon discours l'accent des passions. Si j'avais la « conviction intime qu'un enfant doit être laissé dans les « rangs obscurs et heureux de la vie, pour assurer le « repos de trente-trois millions d'hommes, j'aurais re- « gardé comme un crime toute parole en contradiction « avec le besoin des temps: je n'ai pas cette conviction. « Si j'avais le droit de disposer d'une couronne, je la « mettrais volontiers aux pieds de M. le duc d'Orléans. « Mais je ne vois de vacant qu'un tombeau à Saint-Denis, « et non un trône.

« Quelles que soient les destinées qui attendent M. le « lieutenant général du royaume, je ne serai jamais son « ennemi s'il fait le bonheur de ma patrie. Je ne demande « à conserver que la liberté de ma conscience et le droit « d'aller mourir partout où je trouverai indépendance « et repos.

« Je vote contre le projet de déclaration. »

J'avais été assez calme en commençant ce discours; mais peu à peu l'émotion me gagna; quand j'arrivai à ce passage: *Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements dédaignés*, ma voix s'embarrassa, et je fus obligé de porter mon mouchoir à mes yeux pour supprimer des pleurs de tendresse et d'amertume. L'indignation me rendit la parole dans le paragraphe qui suit: *Pieux libellistes, le renégat vous appelle! Venez donc balbutier un mot, un seul mot avec lui pour l'infortuné maître qui vous combla de ses dons et que vous avez perdu!* Mes regards se portaient alors sur les rangs à qui j'adressais ces paroles.

Plusieurs pairs semblaient anéantis; ils s'enfonçaient dans leur fauteuil au point que je ne les voyais plus derrière leurs collègues assis immobiles devant eux. Ce discours eut quelque retentissement: tous les partis y étaient blessés, mais tous se taisaient, parce que j'avais placé auprès de grandes vérités un grand sacrifice. Je descendis de la tribune; je sortis de la salle, je me rendis au vestiaire, je mis bas mon habit de pair, mon épée, mon chapeau à plumet; j'en détachai la cocarde blanche; je la mis dans la petite poche du côté gauche de la redingote noire que je revêtis et que je croisai sur mon cœur. Mon domestique emporta la défroque de la pairie, et j'abandonnai, en secouant la poussière de mes pieds, ce palais des trahisons, où je ne rentrerai de ma vie.

Le 10 et le 12 août, j'achevai de me dépouiller et j'envoyai ces diverses démissions:

« Paris, ce 10 août 1830.

« Monsieur le président de la Chambre des pairs,

« Ne pouvant prêter serment de fidélité à Louis-Phi-« lippe d'Orléans comme roi des Français, je me trouve « frappé d'une incapacité légale qui m'empêche d'assis-« ter aux séances de la Chambre héréditaire. Une seule « marque des bontés du Roi Louis XVIII et de la mu-« nificence royale me reste: c'est une pension de pair de « douze mille francs, laquelle me fut donnée pour main-« tenir, sinon avec éclat, du moins avec l'indépendance « des premiers besoins, la haute dignité à laquelle j'a-« vais été appelé. Il ne serait pas juste que je conser-« vasse une faveur attachée à l'exercice de fonctions « que je ne puis remplir. En conséquence, j'ai l'hon-« neur de résigner entre vos mains ma pension de « pair. »

« Paris, ce 12 août 1830.

« Monsieur le ministre des finances,

« Il me reste des bontés de Louis XVIII et de la munifi-
« cence nationale une pension de pair de douze mille francs,
« transformée en rentes viagères inscrites au grand-li-
« vre de la dette publique et transmissibles seulement
« à la première génération directe du titulaire. Ne pou-
« vant prêter serment à monseigneur le duc d'Orléans
« comme roi des Français, il ne serait pas juste que je
« continuasse de toucher une pension attachée à des
« fonctions que je n'exerce plus. En conséquence, je
« viens la résigner entre vos mains : elle aura cessé de
« courir pour moi depuis le jour (10 août) où j'ai écrit
« à M. le président de la Chambre des pairs qu'il m'é-
« tait impossible de prêter le serment exigé.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute, etc. »

« Paris, ce 12 août 1830.

« Monsieur le grand référendaire,

« J'ai l'honneur de vos envoyer copie des deux lettres
« que j'ai adressées, l'une à M. le président de la Cham-
« bre des pairs, l'autre à M. le ministre des finances.
« Vous y verrez que je renonce à ma pension de pair,
« et qu'en conséquence mon fondé de pouvoirs n'aura à
« toucher de cette pension que la somme échue au
« 10 août, jour où j'ai annoncé que j'ai refusé le ser-
« ment.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute, etc. »

« Paris, ce 12 août 1830

« Monsieur le ministre de la justice,

« J'ai l'honneur de vous envoyer ma démission de « ministre d'État.

« Je suis avec une haute considération,

« Monsieur le ministre de la justice,

« Votre très-humble et très-obéissant « serviteur. »

Je restai nu comme un petit saint Jean; mais depuis longtemps j'étais accoutumé à me nourrir du miel sauvage, et je ne craignais pas que la fille d'Hérodiade eût envie de ma tête grise.

Mes broderies, dragonnes, franges, torsades, épaulettes, vendues à un juif, et par lui fondues, m'ont rapporté sept cents francs, produit net de toutes mes grandeurs.

CHARLES X S'EMBARQUE A CHERBOURG.

Maintenant, qu'était devenu Charles X? Il cheminait vers son exil, accompagné de ses gardes du corps, surveillé par ses trois commissaires, traversant la France sans exciter même la curiosité des paysans qui labouraient leurs sillons sur le bord du grand chemin. Dans deux ou trois petites villes, des mouvements hostiles se manifestèrent; dans quelques autres, des bourgeois et des femmes donnèrent des signes de pitié. Il faut se souvenir que Bonaparte ne fit pas plus de bruit en se rendant de Fontainebleau à Toulon, que la France ne

s'émut pas davantage, et que le gagneur de tant de batailles faillit d'être massacré à Orgon. Dans ce pays fatigué, les plus grands évènements ne sont plus que des drames joués pour notre divertissement: ils occupent le spectateur tant que la toile est levée, et, lorsque le rideau tombe, ils ne laissent qu'un vain souvenir. Parfois Charles X et sa famille s'arrêtaient dans de méchantes stations de rouliers, pour prendre un repas sur le bout d'une table sale où des charretiers avaient diné avant lui. Henri V et sa sœur s'amusaient dans la cour avec les poulets et les pigeons de l'auberge. Je l'avais dit: la monarchie s'en allait, et l'on se mettait à la fenêtre pour la voir passer.

Le ciel en ce moment se plut à insulter le parti vainqueur et le parti vaincu. Tandis que l'on soutenait que la France *entière* avait été indignée des ordonnances, il arriva au roi Philippe des adresses de la province, envoyées au roi Charles X pour féliciter celui-ci *sur les mesures salutaires qu'il avait prises et qui sauvaient la monarchie.*

Le bey de Titery, de son côté, expédiait au monarque détrôné, qui cheminait vers Cherbourg, la soumission suivante.

« Au nom de Dieu, etc., etc....., je reconnais pour « seigneur et souverain absolu le grand Charles X, le « victorieux; je lui payerai le tribut, etc..... » On ne peut se jouer plus ironiquement de l'une et de l'autre fortune. On fabrique aujourd'hui les révolutions à la machine; elles sont faites si vite qu'un monarque, roi encore sur la frontière de ses États, n'est déjà plus qu'un banni dans sa capitale.

Dans cette insouciance du pays pour Charles X, il y a autre chose que de la lassitude: il y faut reconnaître le progrès de l'idée démocratique et de l'assimilation des

rangs. A une époque antérieure, la chute d'un roi de France eût été un événement énorme; le temps a descendu le monarque de la hauteur où il était placé, il l'a rapproché de nous, il a diminué l'espace qui le séparait des classes populaires. Si l'on était peu surpris de rencontrer le fils de saint Louis sur le grand chemin comme tout le monde, ce n'était point par un esprit de haine ou de système, c'était tout simplement par ce sentiment du niveau social, qui a pénétré les esprits et qui agit sur les masses sans qu'elles s'en doutent.

Malédiction, Cherbourg, à tes parages sinistres! C'est auprès de Cherbourg que le vent de la colère jeta Édouard III pour ravager notre pays; c'est non loin de Cherbourg que le vent d'une victoire ennemie brisa la flotte de Tourville; c'est à Cherbourg que le vent d'une prospérité menteuse repoussa Louis XVI vers son échafaud; c'est à Cherbourg que le vent de ne sais quelle rive a emporté nos derniers princes. Les côtes de la Grande-Bretagne, qu'aborda Guillaume le Conquérant, ont vu débarquer Charles le dixième sans pennon et sans lance; il est allé retrouver à Holy-Rood les souvenirs de sa jeunesse, appendus aux murailles du château des Stuarts, comme de vieilles gravures jaunies par le temps.

CE QUE SERA LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

J'ai peint les trois journées à mesure qu'elles se sont déroulées devant moi; une certaine couleur de contemporanéité, vraie dans le moment qui s'écoule, fausse après le moment écoulé, s'étend donc sur le tableau. Il n'est révolution si prodigieuse qui, décrite de minute en minute, ne se trouvât réduite aux plus petites propor-

tions. Les événements sortent du sein des choses, comme les hommes du sein de leurs mères, accompagnés des infirmités de la nature. Les misères et les grandeurs sont sœurs jumelles, elles naissent ensemble; mais quand les couches sont vigoureuses, les misères à une certaine époque meurent, les grandeurs seules vivent. Pour juger impartialement de la vérité qui doit rester, il faut donc se placer au point de vue d'où la postérité contemplera le fait accompli.

Me dégageant des mesquineries de caractère et d'action dont j'avais été le témoin, ne prenant des journées de juillet que ce qui en demeurera, j'ai dit avec justice dans mon discours à la Chambre des pairs : « Ce peu« ple s'étant armé de son intelligence et de son cou« rage, il s'est trouvé que ces boutiquiers respiraient « assez facilement l'odeur de la poudre, et qu'il fallait « plus de quatre soldats et un caporal pour les réduire. « Un siècle n'aurait pas autant mûri les destinées d'un « peuple que les trois derniers soleils qui viennent de « briller sur la France. »

En effet, le peuple proprement dit a été brave et généreux dans la journée du 28. La garde avait perdu plus de trois cents hommes, tués ou blessés; elle rendit pleine justice aux classes pauvres, qui seules se battirent dans cette journée, et parmi lesquelles se mêlèrent des hommes impurs, mais qui n'ont pu les déshonorer. Les élèves de l'École polytechnique, sortis trop tard de leur école le 28 pour prendre part aux affaires, furent mis par le peuple à sa tête le 29, avec une simplicité et une naïveté admirables.

Des champions absents des luttes soutenues par ce peuple vinrent se réunir à ses rangs le 29, quand le plus grand péril fut passé; d'autres, également vainqueurs, ne rejoignirent la victoire que le 30 et le 31.

Du côté des troupes, ce fut à peu près la même chose, il n'y eut guère que les soldats et les officiers d'engagés; l'état-major, qui avait déjà déserté Bonaparte à Fontainebleau, se tint sur les hauteurs de Saint-Cloud, regardant de quel côté le vent poussait la fumée de la poudre. On faisait queue au lever de Charles X; à son coucher il ne trouva personne.

La modération des classes plébéiennes égala leur courage; l'ordre résulta subitement de la confusion. Il faut avoir vu des ouvriers demi-nus, placés en faction à la porte des jardins publics, empêcher selon leur consigne d'autres ouvriers déguenillés de passer, pour se faire une idée de cette puissance du devoir qui s'était emparée des hommes demeurés les maitres. Ils auraient pu se payer le prix de leur sang, et se laisser tenter par leur misère. On ne vit point, comme au 10 août 1792, les Suisses massacrés dans la fuite. Toutes les opinions furent respectées; jamais, à quelques exceptions près, on n'abusa moins de la victoire. Les vainqueurs, portant les blessés de la garde à travers la foule, s'écriaient: « Respect aux braves! » Le soldat venait-il à expirer, ils disaient: « Paix aux morts! » Les quinze années de la restauration, sous un régime constitutionnel, avaient fait naître parmi nous cet esprit d'humanité, de légalité et de justice, que vingt cinq années de l'esprit révolutionnaire et guerrier n'avaient pu produire. Le droit de la force introduit dans nos mœurs semblait être devenu le droit commun.

Les conséquences de la révolution de juillet seront mémorables. Cette révolution a prononcé un arrêt contre tous les trônes; les rois ne pourront régner aujourd'hui que par la violence des armes; moyen assuré pour un moment, mais qui ne saurait durer; l'époque des janissaires successifs est finie.

Thucydide et Tacite ne nous raconteraient pas bien les événements des trois jours; il nous faudrait Bossuet pour nous expliquer les événements dans l'ordre de la Providence; génie qui voyait tout, mais sans franchir les limites posées à sa raison et à sa splendeur, comme le soleil qui roule entre deux bornes éclatantes, et que les Orientaux appellent l'*esclave* de Dieu.

Ne cherchons pas si près de nous le moteur d'un mouvement placé plus loin: la médiocrité des hommes, les frayeurs folles, les brouilleries inexplicables, les haines, les ambitions, la présomption des uns, le préjugé des autres, les conspirations secrètes, les ventes, les mesures bien ou mal prises, le courage ou le défaut de courage; toutes ces choses sont les accidents, non les causes de l'événement. Lorsqu'on dit que l'on ne voulait plus les Bourbons, qu'ils étaient devenus odieux parce qu'on les supposait imposés par l'étranger à la France, ce dégoût superbe n'explique rien d'une manière suffisante.

Le mouvement de juillet ne tient point à la politique proprement dite; il tient à la révolution sociale qui agit sans cesse. Par l'enchaînement de cette révolution générale, le 28 juillet 1830 n'est que la suite forcée du 21 janvier 1793. Le travail de nos premières assemblées délibérantes avait été suspendu, il n'avait pas été terminé. Dans le cours de vingt années, les Français s'étaient accoutumés, de même que les Anglais sous Cromwell, à être gouvernés par d'autres maîtres que par leurs anciens souverains. La chute de Charles X est la conséquence de la décapitation de Louis XVI, comme le détrônement de Jacques II est la conséquence de l'assassinat de Charles Ier. La révolution parut s'éteindre dans la gloire de Bonaparte et dans les libertés de Louis XVIII, mais son germe n'était pas détruit: déposé au fond de

nos mœurs, il s'est développé quand les fautes de la Restauration l'ont réchauffé, et bientôt il a éclaté.

Les conseils de la Providence se découvrent dans le changement antimonarchique qui s'opère. Que des esprits superficiels ne voient dans la révolution des trois jours qu'une échauffourée, c'est tout simple; mais les hommes réfléchis savent qu'un pas énorme a été fait: le principe de la souveraineté du peuple est substitué au principe de la souveraineté royale, la monarchie héréditaire changée en monarchie élective. Le 21 janvier avait appris qu'on pouvait disposer de la tête d'un roi; le 29 juillet a montré qu'on peut disposer d'une couronne. Or, toute vérité bonne ou mauvaise qui se manifeste demeure acquise à la foule. Un changement cesse d'être inouï, extraordinaire; il ne se présente plus comme impie à l'esprit et à la conscience, quand il résulte d'une idée devenue populaire. Les Francs exercèrent collectivement la souveraineté, ensuite ils la déléguèrent à quelques chefs; puis ces chefs la conférèrent à un seul; puis ce chef unique l'usurpa au profit de sa famille. Maintenant on rétrograde de la royauté héréditaire à la royauté élective, de la monarchie élective on glissera dans la république. Telle est l'histoire de la société; voilà par quels degrés le gouvernement sort du peuple et y rentre.

Ne pensons donc pas que l'œuvre de juillet soit une superfétation d'un jour; ne nous figurons pas que la légitimité va venir rétablir incontinent la succession par droit de primogéniture; n'allons pas non plus nous persuader que juillet mourra tout à coup de sa belle mort. Sans doute la branche d'Orléans ne prendra pas racine; ce ne sera pas pour ce résultat que tant de sang, de calamité et de génie aura été dépensé depuis un demi-siècle! Mais juillet, s'il n'amène pas la destruction finale de la France avec l'anéantissement de toutes les liber-

tés, juillet portera son fruit naturel: ce fruit est la démocratie. Ce fruit sera peut-être amer et sanglant; mais la monarchie est une greffe étrangère qui ne prendra pas sur une tige républicaine.

Ainsi, ne confondons pas le roi improvisé avec la révolution dont il est né par hasard: celle-ci, telle que nous la voyons agir, est en contradiction avec ses principes; elle ne semble pas née viable parce qu'elle est mulctée d'un trône; mais qu'elle se traîne seulement quelques années, cette révolution, ce qui sera venu, ce qui s'en sera allé changera les données qui restent à connaître. Les hommes faits meurent ou ne voient plus les choses comme ils les voyaient; les adolescents atteignent l'âge de raison; les générations nouvelles rafraîchissent des générations corrompues; les langes trempés des plaies d'un hôpital, rencontrés par un grand fleuve, ne souillent que le flot qui passe sous ces corruptions: en aval et en amont le courant garde ou reprend sa limpidité.

Juillet, libre dans son origine, n'a produit qu'une monarchie enchaînée; mais viendra le temps où, débarrassé de sa couronne, il subira ces transformations qui sont la loi des êtres; alors il vivra dans une atmosphère appropriée à sa nature.

L'erreur du parti républicain, l'illusion du parti légitimiste sont l'une et l'autre déplorables, et dépassent la démocratie et la royauté; le premier croit que la violence est le seul moyen de succès; le second croit que le passé est le seul port de salut. Or, il y a une loi morale qui règle la société, une légitimité générale qui domine la légitimité particulière. Cette grande loi et cette grande légitimité sont la jouissance des droits naturels de l'homme, réglés par les devoirs; car c'est le devoir qui crée le droit, et non le droit qui crée le devoir; les passions

et les vices vous relèguent dans la classe des esclaves. La légitimité générale n'aurait eu aucun obstacle à vaincre, si elle avait gardé, comme étant de même principe, la légitimité particulière.

Au surplus, une observation suffira pour nous faire comprendre la prodigieuse et majestueuse puissance de la famille de nos anciens souverains: je l'ai déjà dit et je ne saurais trop le répéter, toutes les royautés mourront avec la royauté française.

En effet, l'idée monarchique manque au moment même où manque le monarque; on ne trouve plus autour de soi que l'idée démocratique. Mon jeune Roi emportera dans ses bras la monarchie du monde. C'est bien finir.

Lorsque j'écrivais tout ceci sur ce que pourrait être la révolution de 1830 dans l'avenir, j'avais de la peine à me défendre d'un instinct qui me parlait contradictoirement au raisonner. Je prenais cet instinct pour le mouvement de ma déplaisance des troubles de 1830; je me défiais de moi-même, et peut-être, dans mon impartialité trop loyale, exagérai-je les provenances futures des trois journées. Or, dix années se sont écoulées depuis la chute de Charles X: Juillet s'est-il assis? Nous sommes maintenant au commencement de décembre 1840, à quel abaissement la France est-elle descendue! Si je pouvais goûter quelque plaisir dans l'humiliation d'un gouvernement d'origine française, j'éprouverais une sorte d'orgueil à relire dans *le Congrès de Vérone* ma correspondance avec M. Canning: certes, ce n'est pas celle dont on vient de donner connaissance à la Chambre des députés. D'où vient la faute? est-elle du prince élu? est-elle de l'impéritie de ses ministres? est-elle de la nation même, dont

le caractère et le génie paraissent usés? Nos idées sont progressives, mais nos mœurs les soutiennent-elles? Il ne serait pas étonnant qu'un peuple âgé de quatorze siècles, qui a terminé cette longue carrière par une explosion de miracles, fût arrivé à son terme. Si vous allez jusqu'à la fin de ces *Mémoires*, vous verrez qu'en rendant justice à tout ce qui m'a paru beau, aux diverses époques de notre histoire, je pense qu'en dernier résultat la vieille société finit.

(*Note. Paris,* 3 *décembre* 1840.)

FIN DE MA CARRIÈRE POLITIQUE.

Ici se termine ma *carrière politique.* Cette carrière devait aussi clore mes *Mémoires*, n'ayant plus qu'à résumer les expériences de ma course. Trois catastrophes ont marqué les trois parties précédentes de ma vie: j'ai vu mourir Louis XVI pendant ma carrière de voyageur et de soldat; au bout de ma carrière littéraire, Bonaparte a disparu; Charles X, en tombant, a fermé ma carrière politique.

J'ai fixé l'époque d'une révolution dans les lettres, et de même dans la politique j'ai formulé les principes du gouvernement représentatif; mes correspondances diplomatiques valent, je crois, mes compositions littéraires. Il est possible que les unes et les autres ne soient rien, mais il est sûr qu'elles sont équipollentes.

En France, à la tribune de la Chambre des pairs et dans mes écrits, j'exerçai une telle influence, que je fis entrer d'abord M. de Villèle au ministère, et qu'ensuite il fut contraint de se retirer devant mon opposition, après s'être fait mon ennemi. Tout cela est prouvé par ce que vous avez lu.

Le grand événement de ma carrière politique est la guerre d'Espagne. Elle fut pour moi, dans cette carrière, ce qu'avait été le *Génie du christianisme* dans ma carrière littéraire. Ma destinée me choisit pour me charger de la puissante aventure qui, sous la restauration, aurait pu régulariser la marche du monde vers l'avenir. Elle m'enleva à mes songes, et me transforma en conducteur des faits. A la table où elle me fit jouer, elle plaça comme adversaires les deux premiers ministres du jour, le prince de Metternich et M. Canning; je gagnai contre eux la partie. Tous les esprits sérieux que comptaient alors les cabinets convinrent qu'ils avaient rencontré en moi un homme d'État [1]. Bonaparte l'avait prévu avant eux, malgré mes livres. Je pourrais donc, sans me vanter, croire que la politique a valu en moi l'écrivain; mais je n'attache aucun prix à la renommée des affaires; c'est pour cela que je me suis permis d'en parler.

Si, lors de l'entreprise péninsulaire, je n'avais pas été jeté à l'écart par des hommes aveugles, le cours de nos destinées changeait; la France reprenait ses frontières, l'équilibre de l'Europe était rétabli; la restauration, devenue glorieuse, aurait pu vivre encore longtemps, et mon travail diplomatique aurait aussi compté pour un degré dans notre histoire. Entre mes deux vies il n'y a que la différence du résultat. Ma carrière littéraire, complètement accomplie, a produit tout ce qu'elle pouvait produire, parce qu'elle n'a dépendu que de moi. Ma carrière politique a été subitement arrêtée au milieu de ses succès, parce qu'elle a dépendu des autres.

Néanmoins, je le reconnais, ma politique n'était applicable qu'à la restauration. Si une transformation s'o-

[1] Voyez les lettres et dépêches des diverses cours, dans le *Congrès de Vérone*; consultez aussi l'*Ambassade de Rome*.

père dans les principes, dans les sociétés et les hommes, ce qui était bon hier est périmé et caduc aujourd'hui. A l'égard de l'Espagne, les rapports des familles royales ayant cessé par l'abdication de la loi salique, il ne s'agit plus de créer au delà des Pyrénées des frontières impénétrables; il faut accepter le champ de bataille que l'Autriche et l'Angleterre y pourront un jour nous ouvrir; il faut prendre les choses au point où elles sont arrivées; abandonner, non sans regret, une conduite ferme mais raisonnable, dont les bénéfices certains étaient, il est vrai, à longue échéance. J'ai la conscience d'avoir servi la légitimité comme elle devait l'être. Je voyais l'avenir aussi clairement que je le vois à cette heure; seulement j'y voulais atteindre par une route moins périlleuse, afin que la légitimité, utile à notre enseignement constitutionnel, ne trébuchât pas dans une course précipitée. Maintenant mes projets ne sont plus réalisables: la Russie va se tourner ailleurs. Si j'allais actuellement dans la péninsule dont l'esprit a eu le temps de changer, ce serait avec d'autres pensées: je ne m'occuperais que de l'alliance des peuples, toute suspecte, jalouse, passionnée, incertaine et versatile qu'elle est, et je ne songerais plus aux relations avec les Rois. Je dirais à la France: « Vous avez quitté la « voie battue pour le sentier des précipices; eh bien! « explorez-en les merveilles et les périls. A nous, inno- « vations, entreprises, découvertes! venez, et que les « armes, s'il le faut, vous favorisent. Où y a-t-il du nou- « veau? Est-ce en Orient? marchons-y. Où faut-il porter « notre courage et notre intelligence? courons de ce « côté. Mettons-nous à la tête de la grande levée du « genre humain; ne nous laissons pas dépasser; que le « nom français devance les autres dans cette croisade, « comme il arriva jadis au tombeau du Christ. » Oui,

si j'étais admis au conseil de ma patrie, je tâcherais de lui être utile dans les dangereux principes qu'elle a adoptés: la retenir à présent ce serait la condamner à une mort ignoble. Je ne me contenterais pas de discours: joignant les œuvres à la foi, je préparerais des soldats et des millions, je bâtirais des vaisseaux, comme Noé, en prévision du déluge, et si l'on me demandait pourquoi, je répondrais: « Parce que tel est le bon plaisir de la « France. » Mes dépêches avertiraient les cabinets de l'Europe que rien ne remuera sur le globe sans notre intervention; que si l'on se distribue les lambeaux du monde, la part du lion nous revient. Nous cesserions de demander humblement à nos voisins la permission d'exister; le cœur de la France battrait libre, sans qu'aucune main osât s'appliquer sur ce cœur pour en compter les palpitations; et puisque nous cherchons de nouveaux soleils, je me précipiterais au-devant de leur splendeur et n'attendrais plus le lever naturel de l'aurore.

Fasse le ciel que ces intérêts industriels, dans lesquels nous devons trouver une prospérité d'un genre nouveau, ne trompent personne, qu'ils soient aussi féconds, aussi civilisateurs que ces intérêts moraux d'où sortit l'ancienne société! Le temps nous apprendra s'ils ne seraient point le songe infécond de ces intelligences stériles qui n'ont pas la faculté de sortir du monde matériel.

Bien que mon rôle ait fini avec la légitimité, tous mes vœux sont pour la France, quels que soient les pouvoirs à qui son imprévoyant caprice la fasse obéir. Quant à moi, je ne demande plus rien; je voudrais seulement ne pas trop dépasser les ruines écroulées à mes pieds. Mais les années sont comme les Alpes: à peine a-t-on franchi les premières, qu'on en voit d'autres s'élever. Hélas! ces plus hautes et dernières montagnes sont déshabitées, arides et blanchies.

LIVRE SEPTIÈME.

Infirmerie de Marie-Thérèse.
Paris, octobre 1830.

INTRODUCTION.

Au sortir du fracas des trois journées, je suis tout étonné d'ouvrir dans un calme profond la quatrième partie de cet ouvrage; il me semble que j'ai doublé le cap des tempêtes, et pénétré dans une région de paix et de silence. Si j'étais mort le 7 août de cette année, les dernières paroles de mon discours à la Chambre des pairs eussent été les dernières lignes de mon histoire; ma catastrophe étant celle même d'un passé de douze siècles aurait agrandi ma mémoire. Mon drame eût magnifiquement fini.

Mais je ne suis pas demeuré sous le coup, je n'ai pas été jeté à terre. Pierre de l'Estoile écrivait cette page de son journal le lendemain de l'assassinat de Henri IV: « Et icy je finis avec la vie de mon roy (Henri IV) « le deuxième registre de mes passetemps mélancholi-

« ques et de mes vaines et curieuses recherches, tant « publiques que particulières, interrompues souvent de- « puis un mois par les veilles des tristes et fascheuses « nuicts que j'ai souffert, mesmement cette dernière, « pour la mort de mon roy.

« Je m'estois proposé de clore mes éphémérides par « ce registre; mais tant d'occurrences nouvelles et cu- « rieuses se sont présentées par cette insigne mutation, « que je passe à un autre qui ira aussi avant qu'il plaira « à Dieu: et me doute que ce ne sera pas bien long. »

L'Estoile vit mourir le premier Bourbon; je viens de voir tomber le dernier: ne devrais-je pas *clore ici le registre de mes passe-temps mélancholiques et de mes vaines et curieuses recherches?* Peut être; *mais tant d'occurrences nouvelles et curieuses se sont présentées par cette insigne mutation, que je passe à un autre registre.*

Comme l'Estoile, je lamente les adversités de la race de saint Louis; pourtant, je suis obligé de l'avouer, il se mêle à ma douleur un certain contentement intérieur; je me le reproche, mais je ne puis m'en défendre: ce contentement est celui de l'esclave dégagé de ses chaines. Quand je quittai la carrière de soldat et de voyageur, je sentis de la tristesse; j'éprouve maintenant de la joie, forçat libéré que je suis des galères du monde et de la cour. Fidèle à mes principes et à mes serments, je n'ai trahi ni la liberté ni le Roi; je n'emporte ni richesses ni honneurs; je m'en vais pauvre comme je suis venu. Heureux de terminer une carrière politique qui m'était odieuse, je rentre avec amour dans le repos.

Bénie soyez-vous, ô ma native et chère indépendance, ame de ma vie! Venez, rapportez-moi mes *Mémoires*, cet *alter ego* dont vous êtes la confidente, l'idole et la muse. Les heures de loisir sont propres aux récits: naufragé, je continuerai de raconter mon naufrage aux pêcheurs

de la rive. Retourné à mes instincts primitifs, je redeviens libre et voyageur; j'achève ma course comme je la commençai. Le cercle de mes jours, qui se ferme, me ramène au point du départ. Sur la route, que j'ai jadis parcourue conscrit insouciant, je vais cheminer vétéran expérimenté, cartouche de congé dans mon shako, chevrons du temps sur le bras, havresac rempli d'années sur le dos. Qui sait? peut-être retrouverai-je d'étape en étape les rêveries de ma jeunesse? J'appellerai beaucoup de songes à mon secours, pour me défendre contre cette horde de vérités qui s'engendrent dans les vieux jours, comme des dragons se cachent dans des ruines. Il ne tiendra qu'à moi de renouer les deux bouts de mon existence, de confondre des époques éloignées, de mêler des illusions d'âges divers, puisque le prince que je rencontrai exilé en sortant de mes foyers paternels, je le rencontre banni en me rendant à ma dernière demeure.

PROCÈS DES MINISTRES. — SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.
PILLAGE DE L'ARCHEVÊCHÉ.

Paris, avril 1831.

Je traçai rapidement, au mois d'octobre de l'année précédente, la petite introduction de cette partie de mes *Mémoires;* mais je ne pus continuer ce travail, parce que j'en avais un autre sur les bras: il s'agissait de l'ouvrage qui terminait l'édition de mes OEuvres complètes. De ce travail même j'ai été détourné, d'abord par le procès des ministres, ensuite par le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le procès des ministres et l'émoi de Paris ne m'ont pas fait grand chose: après le procès de Louis XVI et

les insurrections révolutionnaires, tout est petit en fait de jugement et d'insurrection. Les ministres, venant de Vincennes à leur prison de Luxembourg et retournant à Vincennes pendant qu'on prononçait leur sentence, s'acheminèrent par la rue d'Enfer. Du fond de ma retraite j'entendis le roulement de leur voiture. Que d'événements ont passé devant ma porte! Les défenseurs de ces hommes sont restés au-dessous de leur besogne. Personne ne prit la chose d'assez haut: l'avocat domina trop dans ces plaidoiries. Si mon ami le prince de Polignac m'eût choisi pour son second, de quel œil j'aurais regardé ces parjures s'érigeant en juges d'un parjure: « Quoi! « leur aurais-je dit, c'est vous qui osez être les juges « de mon client! c'est vous qui, tout souillés de vos ser- « ments, osez lui faire un crime d'avoir perdu son maî- « tre en croyant le servir; vous, les provocateurs; vous « qui le poussiez à rendre les ordonnances! Changez de « place avec celui que vous prétendez juger: d'accusé il « devient accusateur. Si nous avons mérité d'être frap- « pés, ce n'est pas par vous; si nous sommes coupables, « ce n'est pas envers vous, mais envers le peuple: il « nous attend dans la cour de votre palais, et nous allons « lui porter notre tête. »

Après le procès des ministres est venu le scandale de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les royalistes, pleins d'excellentes qualités, mais quelquefois bêtes et souvent taquins, ne calculant jamais la portée de leurs démarches, croyant toujours qu'ils rétabliraient la légitimité en affectant de porter une couleur à leur cravate ou une fleur à leur boutonnière, ont amené des scènes déplorables. Il était évident que le parti révolutionnaire profiterait du service à l'occasion de la mort du duc de Berry pour faire du train; or, les légitimistes n'étaient pas assez forts pour s'y opposer, et le gouvernement

n'était pas assez établi pour maintenir l'ordre; aussi l'église a-t-elle été pillée. Un apothicaire voltairien et progressif a triomphé intrépidement d'un clocher de l'an 1300 et d'une croix déjà abattue par d'autres Barbares vers la fin du neuvième siècle.

Comme suite des hauts faits de cette pharmaceutique éclairée, sont arrivées la dévastation de l'archevêché, la profanation des choses saintes et les processions renouvelées de celles de Lyon. Il y manquait le bourreau et les victimes; mais il y avait force polichinelles, masques et diverses joies du carnaval. Le cortége burlesquement sacrilége marchait d'un côté de la Seine, tandis que de l'autre défilait la garde nationale qui faisait semblant d'accourir au secours. La rivière séparait l'ordre et l'anarchie. On assure qu'un homme de talent était là comme curieux et qu'il disait, en voyant flotter les chasubles et les livres sur la Seine: « Quel « dommage qu'on n'y ait pas jeté l'archevêque! » Mot profond, car, en effet, un archevêque qu'on noie doit être une chose plaisante; cela fait faire un si grand pas à la liberté et aux lumières! Nous, vieux témoins des vieux faits, nous sommes obligés de vous dire que vous n'apercevez là que de pâles et misérables copies. Vous avez encore l'instinct révolutionnaire, mais vous n'en avez plus l'énergie; vous ne pouvez être criminels qu'en imagination; vous voudriez faire le mal, mais le courage vous manque au cœur et la force au bras; vous verriez encore massacrer, mais vous ne mettriez plus la main à la besogne. Si vous voulez que la révolution de juillet soit grande et reste grande, que M. Cadet de Gassicourt n'en soit pas le héros réel et *Mayeux* le personnage idéal.

MA BROCHURE SUR LA RESTAURATION ET LA MONARCHIE ÉLECTIVE.

Paris, fin de mars 1831.

J'étais loin de compte lorsqu'en sortant des journées de juillet je croyais entrer dans une région de paix. La chute de trois souverains m'avait obligé de m'expliquer à la Chambre des pairs. La proscription de ces rois ne me permettait pas de rester muet. D'une autre part, les journaux de Philippe me demandaient pourquoi je refusais de servir une révolution qui consacrait des principes que j'avais défendus et propagés. Force m'a été de prendre le parole pour les vérités générales et pour expliquer ma conduite personnelle. Un extrait d'une petite brochure qui se perdra (*De la Restauration et de la monarchie élective*) continuera la chaîne de mon récit et celle de l'histoire de mon temps:

« Dépouillé du présent, n'ayant qu'un avenir incertain « au delà de ma tombe, il m'importe que ma mémoire « ne soit pas grevée de mon silence. Je ne dois pas me « taire sur une Restauration à laquelle j'ai pris tant de « part, qu'on outrage tous les jours, et que l'on proscrit « enfin sous mes yeux. Au moyen âge, dans les temps « de calamités, on prenait un religieux, on l'enfermait « dans une tour où il jeûnait au pain et à l'eau pour le « salut du peuple. Je ne ressemble pas mal à ce moine « du douzième siècle: à travers la lucarne de ma geôle « expiatoire, j'ai prêché mon dernier sermon aux pas- « sants. Voici l'épitome de ce sermon; je l'ai prédit dans « mon dernier discours à la tribune de la pairie: La mo- « narchie de juillet est dans une condition absolue de « gloire ou de lois d'exception; elle vit par la presse, « et la presse la tue; sans gloire elle sera dévorée par

« la liberté; si elle attaque cette liberté, elle périra. Il ferait « beau nous voir, après avoir chassé trois rois avec des « barricades pour la liberté de la presse, élever de nou- « velles barricades contre cette liberté! Et pourtant, que « faire? L'action redoublée des tribunaux et des lois suf- « fira-t-elle pour contenir les écrivains? Un gouvernement « nouveau est un enfant qui ne peut marcher qu'avec « des lisières. Remettrons-nous la nation au maillot? Ce « terrible nourrisson, qui a sucé le sang dans les bras « de la victoire à tant de bivouacs, ne brisera-t-il pas « ses langes? Il n'y avait qu'une vieille souche profon- « dément enracinée dans le passé qui pût être battue « impunément des vents de la liberté de la presse . .

« . . . .

« A entendre les déclamations de cette heure, il sem- « ble que les exilés d'Edimbourg soient les plus petits « compagnons du monde, et qu'ils ne fassent faute nulle « part. Il ne manque aujourd'hui au présent que le passé: « c'est peu de chose! Comme si les siècles ne se ser- « vaient pas de base les uns aux autres, et que le « dernier arrivé se pût tenir en l'air. Notre vanité aura « beau se choquer des souvenirs, gratter les fleurs de « lis, proscrire les noms et les personnes, cette famille, « héritière de mille années, a laissé par sa retraite un « vide immense: on le sent partout. Ces individus, si « chétifs à nos yeux, ont ébranlé l'Europe dans leur « chute. Pour peu que les évènements produisent leurs « effets naturels, qu'ils amènent leurs rigoureuses con- « séquences, Charles X en abdiquant aura fait abdiquer « avec lui tous ces rois gothiques, grands vassaux du « passé sous la suzeraineté des Capets . . . . . .

. . . .

« Nous marchons à une révolution générale. Si la trans- « formation qui s'opère suit sa pente et ne rencontre au-

« cun obstacle, si la raison populaire continue son dé-
« veloppement progressif, si l'éducation des classes in-
« termédiaires ne souffre point d'interruption, les nations
« se nivelleront dans une égale liberté; si cette trans-
« formation est arrêtée les nations se nivelleront dans
« un égal despotisme. Ce despotisme durera peu à cause
« de l'âge avancé des lumières, mais il sera rude, et
« une longue dissolution sociale le suivra.

« Préoccupé que je suis de ces idées, on voit pour-
« quoi j'ai dû demeurer fidèle, comme individu, à ce qui
« me semblait la meilleure sauvegarde des libertés pu-
« bliques, la voie la moins périlleuse par laquelle on
« pouvait arriver au complément de ces libertés.

« Ce n'est pas que j'aie la prétention d'être un lar-
« moyant prédicant de politique sentimentale, un rabâ-
« cheur de panache blanc et de lieux communs à la
« Henri IV. En parcourant des yeux l'espace qui sépare
« la tour du Temple du château d'Édimbourg, je trou-
« verais, sans doute, autant de calamités entassées qu'il
« y a de siècles accumulés sur une noble race. Une
« femme de douleur a surtout été chargée du fardeau
« le plus lourd, comme la plus forte; il n'y a cœur qui ne
« se brise à son souvenir; ses souffrances sont montées si
« haut, qu'elles sont devenues une des grandeurs de la
« révolution. Mais enfin on n'est pas obligé d'être roi. La
« Providence envoie les afflictions particulières à qui elle
« veut, toujours brèves, parce que la vie est courte; et
« ces afflictions ne sont point comptées dans les desti-
« nées générales des peuples. . . . .
« . . . .

« Mais que la proposition qui bannit à jamais la fa-
« mille déchue du territoire français soit un corollaire
« de la déchéance de cette famille, ce corollaire n'amène
« pas la conviction pour moi. Je chercherais en vain ma

« place dans les diverses catégories de personnes que se « sont rattachées à l'ordre de choses actuel . . . .

. . . .

« Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à « la République une et indivisible, au Directoire en cinq « personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, « à la première Restauration, à l'Acte additionnel aux « constitutions de l'Empire, à la seconde Restauration, « ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe: « je ne suis pas si riche.

« Il y a des hommes qui ont jeté leur parole sur la « place de Grève, en juillet, comme ces chevriers ro- « mains qui jouent à *pair ou non*, parmi des ruines: « ils traitent de niais et sot quiconque ne réduit pas « la politique à des intérêts privés: je suis un niais et « un sot.

« Il y a des peureux qui auraient bien voulu ne pas « jurer, mais qui se voyaient égorgés, eux, leurs grands « parents, leurs petits enfants et tous les propriétaires « s'ils n'avaient trembloté leur serment: ceci est un ef- « fet physique que je n'ai pas encore éprouvé; j'atten- « drai l'infirmité et, si elle m'arrive, j'aviserai.

« Il y a des grands seigneurs de l'empire unis à leurs « pensions par des liens sacrés et indissolubles, quelle « que soit la main dont elles tombent: une pension est « à leurs yeux un sacrement; elle imprime caractère « comme la prêtrise et le mariage; toute tête pensionnée « ne peut cesser de l'être: les pensions étant demeu- « rées à la charge du Trésor, ils sont restés à la charge « du même Trésor: moi j'ai l'habitude du divorce avec « la fortune; trop vieux pour elle, je l'abandonne, de peur « qu'elle ne me quitte.

« Il y a de hauts barons du Trône et de l'Autel, qui « n'ont point trahi les ordonnances; non! mais l'insuffi-

« sance des moyens employés pour mettre à exécution « ces ordonnances a échauffé leur bile; indignés qu'on « ait failli au despotisme, ils ont été chercher une autre « antichambre: il m'est impossible de partager leur in- « dignation et leur demeure.

« Il a des gens de conscience qui ne sont parjures « que pour être parjures, qui cédant à la force n'en sont « pas moins pour le droit; ils pleurent sur ce pauvre « Charles X, qu'ils ont d'abord entraîné à sa perte par « leurs conseils, et ensuite mis à mort par leur serment; « mais si jamais lui ou sa race ressuscite, ils seront des « foudres de légitimité: moi j'ai toujours été dévot à la « mort, et je suis le convoi de la vieille monarchie comme « le chien du pauvre.

« Enfin il y a de loyaux chevaliers qui ont dans leur « poche des dispenses d'honneur et des permissions d'in- « fidélité: je n'en ai point.

« J'étais l'homme de la Restauration *possible*, de la « Restauration avec toutes les sortes de libertés. Cette « restauration m'a pris pour un ennemi; elle s'est per- « due: je dois subir son sort. Irai-je attacher quelques « années qui me restent à une fortune nouvelle, comme « ces bas de robes que les femmes traînent de cours en « cours, et sur lesquels tout le monde peut marcher? « A la tête des jeunes générations, je serais suspect; « derrière elles, ce n'est pas ma place. Je sens très-bien « qu'aucune de mes facultés n'a vieilli; mieux que ja- « mais je comprends mon siècle; je pénètre plus hardi- « ment dans l'avenir que personne: mais la fatalité a « prononcé; finir sa vie à propos est une condition né- « cessaire de l'homme public. »

ÉTUDES HISTORIQUES.

Enfin les *Études historiques* viennent de paraître; j'en reporte ici l'*Avant propos:* c'est une véritable page de mes *Mémoires*, il contient mon histoire au moment même où j'écris:

AVANT-PROPOS.

« Souvenez-vous, pour ne pas perdre de vue le train « du monde, qu'à cette époque (*la chute de l'Empire « romain*) . . . . . il y avait des citoyens qui fouillaient « comme moi les archives du passé au milieu des rui- « nes du présent, qui écrivaient les annales des anciennes « révolutions au bruit des révolutions nouvelles[1]; eux et « moi prenant pour table, dans l'édifice croulant, la pierre « tombée à nos pieds, en attendant celle qui devait écraser « nos têtes. »

(*Études historiques*, tome V bis, page 175.)

« Je ne voudrais pas, pour ce qui me reste à vivre, « recommencer les dix-huit mois qui viennent de s'écou- « ler. On n'aura jamais une idée de la violence que je « me suis faite; j'ai été forcé d'abstraire mon esprit, « dix, douze et quinze heures par jour de ce qui se pas- « sait autour de moi, pour me livrer puérilement à la « composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra « une ligne. Qui lirait quatre gros volumes, lorsqu'on a « bien de la peine à lire le feuilleton d'une gazette? J'é- « crivais l'histoire ancienne, et l'histoire moderne frap- « pait à ma porte; en vain je lui criais: « Attendez, je « vais à vous; » elle passait au bruit du canon, en em- « portant trois générations de rois.

« Et que le temps concorde heureusement avec la na- « ture même de ces *Études!* on abat la croix, on pour-

« suit les prêtres; et il est question de rois et de prê-
« tres à toutes les pages de mon récit; on bannit les
« Capets, et je publie une histoire dont les Capets occu-
« pent huit siècles. Le plus long et le dernier travail de
« ma vie, celui qui m'a coûté le plus de recherches,
« de soins et d'années, celui où j'ai peut-être remué le
« plus d'idées et de faits, paraît lorsqu'il ne peut trouver
« de lecteurs; c'est comme si je le jetais dans un puits
« où il va s'enfoncer sous l'amas des décombres qui le
« suivront. Quand une société se compose et se décom-
« pose, quand il y va de l'existence de chacun et de
« tous, quand on n'est pas sûr d'un avenir d'une heure
« qui se soucie de ce que fait, dit et pense son voisin?
« Il s'agit bien de Néron, de Constantin, de Julien, des
« Apôtres, des Martyrs, des Pères de l'Église, des Goths,
« des Huns, des Vandales, des Francs, de Clovis, de Char-
« lemagne, de Hugues Capet et de Henri IV; il s'agit
« bien du naufrage de l'ancien monde, lorsque nous nous
« trouvons engagés dans le naufrage du monde moderne!
« N'est-ce pas une sorte de radotage, une espèce de fai-
« blesse d'esprit, que de s'occuper de lettres dans ce mo-
« ment? Il est vrai: mais ce radotage ne tient pas à
« mon cerveau, il vient des antécédents de ma méchante
« fortune. Si je n'avais pas tant fait de sacrifices aux li-
« bertés de mon pays, je n'aurais pas été obligé de con-
« tracter des engagements qui s'achèvent de remplir
« dans les circonstances doublement déplorables pour
« moi. Aucun auteur n'a été mis à une pareille épreuve;
« grâce à Dieu elle est à son terme: je n'ai plus qu'à
« m'asseoir sur des ruines et à mépriser cette vie que je
« dédaignais dans ma jeunesse.

« Après ces plaintes bien naturelles et qui me sont
« involontairement échappées, une pensée me vient con-
« soler; j'ai commencé ma carrière littéraire par un ou-

« vrage où j'envisageais le christianisme sous les rapports « poétiques et moraux; je la finis par un ouvrage où « je considère la même religion sous ses rapports phi- « losophiques et historiques: j'ai commencé ma carrière « politique sous la Restauration, je la finis avec la Res- « tauration. Ce n'est pas sans une secrète satisfaction « que je me trouve ainsi conséquent avec moi-même. »

Paris, mai 1831.

La résolution que je conçus au moment de la catastrophe de Juillet n'a point été abandonnée par moi. Je me suis occupé des moyens de vivre en terre étrangère, moyens difficiles, puisque je n'ai rien. L'acquéreur de mes œuvres m'a fait à peu près banqueroute et mes dettes m'empêchent de trouver quelqu'un qui veuille me prêter.

Quoi qu'il en soit, je vais me rendre à Genève avec la somme qui m'est survenue de la vente de ma dernière brochure (*De la Restauration et de la monarchie élective*). Je laisse ma procuration pour vendre la maison ou j'écris cette page pour ordre de date. Si je trouve marchand à mon lit, je pourrai trouver un autre lit hors de France. Dans ces incertitudes et ces mouvements, jusqu'à ce que je sois établi quelque part, il me sera impossible de reprendre la suite de mes *Mémoires* à l'endroit où je les ai interrompus [1]. Je continuerai donc d'écrire les choses du moment actuel de ma vie; je ferai connaître ces choses par les lettres qu'il m'arrivera d'écrire sur les chemins ou pendant mes divers séjours; je lierai les faits intermédiaires par un *journal* qui remplira les temps laissés entre les dates de ces lettres.

[1] Ceci se rapporte à ma carrière littéraire et à ma carrière politique laissées en arrière, lacunes qui sont maintenant comblées par ce que je viens d'écrire dans ces dernières années, 1838 et 1839.

(Paris, note de 1839.)

Lettres et vers à Madame Récamier.

A MADAME RÉCAMIER [1].

« Lyon, mercredi 18 mai 1831.

« Me voilà trop loin de vous. Je n'ai jamais fait de « voyage si triste : temps admirable, nature toute parée, « rossignol chantant, nuit étoilée, et tout cela, pour qui? « Il faudra bien que je retourne où vous êtes, à moins « que vous ne veniez à mon secours.

A MADAME RÉCAMIER.

« Lyon, vendredi 20 mai.

« J'ai passé hier le jour à errer au bord du Rhône; « je regardais la ville où vous êtes née, la colline où « s'élevait le couvent où vous aviez été choisie comme « la plus belle : espérance que vous n'avez point démen- « tie; et vous n'êtes point ici, et des années se sont écou- « lées, et vous avez été jadis exilée dans votre berceau, « et madame de Staël n'est plus, et je quitte la France! « De ces anciens temps un personnage singulier m'a ap-

[1] Hyacinthe a l'habitude de copier, presque malgré moi, mes lettres et celles qu'on m'adresse, parce qu'il prétend avoir remarqué que j'étais souvent attaqué par des personnes qui m'avaient écrit des admirations sans fin ou qui s'étaient adressées à moi pour des demandes de service. Quand cela arrive, il fouille dans des liasses à lui seul connues, et, comparant l'article injurieux avec l'epître louangeuse, il me dit « Voyez-vous, monsieur, que j'ai bien fait! » Je ne trouve pas cela du tout : je n'attache ni la moindre foi ni la moindre importance à l'opinion des hommes; je les prends pour ce qu'ils sont et je les estime ce qu'ils valent. Jamais je ne leur opposerai pour mon compte ce qu'ils ont dit publiquement de moi et ce qu'ils m'ont dit en secret; mais cela divertit Hyacinthe. Je n'avais point de copie de mes lettres à madame Récamier; elle a eu la bonté de me les prêter. (Note de Paris, 1836.)

« paru : je vous envoie son billet à cause de l'inattendu « et de la surprise. Ce personnage, que je n'avais jamais « vu, plante des pins dans les montagnes du Lyonnais. « Il y a bien loin de là à la rue *Feydeau* et à *Maison à* « *vendre:* comme les rôles changent sur la terre !

« Hyacinthe m'a mandé les regrets et les articles de « journaux ; je ne vaux pas tout cela. Vous savez que « je le crois sincèrement vingt-trois heures sur vingt- « quatre ; la vingt-quatrième est consacrée à la vanité, « mais elle ne tient guère et passe vite. Je n'ai voulu « voir personne ici ; M. Thiers, qui se rendait dans le « midi, a forcé ma porte.

Billet inclus dans cette lettre.

« Un voisin, votre compatriote qui n'a d'autre titre « auprès de vous qu'une profonde admiration pour vo- « tre beau talent et votre admirable caractère, désire- « rait avoir l'honneur de vous voir et de vous présen- « ter l'hommage de son respect. Ce voisin de chambre « dans l'hôtel, ce compatriote, s'appelle *Elleviou.*

A MADAME RÉCAMIER.

« Lyon, dimanche 22 mai.

« Nous partons demain pour Genève où je trouverai « d'autres souvenirs de vous. Reverrai-je jamais la « France, quand une fois j'aurai passé la frontière ? Oui, « si vous le voulez, c'est-à-dire si vous y restez. Je ne « souhaite pas les événements qui pourraient m'offrir « une autre chance de retour ; je ne ferai jamais entrer « les malheurs de mon pays au nombre de mes espé- « rances. Je vous écrirai mardi, 24, de Genève. Quand « reverrai-je votre petite écriture, sœur cadette de la « mienne ? »

« Genève, mardi 24 mai.

« Arrivés hier ici, nous cherchons des maisons. Il est « probable que nous nous arrangerons d'un petit pavil- « lon au bord du lac. Je ne puis vous dire comme je suis « triste en m'occupant de ces arrangements. Encore un « autre avenir! encore recommencer une vie quand je « croyais avoir fini! Je compte vous écrire une longue « lettre quand je serai un peu en repos; je crains ce re- « pos, car alors je verrai sans distraction ces années obs- « cures dans lesquelles j'entre le cœur si serré. »

A MADAME RÉCAMIER.

« 9 juin 1831.

« Vous savez qu'il s'est établi une secte *réformée* au « milieu des protestants. Un des nouveaux pasteurs de « cette nouvelle église est venu me voir et m'a écrit deux « lettres dignes des premiers apôtres. Il veut me con- « vertir à sa foi, et je veux en faire un *papiste*. Nous « joutons comme au temps de Calvin, mais en nous ai- « mant en fraternité chrétienne et sans nous brûler. Je ne « désespère pas de son salut; il est tout ébranlé de mes « arguments pour les papes. Vous n'imaginez pas à quel « point d'exaltation il est monté, et sa candeur est ad- « mirable. Si vous m'arrivez, accompagnée de mon vieil « ami Ballanche, nous ferons des merveilles. Dans un « des journaux de Genève, on annonce un ouvrage de « controverse protestante. On engage les auteurs à *se* « *tenir fermes*, parce que l'*auteur du* Génie du chris- « tianisme *est là tout près*.

« Il y a quelque chose de consolant à trouver une pe- « tite peuplade libre, administrée par les hommes les « plus distingués et chez laquelle les idées religieuses « sont la base de la liberté et la première occupation de « la vie.

« J'ai déjeuné chez M. de Constant auprès de madame « Necker, sourde malheureusement, mais femme rare, « de la plus grande distinction; nous n'avons parlé que « de vous. J'avais reçu votre lettre, et j'ai dit à M. de « Sismondi ce que vous écrivez d'aimable pour lui. Vous « voyez que je prends de vos leçons.

« Enfin, voici des vers. Vous êtes mon *étoile* et je vous « attends pour aller à cette île enchantée.

« Delphine mariée: ô muses! Je vous ai dit dans ma « dernière lettre pourquoi je ne pouvais écrire ni sur la « pairie, ni sur la guerre: j'attaquerais un corps igno- « ble dont j'ai fait partie, et je prêcherais l'honneur à « qui n'en a plus.

« Il faut un marin pour lire les vers et les compren- « dre. Je me recommande à M. Lenormant. Votre intel- « ligence suffira aux trois dernières strophes et le mot « de l'énigme est au bas. »

LE NAUFRAGÉ.

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort,
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
Allait dépecer dans le port!

Sous les ponts désertés un seul gardien habite:
Autrefois tu l'as vu sur ton gaillard d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Siffler pour ameuter le vent.

Tantôt sur ton beaupré, cavalier intrépide,
Il riait quand, plongeant la tête dans les flots,
Tu bondissais; tantôt du haut du mât rapide,
Il criait: Terre! aux matelots.

Maintenant retiré dans la carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux pers,
Sablier presque vide et boussole brisée
Annoncent l'ermite des mers.

Vous pensiez défaillir amarrés à la rive,
Vieux vaisseau, vieux nocher! vous vous trompiez tous deux :
L'ouragan vous saisit et vous traîne en dérive
Hurlant sur les flots noirs et bleus.

Dès le premier récif votre course bornée
S'arrêtera; soudain vos flancs s'entr'ouvriront;
Vous sombrez! c'en est fait! et votre ancre écornée
Glisse et laboure en vain le fond.

Ce vaisseau, c'est ma vie, et ce nocher, moi-même :
Je suis sauvé! mes jours aux mers sont arrachés :
Un astre m'a montré sa lumière que j'aime,
Quand les autres se sont cachés.

Cette étoile du soir qui dissipe l'orage,
Et qui porte si bien le nom de la beauté,
Sur l'abîme calmé conduira mon naufrage
A quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau;
Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau.

A MADAME RÉCAMIER.

« Genève, 18 juin 1831.

« Vous avez reçu toutes mes lettres. J'attends inces-« samment quelques mots de vous; je vois bien que je « n'aurai rien, mais je suis toujours surpris quand la « poste ne m'apporte que les journaux. Personne au « monde ne m'écrit que vous; personne ne se souvient « de moi que vous, et c'est un grand charme. J'aime « votre lettre solitaire qui ne m'arrive point comme elle « arrivait au temps de mes grandeurs, au milieu des « paquets de dépêches et de toutes ces lettres d'attache-« ment, d'admiration et de bassesse qui disparaissent

« avec la fortune. Après vos petites lettres je verrai vo-
« tre belle personne si je ne vais pas la rejoindre. Vous
« serez mon exécutrice testamentaire; vous vendrez ma
« pauvre retraite; le prix vous servira à voyager vers
« le soleil. Dans ce moment il fait un temps admirable:
« j'aperçois, en vous écrivant, le mont Blanc dans sa
« splendeur; du haut du mont Blanc ont voit l'Apennin:
« il me semble que je n'ai que trois pas pour arriver à
« Rome où nous irons, car tout s'arrangera en France.

« Il ne manquait plus à notre glorieuse patrie, pour
« avoir passé par toutes les misères, que d'avoir un gou-
« vernement de couards; elle l'a et la jeunesse va s'en-
« gloutir dans la doctrine, la littérature et la débauche,
« selon le caractère particulier des individus. Reste le
« chapitre des accidents; mais quand on traîne comme
« je le fais sur le chemin de la vie, l'accident le plus
« probable, c'est la fin du voyage.

« Je ne travaille point, je ne puis rien faire: je m'en-
« nuie; c'est ma nature et je suis comme un poisson
« dans l'eau: si pourtant l'eau était un peu moins pro-
« fonde, je m'y plairais peut-être mieux. »

Journal du 12 juillet au 1er septembre 1831.

COMMIS DE M. DE LAPANOUZE. — LORD BYRON. — FERNEY ET VOLTAIRE.

Aux Paquis, près Genève.

Je suis établi aux Paquis avec madame de Chateaubriand; j'ai fait la connaissance de M. Rigaud, premier syndic de Genève: au-dessus de sa maison, au bord du lac, en remontant le chemin de Lausanne, on trouve la villa de deux commis de M. de Lapanouze, qui ont dé-

pensé 1,800,000 francs à la faire bâtir et à planter leurs jardins. Quand je passe à pied devant leur demeure, j'admire la Providence qui, dans eux et dans moi, a placé à Genève des témoins de la restauration. Que je suis bête! que je suis bête! le sieur de Lapanouze faisait du royalisme et de la misère avec moi: voyez où sont parvenus ses commis pour avoir favorisé la conversion des rentes que j'avais la bonhomie de combattre, et en vertu de laquelle je fus chassé. Voilà ces messieurs; ils arrivent dans un élégant tilbury, chapeau sur l'oreille, et je suis obligé de me jeter dans un fossé pour que la roue n'emporte pas un pan de ma vieille redingote. J'ai pourtant été pair de France, ministre, ambassadeur, et j'ai dans une boîte de carton tous les premiers ordres de la chrétienté, y compris le Saint-Esprit et la Toison d'or. Si les commis du sieur César de Lapanouze, millionnaires, voulaient m'acheter ma boîte de rubans pour leurs femmes, ils me feraient un sensible plaisir.

Pourtant tout n'est pas roses pour MM. B.....: ils ne sont pas encore nobles génevois, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas encore à la seconde génération, que leur mère habite encore le bas de la ville et n'est pas montée dans le quartier de Saint-Pierre, le faubourg Saint-Germain de Genève; mais, Dieu aidant, noblesse viendra après argent.

Ce fut en 1805 que je vis Genève pour la première fois. Si deux mille ans s'étaient écoulés entre les deux époques de mes deux voyages, seraient-elles plus séparées l'une de l'autre qu'elles ne le sont? Genève appartenait à la France; Bonaparte brillait dans toute sa gloire, madame de Staël dans toute la sienne; il n'était pas plus question des Bourbons que s'ils n'eussent jamais existé. Et Bonaparte et madame de Staël et les Bourbons, que sont-ils devenus? et moi, je suis encore là!

M. de Constant, cousin de Benjamin Constant, et mademoiselle de Constant, vieille fille pleine d'esprit, de vertu et de talent, habitent leur cabane de *Souterre* au bord du Rhône: ils sont dominés par une autre maison de campagne jadis à M. de Constant: il l'a vendue à la princesse Belgiojoso, exilée milanaise que j'ai vue passer comme une pâle fleur à travers la fête que je donnai à Rome à la grande-duchesse Hélène.

Pendant mes promenades en bateau, un vieux rameur me raconte ce que faisait lord Byron, dont on aperçoit la demeure sur la rive savoyarde du lac. Le noble pair attendait qu'une tempête s'élevât pour naviguer; du bord de sa balancelle, il se jetait à la nage et allait au milieu du vent aborder aux prisons féodales de Bonivar: c'était toujours l'acteur et le poëte. Je ne suis pas si original; j'aime aussi les orages; mais mes amours avec eux sont secrets, et je n'en fais pas confidence aux bateliers.

J'ai découvert derrière Ferney une étroite vallée où coule un filet d'eau de sept à huit pouces de profondeur; ce ruisselet lave la racine de quelques saules, se cache çà et là sous des plaques de cresson et fait trembler des joncs sur la cime desquels se posent des demoiselles aux ailes bleues. L'homme des trompettes a-t-il jamais vu cet asile de silence tout contre sa retentissante maison? Non, sans doute: eh bien! l'eau est là; elle fuit encore; je ne sais pas son nom; elle n'en a peut-être pas: les jours de Voltaire se sont écoulés: seulement sa renommée fait encore un peu de bruit dans un petit coin de notre petite terre, comme ce ruisselet se fait entendre à une douzaine de pas de ses bords.

On diffère les uns des autres: je suis charmé de cette rigole déserte; à la vue des Alpes, une palmette de fougère que je cueille me ravit; le susurrement d'une vague parmi des cailloux me rend tout heureux; un in-

secte imperceptible qui ne sera vu que de moi et qui s'enfonce sous une mousse, ainsi que dans une vaste solitude, occupe mes regards et me fait rêver. Ce sont là d'intimes misères, inconnues du beau génie qui près d'ici, déguisé en Orosmane, jouait ses tragédies, écrivait aux princes de la terre et forçait l'Europe à venir l'admirer dans le hameau de Ferney. Mais n'était-ce pas là aussi des misères? La transition du monde ne vaut pas le passage de ces flots, et, quant aux rois, j'aime mieux ma fourmi.

Une chose m'étonne toujours quand je pense à Voltaire: avec un esprit supérieur, raisonnable, éclairé, il est resté complètement étranger au christianisme; jamais il n'a vu ce que chacun voit: que l'établissement de l'Évangile, à ne considérer que le rapport humain, est la plus grande révolution qui se soit opérée sur la terre. Il est vrai de dire qu'au siècle de Voltaire cette idée n'était venue dans la tête de personne. Les théologiens défendaient le christianisme comme un fait accompli, comme une vérité fondée sur des lois émanées de l'autorité spirituelle et temporelle; les philosophes l'attaquaient comme un abus venu des prêtres et des rois: on n'allait pas plus loin que cela. Je ne doute pas que si l'on eût pu présenter tout à coup à Voltaire l'autre côté de la question, son intelligence lucide et prompte n'en eût été frappée: on rougit de la manière mesquine et bornée dont il traitait un sujet qui n'embrasse rien moins que la transformation des peuples, l'introduction de la morale, un principe nouveau de société, un autre droit des gens, un autre ordre d'idées, le changement total de l'humanité. Malheureusement le grand écrivain qui se perd en répandant des idées funestes entraîne beaucoup d'esprits d'une moindre étendue dans sa chute: il ressemble à ces anciens despotes de l'Orient sur le tombeau desquels on immolait des esclaves.

Là, à Ferney où il n'entre plus personne, à ce Ferney, autour duquel je viens rôder seul, que de personnages célèbres sont accourus! Ils dorment, rassemblés pour jamais, au fond des lettres de Voltaire, leur temple hypogée: le souffle d'un siècle s'affaiblit par degrés et s'éteint dans le silence éternel à mesure que l'on commence à entendre la respiration d'un autre siècle.

Suite du Journal.

COURSE INUTILE A PARIS.

Aux Paquis, près Genève, 15 septembre 1831.

Oh! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer que tu as pourtant ton mérite: source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer? Avec toi on est beau, jeune, adoré; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela: qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux? trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste: la vie est-elle autre chose qu'un mensonge? Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté; eh bien! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'ame et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre: la misère les serre l'une contre l'autre, et, dans ces liens de gueux, au lieu de

s'embrasser elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée. Sans argent nul moyen de fuite: on ne peut aller chercher un autre soleil, et, avec une ame fière, on porte incessamment des chaînes. Heureux juifs marchands de crucifix, qui gouvernez aujourd'hui la chrétienté, qui décidez de la paix ou de la guerre, qui mangez du cochon après avoir vendu de vieux chapeaux, qui êtes les favoris des rois et des belles, tout laids et tout sales que vous êtes! ah! si vous vouliez changer de peau avec moi! si je pouvais au moins me glisser dans vos coffres-forts, vous voler ce que vous avez dérobé à des fils de famille, je serais le plus heureux homme du monde!

J'aurais bien un moyen d'exister: je pourrais m'adresser aux monarques; comme j'ai tout perdu pour leur couronne, il serait assez juste qu'ils me nourrissent. Mais cette idée qui devrait leur venir ne leur vient pas, et à moi elle vient encore moins. Plutôt que de m'asseoir aux banquets des rois, j'aimerais mieux recommencer la diète que je fis autrefois à Londres avec mon pauvre ami Hingant. Toutefois l'heureux temps des greniers est passé, non que je m'y trouvasse fort bien, mais j'y manquerais d'aise, j'y tiendrais trop de place avec les falbalas de ma renommée; je n'y serais plus avec ma seule chemise et la taille fine d'un inconnu qui n'a pas dîné. Mon cousin de La Bouëtardaye n'est plus là pour jouer du violon sur mon grabat dans sa robe rouge de conseiller au parlement de Bretagne, et pour se tenir chaud la nuit couvert d'une chaise en guise de courte-pointe; Pelletier n'est plus là pour nous donner à diner avec l'argent du roi Christophe, et surtout la magicienne n'est plus là, la Jeunesse, qui par un sourire change l'indigence en trésor, qui vous amène pour maîtresse sa sœur cadette l'Espérance; celle-ci aussi trompeuse que son

aînée, mais revenant encore quand l'autre a fui pour toujours.

J'avais oublié les détresses de ma première émigration et je m'étais figuré qu'il suffisait de quitter la France pour conserver en paix l'honneur dans l'exil: les alouettes ne tombent toutes rôties qu'à ceux qui moissonnent le camp, non à ceux qui l'ont semé: s'il ne s'agissait que de moi, dans un hôpital je me trouverais à merveille; mais madame de Chateaubriand? Je n'ai donc pas été plutôt fixé qu'en jetant les yeux sur l'avenir, l'inquiétude m'a pris.

On m'écrivait de Paris qu'on ne trouvait à vendre ma maison, rue d'Enfer, qu'à des prix qui ne suffiraient pas pour purger les hypothèques dont cet ermitage est grevé; que cependant quelque chose pourrait s'arranger si j'étais là. D'après ce mot, j'ai fait à Paris une course inutile; car je n'ai trouvé ni bonne volonté ni acquéreur; mais j'ai revu l'Abbaye-aux-Bois et quelques-uns de mes nouveaux amis. La veille de mon retour ici j'ai dîné au *café de Paris* avec MM. Arago, Pouqueville, Carrel et Béranger, tous plus ou moins mécontents et déçus par la *meilleure des républiques*.

Suite du Journal.

M. A. CARREL.

Aux Paquis, près de Genève, 26 septembre 1831.

Mes *Études historiques* me mirent en rapport avec M. Carrel, comme elles m'ont fait connaître MM. Thiers et Mignet. J'avais copié, dans la préface de ces Études, un assez long passage de la *Guerre de Catalogne*, par M. Carrel, et surtout ce paragraphe: « Les choses, dans « leurs continuelles et fatales transformations, n'entraî-

« nent point avec elles toutes les intelligences; elles ne « domptent point tous les caractères avec une égale fa- « cilité; elles ne prennent pas même soin de tous les in- « térêts; c'est ce qu'il faut comprendre, et pardonner « quelque chose aux protestations qui s'élèvent en fa- « veur du passé. Quand une époque est finie, le moule « est brisé, et il suffit à la Providence qu'il ne se puisse « refaire; mais des débris restés à terre, il en est quel- « quefois de beaux à contempler. »

A la suite de ces belles paroles, j'ajoutais moi-même ce résumé: « L'homme qui a pu écrire ces mots a de « quoi sympathiser avec ceux qui ont foi à la Providence, « qui respectent la religion du passé, et qui ont aussi « les yeux attachés sur des débris. »

« M. Carrel vint me remercier. Il était à la fois le courage et le talent du *National*, auquel il travaillait avec MM. Thiers et Mignet. M. Carrel appartient à une famille de Rouen pieuse et royaliste; la légitimité aveugle, et qui rarement distinguait le mérite, méconnut M. Carrel. Fier et sentant sa valeur, il se réfugia dans des opinions généreuses, où l'on trouve une compensation aux sacrifices qu'on s'impose: il lui est arrivé ce qui arrive à tous les caractères aptes aux grands mouvements. Quand des circonstances imprévues les obligent à se renfermer dans un cercle étroit, ils consument des facultés surabondantes en efforts qui dépassent les opinions et les événements du jour. Avant les révolutions, des hommes supérieurs meurent inconnus: leur public n'est pas encore venu; après les révolutions, des hommes supérieurs meurent délaissés: leur public s'est retiré.

M. Carrel n'est pas heureux: rien de plus positif que ses idées, rien de plus romanesque que sa vie. Volontaire républicain en Espagne en 1823, pris sur le champ de bataille, condamné à mort par les autorités françai-

ses, échappé à mille dangers, l'amour se trouve mêlé aux troubles de son existence privée. Il lui faut protéger une passion qui soutient sa vie; et cet homme de cœur, toujours prêt au grand jour à se jeter sur la pointe d'une épée, met devant lui des guichets et les ombres de la nuit; il se promène dans les campagnes silencieuses avec une femme aimée, à cette première aube où la diane l'appelait à l'attaque des tentes de l'ennemi.

Je quitte M. Armand Carrel pour tracer quelques mots sur notre célèbre chansonnier. Vous trouverez mon récit trop court, lecteur, mais j'ai droit à votre indulgence: son nom et ses chansons doivent être gravés dans votre mémoire.

M. DE BÉRANGER.

M. de Béranger n'est pas obligé, comme M. Carrel, de cacher ses amours. Après avoir chanté la liberté et les vertus populaires en bravant la geôle des rois, il met ses amours dans un couplet et voilà *Lisette* immortelle.

Près de la barrière des Martyrs, sous Montmartre, on voit la rue de la Tour-d'Auvergne. Dans cette rue à moitié bâtie, à demi pavée, dans une petite maison retirée derrière un petit jardin et calculée sur la modicité des fortunes actuelles, vous trouverez l'illustre chansonnier. Une tête chauve, un air un peu rustique, mais fin et voluptueux, annoncent le poëte. Je repose avec plaisir mes yeux sur cette figure plébéienne, après avoir regardé tant de faces royales; je compare ces types si différents: sur les fronts monarchiques on voit quelque chose d'une nature élevée, mais flétrie, impuissante, effacée; sur les fronts démocratiques paraît une nature physique commune, mais on reconnaît une nature intel-

lectuelle haute: le front monarchique a perdu la couronne; le front populaire l'attend.

Je priais un jour Béranger (qu'il me pardonne s'il me rend aussi familier que sa renommée), je le priais de me montrer quelques-uns de ses ouvrages inconnus: « Savez-vous, me dit-il, que j'ai commencé par être vo-« tre disciple? j'étais fou du *Génie du christianisme* et « j'ai fait des idylles chrétiennes: ce sont des scènes de « curé de campagne, des tableaux du culte dans les vil-« lages et au milieu des moissons. »

M. Augustin Thierry m'a dit que la bataille des Francs dans les *Martyrs* lui avait donné l'idée d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire: rien ne m'a plus flatté que de trouver mon souvenir placé au commencement du talent de l'historien Thierry et du poëte Béranger.

Notre chansonnier a les diverses qualités que Voltaire exige pour la chanson: « Pour bien réussir à ces petits « ouvrages, dit l'auteur de tant de poésies gracieuses, « il faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment, avoir « de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, « ne point trop s'abaisser, et savoir n'être pas trop « long. »

Béranger a plusieurs muses, toutes charmantes; et quand ces muses sont des femmes, il les aime toutes. Lorsqu'il en est trahi, il ne tourne point à l'élégie; et pourtant un sentiment de pieuse tristesse est au fond de sa gaieté: c'est une figure sérieuse qui sourit; c'est la philosophie qui prie.

Mon amitié pour Béranger m'a valu bien des étonnements de la part de ce qu'on appelait mon parti; un vieux chevalier de Saint-Louis, qui m'est inconnu, m'écrivait du fond de sa tourelle: « Réjouissez vous, mon-« sieur, d'être loué par celui qui a souffleté votre roi et « votre Dieu. » Très-bien, mon brave gentilhomme! vous êtes poëte aussi.

A la fin d'un dîner au café à Paris, dîner que je donnais à MM. Béranger et Armand Carrel avant mon départ pour la Suisse, M. Béranger nous chanta l'admirable chanson imprimée :

« Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
« Fuir son amour, notre encens et nos soins? »

On y remarquait cette strophe sur les Bourbons ;

« Et tu voudrais t'attacher à leur chute!
« Connais donc mieux leur folle vanité:
« Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
« Leur cœur ingrat met ta fidélité. »

A cette chanson, qui est de l'histoire du temps, je répondis de la Suisse par une lettre qu'on voit imprimée en tête de ma brochure sur la proposition Briqueville. Je lui disais: « Du lieu où je vous écris, monsieur, j'a- « perçois la maison de campagne qu'habita lord Byron, « et les toits du château de madame de Staël. Où est le « barde de Childe-Harold? où est l'auteur de Corinne? « Ma trop longue vie ressemble à ces voies romaines « bordées de monuments funèbres. »

Je retournai à Genève ; je ramenai ensuite madame de Chateaubriand à Paris, et rapportai le manuscrit contre la proposition Briqueville sur le bannissement des Bourbons, proposition prise en considération dans la séance des députés du 17 septembre de cette année 1831 : les uns attachent leur vie au succès, les autres au malheur.

PROPOSITION BAUDE ET BRIQUEVILLE SUR LE BANNISSEMENT DE LA BRANCHE AINÉE DES BOURBONS.

Paris, rue d'Enfer, fin de novembre 1831.

De retour à Paris le 11 octobre, je publiai ma brochure vers la fin du même mois ; elle a pour titre: *De*

la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou suite de mon dernier ecrit: De la Restauration et de la Monarchie élective.

Quand ces mémoires posthumes paraîtront, la polémique quotidienne, les événements pour lesquels on se passionne à l'heure actuelle de ma vie, les adversaires que je combats, même l'acte du bannissement de Charles X et de sa famille, compteront-ils pour quelque chose? c'est là l'inconvénient de tout journal: on y trouve des discussions animées sur des sujets devenus indifférents; le lecteur voit passer comme des ombres une foule de personnages dont il ne retient pas même le nom: figurants muets qui remplissent le fond de la scène. Toutefois c'est dans ces parties arides des chroniques que l'on recueille les observations et les faits de l'histoire de l'homme et des hommes.

Je mis d'abord au commencement de la brochure le décret proposé successivement par MM. Baude et Briqueville. Après avoir examiné les cinq partis que l'on avait à prendre après la révolution de Juillet, je dis:

« La pire des périodes que nous ayons parcourues « semble être celle où nous sommes, parce que l'anar- « chie règne dans la raison, la morale et l'intelligence. « L'existence des nations est plus longue que celle des « individus: un homme paralytique reste quelquefois « étendu sur sa couche plusieurs années avant de dis- « paraître; une nation infirme demeure longtemps sur « son lit avant d'expirer. Ce qu'il fallait à la royauté « nouvelle, c'était de l'élan, de la jeunesse, de l'intrépi- « dité, tourner le dos au passé, marcher avec la France « à la rencontre de l'avenir.

« De cela elle n'a cure; elle s'est présentée amaigrie, « débiffée par les docteurs qui la médicamentaient. Elle « est arrivée piteuse, les mains vides, n'ayant rien à

« donner, tout à recevoir se faisant pauvrette, demandant grâce à chacun, et cependant hargneuse, déclamant contre la légitimité et singeant la légitimité, contre le républicanisme et tremblant devant lui. Ce *système* pansu ne voit d'ennemis que dans deux oppositions qu'il menace. Pour se soutenir il s'est composé une phalange de vétérans réengagistes: s'ils portaient autant de chevrons qu'ils ont fait de serments, ils auraient la manche plus bariolée que la livrée des Montmorency.

« Je doute que la liberté se plaise longtemps à ce pot au feu d'une monarchie domestique. Les Francs l'avaient placée, cette liberté, dans un camp; elle a conservé chez leurs descendants le goût et l'amour de son premier berceau; comme l'ancienne royauté, elle veut être élevée sur le pavois et ses députés sont soldats. »

De cette argumentation je passe au détail du système suivi dans nos relations extérieures. La faute immense du congrès de Vienne est d'avoir mis un pays militaire comme la France dans un état forcé d'hostilité avec les peuples riverains. Je fais voir tout ce que les étrangers ont acquis en territoire et en puissance, tout ce que nous pouvions reprendre en Juillet. Grande leçon! preuve frappante de la vanité de la gloire militaire et des œuvres des conquérants! Si l'on faisait une liste des princes qui ont augmenté les possessions de la France, Bonaparte n'y figurerait pas; Charles X y occuperait une place remarquable!

Passant de raisonnement en raisonnement, j'arrive à Louis-Philippe: « Louis-Philippe est roi, » dis-je, « il porte le sceptre de l'enfant dont il était héritier immédiat, de ce pupille que Charles X avait remis entre les mains du lieutenant-général du royaume,

« comme à un tuteur expérimenté, un dépositaire fidèle,
« un protecteur généreux. Dans ce château des Tuile-
« ries, au lieu d'une couche innocente, sans insomnie,
« sans remords, sans apparition, qu'a trouvé le prince?
« un trône vide que lui présente un spectre décapité
« portant dans sa main sanglante la tête d'un autre
« spectre...

« Faut-il, pour achever, emmancher le fer de Louvel
« dans une loi, afin de porter le dernier coup à la fa-
« mille proscrite? Si elle était poussée à ces bords par
« la tempête; si, trop jeune encore, Henri n'avait pas
« les années requises à l'échafaud, eh bien! vous, les
« maîtres, accordez-lui dispense d'âge pour mourir. »

Après avoir parlé au gouvernement de la France, je me retourne vers Holyrood et j'ajoute: « Oserai-je pren-
« dre, en finissant, la respectueuse liberté d'adresser
« quelques paroles aux hommes de l'exil? Ils sont ren-
« trés dans la douleur comme dans le sein de leur mère:
« le malheur, séduction dont j'ai peine à me défendre,
« me semble avoir toujours raison; je crains de blesser
« son autorité sainte et la majesté qu'il ajoute à des
« grandeurs insultées, qui désormais n'ont plus que moi
« pour flatteur. Mais je surmonterai ma faiblesse, je
« m'efforcerai de faire entendre un langage qui, dans
« un jour d'infortune, pourrait préparer une espérance
« à ma patrie.

« L'éducation d'un prince doit être en rapport avec
« la forme du gouvernement et les mœurs de son pays.
« Or, il n'y a en France ni chevalerie, ni chevaliers, ni
« soldats de l'oriflamme, ni gentilshommes bardés de
« fer prêts à marcher à la suite du drapeau blanc. Il y
« a un peuple qui n'est plus le peuple d'autrefois, un
« peuple qui, changé par les siècles, n'a plus les an-
« ciennes habitudes et les antiques mœurs de nos pè-

« res. Qu'on déplore ou qu'on glorifie les transformations sociales advenues, il faut prendre la nation « telle qu'elle est, les faits tels qu'ils sont, entrer dans « l'esprit de son temps, afin d'avoir action sur cet « esprit.

« Tout est dans la main de Dieu, excepté le passé « qui, une fois tombé de cette main puissante, n'y ren- « tre plus.

« Arrivera sans doute le moment où l'orphelin sor- « tira de ce château des Stuarts, asile de mauvais au- « gure qui semble étendre l'ombre de la fatalité sur sa « jeunesse: le dernier né du Béarnais doit se mêler aux « enfants de son âge, aller aux écoles publiques, ap- « prendre tout ce que l'on sait aujourd'hui. Qu'il de- « vienne le jeune homme le plus éclairé de son temps; « qu'ils soit au niveau des sciences de l'époque; qu'il « joigne aux vertus d'un chrétien du siècle de saint Louis « les lumières d'un chrétien de notre siècle. Que des « voyages l'instruisent des mœurs et des lois; qu'il ait « traversé les mers, comparé les institutions et les gou- « vernements, les peuples libres et les peuples escla- « ves; que simple soldat, s'il en trouve l'occasion à l'é- « tranger, il s'expose aux périls de la guerre, car on « n'est point apte à régner sur des Français sans avoir « entendu siffler le boulet. Alors on aura fait pour lui « ce qu'humainement parlant on peut faire. Mais sur- « tout gardez-vous de le nourrir dans les idées du droit « invincible; loin de le flatter de remonter au rang de « ses pères, préparez-le à n'y remonter jamais; élevez-le « pour être homme, non pour être roi; là sont ses meil- « leures chances.

« C'est assez: quel que soit le conseil de Dieu, il re- « stera au candidat de ma tendre et pieuse fidélité une « majesté des âges que les hommes ne lui peuvent ra-

« vir. Mille ans noués à sa jeune tête le pareront tou-
« jours d'une pompe au-dessus de celle de tous les mo-
« narques. Si dans la condition privée il porte bien ce
« diadème de jours, de souvenirs et de gloire, si sa
« main soulève sans effort ce sceptre du temps que lui
« ont légué ses aïeux, quel empire pourrait-il regretter? »

M. le comte de Briqueville, dont je combattis ainsi la proposition, imprima quelques réflexions sur ma brochure; il me les envoya avec ce billet:

« Monsieur,

« J'ai cédé au besoin, au devoir de publier les réflé-
« xions qu'ont fait naître dans mon esprit vos pages élo-
« quentes sur ma proposition. J'obéis à un sentiment
« non moins vrai en déplorant de me trouver en oppo-
« sition avec vous, monsieur, qui, à la puissance du gé-
« nie, joignez tant de titres à la considération publique.
« Le pays est en danger, et dès lors je ne puis plus
« croire à une dissension sérieuse entre nous: cette
« France nous invite à nous réunir pour la sauver; ai-
« dez-la de votre génie; nous manœuvrerons, nous l'ai-
« derons de nos bras. Sur ce terrain, monsieur, n'est-il
« pas vrai, nous ne serons pas longtemps sans nous
« entendre? Vous serez le Tyrtée d'un peuple dont nous
« sommes les soldats, et ce sera avec bonheur que je me
« proclamerai alors le plus ardent de vos adhérents po-
« litiques, comme je suis déjà le plus sincère de vos ad-
« mirateurs.

« Votre très-humble et obéissant serviteur,

« Le comte Armand DE BRIQUEVILLE. »

« Paris, 15 novembre 1831.

Je ne restai pas en demeure, et je rompis contre le champion une seconde lance mort-née.

« Paris, ce 15 novembre 1831.

« Monsieur,

« Votre lettre est digne d'un gentilhomme : pardon- « nez-moi ce vieux mot, qui va à votre nom, à votre « courage, à votre amour de la France. Comme vous, je « déteste le joug étranger : s'il s'agissait de défendre « mon pays, je ne demanderais pas à porter la lyre du « poëte, mais l'épée du vétéran dans les rangs de vos « soldats.

« Je n'ai point encore lu, monsieur, vos réflexions ; « mais si l'état de la politique vous conduisait à retirer « la proposition qui m'a si étrangement affligé, avec « quel bonheur je me rencontrerais près de vous, sans « obstacle, sur le terrain de la liberté, de l'honneur, de « la gloire de notre patrie !

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la considéra- « tion la plus distinguée, votre très-humble et très-obéis- « sant serviteur,

« CHATEAUBRIAND. »

LETTRE A L'AUTEUR DE LA *Némésis*.

Paris, rue d'Enfer, infirmerie de Marie-Thérèse, décembre 1831.

Un poëte, mêlant les proscriptions des muses à celles des lois, dans une improvisation énergique, attaqua la veuve et l'orphelin. Comme ces vers étaient d'un écrivain de talent, ils acquirent une sorte d'autorité qui ne me permit pas de les laisser passer : je fis volte-face contre un autre ennemi [1].

[1] M. Barthélemy a passé depuis au juste-milieu, non sans force imprécations de beaucoup de gens qui se sont ralliés seulement un peu plus tard. (Note de Paris, 1837.)

On ne comprendrait pas ma réponse si on ne lisait le libelle du poëte; je vous invite donc à jeter les yeux sur ces vers; ils sont très-beaux et on les trouve partout. Ma réponse n'a pas été rendue publique: elle paraît pour la première fois dans ces *Mémoires*. Misérables débats où aboutissent les révolutions! Voilà à quelle lutte nous arrivons, nous faibles successeurs de ces hommes qui, les armes à la main, traitaient les grandes questions de gloire et de liberté en agitant l'univers! Des pygmées font entendre aujourd'hui leur petit cri parmi les tombeaux des géants ensevelis sous les monts qu'ils ont renversés sur eux.

« Paris, mercredi soir, 9 novembre 1831.

« Monsieur,

« J'ai reçu ce matin le dernier numéro de la *Némésis* « que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pour « me défendre de la séduction de ces éloges donnés avec « tant d'éclat, de grâce et de charme, j'ai besoin de me « rappeler les obstacles qui s'élèvent entre nous. Nous « vivons dans deux mondes à part; nos espérances et « nos craintes ne sont pas les mêmes; vous brûlez ce « que j'adore, et je brûle ce que vous adorez. Vous avez « grandi, monsieur; au milieu d'une foule d'avortons de « Juillet; mais de même que toute l'influence que vous « supposez à ma prose ne fera pas, selon vous, remonter « une race tombée; de même, selon moi, toute la puis- « sance de votre poésie ne ravalera pas cette noble ra- « ce; serions-nous ainsi placés l'un et l'autre dans deux « impossibilités?

« Vous êtes jeune, monsieur, comme cet avenir que « vous songez et qui vous pipera; je suis vieux comme « ce temps que je rêve et qui m'échappe. Si vous ve- « niez vous asseoir à mon foyer, dites-vous obligeam-

« ment, vous reproduiriez mes traits sous votre burin: « moi je m'efforcerais de vous rendre chrétien et roya- « liste. Puisque votre lyre au premier accord de son « harmonie chantait *mes Martyrs et mon pèlerinage,* « pourquoi n'achèveriez-vous pas la course ? Entrez dans « le lieu saint; le temps ne m'a arraché que les che- « veux, comme il effeuille un arbre en hiver, mais la « sève est restée au cœur: j'ai encore la main assez fer- « me pour tenir le flambeau qui guiderait vos pas sous « les voûtes du sanctuaire.

« Vous affirmez, monsieur, qu'il faudrait un peuple « de poëtes pour comprendre mes contradictions *de « royaumes éteints et de jeunes républiques;* n'auriez- « vous pas aussi célébré la *liberté* et trouvé quelques « magnifiques paroles pour les tyrans qui l'opprimaient ? « Vous citez les Du Barry, les Montespan, les Fontan- « ges, les la Vallière; vous rappelez des faiblesses roya- « les; mais ces faiblesses ont-elles coûté à la France ce « que les débauches des Danton et des Camille Desmou- « lins lui ont coûté ? Les mœurs de ces Catilina plébéiens « se réfléchissaient jusque dans leur langage, ils em- « pruntaient leurs métaphores à la porcherie des infâ- « mes et des prostituées. Les fragilités de Louis XIV et « de Louis XV ont-elles envoyé les pères et les époux « au gibet après avoir déshonoré les filles et les épou- « ses ? Les bains de sang ont-ils rendu l'impudicité d'un « révolutionnaire plus chaste que les bains de lait ne « rendaient virginale la souillure d'une Poppée ? Quand « les regrattiers de Robespierre auraient détaillé au peu- « ple de Paris le sang des baignoires de Danton, com- « me les esclaves de Néron vendaient aux habitants de « Rome le lait des thermes de sa courtisane, pensez- « vous que quelque vertu se fût trouvée dans la lavure « des obscènes bourreaux de la terreur ?

« La rapidité et la hauteur du vol de votre muse vous « ont trompé, monsieur: le soleil qui rit à toutes les mi- « sères aura frappé les vêtements d'une veuve; ils vous « auront semblé *dorés:* j'ai vu ces vêtements; ils étaient « de deuil; ils ignoraient les fêtes; l'enfant dans les en- « trailles qui le portaient n'a été bercé que du bruit des « larmes; s'il eût *dansé neuf mois dans le sein de sa « mère*, comme vous le dites, il n'aurait eu donc de joie « qu'avant de naître, entre la conception et l'enfante- « ment, entre l'assassinat et la proscription! *La pâleur « de redoutable augure* que vous avez remarquée sur « le visage de Henri est le résultat de la saignée pa- « ternelle, et non la lassitude d'un bal de 270 nuits. « L'antique malédiction a été maintenue pour la fille de « Henri IV: *in dolore paries filios*. Je ne connais que « la déesse de la Raison dont les couches, hâtées par « des adultères, aient eu lieu dans les danses de la mort. « Il tombait de ses flancs publics des reptiles immondes « qui ballaient à l'instant même avec les tricoteuses au- « tour de l'échafaud, au son du coutelas, remontant et « redescendant, refrain de la danse diabolique.

« Ah! monsieur, je vous en conjure, au nom de vo- « tre rare talent, cessez de récompenser le crime et de « punir le malheur par les sentences improvisées de vo- « tre muse; ne condamnez pas le premier au ciel, le se- « cond à l'enfer. Si en restant attaché à la cause de la « liberté et des lumières vous donniez asile à la reli- « gion, à l'humanité, à l'innocence, vous verriez appa- « raître à vos veilles une autre espèce de Némésis digne « de tous les hommages de la terre. En attendant que « vous versiez mieux que moi sur la vertu *tout l'océan « de vos fraîches idées*, continuez, avec la vengeance « que vous vous êtes faite, de traîner aux gémonies nos « turpitudes; renversez les faux monuments d'une ré-

« volution qui n'a pas édifié le temple propre à son « culte; labourez leurs ruines avec le soc de votre sa- « tire; semez le sel dans ce champ pour le rendre sté- « rile, afin qu'il ne puisse y germer de nouveau aucune « bassesse. Je vous recommande surtout, monsieur, ce « gouvernement prosterné qui chevrote la fierté des « obéissances, la victoire des défaites, et la gloire des « humiliations de la patrie.

« CHATEAUBRIAND. »

CONSPIRATION DE LA RUE DES PROUVAIRES.

Paris, rue d'Enfer, fin de mars.

Ces voyages et ces combats finirent pour moi l'année 1831 : au commencement de cette année 1832, autre tracasserie.

La Révolution de Paris avait laissé sur le pavé de Paris une foule de Suisses, de gardes du corps, d'hommes de tous états nourris par la cour, qui mouraient de faim et que de bonnes têtes monarchiques, jeunes et folles sous leurs cheveux gris, imaginèrent d'enrôler pour un coup de main.

Dans ce formidable complot il ne manquait pas de personnes graves, pâles, maigres, transparentes, courbées, le visage noble, les yeux encore vifs, la tête blanchie; ce passé ressemblait à l'honneur ressuscité venant essayer de rétablir, avec ses mains d'ombre, la famille qu'il n'avait pu soutenir de ses vivantes mains. Souvent des gens à béquilles prétendent étayer les monarchies croulantes; mais, à cette époque de la société, la restauration d'un monument du moyen âge est impossible, parce que le génie qui animait cette architecture est mort : on ne fait que du vieux en croyant faire du gothique.

D'un autre côté, les héros de Juillet, à qui le juste-milieu avait filouté la République, ne demandaient pas mieux que de s'entendre avec les carlistes pour se venger d'un ennemi commun, quittes à s'égorger après la victoire. M. Thiers ayant préconisé le système de 1793, comme l'œuvre de la liberté, de la victoire et du génie, de jeunes imaginations se sont allumées au feu d'un incendie dont elles ne voyaient que la réverbération lointaine; elles en sont à la poésie de la terreur: affreuse et folle parodie qui fait rebrousser l'heure de la liberté. C'est méconnaître à la fois le temps, l'histoire et l'humanité; c'est obliger le monde à reculer jusque sous le fouet du garde-chiourme pour se sauver de ces fanatiques de l'échafaud.

Il fallait de l'argent pour nourrir tous ces mécontents héros de Juillet éconduits, ou domestiques sans place: on se cotisa. Des conciliabules carlistes et républicains avaient lieu dans tous les coins de Paris, et la police, au fait de tout, envoyait ses espions prêcher, d'un club à un grenier, l'égalité et la légitimité. On m'informait de ces menées que je combattais. Les deux partis voulaient me déclarer leur chef au moment certain du triomphe: un club républicain me fit demander si j'accepterais la présidence de la République; je répondis: « Oui, « très-certainement; mais après M. de La Fayette; » ce qui fut trouvé modeste et convenable. Le général La Fayette venait quelquefois chez madame Récamier; je me moquais un peu de *sa meilleure des républiques*; je lui demandais s'il n'aurait pas mieux fait de proclamer Henri V et d'être le véritable président de la France pendant la minorité du royal enfant. Il en convenait et prenait bien la plaisanterie, car il était homme de bonne compagnie. Toutes les fois que nous nous retrouvions, il me disait: « Ah! vous allez recommencer votre que-

« relle. » Je lui faisais convenir qu'il n'y avait pas eu d'homme plus attrapé que lui par son bon ami Philippe.

Au milieu de cette agitation et de ces conspirations extravagantes, arrive un homme déguisé. Il débarqua chez moi, perruque de chiendent sur l'occiput, lunettes vertes sur le nez masquant ses yeux qui voyaient très-bien sans lunettes. Il avait ses poches pleines de lettres de change qu'il montrait; et tout de suite instruit que je voulais vendre ma maison et arranger mes affaires, il me fit offre de ses services; je ne pouvais m'empêcher de rire de ce monsieur (homme d'esprit et de ressource d'ailleurs) qui se croyait obligé de m'acheter pour la légitimité. Ses offres devenant trop pressantes, il vit sur mes lèvres un dédain qui l'obligea de faire retraite, et il écrivit à mon secrétaire ce petit billet que j'ai gardé:

« Monsieur:

« Hier au soir j'ai eu l'honneur de voir M. le vicomte « de Chateaubriand, qui m'a reçu avec sa bonté habi-« tuelle; néanmoins, j'ai cru m'apercevoir qu'il n'avait « plus son abandon ordinaire. Dites-moi, je vous prie, « ce qui aurait pu me retirer sa confiance à laquelle je « tenais plus qu'à toute autre chose; si on lui a fait sur « mon compte des *cancans*, je ne crains pas de mettre « ma conduite au grand jour et je suis prêt à répondre « tout ce qu'on pourrait lui avoir dit; il connait trop « la méchanceté des intrigants pour me condamner sans « vouloir m'entendre. Il y a même des peureux qui en « font aussi; mais il faut espérer que le jour arrivera « où l'on verra les gens qui sont véritablement dévoués. « Il m'a donc dit qu'il était inutile de me mêler de ses « affaires; j'en suis désolé, car j'aime à croire qu'elles « auraient été arrangées selon ses désirs. Je me doute

« à peu près quelle est la personne qui sur cet article « l'a fait changer; si dans le temps j'avais été moins dis- « cret, elle n'aurait pas été à même de me nuire chez « votre excellent *patron*. Enfin je ne lui en suis pas « moins dévoué, vous pouvez l'en assurer de nouveau « en lui présentant mes hommages respectueux. J'ose « espérer qu'un jour viendra où il pourra me connaître « et me juger.

« Agréez, je vous prie, monsieur, etc. »

Hyacinthe fit à ce billet cette réponse que je lui dictai:

« Mon patron n'a rien du tout de particulier contre « la personne qui m'a écrit; mais il veut vivre hors de « tout, et ne veut accepter aucun service. »

Bientôt après la catastrophe arriva.

Connaissez-vous la rue des *Prouvaires*, rue étroite, sale, populeuse, dans le voisinage de Saint-Eustache et des halles? C'est là que se donna le fameux souper de la troisième restauration. Les convives étaient armés de pistolets, de poignards et de clefs; on devait, après boire, s'introduire dans la galerie du Louvre, et, passant à minuit entre deux rangs de chefs-d'œuvre, aller frapper le monstre usurpant au milieu d'une fête. La conception était romantique; le dix-septième siècle était revenu, on pouvait se croire au temps des Borgia, des Médicis de Florence et des Médicis de Paris, aux hommes près.

Le 1er février, à neuf heures du soir, j'allais me coucher lorsqu'un homme zélé et l'individu aux lettres de change forcèrent ma porte, rue d'Enfer, pour me dire que tout était prêt, que dans deux heures Louis-Philippe aurait disparu; ils venaient s'informer s'ils pouvaient me déclarer le chef principal du gouvernement provisoire,

et si je consentais à prendre, avec un conseil de régence, les rênes du gouvernement provisoire au nom de Henri V. Ils avouaient que la chose était périlleuse, mais que je n'en recueillerais que plus de gloire, et que comme je convenais à tous les partis, j'étais le seul homme de France en position de jouer un pareil rôle. C'était me serrer de près, deux heures pour me décider à ma couronne! Deux heures pour aiguiser le grand sabre de mameluck que j'avais acheté au Caire en 1806! Pourtant je n'éprouvai aucun embarras et je leur dis: « Messieurs, vous savez que je n'ai jamais approuvé cette « entreprise, qui me paraît folle. Si j'avais à m'en mêler, j'aurais partagé vos périls et n'aurais pas attendu « votre victoire pour accepter le prix de vos dangers. « Vous savez que j'aime sérieusement la liberté, et il « m'est évident, par les meneurs de toute cette affaire, « qu'ils ne veulent point de liberté, qu'ils commenceraient, demeurés maîtres du champ de bataille, par « établir le règne de l'arbitraire. Ils n'auraient personne, ils ne m'auraient pas surtout pour les soutenir « dans ces projets; leur succès amènerait une complète « anarchie, et l'étranger profitant de nos discordes viendrait démembrer la France. Je ne puis donc entrer « dans tout cela. J'admire votre dévouement, mais le « mien n'est pas de la même nature. Je vais me coucher; je vous conseille d'en faire autant, et j'ai bien « peur d'apprendre demain matin le malheur de vos « amis. »

Le souper eut lieu; l'hôte du logis, qui ne l'avait préparé qu'avec l'autorisation de la police, savait à quoi s'en tenir. Les mouchards à table trinquaient le plus haut à la santé de Henri V; les sergents de ville arrivèrent, empoignèrent les convives et renversèrent encore une fois la coupe de la royauté légitime. Le Renaud des aven-

turiers royalistes était un savetier de la rue de Seine, décoré de Juillet, qui s'était battu vaillamment dans les trois journées, et qui blessa grièvement, pour Henri V, un agent de la police de Louis-Philippe, comme il avait tué des soldats de la garde, pour chasser le même Henri V et les deux vieux rois.

J'avais reçu pendant cette affaire un billet de madame la duchesse de Berry qui me nommait *membre d'un gouvernement secret*, qu'elle établissait en qualité de régente de France. Je profitai de cette occasion pour écrire à la princesse la lettre suivante:

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE BERRY [1].

« Madame,

« C'est avec la plus profonde reconnaissance que j'ai « reçu le témoignage de confiance et d'estime dont vous « avez bien voulu m'honorer; il impose à ma fidélité le « devoir de redoubler de zèle, en mettant toujours sous « les yeux de Votre Altesse Royale ce qui me paraîtra « la vérité.

« Je parlerai d'abord des prétendues conspirations « dont le bruit sera peut-être parvenu jusqu'à Votre « Altesse Royale. On affirme qu'elles ont été fabriquées « ou provoquées par la police. Laissant de côté le fait, « et sans insister sur ce que les conspirations (vraies « ou fausses) ont en elles-mêmes de répréhensible, je « me contenterai de remarquer que notre caractère na- « tional est à la fois trop léger et trop franc pour réus- « sir à de pareilles besognes. Aussi depuis quarante an- « nées ces sortes d'entreprises coupables ont-elles con-

[1] J'ai repris quelques passages de la longue lettre pour les placer dans mes *Explications sur mes 12,000 fr.*; et depuis dans mon *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry.*

« stamment échoué. Rien de plus ordinaire que d'enten-
« dre un Français se vanter publiquement d'être d'un
« complot; il en raconte tout le détail, sans oublier le
« jour, le lieu et l'heure, à quelque espion qu'il prend
« pour un confrère; il dit tout haut, ou plutôt il crie
« aux passants: Nous avons quarante mille hommes bien
« comptés, nous avons soixante mille cartouches, telle
« rue, numéro tant, dans la maison qui fait le coin. »
Et puis ce Catilina va danser et rire.

« Les sociétés secrètes ont seules une longue portée,
« parce qu'elles procèdent par révolutions et non par con-
« spirations; elles visent à changer les doctrines, les
« idées et les mœurs avant de changer les hommes et
« les choses; leurs progrès sont lents, mais les résultats
« certains. La publicité de la pensée détruira l'influence
« des sociétés secrètes; c'est l'opinion publique qui main-
« tenant opérera en France ce que les congrégations oc-
« cultes accomplissent chez les peuples non encore éman-
« cipés.

« Les départements de l'Ouest et du Midi, qu'on a
« l'air de vouloir pousser à bout par l'arbitraire et la
« violence, conservent cet esprit de fidélité qui distin-
« gua les antiques mœurs; mais cette moitié de la France
« ne conspirera jamais, dans le sens étroit de ce mot:
« c'est une espèce de camp au repos sous les armes.
« Admirable comme réserve de la légitimité, elle serait
« insuffisante comme avant-garde et ne prendrait jamais
« avec succès l'offensive. La civilisation a fait trop de
« progrès pour qu'il éclate une de ces guerres intesti-
« nes à grands résultats, ressource et fléau des siècles
« à la fois plus chrétiens et moins éclairés.

« Ce qui existe en France n'est point une monarchie,
« c'est une république, à la vérité du plus mauvais aloi.
« Cette république est plastronnée d'une royauté qui

« reçoit les coups et les empêche de porter sur le gou-
« vernement même.

« De plus, si la légitimité est une force considérable,
« l'élection est aussi un pouvoir prépondérant, même
« lorsqu'elle n'est que fictive, surtout en ce pays où l'on
« ne vit que de vanité: la passion française, l'égalité,
« est flattée par l'élection.

« Le gouvernement de Louis Philippe se livre à un
« double excès d'arbitraire et d'obséquiosité auquel le
« gouvernement de Charles X n'avait jamais songé. On
« supporte cet excès, pourquoi? Parce que le peuple
« supporte plus facilement la tyrannie d'un gouverne-
« ment qu'il a créé que la rigueur légale des institu-
« tions qui ne sont pas son ouvrage.

« Quarante années de tempêtes ont brisé les plus for-
« tes ames; l'apathie est grande, l'égoïsme presque gé-
« néral; on se ratatine pour se soustraire au danger,
« garder ce qu'on a, vivoter en paix. Après une révo-
« lution il reste aussi des hommes gangrenés qui com-
« muniquent à tout leur souillure, comme après une ba-
« taille il reste des cadavres qui corrompent l'air. Si par
« un souhait Henri V pouvait être transporté aux Tui-
« leries sans dérangement, sans secousse, sans compro-
« mettre le plus léger intérêt, nous serions bien près
« d'une restauration; mais pour l'avoir s'il faut seule-
« ment ne pas dormir une nuit, les chances diminuent.

« Les résultats des journées de Juillet n'ont tourné ni
« au profit du peuple, ni à l'honneur de l'armée, ni à
« l'avantage des lettres, des arts, du commerce et de
« l'industrie. L'État est devenu la proie des ministériels
« de profession et de cette classe qui voit la patrie dans
« son pot au feu, les affaires publiques dans son ména-
« ge: il est difficile, madame, que vous connaissiez de
« loin ce qu'on appelle ici le *juste-milieu*; que Son Al-



« tesse Royale se figure une absence complète d'élévation d'ame, de noblesse de cœur, de dignité de caractère ; qu'elle se représente des gens gonflés de leur importance, ensorcelés de leurs emplois, affolés de leur argent, décidés à se faire tuer pour leurs pensions : rien ne les en détachera ; c'est à la vie et à la mort ; ils y sont mariés comme les Gaulois à leurs épées, les chevaliers à l'oriflamme, les huguenots au panache blanc de Henri IV, les soldats de Napoléon au drapeau tricolore ; ils ne mourront qu'épuisés de serments à tous les régimes, après en avoir versé la dernière goutte sur leur dernière place. Ces eunuques de la quasi-légitimité dogmatisent l'indépendance en faisant assommer les citoyens dans les rues et en entassant les écrivains dans les geôles ; ils entonnent des chants de triomphe en évacuant la Belgique sur l'injonction d'un ministre anglais, et bientôt Ancône sur l'ordre d'un caporal autrichien. Entre les huis de Sainte-Pélagie et les portes des cabinets de l'Europe, ils se prélassent tout guindés de liberté et tout crottés de gloire.

« Ce que j'ai dit concernant les dispositions de la France ne doit pas décourager Votre Altesse Royale ; mais je voudrais que l'on connût mieux la route qui conduit au trône de Henri V.

« Vous savez ma manière de penser relativement à l'éducation de mon jeune roi : mes sentiments se trouvent exprimés à la fin de la brochure que j'ai déposée aux pieds de Votre Altesse Royale : je ne pourrais que me répéter. Que Henri V soit élevé pour son siècle, avec et par les hommes de son siècle ; ces deux mots résument tout mon système. Qu'il soit élevé surtout pour n'être pas roi. Il peut régner demain, il peut ne régner que dans dix ans, il peut ne régner jamais : car si la légitimité a les diverses chances de retour que je

« vais à l'instant déduire, néanmoins l'édifice actuel pour-« rait crouler sans qu'elle sortît de ses ruines. Vous avez « l'ame assez ferme, madame, pour supposer, sans vous « laisser abattre, un jugement de Dieu qui replongerait « votre illustre race dans les sources populaires; de mê-« me que vous avez le cœur assez grand pour nourrir « de justes espérances sans vous en laisser enivrer. Je « dois maintenant vous présenter cette autre partie du « tableau.

« Votre Altesse Royale peut tout défier, tout braver « avec son âge; il lui reste plus d'années à parcourir qu'il « ne s'en est écoulé depuis le commencement de la ré-« volution. Or, que n'ont point vu ces dernières années? « Quand la république, l'empire, la légitimité ont passé, « l'amphibie du juste-milieu ne passerait point! Quoi! « ce serait pour arriver à la misère d'hommes et de cho-« ses de ce moment que nous aurions traversé et dé-« pensé tant de crimes, de malheur, de talent, de liber-« té, de gloire! Quoi! l'Europe bouleversée, les trônes « croulant les uns sur les autres, les générations préci-« pitées à la fosse le glaive dans le sein, le monde en « travail pendant un demi-siècle, tout cela pour enfan-« ter la quasi-légitimité! On concevrait une grande Ré-« publique émergeant de ce cataclysme social; du moins « serait-elle habile à hériter des conquêtes de la Révo-« lution, à savoir, la liberté politique, la liberté et la pu-« blicité de la pensée, le nivellement des rangs, l'admis-« sion à tous les emplois, l'égalité de tous devant la loi, « l'élection et la souveraineté populaire. Mais comment « supposer qu'un troupeau de sordides médiocrités sau-« vées du naufrage puissent employer ces principes? A « quelle proportion ne les ont-elles pas déjà réduits! « elles les détestent et ne soupirent qu'après les lois « d'exception; elles voudraient prendre toutes ces liber-

« tés sous la couronne qu'elles ont forgée, comme sous « une trappe; puis on niaiserait béatement avec des ca- « naux, des chemins de fer, des tripotages d'arts, des « arrangements de lettres; monde de machines, de ba- « vardage et de suffisance surnommé *société modèle*. Mal- « heur à toute supériorité, à tout homme de génie am- « bitieux de préférence, de gloire et de plaisir, de sa- « crifice et de renommée, aspirant au triomphe de la « tribune, de la lyre ou des armes, qui s'élèverait un « jour dans cet univers d'ennui!

« Il n'y a qu'une chance, madame, pour que la quasi- « légitimité continuât de végéter: ce serait que l'état ac- « tuel de la société fût l'état naturel de cette société mê- « me à l'époque où nous sommes. Si le peuple vieilli « se trouvait en rapport avec son gouvernement décré- « pit; si entre le gouvernant et le gouverné il y avait « harmonie d'infirmité et de faiblesse, alors, madame, « tout serait fini pour Votre Altesse Royale, comme pour « le reste des Français. Mais si nous ne sommes pas ar- « rivés à l'âge du radotage national, et si la république « immédiate est impossible, c'est la légitimité qui semble « appelée à renaître. Vivez votre jeunesse, madame, et « vous aurez les royaux haillons de cette pauvresse ap- « pelée monarchie de Juillet. Dites à vos ennemis ce que « votre aïeule, la reine Blanche, disait aux siens pendant « la minorité de Saint-Louis: « Point ne me chaud d'atten- « dre. » Les belles heures de la vie vous ont été don- « nées en compensation de vos malheurs, et l'avenir vous « rendra autant de félicités que le présent vous aura dé- « robé de jours.

« La première raison qui milite en votre faveur, ma- « dame, est la justice de votre cause et l'innocence de « votre fils. Toutes les éventualités ne sont pas contre le bon droit. »

Après avoir détaillé les raisons d'espérance que je ne nourrissais guère, mais que je cherchais à grossir pour consoler la princesse, je continue:

« Voilà, madame, l'état précaire de la quasi-légitimité à « l'intérieur; à l'extérieur sa position n'est pas plus assu- « rée. Si le gouvernement de Louis-Philippe avait senti « que la révolution de Juillet biffait les transactions an- « técédentes, qu'une autre constitution nationale amenait « un autre droit politique et changeait les intérêts so- « ciaux; s'il avait eu au début de sa carrière jugement « et courage, il aurait pu, sans brûler une seule amor- « ce, doter la France de la frontière qui lui a été enle- « vée, tant était vif l'assentiment des peuples, tant était « grande la stupéfaction des rois. La quasi-légitimité au- « rait payé sa couronne argent comptant avec un ac- « croissement de territoire et se serait retranchée der- « rière ce boulevard. Au lieu de profiter de son élément « républicain pour marcher vite, elle a eu peur de son « principe; elle s'est traînée sur le ventre; elle a aban- « donné les nations soulevées pour elle et par elle; elle « les a rendues adverses de clientes qu'elles étaient; elle « a éteint l'enthousiasme guerrier, elle a changé en un « pusillanime souhait de paix un désir éclairé de réta- « blir l'équilibre des forces entre nous et les États voi- « sins, de réclamer au moins auprès de ces États, déme- « surément agrandis, les lambeaux détachés de notre « vieille patrie. Par faillance de cœur et défaut de génie, « Louis-Philippe a reconnu des traités qui ne sont point « de la nature de la révolution, traités avec lesquels « elle ne peut vivre, et que les étrangers ont eux-mêmes « violés.

« Le juste-milieu a laissé aux cabinets étrangers le « temps de se reconnaître et de former leurs armées. Et « comme l'existence d'une monarchie démocratique est

« incompatible avec l'existence des monarchies continen-« tales, les hostilités, malgré les protocoles, les embar-« ras de finances, les peurs mutuelles, les armistices pro-« longés, les gracieuses dépêches, les démonstrations « d'amitié, les hostilités, dis-je, pourraient sortir de cette « incompatibilité. Si notre royauté bourgeoise est rési-« gnée aux insultes, si les hommes rêvent la paix, les « choses pourront imposer la guerre.

« Mais que la guerre brise ou ne brise pas la quasi-« légitimité, je sais que vous ne mettrez jamais, mada-« me, votre espérance dans l'étranger; vous aimeriez « mieux qu'Henri V ne régnât jamais que de le voir ar-« river sous le patronage d'une coalition européenne: « c'est de vous-même, c'est de votre fils que vous tirez « votre espérance. De quelque manière qu'on raisonne « sur les ordonnances, elles ne pouvaient jamais attein-« dre Henri V; innocent de tout, il a pour lui l'élection « des siècles et ses infortunes natales. Si le malheur nous « touche dans la solitude d'une tombe, il nous attendrit « encore davantage quand il veille auprès d'un berceau: « car alors il n'est plus le souvenir d'une chose passée, « d'une créature misérable, mais qui a cessé de souffrir; « il est une pénible réalité; il attriste un âge qui ne de-« vait connaître que la joie; il menace toute une vie qui « ne lui a rien fait et n'a pas mérité ses rigueurs.

« Pour vous, madame, il y a dans vos adversités une « autorité puissante. Vous, baignée du sang de votre ma-« ri, avez porté dans votre sein le fils que la politique « appela l'*enfant de l'Europe* et la Religion l'*enfant du « miracle*. Quelle influence n'exercez-vous pas sur l'opi-« nion, quand on vous voit garder seule, à l'orphelin « exilé, la pesante couronne que Charles X secoua de sa « tête blanchie, et au poids de laquelle se sont dérobés « deux autres fronts assez chargés de douleurs pour qu'il

« leur fût permis de rejeter ce nouveau fardeau! Votre « image se présente à notre souvenir avec ces grâces « de femme qui, assises sur le trône, semblent occuper « leur place naturelle. Le peuple ne nourrit contre vous « aucun préjugé; il plaint vos peines, il admire votre cou- « rage; il garde la mémoire de vos jours de deuil; il « vous sait gré de vous être mêlée plus tard à ses plai- « sirs, d'avoir partagé ses goûts et ses fêtes; il trouve « un charme à la vivacité de cette Française étrangère, « venue d'un pays cher à notre gloire par les journées « de Fornoue, de Marignan, d'Arcole et de Marengo. Les « muses regrettent leur protectrice née sous ce beau ciel « de l'Italie, qui lui inspira l'amour des arts, et qui fit « d'une fille d'Henri IV une fille de François Ier.

« La France, depuis la révolution, a souvent changé « de conducteurs, et n'a point encore vu une femme au « timon de l'État. Dieu veut peut-être que les rênes de « ce peuple indomptable, échappées aux mains dévoran- « tes de la Convention, rompues dans les mains victo- « rieuses de Bonaparte, inutilement saisies par Louis XVIII « et Charles X, soient renouées par une jeune princes- « se; elle saurait les rendre à la fois moins fragiles et « plus légères. »

Rappelant enfin à Madame qu'elle a bien voulu songer à moi pour faire partie du gouvernement secret, je termine ainsi ma lettre:

« A Lisbonne s'élève un magnifique monument sur le- « quel on lit cette épitaphe: *Ci gît Basco Fuguera con- « tre sa volonté.* Mon mausolée sera modeste, et je n'y « reposerai pas malgré moi.

« Vous connaissez, madame, l'ordre d'idées dans le- « quel j'aperçois la possibilité d'une restauration; les au- « tres combinaisons seraient au-dessus de la portée de « mon esprit; je confesserais mon insuffisance. C'est *os-*

« *tensiblement*, et en me proclamant l'homme de votre « aveu, de votre confiance, que je trouverais quelque « force; mais, ministre plénipotentiaire de nuit, chargé « d'affaires accrédité auprès des ténèbres, c'est à quoi « je ne me sentirais aucune aptitude. Si Votre Altesse « Royale me nommait patemment son ambassadeur au- « près du peuple de la *nouvelle France*, j'inscrirais en « grosses lettres sur ma porte: *Légation de l'ancienne « France*. Il en arriverait ce qu'il plairait à Dieu; mais « je n'entendrais rien aux dévouements secrets; je ne « sais me rendre coupable de fidélité que par le flagrant « délit.

« Madame, sans refuser à Votre Altesse Royale les ser- « vices qu'elle aurait le droit de me commander, je la « supplie d'agréer le projet que j'ai formé d'achever mes « jours dans la retraite. Mes idées ne peuvent convenir « aux personnes qui ont la confiance des nobles exilés « d'Holyrood: le malheur passé, l'antipathie naturelle con- « tre mes principes et ma personne renaîtrait avec la « prospérité. J'ai vu repousser les plans que j'avais pré- « sentés pour la grandeur de ma patrie, pour donner à « la France des frontières dans lesquelles elle pût exis- « ter à l'abri des invasions, pour la soustraire à la honte « des traités de Vienne et de Paris. Je me suis entendu « traiter de renégat quand je défendais la religion, de « révolutionnaire quand je m'efforçais de fonder le trône « sur la base des libertés publiques. Je retrouverais les « mêmes obstacles augmentés de la haine que les fidè- « les de cour, de ville et de province, auraient conçue « de la leçon que leur infligea ma conduite au jour de « l'épreuve. J'ai trop peu d'ambition, trop besoin de re- « pos pour faire de mon attachement un fardeau à la « couronne, et lui imposer ma présence importune. J'ai « rempli mes devoirs sans penser un seul moment qu'ils

« me donnassent droit à la faveur d'une famille auguste: heureux qu'elle m'ait permis d'embrasser ses adversités! Je ne vois rien au-dessus de cet honneur; elle ne trouvera pas de serviteur plus zélé que moi; elle en trouvera de plus jeunes et de plus habiles. Je ne me crois pas un homme nécessaire, et je pense qu'il n'y a plus d'hommes nécessaires aujourd'hui: inutile au présent, je vais aller dans la solitude m'occuper du passé. J'espère, madame, vivre encore assez pour ajouter à l'histoire de la Restauration la page glorieuse que promettent à la France vos futures destinées.

« Je suis avec le plus profond respect, madame, de Votre Altesse Royale le très-humble et très-obéissant serviteur.

« CHATEAUBRIAND. »

La lettre fut obligée d'attendre un courrier sûr; le temps marcha et j'ajoutait à ma dépêche ce post-scriptum:

Paris, 12 avril 1832.

« Madame,

« Tout vieillit vite en France; chaque jour ouvre de nouvelles chances à la politique et commence une autre série d'événements. Nous en sommes maintenant à la maladie de M. Périer et au fléau de Dieu. J'ai envoyé à M. le préfet de la Seine la somme de 12,000 fr. que la fille proscrite de saint Louis et de Henri IV a destinée au soulagement des infortunés: quel digne usage de sa noble indigence! Je m'efforcerai, madame, d'être le fidèle interprète de vos sentiments. Je n'ai reçu de ma vie une mission dont je me sentisse plus honoré.

« Je suis avec le plus profond respect, etc. »

Avant de parler de l'affaire des 12,000 fr. pour les *cholériques*, mentionnés dans ce post-scriptum, il faut parler du choléra. Dans mon voyage en Orient je n'avais point rencontré la peste, elle est venue me trouver à domicile; la fortune après laquelle j'avais couru m'attendait assise à ma porte.

INCIDENCES.

PESTES.

A l'époque de la peste d'Athènes, l'an 431 avant notre ère, vingt-deux grandes pestes avaient déjà ravagé le monde. Les Athéniens se figurèrent qu'on avait empoisonné leurs puits; imagination populaire renouvelée dans toutes les contagions. Thucydide nous a laissé du fléau de l'Attique une description copiée chez les anciens par Lucrèce, Virgile, Ovide, Lucain, chez les modernes par Boccace et Manzoni. Il est remarquable qu'à propos de la peste d'Athènes, Thucydide ne dit pas un mot d'Hippocrate, de même qu'il ne nomme pas Socrate à propos d'Alcibiade. Cette peste donc attaquait d'abord la tête, descendait dans l'estomac, de là dans les entrailles, enfin dans les jambes; si elle sortait par les pieds après avoir traversé tout le corps, comme un long serpent, on guérissait. Hippocrate l'appela le mal divin, et Thucydide le *feu sacré*; ils la regardèrent tous deux comme le feu de la colère céleste.

Une des plus épouvantables pestes fut celle de Constantinople au cinquième siècle, sous le règne de Justinien: le christianisme avait déjà modifié l'imagination des peuples et donné un nouveau caractère à une calamité, de même qu'il avait changé la poésie; les malades croyaient voir errer autour d'eux des spectres et entendre des voix menaçantes.

La peste noire du quatorzième siècle, connue sous le nom de la *mort noire*, prit naissance à la Chine: on s'imaginait qu'elle courait sous la forme d'une vapeur de feu en répandant une odeur infecte. Elle emporta les quatre cinquièmes des habitants de l'Europe.

En 1578 descendit sur Milan la contagion qui rendit immortelle la charité de saint Charles Borromée. Cinquante-quatre ans plus tard, en 1629, cette malheureuse ville fut encore exposée aux calamités dont Manzoni a fait une peinture bien supérieure au célèbre tableau de Boccace.

En 1660 le fléau se renouvela en Europe, et dans ces deux pestes de 1629 et 1660 se reproduisirent les mêmes symptômes de délire de la peste de Constantinople.

« Marseille, dit M. Lemontey, sortait en 1720 du sein « des fêtes qui avaient signalé le passage de mademoi- « selle de Valois, mariée au duc de Modène. A côté de « ces galères encore décorées de guirlandes et chargées « de musiciens, flottaient quelques vaisseaux apportant « des ports de la Syrie la plus terrible calamité. »

Le navire fatal dont parle M. Lemontey, ayant exhibé une patente nette fut admis un moment à la pratique. Ce moment suffit pour empoisonner l'air; un orage accrut le mal et la peste se répandit à coups de tonnerre.

Les portes de la ville et les fenêtres des maisons furent fermées. Au milieu du silence général on entendait quelquefois une fenêtre s'ouvrir et un cadavre tomber; les murs ruisselaient de son sang gangrené, et des chiens sans maître l'attendaient en bas pour le dévorer. Dans un quartier dont touts les habitants avaient péri, on les avait murés à domicile, comme pour empêcher la mort de sortir. De ces avenues de grands tombeaux de famille, on passait à des carrefours dont les pavés étaient couverts de malades et de mourants étendus sur des matelas et abandonnés sans secours. Des carcasses gisaient

à demi pourries avec de vieilles hardes mêlées de boue; d'autres corps restaient debout appuyés contre les murailles, dans l'attitude où ils étaient expirés.

Tout avait fui, même les médecins; l'évêque, M. de Belzunce, écrivait: « On devrait abolir les médecins, ou « du moins nous en donner de plus habiles ou de moins « peureux. J'ai eu bien de la peine à faire tirer cent « cinquante cadavres à demi pourris qui étaient autour « de ma maison. »

Un jour, des galériens hésitaient à remplir leurs fonctions funèbres: l'apôtre monte sur l'un des tombereaux, s'assied sur un tas de cadavres et ordonne aux forçats de marcher: la mort et la vertu s'en allaient au cimetière conduites par le crime et le vice épouvantés et admirant. Sur l'esplanade de Tourette, au bord de la mer, on avait pendant trois semaines porté des corps, lesquels, exposés au soleil et fondus par ses rayons, ne présentaient plus qu'un lac empesté. Sur cette surface de chairs liquéfiées, les vers seuls imprimaient quelque mouvement à des formes pressées, indéfinies, qui pouvaient avoir été des effigies humaines.

Quand la contagion commença de se ralentir, M. de Belzunce, à la tête de son clergé, se transporta à l'église des *Accoules:* monté sur une esplanade d'où l'on découvrait Marseille, les campagnes, les ports et la mer, il donna la bénédiction, comme le pape, à Rome, bénit la ville et le monde: quelle main plus courageuse et plus pure pouvait faire descendre sur tant de malheurs les bénédictions du ciel?

« C'est ainsi que la peste dévasta Marseille, et cinq ans après ces calamités on plaça sur la façade de l'Hôtel-de-Ville l'inscription suivante, comme ces épitaphes pompeuses qu'on lit sur un sépulcre: »

Massilia Phocensium filia, Romæ soror, Carthaginis terror, Athenarum æmula.

LE CHOLÉRA.

Paris, rue d'Enfer, mai 1832.

Le choléra, sorti du Delta du Gange en 1817, s'est propagé dans un espace de deux mille deux cents lieues, du nord au sud, et de trois mille cinq cents de l'orient à l'occident; il a désolé quatorze cents villes, moissonné quarante millions d'individus. On a une carte de la marche de ce conquérant. Il a mis quinze années à venir de l'Inde à Paris: c'est aller aussi vite que Bonaparte: celui-ci employa à peu près le même nombre d'années à passer de Cadix à Moscou, et il n'a fait périr que deux ou trois millions d'hommes.

Qu'est-ce que le choléra? Est-un vent mortel? Sont-ce des insectes que nous avalons et qui nous dévorent? Qu'est-ce que cette grande mort noire armée de sa faux, qui, traversant les montagnes et les mers, est venue comme une de ces terribles pagodes adorées aux bords du Gange nous écraser aux rives de la Seine sous les roues de son char? Si ce fléau fût tombé au milieu de nous dans un siècle religieux, qu'il se fût élargi dans la poésie des mœurs et des croyances populaires, il eût laissé un tableau frappant. Figurez-vous un drap mortuaire flottant en guise de drapeau au haut des tours de Notre-Dame, le canon faisant entendre par intervalles des coups solitaires pour avertir l'imprudent voyageur de s'éloigner; un cordon de troupes cernant la ville et ne laissant entrer ni sortir personne, les églises remplies d'une foule gémissante, les prêtres psalmodiant jour et nuit les prières d'une agonie perpétuelle, le viatique porté de maison en maison avec des cierges et des sonnettes, les cloches ne cessant de faire entendre le glas funèbre, les moines, un crucifix à la main, appelant dans

les carrefours le peuple à la pénitence, prêchant la colère et le jugement de Dieu, manifestés sur les cadavres déjà noircis par le feu de l'enfer.

Puis les boutiques fermées, le pontife entouré de son clergé, allant, avec chaque curé à la tête de sa paroisse, prendre la châsse de sainte Geneviève ; les saintes reliques promenées autour de la ville, précédées de la longue procession des divers ordres religieux, confréries, corps de métiers, congrégations de pénitents, théories de femmes voilées, écoliers de l'Université, desservants des hospices, soldats sans armes ou les piques renversées ; le *Miserere* chanté par les prêtres, se mêlant aux cantiques des jeunes filles et des enfants ; tous, à certains signaux, se prosternant en silence et se relevant pour faire entendre de nouvelles plaintes.

Rien de tout cela : le choléra nous est arrivé dans un siècle de philanthropie, d'incrédulité, de journaux, d'administration matérielle. Ce fléau sans imagination n'a rencontré ni vieux cloîtres, ni religieux, ni caveaux, ni tombes gothiques ; comme la terreur en 1793, il s'est promené d'un air moqueur à la clarté du jour, dans un monde tout neuf, accompagné de son bulletin, qui racontait les remèdes qu'on avait employés contre lui, le nombre des victimes qu'il avait faites, où il en était, l'espoir qu'on avait de le voir encore finir, les précautions qu'on devait prendre pour se mettre à l'abri, ce qu'il fallait manger, comment il était bon de se vêtir. Et chacun continuait de vaquer à ses affaires, et les salles de spectacle étaient pleines. J'ai vu des ivrognes à la barrière, assis devant la porte du cabaret, buvant sur une petite table de bois et disant en élevant leur verre : « A ta santé, *Morbus !* » Morbus, par reconnaissance, accourait, et ils tombaient morts sous la table. Les enfants jouaient au *choléra*, qu'ils appelaient le *Ni-*

colas Morbus et le *scélérat Morbus*. Le choléra avait pourtant sa terreur : un brillant soleil, l'indifférence de la foule, le train ordinaire de la vie, qui se continuait partout, donnaient à ces jours de peste un caractère nouveau et une autre sorte d'épouvante. On sentait un malaise dans tous les membres ; un vent du nord, sec et froid, vous desséchait ; l'air avait une certaine saveur métallique qui prenait à la gorge. Dans la rue du Cherche-Midi, des fourgons du dépôt d'artillerie faisaient le service des cadavres. Dans la rue de Sèvres, complètement dévastée, surtout d'un côté, les corbillards allaient et venaient de porte en porte ; ils ne pouvaient suffire aux demandes ; on leur criait par les fenêtres : « Corbil-« lard, ici ! » Le cocher répondait qu'il était chargé et ne pouvait servir tout le monde. Un de mes amis, M. Pouqueville, venant dîner chez moi le jour de Pâques, arrivé au boulevard du Mont-Parnasse, fut arrêté par une succession de bières presque toutes portées à bras. Il aperçut, dans cette procession, le cercueil d'une jeune fille sur lequel était déposée une couronne de roses blanches. Une odeur de chlore formait une atmosphère empestée à la suite de cette ambulance fleurie.

Sur la place de la Bourse, où se réunissaient des cortéges d'ouvriers en chantant *la Parisienne*, on vit souvent jusqu'à onze heures du soir défiler des enterrements vers le cimetière Montmartre à la lueur de torches de goudron. Le Pont-Neuf était encombré de brancards chargés de malades pour les hôpitaux ou de morts expirés dans le trajet. Le péage cessa quelques jours sur le pont des Arts. Les échoppes disparurent, et comme le vent de nord-est soufflait, tous les étalagistes et toutes les boutiques des quais fermèrent. On rencontrait des voitures enveloppées d'une banne et précédées d'un *corbeau* ayant en tête un officier de l'état civil, vêtu d'un

habit de deuil, tenant une liste en main. Ces tabellions manquèrent; on fut obligé d'en appeler de Saint-Germain, de La Villette, de Saint-Cloud. Ailleurs, les corbillards étaient encombrés de cinq ou six cercueils retenus par des cordes. Des omnibus et des fiacres servaient au même usage; il n'était pas rare de voir un cabriolet orné d'un mort couché sur sa devantière. Quelques décédés étaient présentés aux églises; un prêtre jetait de l'eau bénite sur ces fidèles de l'éternité réunis.

A Athènes, le peuple crut que les puits voisins du Pirée avaient été empoisonnés; à Paris, on accusa les marchands d'empoisonner le vin, les liqueurs, les dragées et les comestibles. Plusieurs individus furent déchirés, traînés dans le ruisseau, précipités dans la Seine. L'autorité a eu à se reprocher des avis maladroits ou coupables.

Comment le fléau, étincelle électrique, passa-t-il de Londres à Paris? on ne le saurait expliquer. Cette mort fantasque s'attache souvent à un point du sol, à une maison, et laisse sans y toucher les alentours de ce point infesté; puis elle revient sur ses pas et reprend ce qu'elle avait oublié. Une nuit je me sentis attaqué: je fus saisi d'un frisson avec des crampes dans les jambes; je ne voulus pas sonner de peur d'effrayer madame de Chateaubriand. Je me levai; je chargeai mon lit de tout ce que je rencontrai dans la chambre et, me remettant sous mes couvertures, une sueur abondante me tira d'affaire. Mais je demeurai brisé, et ce fut dans cet état de malaise que je fus forcé d'écrire ma brochure sur les 12,000 francs de madame la duchesse de Berry.

Je n'aurais pas été trop fâché de m'en aller emporté sous le bras de ce fils aîné de Vischnou, dont le regard lointain tua Bonaparte sur son rocher, à l'entrée de la mer des Indes. Si tous les hommes atteints d'une con-

tagion générale venaient à mourir, qu'arriverait-il ? Rien : la terre, dépeuplée, continuerait sa route solitaire, sans avoir besoin d'autre astronome pour compter ses pas que celui qui les a mesurés de toute éternité; elle ne présenterait aucun changement aux habitants des autres planètes; ils la verraient accomplir ses fonctions accoutumées; sur sa surface, nos petits travaux, nos villes, nos monuments seraient remplacés par des forêts rendues à la souveraineté des lions; aucun vide ne se manifesterait dans l'univers. Et cependant il y aurait de moins cette intelligence humaine qui sait les astres et s'élève jusqu'à la connaissance de leur autour. Qu'êtes-vous donc, ô immensité des œuvres de Dieu, où le génie de l'homme, qui équivaut à la nature entière, s'il venait à disparaître, ne ferait pas plus faute que le moindre atome retranché de la création !

LES 12,000 FR. DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY.

Paris, rue d'Enfer, mai 1832.

Madame de Berry a son petit conseil à Paris, comme Charles X a le sien : on recueillait en son nom de chétives sommes pour secourir les plus pauvres royalistes. Je proposai de distribuer aux cholériques une somme de douze mille francs de la part de la mère d'Henri V. On écrivit à Massa, et non-seulement la princesse approuva la disposition des fonds, mais elle aurait voulu qu'on eût réparti une somme plus considérable : son approbation arriva le jour même où j'envoyai l'argent aux mairies. Ainsi tout est rigoureusement vrai dans mes explications sur le don de l'exilée. Le 14 d'avril j'envoyai au préfet de la Seine la somme entière pour être distribuée à la classe indigente de la population de Paris at-

teinte de la contagion. M. de Bondy ne se trouva point à l'Hôtel-de-Ville lorsque ma lettre lui fut portée. Le secrétaire général ouvrit ma missive, ne se crut pas autorisé à recevoir l'argent. Trois jours s'écoulèrent; M. de Bondy me répondit enfin qu'il ne pouvait accepter les douze mille francs parce que l'on verrait, sous une bienfaisance apparente, *une combinaison politique contre laquelle la population parisienne protesterait tout entière par son refus.* Alors mon secrétaire passa aux douze mairies. Sur cinq maires présents, quatre acceptèrent le don de mille francs; un le refusa. Des sept maires absents, cinq gardèrent le silence; deux refusèrent. Je fus aussitôt assiégé d'une armée d'indigents: bureaux de bienfaisance et de charité, ouvriers de toutes les espèces, femmes et enfants, Polonais et Italiens exilés, littérateurs, artistes, militaires, tous écrivirent, tous réclamèrent une part de bienfait. Si j'avais eu un million, il eût été distribué en quelques heures. M. de Bondy avait tort de dire *que la population parisienne tout entière protesterait par son refus;* la population de Paris prendra toujours l'argent de tout le monde. L'effarade du gouvernement était à mourir de rire; on eût dit que ce perfide argent légitimiste allait soulever les cholériques, exciter dans les hôpitaux une insurrection d'agonisants pour marcher à l'assaut des Tuileries, cercueil battant, glas tintant, suaire déployé sous le commandement de la Mort. Ma correspondance avec les maires se prolongea par la complication du refus du préfet de Paris. Quelques-uns m'écrivirent pour me renvoyer mon argent ou pour me redemander leurs reçus des dons de madame la duchesse de Berry. Je les leur renvoyai loyalement et je délivrai cette quittance à la mairie du douzième arrondissement: « J'ai reçu de la mairie du douzième arrondissement la somme de mille francs qu'elle

avait d'abord acceptée et qu'elle m'a renvoyée par l'ordre de M. le préfet de la Seine. »

Paris, ce 22 avril 1832.

Le maire du neuvième arrondissement, M. Cronier, fut plus courageux, il garda les mille francs et fut destitué. Je lui écrivis ce billet :

« 29 avril 1832.

« Monsieur,

« J'apprends avec une sensible peine la disgrâce dont « le bienfait de madame la duchesse de Berry a été en« vers vous la cause ou le prétexte. Vous aurez, pour « vous consoler, l'estime publique, le sentiment de votre « indépendance et le bonheur de vous être sacrifié à la « cause des malheureux.

« J'ai l'honneur, etc., etc. »

Le maire du quatrième arrondissement est tout un autre homme : M. Cadet de Gassicourt, poëte pharmacien, faisant des petits vers, écrivant dans son temps, du temps de la liberté et de l'empire, une agréable déclaration classique contre ma prose romantique et contre celle de madame de Staël, M. Cadet de Gassicourt est le héraut qui a pris d'assaut la croix du portail Saint-Germain-l'Auxerrois, et qui, dans une proclamation sur le choléra, a fait entendre que ces méchants carlistes pourraient bien être les empoisonneurs du vin dont le peuple avait déjà fait bonne justice. L'illustre champion m'a donc écrit la lettre suivante :

« Paris, le 18 mars 1832.

« Monsieur,

« J'étais absent de la mairie quand la personne en« voyée par vous s'y s'est présentée : cela vous expli« quera le retard qu'a éprouvé ma réponse.

« M. le préfet de la Seine, n'ayant point accepté l'argent « que vous vous êtes chargé de lui offrir, me semble avoir « tracé la conduite que doivent suivre les membres du « conseil municipal. J'imiterai d'autant plus l'exemple de « M. le préfet que je crois connaître et que je partage en- « tièrement les sentiments qui ont dû motiver son refus. »

« Je ne relèverai qu'en passant le titre d'*Altesse* « *Royale* donné avec quelque affectation à la personne « dont vous vous constituez l'organe : la belle fille de « Charles X n'est pas plus *Altesse Royale* en France « que son beau-père n'y est roi! Mais, monsieur, il n'est « personne qui ne soit moralement convaincu que cette « dame agit très-activement, et répand des sommes bien « autrement considérables que celles dont elle vous a « confié l'emploi, pour exciter des troubles dans notre « pays et y faire éclater la guerre civile. L'aumône « qu'elle a la prétention de faire n'est qu'un moyen « d'attirer sur elle et sur son parti une attention et une « bienveillance que ses intentions sont loin de justifier. « Vous ne trouverez donc pas extraordinaire qu'un ma- « gistrat, fermement attaché à la royauté constitution- « nelle de Louis-Philippe, refuse des secours qui vien- « nent d'une source pareille, et cherche, auprès de vrais « citoyens, des bienfaits plus purs adressés sincèrement « à l'humanité et à la patrie.

« Je suis, avec une considération, très-distinguée, « monsieur, etc.,

« F. Cadet de Gassicourt. »

Cette révolte de M. Cadet de Gassicourt contre cette *dame* et contre son *beau-père* est bien fière : quel progrès des lumières et de la philosophie! quelle indomptable indépendance! MM. Fleurant et Purgon n'osaient regarder la face des gens qu'à genoux; lui, M. Cadet, dit comme le Cid :

. . . . Nous nous levons alors!

Sa liberté est d'autant plus courageuse que ce *beau-père* (autrement le fils de saint Louis) est proscrit. M. de Gassicourt est au-dessus de tout cela; il méprise également la noblesse du temps et du malheur. C'est avec le même dédain des préjugés aristocratiques qu'il me retranche le *de* et s'en empare comme une conquête faite sur la gentilhommerie. Mais n'y aurait-il point quelques anciennes rivalités, quelques anciens démêlés historiques entre la maison des Cadet et la maison des Capet? Henri IV, aïeul de ce *beau-père*, qui n'est pas plus roi que cette *dame* n'est Altesse Royale, traversait un jour la forêt de saint-Germain; huit seigneurs s'y étaient embusqués pour tuer le Béarnais; ils furent pris. « Un de ces galans, dit l'Étoile, estoit un apothicaire qui demanda de parler au roy, auquel Sa Majesté s'étant enquis de quel état il estoit, il lui répondit qu'il estoit apothicaire. — Comment! dit le roy, a-t-on accoutumé de faire ici un état d'apothicaire? Guettez vous les passants pour . . . . ? » Henri IV était un soldat, la pudeur ne l'embarrassait guère, et il ne reculait pas plus devant un mot que devant l'ennemi.

Je soupçonne M. de Gassicourt, à cause de son humeur contre le petit-fils d'Henri IV, d'être le petit-fils du pharmacien ligueur. Le maire du quatrième arrondissement m'avait sans doute écrit dans l'espoir que j'engagerais le fer avec lui; mais je ne veux rien engager avec M. Cadet: qu'il me pardonne ici de lui laisser une petite marque de mon souvenir.

Depuis ces jours où j'avais vu passer les grandes révolutions et les grands révolutionnaires, tout s'était bien racorni. Les hommes qui ont fait tomber un chêne, replanté trop vieux pour qu'il reprît racine, se sont adressés à moi; ils m'ont demandé quelques deniers de la veuve afin d'acheter du pain: la lettre du Comité des

décorés de Juillet est un document utile à noter pour l'instruction de l'avenir.

Paris, le 20 avril 1832.

Réponse, s.-v.-p., à M. Gibert-Arnaud,
gérant-secrétaire du Comité,
rue Saint-Nicaise, n° 3.

« Monsieur le vicomte,

« Les membres de notre Comité viennent avec con-« fiance vous prier de vouloir bien les honorer d'un don « en faveur des décorés de Juillet. Pères de famille mal-« heureux, dans ce moment de fléau et de misère, la « bienfaisance inspire la plus sincère gratitude. Nous « osons espérer que vous consentirez à laisser mettre « votre illustre nom à côté de celui de MM. le général « Bertrand, le général Excelmans, le général Lamarque, « le général La Fayette, de plusieurs ambassadeurs, de « Pairs de France et de Députés.

« Nous vous prions de nous honorer d'un mot de ré-« ponse, et si, contre notre attente, un refus succédait « à notre prière, soyez assez bon pour nous faire le ren-« voi de la présente.

« Dans les plus doux sentiments nous vous prions, « monsieur le vicomte, d'agréer l'hommage de nos res-« pectueuses salutations.

« Les membres actifs du comité constituant des
« décorés de Juillet:

« Le membre visiteur: FAURE.
« Le commissaire spécial: CYPRIEN DESMAREST.
« Le gérant secrétaire: GIBERT-ARNAUD.
« Membre adjoint: TOUREL. »

Je n'avais garde de perdre l'avantage que me donnait ici sur elle la révolution de Juillet. En distinguant entre les personnes, on créerait des hilotes parmi les infortunés, lesquels, pour certaines opinions politiques, ne pourraient jamais être secourus. Je me hâtai d'envoyer cent franc à ces messieurs, avec ce billet :

Paris, ce 22 avril 1832.

« Messieurs,

« Je vous remercie infiniment de vous être adressés « à moi pour venir au secours de quelques pères de fa- « mille malheureux. Je m'empresse de vous envoyer la « somme de cent francs : je regrette de n'avoir pas un « don plus considérable à vous offrir.

« J'ai l'honneur, etc.,

« CHATEAUBRIAND. »

Le reçu suivant me fut à l'instant envoyé :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai l'honneur de vous remercier et de vous accu- « ser réception de la somme de cent francs que vos « bontés destinent à secourir les malheureux de Juillet.

« Salut et respect.

« Le gérant secrétaire du Comité :

« GIBERT-ARNAUD. »

23 avril.

Ainsi, madame la duchesse de Berry aura fait l'aumône à ceux qui l'ont chassée. Les transactions montrent à nu le fond des choses. Croyez donc à quelque réalité dans un pays où personne ne prend soin des invalides de son parti, où les héros de la veille sont les délaissés du lendemain, où un peu d'or fait accourir la

multitude, comme les pigeons d'une ferme s'empressent sous la main qui leur jette le grain.

Il me restait encore quatre mille francs sur les douze. Je m'adressai à la religion; monseigneur l'archevêque de Paris m'écrivit cette noble lettre:

Paris, le 26 avril 1832.

« Monsieur le vicomte,

« La charité est catholique comme la foi, étrangère « aux passions des hommes, indépendante de leurs mou- « vements: un des principaux caractères qui la distin- « guent est, selon saint-Paul, de ne point penser le mal, « *non cogitat malum*. Elle bénit la main qui donne et « la main qui reçoit, sans attribuer au généreux bien- « faiteur d'autre motif que celui de bien faire, et sans « demander au pauvre nécessiteux d'autre condition « que celle du besoin. Elle accepte avec une profonde « et sensible reconnaissance le don que l'auguste veuve « vous a chargé de lui confier pour être employé au « soulagement de nos malheureux frères victimes du « fléau qui désole la capitale.

« Elle fera avec la plus exacte fidélité la répartition « des quatre mille francs que vous m'avez remis de sa « part, dont ma lettre est une nouvelle quittance, mais « dont j'aurai l'honneur de vous envoyer l'état de distri- « bution, lorsque les intentions de la bienfaisance au- « ront été remplies.

« Veuillez, monsieur le vicomte, faire agréer à ma- « dame la duchesse de Berry les remercîments d'un pas- « teur et d'un père qui, chaque jour, offre à Dieu sa « vie pour ses brebis et ses enfants, et qui appelle de « tout côté les secours capables d'égaler leurs misères. « Son cœur royal a trouvé déjà en lui-même sans doute « sa récompense du sacrifice qu'elle consacre à nos infor-

« tunes; la religion lui assure de plus l'effet des divines « promesses consignées au livre des béatitudes, pour « ceux qui *fond miséricorde.*

« La répartition a été faite sur-le-champ entre « MM. les curés des douze principales paroisses de « Paris, auxquels j'ai adressé la lettre dont je joins ici « la copie.

« Recevez, monsieur le vicomte, l'assurance, etc.

« HYACINTHE, archevêque de Paris. »

On est toujours émerveillé de savoir à quel point la religion convient au style, et donne même aux lieux communs une gravité et une convenance que l'on sent tout d'abord. Ceci contraste avec le tas des lettres anonymes qui se sont mêlées aux lettres que je viens de citer. L'orthographe de ces lettres anonymes est assez correcte, l'écriture jolie; elles sont, à proprement parler, *littéraires*, comme la révolution de Juillet. Ce sont les jalousies, les haines, les vanités écrivassières, à l'aise sous l'inviolabilité d'une poltronnerie qui, ne montrant pas son visage, ne peut pas être rendue visible par un soufflet.

ÉCHANTILLONS.

« Voudrais-tu bien nous dire, vieux républiquinquiste, le jour que tu voudras graisser tes maucassines? il nous sera facile de te procurer de la graisse « de chouans, et si tu voulais du sang de tes amis pour « écrire leur histoire, il n'en manque pas dans la boue « de Paris, son élément.

« Vieux brigand, demande à ton scélerat et digne ami « Fitz-James si la pierre qu'il a reçue dans la partie féodale lui a fait plaisir. Tas de canailles, nous vous arracherons les tripes du ventre, etc., etc. »

Dans une autre missive, on voit une potence très-bien dessinée avec ces mots :

« Mets-toi aux genoux d'un prêtre, fais acte de con-« trition, car on veut ta vieille tête pour finir tes tra-« hisons. »

Au surplus le choléra dure encore : la réponse que j'adresserais à un adversaire connu ou inconnu lui arriverait peut-être lorsqu'il serait couché sur le seuil de sa porte. S'il était au contraire destiné à vivre, ou sa réplique me parviendrait-elle ? peut-être dans ce lieu de repos, dont aujourd'hui personne ne peut s'effrayer, surtout nous autres hommes qui avons étendu nos années entre la terreur et la peste, premier et dernier horizon de notre vie. Trêve : laissons passer les cercueils.

CONVOI DU GÉNÉRAL LAMARQUE.

Paris, rue d'Enfer, 10 juin 1832.

Le convoi du général Lamarque a amené deux journées sanglantes et la victoire de la quasi-légitimité sur le parti républicain. Ce parti incomplet et divisé a fait une résistance héroïque.

On a mis Paris en état de siége : c'est la censure sur la plus grande échelle possible, la censure à la manière de la Convention, avec cette différence qu'une commission militaire remplace le tribunal révolutionnaire. On fait fusiller en juin 1832 les hommes qui remportèrent la victoire en juillet 1830 ; cette même école polytechnique, cette même artillerie de la garde nationale, on les sacrifie ; elles conquirent le pouvoir pour ceux qui les foudroient, les désavouent et les licencient. Les républicains ont certainement le tort d'avoir préconisé des mesures d'anarchie et de désordre ; mais que n'employâtes-vous d'aussi nobles bras à nos frontières ?

ils nous auraient délivrés du joug ignominieux de l'étranger. Des têtes généreuses, exaltées, ne seraient pas restées à fermenter dans Paris, à s'enflammer contre l'humiliation de notre politique extérieure et contre la foi-mentie de la royauté nouvelle. Vous avez été impitoyables, vous qui, sans partager les périls des trois journées, en avez recueilli le fruit. Allez maintenant avec les mères reconnaître les corps de ces décorés de Juillet, de qui vous tenez places, richesses, honneurs. Jeunes gens, vous n'obtenez pas tous le même sort sur le même rivage! Vous avez un tombeau sous la colonnade du Louvre et une place à la morgue; les uns pour avoir ravi, les autres pour avoir donné une couronne. Vos noms, qui les sait, vous sacrificateurs et victimes à jamais ignorés d'une révolution mémorable? Le sang dont sont cimentés les monuments que les hommes admirent est-il connu? Les ouvriers qui bâtirent la grande pyramide pour le cadavre d'un roi sans gloire dorment oubliés dans le sable auprès de l'indigente racine qui servit à les nourrir pendant leur travail.

MADAME LA DUCHESSE DE BERRY DESCEND EN PROVENCE ET ARRIVE DANS LA VENDÉE.

Paris, rue d'Enfer, fin juillet 1832.

Madame la duchesse de Berry n'a pas eu plutôt sanctionné la mesure des 12,000 francs qu'elle s'est embarquée pour sa fameuse aventure. Le soulèvement de Marseille a manqué; il ne restait plus qu'à tenter l'Ouest, mais la gloire vendéenne est une gloire à part; elle vivra dans nos fastes; toutefois les trois quarts et demi de la France ont choisi une autre gloire, objet de jalousie ou d'antipathie; la Vendée est une oriflamme vénérée et admirée dans le trésor de Saint-Denis, sous la-

quelle désormais la jeunesse et l'avenir ne se rangeront plus.

Madame, débarquée comme Bonaparte sur la côte de Provence, n'a pas vu le drapeau blanc voler de clocher en clocher: trompée dans son attente, elle s'est trouvée presque seule à terre avec M. de Bourmont. Le maréchal voulait lui faire repasser sur-le-champ la frontière; elle a demandé la nuit pour y penser; elle a bien dormi parmi les rochers au bruit de la mer; le matin en se réveillant elle a trouvé un noble songe dans sa pensée: « Puisque je suis sur le sol de la France, je ne m'en « irai pas: partons pour la Vendée. » M. de ***, averti par un homme fidèle, l'a prise dans sa voiture comme sa femme, a traversé avec elle toute la France et est venu la déposer à ***; elle est demeurée quelque temps dans un château sans être reconnue de personne, excepté du curé du lieu; le maréchal Bourmont doit la rejoindre en Vendée par une autre route.

Instruits de tout cela à Paris, il nous était facile de prévoir le résultat. L'entreprise a pour la cause royaliste un autre inconvénient; elle va découvrir la faiblesse de cette cause et dissiper des illusions. Si Madame ne fût point descendue dans la Vendée, la France aurait toujours cru qu'il y avait dans l'Ouest un camp royaliste au repos, comme je l'appelais.

Mais enfin il restait encore un moyen de sauver Madame et de jeter un nouveau voile sur la vérité: il fallait que la princesse partît immédiatement; arrivée à ses risques et périls comme un brave général qui vient passer son armée en revue, tempérer son impatience et son ardeur, elle aurait déclaré être accourue pour dire à ses soldats que le moment d'agir n'était point encore favorable, qu'elle reviendrait se mettre à leur tête quand l'occasion l'appellerait. Madame aurait du moins montré

une fois un Bourbon aux Vendéens: les ombres des Cathelineau, des d'Elbée, des Bonchamps, des Larochejaquelein, des Charette, se fussent réjouies.

Notre comité s'est rassemblé: tandis que nous discourions, arrive de Nantes un capitaine qui nous apprend le lieu habité par l'héroïne. Le capitaine est un beau jeune homme, brave comme un marin, original comme un Breton. Il désapprouvait l'entreprise; il la trouvait insensée; mais il disait: « Si Madame ne s'en va pas, il « s'agit de mourir et voilà tout; et puis, messieurs du « conseil, faites pendre Walter Scott, car c'est lui qui « est le vrai coupable. » Je fus d'avis d'écrire notre sentiment à la princesse. M. Berryer, se disposant à aller plaider un procès à Quimper, s'est généreusement proposé pour porter la lettre et voir Madame s'il le pouvait. Quand il a fallu rédiger le billet, personne ne se souciait de l'écrire: je m'en suis chargé.

Notre massager est parti et nous avons attendu l'événement. J'ai bientôt reçu, par la poste, le billet suivant qui n'avait point été cacheté et qui sans doute avait passé sous les yeux de l'autorité.

« Angoulême, 7 juin.

« Monsieur le vicomte,

« J'avais reçu et transmis votre lettre de vendredi « dernier, lorsque, dans la journée de dimanche, le pré- « fet de la Loire-Inférieure m'a fait inviter à quitter la « ville de Nantes. J'étais en route et aux portes d'An- « goulême; je viens d'être conduit devant le préfet qui « m'a notifié un ordre de M. de Montalivet qui prescrit « de me réconduire à Nantes sous l'escorte de la gen- « darmerie. Depuis mon départ de Nantes, le départe- « ment de la Loire-Inférieure est mis en état de siége: « par ce transport tout illégal, on me soumet donc aux

« lois d'exception. J'écris au ministre pour lui deman-
« der de me faire appeler à Paris; il a ma lettre par ce
« même courrier. Le but de mon voyage à Nantes pa-
« raît être tout à fait mal interprété. Jugez dans votre
« prudence si vous jugeriez convenable d'en parler au
« ministre. Je vous demande pardon de vous faire cette
« demande; mais je ne peux l'adresser qu'à vous.

« Croyez, je vous prie, monsieur le vicomte, à mon vieil
« et sincère attachement, comme à mon profond re-
« spect,

« Votre tout dévoué serviteur,

« Berryer fils.

« P. S. — Il n'y a pas un moment à perdre si vous
« voulez bien voir le ministre. Je me rends à Tours où
« ses nouveaux ordres me trouveront encore dans la
« journée de dimanche; il peut les transmettre ou par
« le télégraphe ou par estafette. »

J'ai fait connaître à M. Berryer, par cette réponse, le parti que j'avais pris:

« Paris, 10 juin 1832.

« J'ai reçu, monsieur, votre lettre datée d'Angoulême
« le 7 de ce mois. Il était trop tard pour que je visse
« monsieur le ministre de l'intérieur, comme vous le
« désiriez; mais je lui ai écrit immédiatement en lui
« faisant passer votre propre lettre incluse dans la mien-
« ne. J'espère que la méprise qui a occasionné votre ar-
« restation sera bientôt reconnue et que vous serez
« rendu à la liberté et à vos amis au nombre desquels
« je vous prie de me compter. Mille compliments empres-
« sés et nouvelle assurance de mon entier et sincère
« dévouement.

« Chateaubriand. »

Voici ma lettre au ministre de l'intérieur.

« Paris, ce 9 juin 1832.

« Monsieur le ministre de l'intérieur,

« Je reçois à l'instant la lettre ci-incluse. Comme il « est vraisemblable que je ne pourrais parvenir jus- « qu'à vous aussi promptement que le désire M. Ber- « ryer, je prends le parti de vous envoyer sa lettre. « Sa réclamation me semble juste: il sera innocent à « Paris comme à Nantes et à Nantes comme à Paris; c'est « ce que l'autorité reconnaîtra, et elle évitera, en fai- « sant droit à la réclamation de M. Berryer, de donner « à la loi un effet rétroactif. J'ose tout espérer, monsieur « le comte, de votre impartialité.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« CHATEAUBRIAND. »

MON ARRESTATION.

Paris, rue d'Enfer, fin de juillet 1832.

Un de mes vieux amis, M. Frisell, Anglais, venait de perdre à Passy sa fille unique, âgée de dix-sept ans. J'étais allé le 19 juin à l'enterrement de la pauvre Élisa, dont la jolie madame Delessert terminait le portrait quand la mort y mit le dernier coup de pinceau. Revenu dans ma solitude, rue d'Enfer, je m'étais couché plein de ces mélancoliques pensées qui naissent de l'association de la jeunesse, de la beauté et de la tombe. Le 20 juin, à quatre heures du matin, Baptiste, à mon service depuis longtemps, entre dans ma chambre, s'approche de mon lit et me dit: « Monsieur, la cour est pleine d'hommes qui se sont placés à toutes les portes, après avoir forcé Desbrosses à ouvrir la porte cochère, et voilà trois *messieurs* qui veulent vous parler. » Com-

me il achevait ces mots, les *messieurs* entrent, et le chef, s'approchant très-poliment de mon lit, me déclare qu'il a ordre de m'arrêter et de me mener à la préfecture de police. Je lui demandai si le soleil était levé, ce qu'exigeait la loi, et s'il était porteur d'un ordre légal: il ne me répondit rien sur le soleil, mais il m'exhiba la signification suivante:

Copie:

« PRÉFECTURE DE POLICE.

« De par le Roi;

« Nous, conseiller d'État, préfet de police,
« Vu les renseignements à nous parvenus;

« En vertu de l'article 10 du Code d'instruction cri-« minelle;

« Requérons le commissaire de police, ou autre en cas « d'empêchement, de se transporter chez M. le vicomte « de Chateaubriand et partout où besoin sera, prévenu « de complot contre la sûreté de l'État, à l'effet d'y re-« chercher et saisir tous papiers, correspondances, « écrits, contenant des provocations à des crimes et dé-« lits contre la paix publique ou susceptibles d'examen, « ainsi que tous objets séditieux ou armes dont il serait « détenteur.

Tandis que je lisais la déclaration *du grand complot contre la sûreté de l'État*, dont moi chétif j'étais prévenu, le capitaine des mouchards dit à ses subordonnés: « Messieurs, faites votre devoir! » Le devoir de ces messieurs était d'ouvrir toutes les armoires, de fouiller toutes les poches, de se saisir de tous papiers, lettres et documents, de lire iceux, si faire se pouvait, et de décou-

vrir toutes armes, comme il appert aux termes du susdit mandat.

Après lecture prise de la pièce, m'adressant au respectable chef de ces voleurs d'hommes et de libertés: « Vous savez, monsieur, que je ne reconnais point vo- « tre gouvernement, que je proteste contre la violence « que vous me faites; mais comme je ne suis pas le plus « fort et que je n'ai nulle envie de me colleter avec vous, « je vais me lever et vous suivre: donnez-vous, je vous « prie, la peine de vous asseoir. »

Je m'habillai et, sans rien prendre avec moi, je dis au vénérable commissaire. « Monsieur, je suis à vos or- « dres: allons-nous à pied? — Non, monsieur, j'ai eu « soin de vous amener un fiacre. — Vous avez bien de « la bonté: monsieur, partons; mais souffrez que j'aille « dire adieu à madame de Chateaubriand. Me permet- « tez-vous d'entrer seul dans la chambre de ma femme? « — Monsieur, je vous accompagnerai jusqu'à la porte « et je vous attendrai. — Très-bien, monsieur; et nous « descendîmes. »

Partout sur mon chemin je trouvai ses sentinelles; on avait posé une vedette jusque sur le boulevard à une petite porte qui s'ouvre à l'extrémité de mon jardin. Je dis au chef: « Ces précautions-là étaient très- « inutiles; je n'ai pas la moindre envie de vous fuir et « de m'échapper. » Les messieurs avaient bousculé mes papiers, mais n'avaient rien pris. Mon grand sabre de Mamelouck fixa leur attention; ils se parlèrent tout bas et finirent par laisser l'arme sous un tas d'in-folio poudreux, au milieu desquels elle gisait avec un crucifix de bois jaune que j'avais apporté de la Terre-Sainte.

Cette pantomime m'aurait presque donné envie de rire, mais j'étais cruellement tourmenté pour madame de Chateaubriand. Quiconque la connaît, connaît aussi la ten-

dresse qu'elle me porte, ses frayeurs, la vivacité de son imagination et le misérable état de sa santé: cette descente de la police et mon enlèvement pouvaient lui faire un mal affreux. Elle avait déjà entendu quelque bruit et je la trouvai assise dans sont lit, éeoutant tout effrayée, lorsque j'entrai dans sa chambre à une heure si extraordinaire.

« Ah! bon Dieu! s'écria-t-elle: êtes-vous malade? Ah! bon dieu, qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? » et il lui prit un tremblement. Je l'embrassai ayant peine à retenir mes larmes, et je lui dis: « Ce n'est rien, on « m'envoie chercher pour faire ma déclaration comme « témoin dans une affaire relative à un procès de presse. Dans quelques heures tout sera fini et je vais revenir déjeuner avec vous. »

Le mouchard était resté à la porte ouverte; il voyait cette scène, et je lui dis en allant me remettre entre ses mains: « Vous voyez, monsieur, l'effet de votre visite un « peu matinale. » Je traversai la cour avec mes recours, trois d'entre eux montèrent avec moi dans le fiacre, le reste de l'escouade accompagnait à pied la capture et nous arrivâmes sans encombre dans la cour de la préfecture de police.

Le geôlier qui devait me mettre en souricière n'était pas levé, on le réveilla en frappant à son guichet, et il alla préparer mon gîte. Tandis qu'il s'occupait de son œuvre, je me promenais dans la cour de long en large avec le sieur Léotaud qui me gardait. Il causait et me disait amicalement, car il était très-honnête: « Mon-« sieur le vicomte, j'ai bien l'honneur de vous remet-« tre; je vous ai présenté les armes plusieurs fois lors-« que vous étiez ministre et que vous veniez chez le « Roi: je servais dans les gardes du corps: mais que vou-« lez-vous! on a une femme, des enfants; il faut vivre!

« — Vous avez raison, M. Léotaud : combien ça vous rap-« porte-t-il ? — Ah ! monsieur le vicomte, c'est selon les « captures... Il y a des gratifications tantôt bien, tan-« tôt mal, comme à la guerre. »

Pendant ma promenade, je voyais rentrer les mouchards dans différents déguisements comme des masques le mercredi des Cendres à la descente de la Courtille : ils venaient rendre compte des faits et gestes de la nuit. Les uns étaient habillés en marchands de salade, en crieurs des rues, en charbonniers, en forts de la halle, en marchands de vieux habits, en chiffonniers, en joueurs d'orgue ; les autres étaient coiffés de perruques sous lesquelles paraissaient des cheveux d'une autre couleur, les autres avaient barbes, moustaches et favoris postiches ; les autres traînaient les jambes comme de respectables invalides et portaient un éclatant ruban rouge à leur boutonnière. Ils s'enfonçaient dans une petite cour et bientôt revenaient sous d'autres costumes, sans moustaches, sans barbes, sans favoris, sans perruques, sans bottes, sans jambes de bois, sans bras en écharpe : tous ces oiseaux du lever de l'aurore de la police s'envolaient et disparaissaient avec le jour grandissant. Mon logis étant prêt, le geôlier vint nous avertir, et M. Léotaud, chapeau bas, me conduisit jusqu'à la porte de l'honnête demeure et me dit en me laissant aux mains du geôlier et de ses aides : « Mon-« sieur le vicomte, j'ai bien l'honneur de vous saluer : « au plaisir de vous revoir. » La porte d'entrée se referma sur moi. Précédé du geôlier qui tenait les clefs et de ses deux garçons qui me suivaient pour m'empêcher de rebrousser chemin, j'arrivai par un étroit escalier au deuxième étage. Un petit corridor noir me conduisit à une porte ; le guichetier l'ouvrit : j'entrai après lui dans ma case. Il me demanda si je n'avais besoin

de rien : je lui répondis que je déjeunerais dans une heure. Il m'avertit qu'il y avait un café et un restaurateur qui fournissaient aux prisonniers tout ce qu'ils désiraient pour leur argent. Je priai mon gardien de me faire apporter du thé et, s'il le pouvait, de l'eau chaude et froide et des serviettes. Je lui donnai vingt francs d'avance : il se retira respectueusement en me promettant de revenir.

Resté seul, je fis l'inspection de mon bouge : il était un peu plus long que large, et sa hauteur pouvait être de sept à huit pieds. Les cloisons tachées et nues étaient barbouillées de la prose et des vers de mes devanciers, et surtout du griffonnage d'une femme qui disait force injures au juste-milieu. Un grabat à draps sales occupait la moitié de ma loge ; une planche, supportée par deux tasseaux, placée contre le mur à deux pieds au-dessus du grabat, servait d'armoire au linge, aux bottes et aux souliers des détenus ; une chaise et un meuble infâme composaient le reste de l'ameublement.

Mon fidèle gardien m'apporta les serviettes et les cruches d'eau que je lui avais demandées ; je le suppliai d'ôter du lit les draps sales, la couverture de laine jaunie, d'enlever le seau qui me suffoquait et de balayer mon bouge après l'avoir arrosé. Toutes les œuvres du juste-milieu étant emportées, je me fis la barbe ; je m'inondai des flots de ma cruche, je changeai de linge : madame de Chateaubriand m'avait envoyé un petit paquet ; je rangeai sur la planche au-dessus du lit toutes mes affaires comme dans la cabine d'un vaisseau. Quand cela fut fait, mon déjeuner arriva et je pris mon thé sur ma table *bien lavée* et que je recouvris d'une serviette blanche. On vint bientôt chercher les ustensiles de mon festin matinal et on me laissa seul dûment enfermé.

Ma loge n'était éclairée que par une fenêtre grillée qui s'ouvrait fort haut ; je plaçai ma table sous cette

fenêtre et je montai sur cette table pour respirer et jouir de la lumière. A travers les barreaux de ma cage à voleur, je n'apercevais qu'une cour ou plutôt un passage sombre et étroit, des bâtiments noirs autour desquels tremblotaient des chauves-souris. J'entendais le cliquetis des clés et des chaînes, le bruit des sergents de ville et des espions, le pas des soldats, le mouvement des armes, les cris, les rires, les chansons dévergondées des prisonniers mes voisins, les hurlements de Benoît, condamné à mort comme meurtrier de sa mère et de son obscène ami. Je distinguais ces mots de Benoît entre les exclamations confuses de la peur et du repentir: « Ah! « ma mère! ma pauvre mère! » Je voyais l'envers de la société, les plaies de l'humanité, les hideuses machines qui font mouvoir ce monde.

Je remercie les hommes de lettres, grands partisans de la liberté de la presse, qui naguère m'avaient pris pour leur chef et combattaient sous mes ordres; sans eux j'aurais quitté la vie sans savoir ce que c'était que la prison, et cette épreuve-là m'aurait manqué. Je reconnais à cette attention délicate le génie, la bonté, la générosité, l'honneur, le courage des hommes de plume en place. Mais après tout qu'est-ce que cette courte épreuve? Le Tasse a passé des années dans un cachot et je me plaindrais! Non; je n'ai pas le fol orgueil de mesurer mes contradictions de quelques heures avec les sacrifices prolongés des immortelles victimes dont l'histoire a conservé les noms.

Au surplus je n'étais point du tout malheureux; le génie de mes grandeurs passées et de ma *gloire* âgée de trente ans ne m'apparut point; mais ma muse d'autrefois, bien pauvre, bien ignorée, vint rayonnante m'embrasser par ma fenêtre: elle était charmée de mon gîte et tout inspirée; elle me retrouvait comme elle m'avait

vu dans ma misère à Londres, lorsque les premiers songes de René flottaient dans ma tête. Qu'allions-nous faire, la solitaire du Pinde et moi? Une chanson à l'instar de ce pauvre poëte Lovelace qui, dans les geôles des Communes anglaises, chantait le roi Charles Ier, son maître? Non; la voix d'un prisonnier m'aurait semblé de mauvais augure pour mon petit roi Henri V: c'est du pied de l'autel qu'il faut adresser des hymnes au malheur. Je ne chantai donc point la couronne tombée d'un front innocent, je me contentai de dire une autre couronne blanche aussi, déposée sur le cercueil d'une jeune fille; je me souvins d'Élisa Frisell, que j'avais vu enterrer la veille dans le cimetière de Passy. Je commençai quelques vers élégiaques d'une épitaphe latine; mais voilà que la quantité d'un mot m'embarrassa; vite je saute en bas de la table où j'étais juché, appuyé contre les barreaux de la fenêtre, et je cours frapper de grands coups de poing dans ma porte. Les cavernes d'alentour en retentirent; le geôlier monte épouvanté, suivi de deux gendarmes; il ouvre mon guichet et je lui crie comme aurait fait Santeuil: « Un *Gradus!* un *Gradus!* » Le geôlier écarquillait les yeux, les gendarmes croyaient que je révélais le nom d'un de mes complices; ils m'auraient mis volontiers les poucettes; je m'expliquai; je donnai de l'argent pour acheter le livre, et on alla demander un *Gradus* à la police étonnée.

Tandis que l'on s'occupait de ma commission, je regrimpai sur ma table, et, changeant d'idée sur ce trépied, je me mis à composer des strophes sur la mort d'Élisa; mais au milieu de mon inspiration, vers trois heures, voilà que des huissiers entrent dans ma cellule et m'appréhendent au corps sur les rives du Permesse; ils me conduisent chez le juge d'instruction qui instrumentait dans un greffe obscur, en face de ma geôle, de

l'autre côté de la cour. Le juge, jeune robin fat et gourmé, m'adresse les questions d'usage sur mes noms, prénoms, âge, demeure. Je refusai de répondre et de signer quoi que ce fût, ne reconnaissant point l'autorité politique d'un gouvernement qui n'avait pour lui ni l'ancien droit héréditaire ni l'élection du peuple, puisque la France n'avait point été consultée et qu'aucun congrès national n'avait été assemblé. Je fus reconduit à ma souricière.

A six heures on m'apporta mon dîner, et je continuai à tourner et retourner dans ma tête les vers de mes stances, improvisant quand et quand un air qui me semblait charmant. Madame de Chateaubriand m'envoya un matelas, un traversin, des draps, une couverture de coton, des bougies et les livres que je lis la nuit. Je fis mon ménage et toujours chantonnant:

Il descend le cercueil et les roses sans taches,

ma romance de la jeune fille et de la jeune fleur se trouva faite:

Il descend le cercueil et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur;
Terre, tu les portas et maintenant tu caches
        Jeune fille et jeune fleur.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur;
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
        Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisa, si légère d'années!
Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur.
Vous avez achevé vos fraîches matinées,
        Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Élisa, sur la tombe s'incline;
De ton front jusqu'au sien a monté la pâleur.
Vieux chêne!... le temps a fauché sur ta racine
        Jeune fille et jeune fleur!

PASSAGE DE MA LOGE DE VOLEUR AU CABINET DE TOILETTE DE MADEMOISELLE GISQUET. — ACHILLE DE HARLAY.

Paris, rue d'Enfer, fin de juillet 1832.

Je commençais à me déshabiller; un bruit de voix se fit entendre; ma porte s'ouvre, et M. le préfet de police, accompagné de M. Nay, se présente. Il me fit mille excuses de la prolongation de ma détention au dépôt; il m'apprit que mes amis, le duc de Fitz-James et le baron Hyde de Neuville, avaient été arrêtés comme moi, et que dans l'encombrement de la préfecture on ne savait où placer les personnes que la justice croyait devoir interpeller. « Mais, ajouta-t-il, vous allez venir chez moi, « monsieur le vicomte, et vous choisirez dans mon ap« partement ce qui vous conviendra le mieux. »

Je le remerciai et je le priai de me laisser dans mon trou; j'en étais déjà tout charmé comme un moine de sa cellule. M. le préfet se refusa à mes instances et il fallut dénicher. Je revis les salons que j'avais quittés depuis le jour où M. le préfet de police de Bonaparte m'avait fait venir pour m'inviter à m'éloigner de Paris. M. Gisquet et madame Gisquet m'ouvrirent toutes leurs chambres en me priant de désigner celle que je voudrais occuper. M. Nay me proposa de me céder la sienne. J'étais confus de tant de politesse; j'acceptai une petite pièce écartée qui donnait sur le jardin, et qui, je crois, servait de cabinet de toilette à mademoiselle Gisquet; on me permit de garder mon domestique qui coucha sur un matelas en dehors de ma porte, à l'entrée d'un étroit escalier plongeant dans le grand appartement de madame Gisquet. Un autre escalier conduisait au jardin; mais celui-là me fut interdit, et chaque soir on pla-

çait une sentinelle au bas contre la grille qui sépare le jardin du quai. Madame Gisquet est la meilleure femme du monde, et mademoiselle Gisquet est très-jolie et fort bonne musicienne. Je n'ai qu'à me louer des soins de mes hôtes: ils semblaient vouloir expier les douze heures de ma première réclusion.

Le lendemain de mon installation dans le cabinet de mademoiselle Gisquet, je me levai tout content, en me souvenant de la chanson d'Anacréon sur la toilette d'une jeune Grecque; je mis la tête à la fenêtre: j'aperçus un petit jandin bien vert, un grand mur masqué par un vernis du Japon; à droite, au fond du jardin, des bureaux où l'on entrevoyait d'agréables commis de la police, comme de belles nymphes parmi des lilas; à gauche le quai de la Seine, la rivière et un coin du vieux Paris, dans la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Le son du piano de mademoiselle Gisquet parvenait jusqu'à moi, avec la voix des mouchards qui demandaient quelques chefs de division pour faire leur rapport.

Comme tout change dans ce monde! Ce petit jardin anglais romantique de la police était un lambeau déchiré et biscornu du jardin français, à charmilles taillées au ciseau, de l'hôtel du premier président de Paris. Cet ancien jardin occupait en 1580 l'emplacement de ce paquet de maisons qui borne la vue au nord et au couchant, et il s'étendait jusqu'au bord de la Seine. Ce fut là qu'après la journée des barricades le duc de Guise vint visiter Achille de Harlay: « Il trouva le premier président « qui se pourmenoit dans son jardin, lequel s'estonna si « peu de sa venue, qu'il ne daigna seulement pas tour- « ner la tête ni discontinuer sa pourmenade commen- « cée, laquelle achevée qu'elle fut, et estant au bout « de son allée, il retourna, et en retournant il vit le duc « de Guise qui venait à lui; alors ce grave magistrat,

« haussant la voix, lui dit: *C'est grand pitié que le va-*
« *let chasse le maistre; au reste, mon ame est à Dieu,*
« *mon cœur est à mon roy, et mon corps est entre les*
« *mains des méchans; qu'on en fasse ce qu'on voudra.* »
L'Achille de Harlay qui se *pourmène* aujourd'hui dans ce jardin est M. Vidocq, et le duc de Guise, Coco Lacour; nous avons changé les grands hommes pour les grands principes. Comme nous sommes libres maintenant! comme j'étais libre surtout à ma fenêtre, témoin ce bon gendarme en faction au bas de mon escalier et qui se préparait à me tirer au vol s'il m'eût poussé des ailes! Il n'y avait pas de rossignol dans mon jardin, mais il y avait beaucoup de moineaux fringants, effrontés et querelleurs que l'on trouve partout, à la campagne, à la ville, dans les palais, dans les prisons, et qui se perchent tout aussi gaiement sur l'instrument de mort que sur un rosier: à qui peut s'envoler, qu'importent les souffrances de la terre!

JUGE D'INSTRUCTION. M. DESMORTIERS.

Rue d'Enfer, fin de juillet 1832.

Madame de Chateaubriand obtint la permission de me voir. Elle avait passé treize mois, sous la Terreur, dans les prisons de Rennes avec mes deux sœurs Lucile et Julie; son imagination, restée frappée, ne peut plus supporter l'idée d'une prison. Ma pauvre femme eut une violente attaque de nerfs en entrant à la Préfecture, et ce fut une obligation de plus que j'eus au juste-milieu. Le second jour de ma détention, le juge d'instruction, le sieur Desmortiers, m'arriva accompagné de son greffier.

M. Guizot avait fait nommer procureur-général à la cour royale de Rennes un M. Hello, écrivain, et par con-

séquent envieux et irritable comme tout ce qui barbouille du papier dans un parti triomphant.

Le protégé de M. Guizot, trouvant mon nom et ceux de M. le duc de Fitz-James et de M. Hyde de Neuville mêlés dans le procès que l'on poursuivait à Nantes contre M. Berryer, écrivit au ministre de la justice que, s'il était le maître, il ne manquerait pas de nous faire arrêter et de nous joindre au procès, à la fois comme complices et comme pièces de conviction. M. de Montalivet avait cru devoir céder aux avis de M. Hello; il fut un temps où M. de Montalivet venait humblement chez moi prendre mes conseils et mes idées sur les élections et la liberté de la presse. La Restauration, qui a fait un pair de M. de Montalivet, n'a pu en faire un homme d'esprit, et voilà sans doute pourquoi elle lui fait *mal au cœur* aujourd'hui.

M. Desmortiers, le juge d'instruction, entra donc dans ma petite chambre; un air doucereux était étendu comme une couche de miel sur un visage contracté et violent.

> Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
> Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.

M. Desmortiers était naguère de la congrégation, grand communiant, grand légitimiste, grand partisan des ordonnances, et devenu forcené juste-milieu. Je priai cet animal de s'asseoir avec toute la politesse de l'ancien régime; je lui approchai un fauteuil; je mis devant son greffier une petite table, une plume et de l'encre; je m'assis en face de M. Desmortiers, et il me lut d'une voix bénigne les petites accusations qui, dûment prouvées, m'auraient tendrement fait couper le cou: après quoi il passa aux interrogations.

Je déclarai de nouveau que, ne reconnaissant point l'ordre politique existant, je n'avais rien à répondre, que

je ne signerais rien, que tous ces procédés judiciaires étaient superflus; qu'on pouvait s'en épargner la peine et passer outre; que je serais du reste toujours charmé d'avoir l'honneur de recevoir M. Desmortiers.

Je vis que cette manière d'agir mettait en fureur le saint homme, qu'ayant partagé mes opinions, ma conduite lui semblait une satire de la sienne; à ce ressentiment se mêlait l'orgueil du magistrat qui se croyait blessé dans ses fonctions. Il voulut raisonner avec moi; je ne pus jamais lui faire comprendre la différence qui existe entre l'ordre *social* et l'ordre *politique*. Je me soumettais, lui dis-je, au premier, parce qu'il est de droit naturel; j'obéissais aux lois civiles, militaires et financières, aux lois de police et d'ordre public; mais je ne devais obéissance au droit politique qu'autant que ce droit émanait de l'autorité royale consacrée par les siècles, ou dérivant de la souveraineté du peuple. Je n'étais pas assez niais ou assez faux pour croire que le peuple avait été convoqué, consulté, et que l'ordre politique établi était le résultat d'un arrêt national. Si l'on me faisait un procès pour vol, meurtre, incendie et autres crimes et délits sociaux, je répondrais à la justice; mais quand on m'intentait un procès politique, je n'avais rien à répondre à une autorité qui n'avait aucun pouvoir légal, et, par conséquent, rien à me demander.

Quinze jours s'écoulèrent de la sorte. M. Desmortiers, dont j'avais appris les fureurs (fureurs qu'il tâchait de communiquer aux juges), m'abordait d'un air conflit, me disant: « Vous ne voulez donc pas me dire votre il« lustre nom? » Dans un des interrogatoires, il me lut une lettre de Charles X au duc de Fitz-James, et où se trouvait une phrase honorable pour moi. « Eh bien! « monsieur, lui dis-je, que signifie cette lettre? il est « notoire que je suis resté fidèle à mon vieux roi, que

« je n'ai pas prêté serment à Philippe. Au surplus, je « suis vivement touché de la lettre de mon souverain « exilé. Dans le cours de ses prospérités, il ne m'a ja- « mais rien dit de semblable, et cette phrase me paye « de tous mes services. »

MA VIE CHEZ M. GISQUET. — JE SUIS MIS EN LIBERTÉ.

Paris, rue d'Enfer, fin de juillet 1832.

Madame Récamier, à qui tant de prisonniers ont dû consolation et délivrance, se fit conduire à ma nouvelle retraite. M. de Béranger descendit de Passy pour me dire en chanson, sous le règne de ses amis, ce qui se pratiquait dans les geôles au temps des miens: il ne pouvait plus me jeter au nez la Restauration. Mon gros vieux ami M. Bertin vint m'administrer les sacrements ministériels; une femme enthousiaste accourut de Beauvais afin *d'admirer* ma gloire; M. Villemain fit acte de courage; M. Dubois, M. Ampère, M. Lenormant, mes généreux et savants jeunes amis, ne m'oublièrent pas; l'avocat des républicains, M. Ch. Ledru, ne me quittait plus: dans l'espoir d'un procès, il grossissait l'affaire, et il eût payé de tous ses honoraires le bonheur de me défendre.

M. Gisquet m'avait offert, comme je vous l'ai dit, tous ses salons; mais je n'abusai pas de la permission. Seulement, un soir, je descendis pour entendre, assis entre lui et sa femme, mademoiselle Gisquet jouer du piano. Son père la gronda et prétendit qu'elle avait exécuté sa sonate moins bien que de coutume. Ce petit concert que mon hôte me donnait en famille, n'ayant que moi pour auditeur, était tout singulier. Pendant que cette scène pastorale se passait dans l'intimité du foyer, des sergents

de ville m'amenaient du dehors des confrères à coups de crosse de fusil et de bâton ferré; quelle paix et quelle harmonie régnaient pourtant au cœur de la police!

J'eus le bonheur de faire accorder une faveur toute semblable à celle dont je jouissais, la faveur de la geôle, à M. Ch. Philipon : condamné pour son talent à quelques mois de détention, il les passait dans une maison de santé à Chaillot; appelé en témoignage à Paris dans un procès, il profita de l'occasion et ne retourna pas à son gîte; mais il s'en repentit: dans le lieu où il se tenait caché, il ne pouvait plus voir à l'aise une enfant qu'il aimait; il regrette sa prison, et, ne sachant comment y rentrer, il m'écrivit la lettre suivante pour me prier de négocier cette affaire avec mon hôte:

« Monsieur,

« Vous êtes prisonnier et vous me comprendriez, ne « fussiez-vous pas Chateaubriand.... Je suis prisonnier « aussi, prisonnier volontaire depuis la mise en état de « siége, chez un ami, chez un pauvre artiste comme moi. « J'ai voulu fuir la justice des conseils de guerre dont « j'étais menacé par la saisie de mon journal du 9 cou- « rant. Mais pour me cacher il a fallu me priver des « embrassements d'un enfant que j'idolâtre, d'une fille « adoptive âgée de cinq ans, mon bonheur et ma joie. « Cette privation est un supplice que je ne pourrais « supporter plus longtemps, c'est la mort! Je vais me « trahir et ils me jetteront à Sainte-Pélagie où je ne « verrai ma pauvre enfant que rarement, s'ils le veu- « lent encore, et à des heures données, où je tremble- « rai pour sa santé et où je mourrai d'inquiétude, si je « ne la vois pas tous les jours.

« Je m'adresse à vous, monsieur, à vous légitimiste, « moi républicain de tout cœur, à vous homme grave et

« parlementaire, moi caricaturiste et partisan de la plus « âcre personnalité politique, à vous de qui je ne suis « nullement connu et qui êtes prisonnier comme moi, « pour obtenir de M. le préfet de police qu'il me laisse « rentrer dans la maison de santé où l'on m'avait trans- « féré. Je m'engage sur l'honneur à me présenter à la « justice toutes les fois que j'en serai requis et je re- « nonce à me *soustraire à quelque tribunal que ce soit,* « si l'on veut me laisser avec ma pauvre enfant.

« Vous me croirez, vous, monsieur, quand je parle « d'honneur et que je jure de ne pas m'enfuir, et je « suis persuadé que vous serez mon avocat, quoique les « profonds politiques puissent voir là une *nouvelle* preuve « d'alliance entre les légitimistes et les républicains, tous « hommes dont les opinions s'accordent si bien.

« Si à un tel hôte, à un tel avocat, on refusait ce que « je demande, je saurais que je n'ai plus rien à espérer, « et je me verrais pour *neuf mois* séparé de ma pauvre « Emma.

« Toujours, monsieur, quel que soit le résultat de votre « généreuse intervention, ma reconnaissance n'en sera « pas moins éternelle, car je ne douterai jamais des pres- « santes sollicitations que votre cœur va vous suggérer.

« Agréez, monsieur, l'expression de la plus sincère « admiration et croyez-moi votre très-humble et très- « dévoué serviteur,

« CHARLES PHILIPON,
« Propriétaire de *la Caricature* (journal),
« condamné à treize mois de prison.

« Paris, le 21 juin 1832. »

J'obtins la faveur que M. Philipon demandait: il me remercia par un billet qui prouve, non la grandeur du

service (lequel se réduisait à faire garder à Chaillot mon client par un gendarme), mais cette joie secrète des passions, qui ne peut être bien comprise que par ceux qui l'ont véritablement sentie.

« Monsieur,

« Je pars pour Chaillot avec ma chère enfant.

« Je voudrais vous remercier, mais je sens les mots « trop froids pour exprimer ce que j'éprouve de recon- « naissance; j'ai eu raison de penser, monsieur, que vo- « tre cœur vous suggérerait d'éloquentes instances. Je suis « sûr de ne pas me tromper en croyant qu'il vous dira « que je ne suis point ingrat et qu'il vous peindra mieux « que je ne le ferais le trouble de bonheur où votre « bonté m'a mis.

« Agréez, je vous en prie, monsieur, mes très-sincè- « res remercîments et daignez me croire votre serviteur, « le plus affectionné de vos serviteurs,

« CHARLES PHILIPON. »

A cette singulière marque de mon crédit, j'ajouterai cet étrange témoignage de ma *renommée*: un jeune employé des bureaux de M. Gisquet m'adressa de très-beaux vers qui me furent remis par M. Gisquet lui-même; car enfin il faut être juste: si un gouvernement lettré m'attaquait ignoblement, les muses me défendaient noblement: M. Villemain se prononça en ma faveur avec courage, et, dans le journal même des *Débats*, mon gros ami Bertin protesta, en signant son article contre mon arrestation. Voici ce que me dit le poëte qui signe. *J. Chopin, employé au cabinet:*

A MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND,

A la Préfecture de police.

Un jour admirant ton génie,
J'osai te dédier des vers,
Et, comme un filet d'eau s'épanche au sein des mers,
Je portai ce tribut au dieu de l'harmonie.
Aujourd'hui l'infortune a passé sur ton front
Toujours serein dans la tempête.
Le présent fugitif, qu'est-ce pour le poëte?
Ta gloire restera.... nos haines passeront.
Ennemi généreux, ta voix mâle et puissante
A prêté son charme à l'erreur,
Mais ton éloquence entraînante
Fait toujours absoudre ton cœur.
Naguère un roi frappa ta noble indépendance;
Tu fus grand devant sa rigueur...
Il tombe: banni de la France,
Tu ne vois plus que son malheur!
Ah! qui pourrait sonder ton dévouement fidèle
Et forcer le torrent à détourner ses eaux?
Mais lorsqu'un seul parti s'applaudit de ton zèle,
Ta gloire est à nous tous... reprends donc tes pinceaux.

J. Chopin,
Employé au cabinet.

Mademoiselle Noémi (je suppose que c'est le prénom de mademoiselle Gisquet) se promenait souvent seule dans le petit jardin un livre à la main. Elle jetait à la dérobée un regard vers ma fenêtre. Qu'il eût été doux d'être délivré de mes fers, comme Cervantes, par la fille de mon maître! Tandis que je prenais un air romantique, le beau et jeune M. Nay vint dissiper mon rêve. Je

l'aperçus causant avec mademoiselle Gisquet de cet air qui ne nous trompe pas, nous autres créateurs de sylphides. Je dégringolai de mes nuages, je fermai ma fenêtre et j'abandonnai l'idée de laisser pousser ma moustache blanchie par le vent de l'adversité.

Aprèz quinze jours, une ordonnance de non-lieu me rendit la liberté le 30 de-juin, au grand bonheur de madame de Chateaubriand, qui serait morte, je crois, si ma détention se fût prolongée. Elle vint me chercher dans un fiacre; je le remplis de mon petit bagage aussi lestement que j'étais jadis sorti du ministère, et je rentrai dans la rue d'Enfer avec *ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur donne à la vertu.*

Si M. Gisquet allait par l'histoire à la postérité, peut-être y arriverait-il en assez mauvais état; je désire que ce que je viens d'écrire de lui serve ici de contre-poids à une renommée ennemie. Je n'ai eu qu'à me louer de ses attentions et de son obligeance; sans doute si j'avais été condamné, il ne m'eût pas laissé échapper, mais enfin lui et sa famille m'ont traité avec une convenance, un bon goût, un sentiment de ma position, de ce que j'étais, et de ce que j'avais été, que n'ont point eus une administration lettrée et des légistes d'autant plus brutaux qu'ils agissaient contre le faible et qu'ils n'avaient pas peur.

De tous les gouvernements qui se sont élevés en France depuis quarante années, celui de Philippe est le seul qui m'ait jeté dans la loge des bandits; il a posé sur ma tête sa main, sur ma tête respectée même d'un conquérant irrité: Napoléon leva le bras et ne frappa pas. Et pourquoi cette colère? Je vais vous le dire: j'ose protester en faveur du droit contre le fait, dans un pays où j'ai demandé la liberté sous l'Empire, la gloire sous la Restauration; dans un pays où, solitaire, je compte non

par frères, sœurs, enfants, joies, plaisirs, mais par tombeaux. Les derniers changements politiques m'ont séparé du reste de mes amis: ceux-ci sont allés à la fortune et passent tout engraissés de leur déshonneur auprès de ma pauvreté; ceux-là ont abandonné leurs foyers exposés aux insultes. Les générations si fort éprises de l'indépendance se sont vendues: communes dans leur conduite, intolérables dans leur orgueil, médiocres ou folles dans leurs écrits, je n'attends de ces générations que le dédain et je le leur rends; elles n'ont pas de quoi me comprendre; elles ignorent la foi à la chose jurée, l'amour des institutions généreuses, le respect de ses propres opinions, le mépris du succès et de l'or, la félicité des sacrifices, le culte de la faiblesse et du malheur.

LETTRE A M. LE MINISTRE DE LA JUSTICE, ET RÉPONSE.

Paris, fin de juillet 1832.

Après l'ordonnance de non-lieu, il me restait un devoir à remplir. Le délit dont j'avais été prévenu se liait à celui pour lequel M. Berryer était en prévention à Nantes. Je n'avais pu m'expliquer avec le juge d'instruction, puisque je ne reconnaissais pas la compétence du tribunal. Pour réparer le dommage que pouvait avoir causé à M. Berryer mon silence, j'écrivis à M. le ministre de la justice la lettre qu'on va lire, et que je rendis publique par la voie des journaux.

« Paris, ce 3 juillet 1832.

« Monsieur le ministre de la justice,

« Permettez-moi de remplir auprès de vous, dans l'in-
« térêt d'un homme trop longtemps privé de sa liberté,
« un devoir de conscience et d'honneur.

« M. Berryer fils, interrogé par le juge d'instruction « à Nantes le 18 du mois dernier, a répondu: *Qu'il avait « vu madame la duchesse de Berry; qu'il lui avait soumis « avec le respect dû à son rang, à son courage et à ses « malheurs, son opinion personnelle et celle d'honora- « bles amis sur la situation actuelle de la France, et « sur les conséquences de la présence de Son Altesse « Royale dans l'Ouest.*

« M. Berryer, développant avec son talent accoutumé « ce vaste sujet, l'a résumé de la sorte: *Toute guerre « étrangère ou civile, en la supposant couronnée de « succès, ne peut ni soumettre ni rallier les opinions.*

« Questionné sur les honorables amis dont il venait de « parler, M. Berryer a dit noblement: *Que des hommes « graves lui ayant manifesté sur les circonstances pré- « sentes une opinion conforme à la sienne, il avait cru « devoir appuyer son avis sur l'autorité du leur; mais « qu'il ne les nommait pas sans qu'ils y eussent consenti.*

« Je suis, monsieur le ministre de la justice, un de ces « hommes consultés par M. Berryer. Non-seulement j'ai « approuvé son opinion, mais j'ai rédigé une note dans « le sens de cette opinion même. Elle devait être remise « à madame la duchesse de Berry, dans le cas où cette « princesse se trouvât réellement sur le sol français, ce « que je ne croyais pas. Cette première note n'étant pas « signée, j'en écrivis une seconde que je signai et par « laquelle je suppliais encore plus instamment l'intré- « pide mère du petit-fils de Henri IV de quitter une « patrie que tant de discordes ont déchirée.

« Telle est la déclaration que je devais à M. Berryer. « Le véritable coupable, s'il y a coupable, c'est moi. « Cette déclaration servira, j'espère, à la prompte déli- « vrance du prisonnier de Nantes; elle ne laissera peser « que sur ma tête l'inculpation d'un fait, très-innocent

« sans doute, mais dont en dernier résultat, j'accepte « toutes les conséquences.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« CHATEAUBRIAND,

« Rue d'Enfer-Saint-Michel, n° 84.

« Ayant écrit à M. le comte de Montalivet le 9 du mois « dernier pour une affaire relative à M. Berryer, M. le « ministre de l'intérieur ne crut pas même devoir me « faire connaître qu'il avait reçu ma lettre: comme il « m'importe beaucoup de savoir le sort de celle que j'ai « l'honneur d'écrire aujourd'hui à M. le ministre de la « justice, je lui serai infiniment obligé d'ordonner à ses « bureaux de m'en accuser réception.

« CH. »

La réponse de M. le ministre de la justice ne se fit pas attendre; la voici:

« Paris, le 3 juillet.

« Monsieur le vicomte,

« La lettre que vous m'avez adressée contenant des ren- « seignements qui peuvent éclairer la justice, je la fais « parvenir immédiatement au procureur du roi près le « tribunal de Nantes, afin qu'elle soit jointe aux pièces « de l'instruction commencée contre M. Berryer.

« Je suis avec respect, etc.,

« Le garde des sceaux.

« BARTHE. »

Par cette réponse M. Barthe se réservait gracieusement une nouvelle poursuite contre moi. Je me souviens des superbes dédains des grands hommes du juste-milieu, quand je laissais entrevoir la possibilité d'une

violence exercée sur ma personne ou sur mes écrits. Eh! bon Dieu! pourquoi me parer d'un danger imaginaire? Qui s'embarrassait de mon opinion? qui songeait à toucher à un seul de mes cheveux? Amés et féaux du pot au feu, intrépides héros de la paix, à tout prix, vous avez pourtant eu votre terreur de comptoir et de police, votre état de siége de Paris, vos mille procès de presse, vos commissions militaires pour condamner à mort l'auteur des *Cancans*; vous m'avez pourtant plongé dans vos geôles; la peine applicable à mon *crime* n'était rien moins que la peine capitale. Avec quel plaisir je vous livrerais ma tête, si, jetée dans la balance de la justice, elle la faisait pencher du côté de l'honneur, de la gloire et de la liberté de ma patrie!

OFFRE DE MA PENSION DE PAIR PAR CHARLES X : MA RÉPONSE.

Paris, rue d'Enfer, fin de juillet 1832.

J'étais plus que jamais déterminé à reprendre mon exil; madame de Chateaubriand, effrayée de mon aventure, aurait déjà voulu être bien loin; il ne fut plus question que de chercher le lieu où nous dresserions nos tentes. La grande difficulté était de trouver quelque argent pour vivre en terre étrangère et pour payer d'abord une dette qui m'attirait des menaces de poursuites et de saisie.

La première année d'une ambassade ruine toujours l'ambassadeur: c'est ce qui m'arriva pour Rome. Je me retirai à l'avénement du ministère Polignac, et je m'en allai ajoutant à ma détresse ordinaire soixante mille francs d'emprunt. J'avais frappé à toutes les bourses royalistes; aucune ne s'ouvrit: on me conseilla de m'adresser à Laffitte. M. Laffitte m'avança dix mille francs que je

donnai immédiatement aux créanciers les plus pressés. Sur le produit de mes brochures, je retrouvai la somme que je lui ai rendue avec reconnaissance; mais une trentaine de mille francs restait toujours à payer en outre de mes vieilles dettes, car j'en ai qui ont de la barbe tant elles sont âgées; malheureusement cette barbe est une barbe d'or, dont la coupe annuelle se fait sur mon menton.

M. le duc de Lévis, à son retour d'un voyage en Écosse, m'avait dit de la part de Charles X que ce prince voulait continuer à me faire ma pension de pair; je crus devoir refuser cette offre. Le duc de Lévis revint à la charge quand il me vit au sortir de prison dans l'embarras le plus cruel, ne trouvant rien de ma maison et de mon jardin rue d'Enfer, et étant harcelé par une nuée de créanciers. J'avais déjà vendu mon argenterie. Le duc de Lévis m'apporta vingt mille francs, me disant noblement que ce n'était pas les deux années de pension de pairie que le Roi reconnaissait me devoir, et que mes dettes à Rome n'étaient qu'une dette de la couronne. Cette somme me mettait en liberté, je l'acceptai comme un prêt momentané, et j'écrivis au Roi la lettre suivante [1]:

SIRE,

« Au milieu des calamités dont il a plu à Dieu de sanc-
« tifier votre vie, vous n'avez point oublié ceux qui souf-
« frent au pied du trône de saint Louis. Vous daignâtes
« me faire connaître, il y a quelques mois, votre généreux
« dessein de me continuer la pension de pair à laquelle
« je renonçai en refusant le serment au pouvoir illégi-
« time; je pensai que Votre Majesté avait des servi-
« teurs plus pauvres que moi et plus dignes de ses bon-

[1] On verra dans mon premier voyage à Prague ma conversation avec Charles X au sujet de ce prêt. (Note de Paris, 1834.)

« tés. Mais les derniers écrits que j'ai publiés m'ont causé « des dommages et suscité des persécutions; j'ai essayé « inutilement de vendre le peu de chose que je possède. « Je me vois forcé d'accepter, non la pension annuelle « que Votre Majesté se proposait de me faire sur sa royale « indigence, mais un secours provisoire pour me déga- « ger des embarras qui m'empêchent de regagner l'asile « où je pourrai vivre de mon travail. Sire, il faut que « je sois bien malheureux pour me rendre à charge, « même un moment, à une couronne que j'ai soutenue « de tous mes efforts et que je continuerai de servir le « reste de ma vie.

« Je suis, avec le plus profond respect, etc.

« CHATEAUBRIAND. »

BILLET DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY. — LETTRE A BÉRANGER. — DÉPART DE PARIS. — JOURNAL DE PARIS A LUGANO. — M. AUGUSTIN THIERRY.

Paris, rue d'Enfer, du 1er août 1832.

Mon neveu le comte Louis de Chateaubriand m'avança de son côté une même somme de vingt mille francs. Ainsi dégagé des obstacles matériels, je fis les préparatifs de mon second départ. Mais une raison d'honneur m'arrêtait: madame la duchesse de Berry était sur le sol français; que deviendrait-elle, et ne devais-je pas rester aux lieux où ses périls pouvaient m'appeler? Un billet de la princesse, qui m'arriva du fond de la Vendée, acheva de me rendre libre.

« J'allais vous écrire, monsieur le vicomte touchant « ce *gouvernement provisoire* que j'ai cru devoir former « lorsque j'ignorais quand et même si je pouvais ren- « trer en France, et dont on me mande que vous aviez

« consenti à faire partie. Il n'a pas existé de fait, puis-
« qu'il ne s'est jamais réuni, et quelques-uns des mem-
« bres ne se sont entendus que pour me faire parvenir
« un avis que je n'ai pu suivre. Je ne leur en sais pas
« du tout mauvais gré. Vous avez jugé, d'après le rap-
« port que vous ont fait de ma position et de celle du
« pays ceux qui avaient des raisons pour connaître mieux
« que moi les effets d'une *fatale influence* à laquelle je
« n'ai pas voulu croire, et je suis bien sûre que si
« M. de Ch. eût été près de moi, son cœur noble et gé-
« néreux s'y fût également refusé. Je n'en compte donc
« pas moins sur les bons services individuels et même
« les conseils des personnes qui faisaient partie du gou-
« vernement provisoire, et dont le choix m'avait été
« dicté par leur zèle éclairé et leur dévouement à la
« légitimité dans la personne de Henri V. Je vois que
« votre intention est de quitter encore la France, je le
« regretterais beaucoup si je pouvais vous approcher de
« moi; mais vous avez des armes qui touchent de loin,
« j'espère que vous ne cesserez pas de combattre pour
« Henri V.

« Croyez, monsieur le vicomte, à toute mon estime
« et amitié.

« M. C. R. »

Par ce billet, Madame se passait de mes services, ne se rendait point aux conseils que j'avais osé lui donner dans la note dont M. Berryer avait été le porteur; elle en paraissait même un peu blessée, bien qu'elle reconnût qu'une *fatale influence* l'avait égarée.

Ainsi rendu à ma liberté et dégagé de tout aujourd'hui, 7 août, n'ayant plus rien à faire qu'à partir, j'ai écrit ma lettre d'adieu à M. de Béranger, qui m'avait visité dans ma prison.

« Paris, 7 août 1832.

« A M. de Béranger.

« Je voulais, monsieur, aller vous dire adieu et vous « remercier de votre souvenir; le temps m'a manqué et « je suis obligé de partir sans avoir le plaisir de vous voir « et de vous embrasser. J'ignore mon avenir: y a-t-il au- « jourd'hui un avenir clair pour personne? Nous ne som- « mes pas dans un temps de révolution mais de trans- « formation sociale; or les transformations s'accomplis- « sent lentement, et les générations qui se trouvent placées « dans la période de la métamorphose périssent obscures « et misérables. Si l'Europe (ce qui pourrait bien être) est « à l'âge de la décrépitude, c'est une autre affaire: elle « ne produira rien, et s'éteindra dans une impuissante « anarchie de passions, de mœurs et de doctrines. En ce « cas, monsieur, vous aurez chanté sur un tombeau.

« J'ai rempli, monsieur, tous mes engagements: je « suis revenu à votre voix; j'ai défendu ce que j'étais « venu défendre; j'ai subi le choléra: je retourne à la « montagne. Ne brisez pas votre lyre comme vous nous « en menacez; je lui dois un de mes plus glorieux titres « au souvenir des hommes. Faites encore sourire et pleu- « rer la France: car il arrive, par un secret de vous « seul connu, que dans vos chansons populaires les pa- « roles sont gaies et la musique plaintive.

« Je me recommande à votre amitié et à votre muse.

« CHATEAUBRIAND. »

Je dois me mettre en route demain. Madame de Chateaubriand me rejoindra à Lucerne.

Bâle, 12 août 1832.

Beaucoup d'hommes meurent sans avoir perdu leur clocher de vue: je ne puis rencontrer le clocher qui me

doit voir mourir. En quête d'un asile pour achever mes *Mémoires*, je chemine de nouveau traînant à ma suite un énorme bagage de papiers, correspondances diplomatiques, notes confidentielles, lettres de ministres et de rois; c'est l'histoire portée en croupe par le romau.

J'ai vu à Vesoul M. Augustin Thierry, retiré chez son frère le préfet. Lorsqu'autrefois, à Paris, il m'envoya son *Histoire de la conquête des Normands*, je l'allai remercier. Je trouvai un jeune homme dans une chambre dont les volets étaient à demi fermés; il était presque aveugle; il essaya de se lever pour me recevoir, mais ses jambes ne le portaient plus et il tomba dans mes bras. Il rougit lorsque je lui exprimai mon admiration sincère: ce fut alors qu'il me répondit que son ouvrage était le mien, et que c'était en lisant la bataille des Francs dans les *Martyrs* qu'il avait conçu l'idée d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire. Quand je pris congé de lui, alors il s'efforça de me suivre et il se traîna jusqu'à la porte en s'appuyant contre le mur: je sortis tout ému de tant de talent et de tant de malheur.

A Vesoul, surgit, après un long bannissement, Charles X, maintenant faisant voile vers le nouvel exil qui sera pour lui le dernier.

J'ai passé la frontière sans accident avec mon fatras: voyons si, au revers des Alpes, je ne pourrais jouir de la liberté de la Suisse et du soleil de l'Italie, besoin de mes opinions et de mes années.

A l'entrée de Bâle j'ai rencontré un vieux Suisse, douanier; il m'a fait faire un *bedit garandaine d'in guart d'hire:* on a descendu mon bagage dans une cave; on a mis en mouvement je ne sais quoi qui imitait le bruit d'un métier à bas; il s'est élevé une fumée de vinaigre, et purifié ainsi de la contagion de la France, le bon Suisse m'a relâché.

J'ai dit dans l'*Itinéraire*, en parlant des cigognes d'Athènes: « Du haut de leurs nids, que les révolutions ne peu« vent atteindre, elles ont vu au-dessous d'elles changer « la race des mortels: tandis que des générations impies « se sont élevées sur les tombeaux des générations religieu« ses, la jeune cicogne a toujours nourri son vieux père. »

Je retrouve à Bâle le nid de cicogne que j'y laissai il y a six ans: mais l'hôpital au toit duquel la cigogne de Bâle a échafaudé son nid n'est pas le Parthénon, le soleil du Rhin n'est pas le soleil du Céphise, le concile n'est pas l'aréopage, Érasme n'est pas Périclès: pourtant c'est quelque chose que le Rhin, la forêt Noire, le Bâle romain et germanique. Louis XIV étendit la France jusqu'aux portes de cette ville, et trois monarques ennemis la traversèrent en 1813 pour venir dormir dans le lit de Louis-le-Grand, en vain défendu par Napoléon. Allons voir les *danses de la mort* de Holbein; elles nous rendront compte des vanités humaines.

La danse de la mort (si toutefois ce n'était pas même alors une véritable peinture) eut lieu à Paris, en 1424, au cimetière des Innocents: elle nous venait de l'Angleterre. La représentation du spectacle fut fixée dans des tableaux; on les vit exposés dans les cimetières de Dresde, de Lubeck, de Minden, de la Chaise-Dieu, de Strasbourg, de Blois en France, et le pinceau de Holbein immortalisa à Bâle ces joies de la tombe.

Ces danses macabres du grand artiste ont été emportées à leur tour par la mort, qui n'épargna pas ses propres folies: il n'est resté à Bâle, du travail d'Holbein, que six pièces sciées sur les pierres du cloître et déposées à la bibliothèque de l'Université. Un dessin colorié a conservé l'ensemble de l'ouvrage.

Ces grotesques sur un fond terrible ont du génie de Shakspeare, génie mêlé de comique et de tragique. Les

personnages sont d'une vive expression : pauvres et riches, jeunes et vieux, hommes et femmes, papes, cardinaux, prêtres, empereurs, rois, reines, princes, ducs, nobles, magistrats, guerriers, tous se débattent et raisonnent avec et contre la Mort; pas un ne l'accepte de bonne grâce.

La Mort est variée à l'infini, mais toujours bouffonne à l'instar de la vie, qui n'est qu'une sérieuse pantalonnade. Cette Mort du peintre satirique a une jambe de moins comme le mendiant à jambe de bois qu'elle accoste; elle joue de la mandoline derrière l'os de son dos, comme le musicien qu'elle entraîne. Elle n'est pas toujours chauve; des brins de cheveux blonds, bruns, gris, voltigent sur le cou du squelette et le rendent plus effroyable en le rendant presque vivant. Dans un des cartouches la Mort a quasi de la chair, elle est quasi jeune comme un jeune homme, et elle emmène une jeune fille qui se regarde dans un miroir. La mort a dans son bissac des tours d'un écolier narquois; elle coupe avec des ciseaux la corde du chien qui conduit un aveugle, et l'aveugle est à deux pas d'une fosse ouverte; ailleurs, la Mort, en petit manteau, aborde une de ses victimes avec les gestes d'un Pasquin. Holbein a pu prendre l'idée de cette formidable gaieté dans la nature même: entrez dans un reliquaire, toutes les têtes de mort semblent ricaner parce qu'elles découvrent les dents; c'est le rire sans les lèvres qui le bordent et qui forment le sourire. De quoi ricanent-elles? du néant ou de la vie?

La cathédrale de Bâle et surtout les anciens cloîtres m'ont plu. En parcourant ces derniers, remplis d'inscriptions funèbres, j'ai lu les noms de quelques réformateurs. Le protestantisme choisit mal le lieu et prend mal son temps quand il se place dans les monuments catholiques; on voit moins alors ce qu'il a réformé que ce qu'il a détruit. Ces pédants secs qui pensaient refaire un chris-

tianisme primitif dans un vieux christianisme, créateur de la société depuis quinze siècles, n'ont pu élever un seul monument. A quoi ce monument eût-il répondu? Comment aurait-il été en rapport avec les mœurs? Les hommes n'étaient point faits comme Luther et Calvin au temps de Luther et de Calvin; ils étaient faits comme Léon X avec le génie de Raphaël, ou comme saint Louis avec le génie gothique; le petit nombre ne croyait à rien, le grand nombre croyait à tout. Aussi le protestantisme n'a-t-il pour temples que des salles d'écoles, ou pour églises que les cathédrales qu'il a dévastées: il y a établi sa nudité. Jésus-Christ et ses apôtres ne ressemblaient pas sans doute aux Grecs et aux Romains de leur siècle, mais ils ne venaient pas *réformer* un ancien culte; ils venaient *établir* une religion nouvelle, remplacer les dieux par un dieu.

Lucerne, 14 août 1832.

Le chemin de Bâle à Lucerne par l'Argovie offre une suite de vallées dont quelques-unes ressemblent à la vallée d'Argelès, moins le ciel espagnol des Pyrénées. A Lucerne, les montagnes, différemment groupées, étagées, profilées, coloriées, se terminent, en se retirant les unes derrière les autres et en s'enfonçant dans la perspective, aux neiges voisines du Saint-Gothard. Si l'on supprimait le Righi et le Pilate, et si l'on ne conservait que les collines surfacées d'herbages et de lapinières qui bordent immédiatement le lac des quatre cantons, on reproduirait un lac d'Italie.

Les arcades du cloître du cimetière dont la cathédrale est environnée sont comme les loges d'où l'on peut jouir de ce spectacle. Les monuments de ce cimetière ont pour étendard une croisette de fer portant un Christ doré. Aux rayons du soleil, ce sont autant de points de lu-

mière qui s'échappent des tombes; de distance en distance il y a des bénitiers dans lesquels trempe un rameau, avec lequel on peut bénir des cendres regrettées. Je ne pleurais rien là en particulier, mais j'ai fait descendre la rosée lustrale sur la communauté silencieuse des chrétiens et des malheureux mes frères. Une épitaphe me dit: *Hodie mihi*, *cras tibi;* une autre: *Fuit homo;* une autre *Siste*, *viator; abi*, *viator*. Et j'attends demain, et j'aurai été homme; et voyageur je m'arrête; et voyageur je m'en vais. Appuyé à l'une des arcades du cloître, j'ai regardé longtemps le théâtre des aventures de Guillaume Tell et de ses compagnons: théâtre de la liberté helvétique, si bien chanté et décrit par Schiller et Jean de Müller. Mes yeux cherchaient dans l'immense tableau la présence des plus illustres morts, et mes pieds foulaient les cendres les plus ignorées.

En revoyant les Alpes il y a quatre ou cinq ans, je me demandais ce que j'y venais chercher: que dirais-je donc aujourd'hui? que dirai-je demain, et demain encore? Malheur à moi qui ne puis vieillir et qui vieillis toujours!

Lucerne, 15 août 1832.

Les Capucins sont allés ce matin, selon l'usage le jour de l'Assomption, bénir les montagnes. Ces moines professent la religion sous la protection de laquelle naquit l'indépendance suisse: cette indépendance dure encore. Que deviendra notre liberté moderne, toute maudite de la bénédiction des philosophes et des bourreaux? Elle n'a pas quarante années et elle a été vendue et revendue, maquignonnée, brocantée à tous les coins de rue. Il y a plus de liberté dans le froc d'un capucin qui bénit les Alpes que dans la friperie entière des législateurs de la République, de l'Empire, de la Restauration et de l'usurpation de Juillet.

Le voyageur français en Suisse est touché et attristé; notre histoire pour le malheur des peuples de ces régions, se lie trop à leur histoire; le sang de l'Helvétie a coulé pour nous et par nous; nous avons porté le fer et le feu dans la chaumière de Guillaume Tell; nous avons engagé dans nos guerres civiles le paysan guerrier qui gardait le trône de nos rois. Le génie de Thorwalsen a fixé le souvenir du 10 août à la porte de Lucerne. Le lion helvétique expire percé d'une flèche, en couvrant de sa tête affaissée et d'une de ses pattes l'écu de France dont on ne voit plus qu'une des fleurs de lis. La chapelle consacrée aux victimes, le bouquet d'arbres verts qui accompagne le bas-relief sculpté dans le roc, le soldat échappé au massacre du 10 août qui montre aux étrangers le monument, le billet de Louis XVI qui ordonne aux Suisses de mettre bas les armes, le devant d'autel offert par madame la Dauphine à la chapelle expiatoire, et sur lequel ce parfait modèle de douleur a brodé l'image de l'agneau divin immolé!... Par quel conseil la Providence, après la dernière chute du trône des Bourbons, m'envoie-t-elle chercher un asile auprès de ce monument? Du moins je puis le contempler sans rougir, je puis poser ma main faible, mais non parjure, sur l'écu de France, comme le lion l'enserre de ses ongles puissants, mais détendus par la mort.

Eh bien, ce monument, un membre de la Diète a proposé de le détruire! Que demande la Suisse? la liberté? elle en jouit depuis quatre siècles; l'égalité? elle l'a; la république? c'est la forme de son gouvernement; l'allégement des taxes? elle ne paye presque point d'impôts. Que veut-elle donc? elle veut changer, c'est la loi des êtres. Quand un peuple, transformé par le temps, ne peut plus rester ce qu'il a été, le premier symptôme de sa maladie, c'est la haine du passé et des vertus de ses pères.

Je suis revenu du monument du 10 août par le grand pont couvert, espèce de galerie de bois suspendue sur le lac. Deux cent trente-huit tableaux triangulaires, placés entre les chevrons du toit, décorent cette galerie. Ce sont des fastes populaires où le Suisse, en passant, apprenait l'histoire de sa religion et de sa liberté.

J'ai vu les poules d'eau privées; j'aime mieux les poules d'eau sauvages de l'étang de Combourg.

Dans la ville le bruit d'un chœur de voix m'a frappé; il sortait d'une chapelle de la Vierge; entré dans cette chapelle, je me suis cru transporté aux jours de mon enfance. Devant quatre autels dévotement parés, des femmes récitaient avec le prêtre le chapelet et les litanies. C'était comme la prière du soir au bord de la mer dans ma pauvre Bretagne, et j'étais au bord du lac de Lucerne! Une main renouait ainsi les deux bouts de ma vie, pour me faire mieux sentir tout ce qui s'était perdu dans la chaine de mes années.

Sur le lac de Lucerne, 16 août 1832, midi.

Alpes, abaissez vos cimes, je ne suis plus digne de vous: jeune, je serais solitaire; vieux, je ne suis qu'isolé. Je la peindrais bien encore, la nature; mais pour qui? qui se soucierait de mes tableaux? quels bras, autres que ceux du temps, presseraient en récompense mon *génie* au front dépouillé? qui répèterait mes chants? à quelle muse en inspirerais-je? Sous la voûte de mes années comme sous celle des monts neigeux qui m'environnent, aucun rayon de soleil ne viendra me réchauffer. Quelle pitié de trainer, à travers ces monts, des pas fatigués que personne ne voudrait suivre! Quel malheur de ne me trouver libre d'errer de nouveau qu'à la fin de ma vie!

Deux heures.

Ma barque s'est arrêtée à la cale d'une maison sur la rive droite du lac, avant d'entrer dans le golfe d'Uri. J'ai gravi le verger de cette auberge et suis venu m'asseoir sous deux noyers qui protégent une étable. Devant moi, un peu à droite, sur le bord opposé du lac, se déploie le village de Schwitz, parmi des vergers et les plans inclinés de ces pâturages dits *Alpes* dans le pays: il est surmonté d'un roc ébréché en demi-cercle, et dont les deux pointes, le *Mythen* et le *Haken* (la mitre et la crosse), tirent leur appelation de leur forme. Ce chapiteau cornu repose sur des gazons, comme la couronne de la rude indépendance helvétique sur la tète d'un peuple de bergers. Le silence n'est interrompu autour de moi que par le tintement de la clochette de deux génisses restées dans l'étable voisine: elle semble me sonner la gloire de la pastorale liberté que Schwitz a donné, avec son nom, à tout un peuple: un petit canton dans le voisinage de Naples, appelé *Italia*, a de même, mais avec des droits moins sacrés, communiqué son nom à la terre des Romains.

Trois heures.

Nous partons; nous entrons dans le golfe ou le lac d'Uri. Les montagnes s'élèvent et s'assombrissent. Voilà la croupe herbue du Grüttli et les trois fontaines où Fürst, An der Halden et Stauffacher jurèrent la délivrance de leur pays; voilà, au pied de l'Achsenberg, la chapelle qui signale l'endroit où Tell, sautant de la barque de Gessler, la repoussa d'un coup de pied au milieu des vagues.

Mais Tell et ses compagnons ont-ils jamais existé? Ne seraient-ils que des personnages du Nord, nés des chants

des Scaldes et dont on retrouve les traditions héroïques sur les rivages de la Suède? Les Suisses sont-ils aujourd'hui ce qu'ils étaient à l'époque de la conquête de leur indépendance? Ces sentiers des ours voient rouler des calèches où Tell et ses compagnons bondissaient, l'arc à la main, d'abîme en abîme: moi-même suis-je un voyageur en harmonie avec ces lieux?

Un orage me vient heureusement assaillir. Nous abordons dans une crique, à quelques pas de la chapelle de Tell: c'est toujours le même Dieu qui soulève les vents, et la même confiance dans ce Dieu qui rassure les hommes. Comme autrefois, en traversant l'Océan, les lacs de l'Amérique, les mers de la Grèce, de la Syrie, j'écris sur un papier inondé. Les nuages, les flots, les roulements de la foudre, s'allient mieux au souvenir de l'antique liberté des Alpes que la voix de cette nature efféminée et dégénérée que mon siècle a placée malgré moi dans mon sein.

Altorf.

Débarqué à Fluelen, arrivé à Altorf, le manque de chevaux va me retenir une nuit au pied du Bannberg. Ici Guillaume Tell abattit la pomme sur la tête de son fils: le trait d'arc était de la distance qui sépare ces deux fontaines. Croyons, malgré la même histoire racontée par Saxon le grammairien, et que j'ai citée le premier dans mon *Essai sur les révolutions;* ayons foi en la religion et la liberté, les deux seules grandes choses de l'homme: la gloire et la puissance sont éclatantes, non grandes.

Demain, du haut du Saint-Gothard, je saluerai de nouveau cette Italie que j'ai saluée du sommet du Simplon et du Mont-Cenis. Mais à quoi bon ce dernier regard jeté sur les régions du midi et de l'aurore! Le pin des glaciers ne peut descendre parmi les orangers qu'il voit au-dessous de lui dans les vallées fleuries.

Dix heures du soir.

L'orage recommence; les éclairs s'entortillent aux rochers; les échos grossissent et prolongent le bruit de la foudre; les mugissements du Schœchen et de la Reuss accueillent le barde de l'Armorique. Depuis longtemps je ne m'étais trouvé seul et libre; rien dans la chambre où je suis enfermé: deux couches pour un voyageur qui veille et qui n'a ni amours à bercer, ni songes à faire. Ces montagnes, cet orage, cette nuit sont des trésors perdus pour moi. Que de vie, cependant, je sens au fond de mon ame! Jamais, quand le sang le plus ardent coulait de mon cœur dans mes veines, je n'ai parlé le langage des passions avec autant d'énergie que je le pourrais faire en ce moment. Il me semble que je vois sortir des flancs du Saint-Gothard ma sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse? as-tu pitié de moi? Tu le vois, je ne suis changé que de visage; toujours chimérique, dévoré d'un feu sans cause et sans aliment. Je sors du monde, et j'y entrais quand je te créai dans un moment d'extase et de délire. Voici l'heure où je t'invoquais dans ma tour. Je puis encore ouvrir ma fenêtre pour te laisser entrer. Si tu n'es pas contente des grâces que je t'avais prodiguées, je te ferai cent fois plus séduisante; ma palette n'est pas épuisée; j'ai vu plus de beautés et je sais mieux peindre. Viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre; qu'ils rebrunissent sous tes baisers. Cette tête, que ces cheveux qui tombent n'assagissent point, est tout aussi folle qu'elle l'était lorsque je te donnai l'être, fille aînée de mes illusions, doux fruit de mes mystérieuses amours avec ma première solitude! Viens, nous monterons encore ensemble sur nos nuages; nous irons avec

la foudre sillonner, illuminer, embraser les précipices où je passerai demain. Viens! emporte-moi comme autrefois; mais ne me rapporte plus.

On frappe à ma porte: ce n'est pas toi! c'est la guide! Les chevaux sont arrivés, il faut partir. De ce songe il ne reste que la pluie, le vent et moi, songe sans fin, éternel orage.

17 août 1832. (Amsteg).

D'Altorf ici, une vallée entre des montagnes rapprochées, comme on en voit partout; la Reuss bruyante au milieu. A l'auberge du Cerf, un petit étudiant allemand qui vient des glaciers du Rhône et qui me dit: « Fous fenir l'Altorf ce madin? allez fite! » Il me croyait à pied comme lui: puis, apercevant mon char à bancs: « Oh! les chefals! c'être autre chosse. » Si l'étudiant voulait *troquir* ses jeunes jambes contre mon char à bancs et mon plus mauvais char de gloire, avec quel plaisir je prendrais son bâton, sa blouse grise et sa barbe blonde! Je m'en irais aux glaciers du Rhône; je parlerais la langue de Schiller à ma maîtresse, et je rêverais creusement la liberté germanique: lui, il cheminerait vieux comme le temps, ennuyé comme un mort, détrompé par l'expérience, s'étant attaché au cou, comme une sonnette, un bruit dont il serait plus fatigué au bout d'un quart d'heure que du fracas de la Reuss. L'échange n'aura pas lieu, les bons marchés ne sont pas à mon usage. Mon écolier part; il me dit en ôtant et remettant son bonnet teuton, avec un petit coup de tête: « Permis! » Encore une ombre évanouie. L'écolier ignore mon nom; il m'aura rencontré et ne le saura jamais: je suis dans la joie de cette idée; j'aspire à l'obscurité avec plus d'ardeur que je ne souhaitais autrefois la lumière: celle-ci m'importune ou comme éclairant mes misères ou comme

me montrant des objets dont je ne puis plus jouir: j'ai hâte de passer le flambeau à mon voisin.

Trois garçonnets tirent à l'arbalète: Guillaume Tell et Gessler sont partout. Les peuples libres conservent le souvenir des fondations de leur indépendance. Demandez à un petit pauvre de France s'il a jamais lancé la hache en mémoire du roi Hlodwigt, ou Khlodwig ou Clovis?

CHEMIN DU SAINT-GOTHARD.

Le nouveau chemin du Saint-Gothard, en sortant d'Amsteg, va et vient en zigzag pendant deux lieues, tantôt joignant la Reuss, tantôt s'en écartant quand la fissure du torrent s'élargit. Sur les reliefs perpendiculaires du paysage, des pentes rases ou bouquetées de cepées de hêtres, des pics dardant la nue, des dômes coiffés de glace, des sommets chauves ou conservant quelques rayons de neige comme des mèches de cheveux blancs; dans la vallée, des ponts, des colonnes en planches noircies, des noyers et des arbres fruitiers qui gagnent en luxe de branches et de feuilles ce qu'ils perdent en succulence de fruits. La nature alpestre force ces arbres à redevenir sauvages; la sève se fait jour malgré la greffe: un caractère énergique brise les liens de la civilisation.

Un peu plus haut, au limbe droit de la Reuss, la scène change: le fleuve coule avec cascades dans une ornière caillouteuse, sous une avenue double et triple de pins; c'est la vallée du Pont d'Espagne à Cauterets. Aux pans de la montagne, les mélèzes végètent sur les arêtes vives du roc; amarrés par leurs racines, ils résistent au choc des tempêtes.

Le chemin, quelques carrés de pommes de terre, attestent seuls l'homme dans ce lieu: il faut qu'il mange et qu'il marche; c'est le résumé de son histoire. Les troupeaux, relégués aux pâturages des régions supérieures ne paraissent point; d'oiseaux, aucun; d'aigles, il n'en est plus question: le grand aigle est tombé dans l'océan en passant à Sainte-Hélène; il n'y a vol si haut et si fort qui ne défaille dans l'immensité des cieux. L'aiglon royal vient de mourir. On nous avait annoncé d'autres aiglons de Juillet 1830; apparemment qu'ils sont descendus de leur aire pour nicher avec les pigeons pattus. Ils n'enlèveront jamais de chamois dans leurs serres; débilité à la lueur domestique, leur regard clignotant ne contemplera jamais du sommet du Saint-Gothard le libre et éclatant soleil de la gloire de la France.

VALLÉE DE SCHOELLENEN. — PONT DU DIABLE.

Après avoir franchi le pont du *Saut du prêtre*, et contourné le mamelon du village de Wasen, on reprend la rive droite de la Reuss; à l'une et l'autre orée, des cascades blanchissent parmi des gazons tendus comme des tapisseries vertes sur le passage des voyageurs. Par un défilé on aperçoit le glacier de Ranz qui se lie aux glaciers de la Furca.

Enfin, on pénètre dans la vallée de Schœllenen, où commence la première rampe du Saint-Gothard. Cette vallée est une coche de deux mille pieds de profondeur entaillée dans un plein bloc de granit. Les parois du bloc forment des murs gigantesques surplombants. Les montagnes n'offrent plus que leurs flancs et leurs crêtes ardentes et rougies. La Reuss tonne dans son lit vertical, matelassé de pierres. Un débris de tour témoigne d'un autre temps, comme la nature accuse ici des siècles

immémorés. Soutenu en l'air par des murs le long des masses graniteuses, le chemin, torrent immobile, circule parallèle au torrent mobile de la Reuss. Çà et là, des voûtes en maçonnerie ménagent au voyageur un abri contre l'avalanche; on vire encore quelques pas dans une espèce d'entonnoir tortueux, et tout à coup, à l'une des volutes de la conque, on se trouve face à face du pont du Diable.

Ce pont coupe aujourd'hui l'arcade du nouveau pont plus élevé, bâti derrière et qui le domine; le vieux pont ainsi altéré ne ressemble plus qu'à un court aqueduc à double étage. Le pont nouveau, lorsqu'on vient de la Suisse, masque la cascade en retraite. Pour jouir des arcs-en-ciel et des rejaillissements de la cascade, il se faut placer sur ce pont; mais quand on a vu la cataracte du Niagara, il n'y a plus de chute d'eau. Ma mémoire oppose sans cesse mes voyages à mes voyages, montagnes à montagnes, fleuves à fleuves, forêts à forêts, et ma vie détruit ma vie. Même chose m'arrive à l'égard des sociétés et des hommes.

Les chemins modernes, que le Simplon a enseignés et que le Simplon efface, n'ont pas l'effet pittoresque des anciens chemins. Ces derniers, plus hardis et plus naturels, n'évitaient aucune difficulté; ils ne s'écartaient guère du cours des torrents; ils montaient et descendaient avec le terrain, gravissaient les rochers, plongeaient dans les précipices, passaient sous les avalanches, n'ôtant rien au plaisir de l'imagination et à la joie des périls. L'ancienne route du Saint-Gothard, par exemple, était tout autrement aventureuse que la route actuelle. Le pont du Diable méritait sa renommée, lorsqu'en l'abordant on apercevait au-dessus la cascade de la Reuss, et qu'il traçait un arc obscur, ou plutôt un étroit sentier à travers la vapeur brillante de la chute. Puis,

au bout du pont, le chemin montait à pic, pour atteindre la chapelle dont on voit encore la ruine. Au moins les habitants d'Uri ont eu la pieuse idée de bâtir une autre chapelle à la cascade.

Enfin ce n'étaient pas des hommes comme nous qui traversaient autrefois les Alpes, c'étaient des ordes de Barbares ou des légions romaines. C'étaient des caravanes de marchands, des chevaliers, des condottieri, des routiers, des pélerins, des prélats, des moines. On racontait des aventures étranges: Qui avait bâti le pont du Diable? qui avait précipité dans la prairie de Wasen la roche du Diable? Çà et là s'élevaient des donjons, des croix, des oratoires, des monastères, des ermitages, gardant la mémoire d'une invasion, d'une rencontre, d'un miracle ou d'un malheur. Chaque tribu montagnarde conservait sa langue, ses vêtements, ses mœurs, ses usages. On ne trouvait point, il est vrai, dans un désert une excellente auberge; on n'y buvait point de vin de Champagne; on n'y lisait point la gazette; mais s'il y avait plus de voleurs au Saint-Gothard, il y avait moins de fripons dans la société. Que la civilisation est une belle chose! cette *perle* je la laisse au *beau premier lapidaire.*

Suwaroff et ses soldats ont été les derniers voyageurs dans ce défilé, au bout duquel ils rencontrèrent Masséna.

LE SAINT-GOTHARD.

Après avoir débouché du pont du Diable et de la galerie d'Urnerloch, on gagne la prairie d'Ursern, fermée par des redans comme les siéges de pierre d'une arène. La Reuss coule paisible au milieu de la verdure; le contraste est frappant: c'est ainsi qu'après et avant les révolutions la société paraît tranquille; les hommes et

les empires sommeillent à deux pas de l'abîme où ils vont tomber.

Au village d'Hospital commence la seconde rampe, laquelle atteint le sommet du Saint-Gothard, qui est envahi par des masses de granit. Ces masses roulées, enflées, brisées, festonnées à leur cime par quelques guirlandes de neige, ressemblent aux vagues fixes et écumeuses d'un *océan* de pierre sur lequel l'homme a laissé les ondulations de son chemin.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Très-beaux vers, mais inspirés, par les fleuves de marbre de Versailles. Le Rhin ne sort point d'une couche de roseaux: il se lève d'un lit de frimas, son urne ou plutôt ses urnes sont de glace; son origine est congénère à ces peuples du Nord dont il devint le fleuve adoptif et la ceinture guerrière. Le Rhin, né du Saint-Gothard dans les Grisons, verse ses eaux à la mer de la Hollande, de la Norwége et de l'Angleterre; le Rhône, fils aussi du Saint-Gothard, porte son tribut au Neptune de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce: des neiges stériles forment les réservoirs de la fécondité du monde ancien et du monde moderne.

Deux étangs, sur le plateau du Saint-Gothard, donnent naissance, l'un au Tessin, l'autre à la Reuss. La source de la Reuss est moins élevée que la source du Tessin, de sorte qu'en creusant un canal de quelques centaines de pas, on jetterait le Tessin dans la Reuss. Si l'on répétait le même ouvrage pour les principaux affluents de ces eaux, on produirait d'étranges métamorphoses dans les contrées au bas des Alpes. Un monta-

gnard se peut donner le plaisir de supprimer un fleuve, de fertiliser ou de stériliser un pays; voilà de quoi rabattre l'orgueil de la puissance.

C'est chose merveilleuse que de voir la Reuss et le Tessin se dire un éternel adieu et prendre leurs chemins opposés sur les deux versants du Saint-Gothard; leurs berceaux se touchent; leurs destinées sont séparées: ils vont chercher des terres différentes et divers soleils; mais leurs mères, toujours unies, ne cessent du haut de la solitude de nourrir leurs enfants désunis.

Il y avait jadis, sur le Saint-Gothard, un hospice desservi par des capucins; on n'en voit plus que les ruines; il ne reste de la religion qu'une croix de bois vermoulu avec son Christ: Dieu demeure quand les hommes se retirent.

Sur le plateau du Saint-Gothard, désert dans le ciel, finit un monde et commence un autre monde: les noms germaniques sont remplacés par des noms italiens. Je quitte ma compagne, la Reuss qui m'avait amené, en la remontant, du lac de Lucerne, pour descendre au lac de Lugano avec mon nouveau guide, le Tessin.

Le Saint-Gothard est taillé à pic du côté de l'Italie; le chemin qui se plonge dans la Valtremola fait honneur à l'ingénieur forcé de le dessiner dans la gorge la plus étroite. Vu d'en haut, ce chemin ressemble à un ruban plié et replié; vu d'en bas, les murs qui soutiennent les remblais font l'effet des ouvrages d'une forteresse ou imitent ces digues qu'on élève les unes au-dessus des autres contre l'envahissement de eaux. Quelquefois aussi, à la double file des bornes plantées régulièrement sur les deux côtés de la route, on dirait d'une colonne de soldats descendant des Alpes pour envahir encore une fois la malheureuse Italie.

Samedi, 18 août 1832. (Lugano).

J'ai passé de nuit Airolo, Bellinzona et la Val-Levantine: je n'ai point vu la terre, j'ai seulement entendu les torrents. Dans le ciel, les étoiles se levaient parmi les coupoles et les aiguilles des montagnes. La lune n'était point d'abord à l'horizon, mais son aube s'épanouit par degrés devant elle, de même que ces *gloires* dont les peintres du quatorzième siècle entouraient la tête de la Vierge: elle parut enfin creusée et réduite au quart de son disque sur la cime dentelée du Furca: les pointes de son croissant ressemblaient à des ailes; on eût dit d'une colombe blanche échappée de son nid de rocher: à sa lumière affaiblie et rendue plus mystérieuse, l'astre échancré me révéla le lac Majeur au bout de la Val-Levantine. Deux fois j'avais rencontré ce lac, une fois en me rendant au congrès de Vérone, une autre fois en allant en ambassade à Rome. Je le contemplais alors au soleil, dans le chemin des prospérités; je l'entrevoyais à présent la nuit, du bord opposé, sur la route de l'infortune. Entre mes voyages, séparés seulement de quelques années, il y avait de moins une monarchie de quatorze siècles.

Ce n'est pas que j'en veuille le moins du monde à ces révolutions politiques; en me rendant à la liberté, elles m'ont rendu à ma propre nature. J'ai encore assez de sève pour reproduire la primeur de mes songes, assez de flamme pour renouer mes liaisons avec la créature imaginaire de mes désirs. Le temps et le monde que j'ai traversés n'ont été pour moi qu'une double solitude où je me suis conservé tel que le ciel m'avait formé. Pourquoi me plaindrais-je de la rapidité des jours, puisque je vivais dans une heure autant que ceux qui passent des années à vivre?

DESCRIPTION DE LUGANO.

Lugano est une petite ville d'un aspect italien: portiques comme à Bologne, peuple faisant son ménage dans la rue comme à Naples, architecture de la Renaissance, toits dépassant les murs sans corniches, fenêtres étroites et longues, nues ou ornées d'un chapiteau et percées jusque dans l'architrave. La ville s'adosse à un coteau de vignes que dominent deux plans superposés de montagnes, l'un de pâturages, l'autre de forêts: le lac est à ses pieds.

Il existe sur le plus haut sommet d'une montagne, à l'est de Lugano, un hameau dont les femmes grandes et blanches ont la réputation des Circassiennes. La veille de mon arrivée était la fête de ce hameau; on était allé en pèlerinage à la Beauté: cette tribu sera quelque débris d'une race des barbares du Nord conservée sans mélange au-dessus des populations de la plaine.

Je me suis fait conduire aux diverses maisons qu'on m'avait indiquées comme me pouvant convenir: j'en ai trouvé une charmante, mais d'un loyer beaucoup trop cher.

Pour mieux voir le lac, je me suis embarqué. Un de mes deux bateliers parlait un jargon franco-italien entrelardé d'anglais. Il me nommait les montagnes et les villages sur les montagnes: San-Salvador, au sommet duquel on découvre le dôme de la cathédrale de Milan; Castagnola, avec ses oliviers dont les étrangers mettent de petits rameaux à leur boutonnière; Gandria, limite du canton du Tessin sur le lac; Saint-Georges, enfaîté de son ermitage: chacun de ces lieux avait son histoire.

L'Autriche, qui prend tout et ne donne rien, conserve au pied du mont Caprino un village enclavé dans le ter-

ritoire du Tessin. En face, de l'autre côté, au pied du San-Salvador, elle possède encore une espèce de promontoire sur lequel il y a une chapelle, mais elle a prêté gracieusement aux Luganois ce promontoire pour exécuter les criminels et pour y élever des fourches patibulaires. Elle argumentera quelque jour de cette *haute justice*, exercée par sa permission sur son territoire, comme d'une preuve de sa suzeraineté sur Lugano. On ne fait plus subir aujourd'hui aux condamnés le supplice de la corde, on leur coupe la tête: Paris a fourni l'instrument, Vienne le théâtre du supplice: présents dignes de deux grandes monarchies.

Ces images me poursuivaient, lorsque sur la vague d'azur, au souffle de la brise, parfumé de l'ambre des pins, vinrent à passer les barques d'une confrérie qui jetait des bouquets dans le lac au son des hautbois et des cors. Des hirondelles se jouaient autour de ma voile. Parmi ces voyageuses ne reconnaîtrai-je pas celles que je rencontrai un soir en errant sur l'ancienne voie de Tibur et de la maison d'Horace? La Lydie du poëte n'était point alors avec ces hirondelles de la campagne de Tibur; mais je savais qu'en ce moment même une autre jeune femme enlevait furtivement une rose déposée dans le jardin abandonné d'une villa du siècle de Raphaël, et ne cherchait que cette fleur sur les ruines de Rome.

Les montagnes qui entourent le lac de Lugano, ne réunissant guère leurs bases qu'au niveau du lac, ressemblent à des îles séparées par d'étroits canaux; elles m'ont rappelé la grâce, la forme et la verdure de l'archipel des Açores. Je consommerais donc l'exil de mes derniers jours sous ces riants portiques où la princesse de Belgiojoso a laissé tomber quelques jours de l'exil de sa jeunesse? J'achèverais donc mes *Mémoires* à l'entrée de cette terre classique et historique où Virgile et le Tasse

ont chanté, où tant de révolutions se sont accomplies? Je remémorerais ma destinée bretonne à la vue de ces montagnes ausoniennes? Si leur rideau venait à se lever, il me découvrirait les plaines de la Lombardie; par delà, Rome; par delà, Naples, la Sicile, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, Carthage: bords lointains que j'ai mesurés, moi qui ne possède pas l'espace de terre que je presse sous la plante de mes pieds! mais pourtant mourir ici? finir ici? — n'est-ce pas ce que je veux, ce que je cherche? Je n'en sais rien.

LES MONTAGNES. — COURSES AUTOUR DE LUCERNE. — CLARA WENDEL. — PRIÈRES DES PAYSANS.

Lucerne, 20, 21 et 22 août 1832.

J'ai quitté Lugano sans y coucher; j'ai repassé le Saint-Gothard, j'ai revu ce que j'avais vu: je n'ai rien trouvé à rectifier à mon esquisse. A Altorf tout était changé depuis vingt-quatre heures: plus d'orage, plus d'apparition dans ma chambre solitaire. Je suis venu passer la nuit à l'auberge de Fluelen, ayant parcouru deux fois la route dont les extrémités aboutissent à deux lacs et sont tenues par deux peuples liés d'un même nœud politique, séparés sous tous les autres rapports. J'ai traversé le lac de Lucerne, il avait perdu à mes yeux une partie de son mérite: il est au lac de Lugano ce que sont les ruines de Rome aux ruines d'Athènes, les champs de la Sicile aux jardins d'Armide.

Au surplus j'ai beau me battre les flancs pour arriver à l'exaltation alpine des écrivains de montagne, j'y perds ma peine.

Au physique, cet air vierge et balsamique qui doit ranimer mes forces, raréfier mon sang, désenfumer ma tête fatiguée, me donner une faim insatiable, un repos

sans rêves, ne produit point sur moi ces effets. Je ne respire pas mieux, mon sang ne circule pas plus vite, ma tête n'est pas moins lourde au ciel des Alpes qu'à Paris. J'ai autant d'appétit aux *Champs-Élysées* qu'au Montanvers, je dors aussi bien rue Saint-Dominique qu'au mont Saint-Gothard, et si j'ai des songes dans la délicieuse plaine de Mont-rouge, c'est qu'il en faut au sommeil.

Au moral, en vain j'escalade les rocs, mon esprit n'en devient pas plus élevé, mon ame plus pure; j'emporte les soucis de la terre et le faix des turpitudes humaines. Le calme de la région sublunaire d'une marmotte ne se communique point à mes sens éveillés. Misérable que je suis, à travers les brouillards qui roulent à mes pieds, j'aperçois toujours la figure épanouie du monde. Mille toises gravies dans l'espace ne changent rien à ma vue du ciel; Dieu ne me paraît pas plus grand du sommet de la montagne que du fond de la vallée. Si pour devenir un homme robuste, un saint, un génie supérieur, il ne s'agissait que de planer sur les nuages, pourquoi tant de malades, de mécréants et d'imbéciles ne se donnent-ils pas la peine de grimper au Simplon? Il faut certes qu'ils soient bien obstinés à leurs infirmités.

Le paysage n'est créé que par le soleil; c'est la lumière qui fait le paysage. Une grève de Carthage, une bruyère de la rive de Sorrente, une lisière de cannes desséchées dans la Campagne romaine, sont plus magnifiques, éclairées des feux du couchant ou de l'aurore, que toutes les Alpes de ce côté-ci des Gaules. De ces trous surnommés vallées, où l'on ne voit goutte en plein midi; de ces hauts paravents à l'ancre appelés montagnes; de ces torrents salis qui beuglent avec les vaches de leurs bords; de ces faces violâtres, de ces cous goîtreux, de ces ventres hydropiques: foin!

Si les montagnes de nos climats peuvent justifier les éloges de leurs admirateurs, ce n'est que quand elles sont enveloppées dans la nuit dont elles épaississent le chaos: leurs angles, leurs ressauts, leurs saillies, leurs grandes lignes, leurs immenses ombres portées, augmentent d'effet à la clarté de la lune. Les astres les découpent et les gravent dans le ciel en pyramides, en cônes, en obélisques, en architecture d'albâtre, tantôt jetant sur elles un voile de gaze, et les harmoniant par des nuances indéterminées, légèrement lavées de bleu; tantôt les sculptant une à une et les séparant par des traits d'une grande correction. Chaque vallée, chaque réduit avec ses lacs, ses rochers, ses forêts, devient un temple de silence et de solitude. En hiver, les montagnes nous présentent l'image des zones polaires; en automne, sous un ciel pluvieux, dans leurs différentes nuances de ténèbres, elles ressemblent à des lithographies grises, noires, bistrées: la tempête aussi leur va bien, de même que les vapeurs, demi-brouillards demi-nuages, qui roulent à leurs pieds ou se suspendent à leurs flancs.

Mais les montagnes ne sont-elles pas favorables aux méditations, à l'indépendance, à la poésie? De belles et profondes solitudes mêlées de mer ne reçoivent-elles rien de l'ame, n'ajoutent-elles rien à ses voluptés? Une sublime nature ne rend-elle pas plus susceptible de passion, et la passion ne fait-elle pas mieux comprendre une nature sublime? Un amour intime ne s'augmente-t-il pas de l'amour vague de toutes les beautés des sens et de l'intelligence qui l'environnent, comme des principes semblables s'attirent et se confondent? Le sentiment de l'infini, entrant par un immense spectacle dans un sentiment borné, ne l'accroît-il pas, ne l'étend-il pas jusqu'aux limites où commence une éternité de vie?

Je reconnais tout cela; mais entendons-nous bien: ce ne sont pas les montagnes qui existent telles qu'on les croit voir alors; ce sont les montagnes comme les passions, le talent et la muse en ont tracé les lignes, colorié les ciels, les neiges, les pitons, les déclivités, les cascades irisées, l'atmosphère *flou*, les ombres tendres et légères: le paysage est sur la palette de Claude de Lorrain, non sur le Campo-Vaccino. Faites-moi aimer, et vous verrez qu'un pommier isolé, battu du vent, jeté de travers au milieu des froments de la Beauce; une fleur de sagette dans un marais; un petit cours d'eau dans un chemin; une mousse, une fougère, une capillaire sur le flanc d'une roche; un ciel humide, effumé; une mésange dans le jardin d'un presbytère; une hirondelle volant bas, par un jour de pluie, sous le chaume d'une grange ou le long d'un cloître; une chauve-souris même remplaçant l'hirondelle autour d'un clocher champêtre, tremblotant sur ses ailes de gaze dans les dernières lueurs du crépuscule: toutes ces petites choses, rattachées à quelques souvenirs, s'enchanteront des mystères de mon bonheur ou de la tristesse de mes regrets. En définitive, c'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites. Les glaces de la baie de Baffin peuvent être riantes avec une société selon le cœur, les bords de l'Ohio et du Gange lamentables en l'absence de toute affection. Un poëte a dit:

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.

Il en est de même de la beauté.

En voilà trop à propos de montagnes; je les aime comme grandes solitudes; je les aime comme cadre, bordure et lointain d'un beau tableau; je les aime comme rempart et asile de la liberté; je les aime comme ajoutant quelque chose de l'infini aux passions de l'ame: équita-

blement et raisonnablement voilà tout le bien qu'on en peut dire. Si je ne dois pas me fixer au revers des Alpes, ma course au Saint-Gothard restera un fait sans liaison, une vue d'optique isolée au milieu des tableaux de mes *Mémoires:* j'éteindrai la lampe, et Lugano rentrera dans la nuit.

A peine arrivé à Lucerne, j'ai vite couru de nouveau à la cathédrale, à la *Hofkirche*, bâtie sur l'emplacement d'une chapelle dédiée à saint Nicolas, patron des mariniers: cette chapelle primitive servait aussi de phare, car pendant la nuit on la voyait éclairée d'une manière surnaturelle. Ce furent des missionnaires irlandais qui prêchèrent l'évangile dans la contrée presque déserte de Lucerne; ils y apportèrent la liberté dont n'a pas joui leur malheureuse patrie. Lorsque je suis revenu à la cathédrale, un homme creusait une fosse; dans l'église, on achevait un service autour d'un cercueil, et une jeune femme faisait bénir à un autel un bonnet d'enfant; elle l'a mis, avec une expression visible de joie, dans un panier qu'elle portait à son bras, et s'en est allée chargée de son trésor. Le lendemain, j'ai trouvé la fosse du cimetière refermée, un vase d'eau bénite posé sur la terre fraîche, et du fenouil semé pour les petits oiseaux: ils étaient déjà seuls, auprès de ce mort d'une nuit. J'ai fait quelques courses autour de Lucerne, parmi de magnifiques bois de pins. Les abeilles, dont les ruches sont placées au-dessus des portes des fermes, à l'abri des toits prolongés, habitent avec les paysans. J'ai vu la fameuse Clara Wendel aller à la messe derrière ses compagnes de captivité, dans son uniforme de prisonnière. Elle est fort commune; je lui ai trouvé l'air de toutes ces brutes de France présentes à tant de meurtres, sans être pour cela plus distinguées qu'une bête féroce, malgré ce que veut leur prêter la théorie du crime et de

l'admiration des égorgements. Un simple chasseur, armé d'une carabine, conduit ici les galériens aux travaux de la journée et les ramène à leur prison.

J'ai poussé ce soir ma promenade le long de la Reuss, jusqu'à une chapelle bâtie sur le chemin: on y monte par un petit portique italien. De ce portique je voyais un prêtre priant seul à genoux dans l'intérieur de l'oratoire, tandis que j'apercevais au haut des montagnes les dernières lueurs du soleil couchant. En revenant à Lucerne, j'ai entendu dans les cabanes des femmes réciter le chapelet; la voix des enfants répondait à l'adoration maternelle. Je me suis arrêté, j'ai écouté au travers des entrelacs de vignes ces paroles adressées à Dieu du fond d'une chaumière. La belle, jeune et élégante fille qui me sert à l'*Aigle d'or* dit aussi très-régulièrement son *Angelus* en fermant les rideaux des croisées de ma chambre. Je lui donne en rentrant quelques fleurs que j'ai cueillies; elle me dit, en rougissant et se frappant doucement le sein avec sa main: « Per me? » Je lui réponds: « Pour vous. » Notre conversation finit là.

M. A. DUMAS. — MADAME DE COLBERT. — LETTRE DE M. DE BÉRANGER.

Lucerne, 26 août 1832.

Madame de Chateaubriand n'est point encore arrivée; je vais faire une course à Constance. Voici M. A. Dumas; je l'avais déjà aperçu chez David, tandis qu'il se faisait mouler chez le grand sculpteur. Madame de Colbert, avec sa fille madame de Brancas, traversent aussi Lucerne[1]. C'est chez madame de Colbert, en Beauce, que j'écrivis, il y a près de vingt ans, dans ces *Mémoires*, l'histoire

[1] L'une et l'autre ne sont plus. (Paris, note de 1836.)

de ma jeunesse à Combourg. Les lieux semblent voyager avec moi, aussi mobiles, aussi fugitifs que ma vie.

Le courrier de la malle m'apporte une très-belle lettre de M. de Béranger, en réponse à celle que je lui avais écrite en partant de Paris: cette lettre a déjà été imprimée en note, avec une lettre de M. Carrel, dans le Congrès de Vérone.

ZURICH. — CONSTANCE. — MADAME RÉCAMIER.

Genève, septembre 1832.

En allant de Lucerne à Constance, on passe par Zurich et Winterthur. Rien ne m'a plu à Zurich, hors le souvenir de Lavater et de Gessner, les arbres d'une esplanade qui domine les lacs, le cours de la Limath, un vieux corbeau et un vieil orme; j'aime mieux cela que tout le passé historique de Zurich, n'en déplaise même à la bataille de Zurich. Napoléon et ses capitaines de victoires en victoires ont amené les Russes à Paris.

Winterthur est une bourgade neuve et industrielle, ou plutôt une longue rue propre. Constance a l'air de n'appartenir à personne; elle est ouverte à tout le monde. J'y suis entré le 27 août, sans avoir vu un douanier ou un soldat, et sans qu'on m'ait demandé mon passe-port.

Madame Récamier était arrivée depuis deux jours pour faire une visite à la reine de Hollande. J'attendais madame de Chateaubriand, venant me rejoindre à Lucerne. Je me proposais d'examiner s'il ne serait pas préférable de se fixer d'abord en Souabe, sauf à descendre ensuite en Italie.

Dans la ville délabrée de Constance, notre auberge était fort gaie; on y faisait les apprêts d'une noce. Le lendemain de mon arrivée, madame Récamier voulut se mettre à l'abri de la joie de nos hôtes: nous nous em-

barquâmes sur le lac, et, traversant la nappe d'eau d'où sort le Rhin pour devenir fleuve, nous abordâmes à la grève d'un parc.

Ayant mis pied à terre, nous franchîmes une haie de saules, de l'autre côté de laquelle nous trouvâmes une allée sablée circulant parmi des bosquets d'arbustes, des groupes d'arbres et des tapis de gazon. Un pavillon s'élevait au milieu des jardins, et une élégante *villa* s'appuyait contre une futaie. Je remarquai dans l'herbe des veilleuses, toujours mélancoliques pour moi à cause des réminiscences de mes divers et nombreux automnes. Nous nous promenâmes au hasard, et puis nous nous assîmes sur un banc au bord de l'eau. Du pavillon des bocages, s'élevèrent des harmonies de harpe et de cor qui se turent lorsque, charmés et surpris, nous commencions à les écouter: c'était une scène d'un conte de fée. Les harmonies ne renaissant pas, je lus à madame Récamier ma description du Saint-Gothard; elle me pria d'écrire quelque chose sur ses tablettes, déjà à demi remplies des détails de la mort de J.-J. Rousseau. Au-dessous de ces dernières paroles de l'auteur d'*Héloïse:* « Ma femme, ouvrez la fenêtre que je voie encore le soleil, » je traçai ces mots au crayon: *Ce que je voulais sur le lac de Lucerne, je l'ai trouvé sur le lac de Constance, le charme et l'intelligence de la beauté. Je ne veux point mourir comme Rousseau: je veux encore voir longtemps le soleil, si c'est près de vous que je dois achever ma vie. Que mes jours expirent à vos pieds, comme ces vagues dont vous aimez le murmure.* — 28 *août* 1832.

L'azur du lac veillait derrière les feuillages; à l'horizon du midi s'amoncelaient les sommets de l'Alpe des Grisons; une brise passant et se retirant à travers les saules s'accordait avec l'aller et le venir de la vague: nous ne voyions personne; nous ne savions où nous étions.

MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-LEU.

En rentrant à Constance, nous avons aperçu madame la duchesse de Saint-Leu et son fils Louis-Napoléon: ils venaient au-devant de madame Récamier. Sous l'Empire je n'avais point connu la reine de Hollande; je savais qu'elle s'était montrée généreuse lors de ma démission à la mort du duc d'Enghien et quand je voulus sauver mon cousin Armand; sous la Restauration, ambassadeur à Rome, je n'avais eu avec madame la duchesse de Saint-Leu que des rapports de politesse; ne pouvant aller moi-même chez elle, j'avais laissés libres les secrétaires et les attachés de lui faire leur cour, et j'avais invité le cardinal Fesch à un dîner diplomatique de cardinaux. Depuis la dernière chute de la Restauration le hasard m'avait fait échanger quelques lettres avec la reine Hortense et le prince Louis. Ces lettres sont un assez singulier monument des grandeurs évanouies; les voici:

Madame de Saint-Leu après avoir lu la dernière lettre de M. de Chateaubriand.

Arenenberg, ce 15 octobre 1831.

« M. de Chateaubriand a trop de génie pour n'avoir « pas compris toute l'étendue de celui de l'empereur Napoléon. Mais à son imagination si brillante il fallait plus « que de l'admiration: des souvenirs de jeunesse, une « illustre fortune attirèrent son cœur, il y dévoua sa « personne et son talent, et, comme le poëte qui prête « à tout le sentiment qui l'anime, il revêtit ce qu'il ai« mait des traits qui devaient enflammer son enthousias« me. L'ingratitude ne le découragea pas, car le malheur « était toujours là qui en appelait à lui: cependant son « esprit, sa raison, ses sentiments vraiment français en « font malgré lui l'antagoniste de son parti. Il n'aime

« des anciens temps que l'honneur qui rend fidèle, et la « religion qui rend sage, la gloire de sa patrie qui en « fait la force, la liberté des consciences et des opinions « qui donne un noble essor aux facultés de l'homme, l'a- « ristocratie du mérite qui ouvre une carrière à toutes « les intelligences, voilà son domaine plus qu'à tout au- « tre. Il est donc libéral, napoléoniste et même républi- « cain plutôt que royaliste. Aussi la nouvelle France, ses « nouvelles illustrations sauraient l'apprécier, tandis qu'il « ne sera jamais compris de ceux qu'il a placés dans son « cœur si près de la divinité; et s'il n'a plus qu'à chan- « ter le malheur, fût-il le plus intéressant, les hautes « infortunes sont devenues si communes dans notre siè- « cle, que sa brillante imagination, sans but et sans mo- « bile réel, s'éteindra faute d'aliments assez élevés pour « inspirer son beau talent.

« HORTENSE. »

Après avoir lu une note signée Hortense.

« M. de Chateaubriand est extrêmement flatté et on ne « peut plus reconnaissant des sentiments de bienveillance « exprimés avec tant de grâce dans la première partie « de la note: dans la seconde se trouve cachée une sé- « duction de femme et de reine qui pourrait entraîner « un amour-propre moins détrompé que celui de M. de « Chateaubriand.

« Il y a certainement aujourd'hui de quoi choisir une « occasion d'infidélité entre de si hautes et de si nom- « breuses infortunes; mais, à l'âge où M. de Chateau- « briand est parvenu, des revers qui ne comptent que « peu d'années dédaigneraient ses hommages: force lui « est de rester attaché à son vieux malheur, tout tenté « qu'il pourrait être par de plus jeunes adversités.

« Paris, ce 6 novembre 1831.

« CHATEAUBRIAND. »

« Arenenberg, le 4 mai 1832.

« Monsieur le vicomte,

« Je viens de lire votre dernière brochure. Que les « Bourbons sont heureux d'avoir pour soutien un génie « tel que le vôtre! Vous relevez une cause avec les mê« mes armes qui ont servi à l'abattre; vous trouvez des « paroles qui font vibrer tous les cœurs français. Tout « ce qui est national trouve de l'écho dans votre ame; « ainsi quand vous parlez du grand homme qui illustra « la France pendant vingt ans, la hauteur du sujet vous « inspire, votre génie l'embrasse tout entier, et votre « ame alors, s'épanchant naturellement, entoure la plus « grande gloire des plus grandes pensées.

« Moi aussi, monsieur le vicomte, je m'enthousiasme « pour tout ce qui fait l'honneur de mon pays; c'est pour« quoi, me laissant aller à mon impulsion, j'ose vous té« moigner la sympathie que j'éprouve pour celui qui « montre tant de patriotisme et tant d'amour de la li« berté. Mais, permettez-moi de vous le dire, vous êtes « le seul défenseur redoutable de la vieille royauté; vous « la rendriez nationale si l'on pouvait croire qu'elle pen« sât comme vous; ainsi, pour la faire valoir, il ne suf« fit pas de vous déclarer de son parti, mais bien de « prouver qu'elle est du vôtre.

« Cependant, monsieur le vicomte, si nous différons « d'opinions, au moins sommes-nous d'accord dans les « souhaits que nous formons pour le bonheur de la « France.

« Agréez, je vous prie, etc., etc.

« Louis-Napoléon Bonaparte. »

« Paris, 19 mai 1832.

« Monsieur le comte.

« On est toujours mal à l'aise pour répondre à des « éloges; quand celui qui les donne avec autant d'esprit « que de convenance est de plus dans une condition so- « ciale à laquelle se rattachent des souvenirs hors de « pair, l'embarras redouble. Du moins, monsieur, nous « nous rencontrons dans une sympathie commune; vous « voulez avec votre jeunesse, comme moi avec mes vieux « jours, l'honneur de la France. Il ne manquait plus à « l'un et à l'autre, pour mourir de confusion ou de rire, « que de voir le *juste-milieu* bloqué dans Ancône par « les soldats du Pape. Ah! monsieur, où est votre oncle? « A d'autres que vous je dirais: Où est le tuteur des rois « et le maître de l'Europe? En défendant la cause de la « légitimité, je ne me fais aucune illusion; mais je pense « que tout homme qui tient à l'estime publique doit res- « ter fidèle à ses serments: lord Falkland, ami de la « liberté et ennemi de la cour, se fit tuer à Newbury « dans l'armée de Charles I[er]. Vous vivez, monsieur le « comte, pour voir votre patrie libre et heureuse; vous « traverserez des ruines parmi lesquelles je resterai, « puisque je fais moi-même partie de ces ruines.

« Je m'étais flatté un moment de l'espoir de mettre cet « été l'hommage de mon respect aux pieds de madame « la duchesse de Saint-Leu: la fortune, accoutumée à « déjouer mes projets, m'a encore trompé cette fois. J'au- « rais été heureux de vous remercier de vive voix de vo- « tre obligeante lettre; nous aurions parlé d'une grande « gloire et de l'avenir de la France, deux choses, mon- « sieur le comte, qui vous touchent de près.

« CHATEAUBRIAND. »

Les Bourbons m'ont-ils jamais écrit des lettres pareilles à celles que je viens de produire? Se sont-ils jamais doutés que je m'élevais au-dessus de tel faiseur de vers ou de tel politique de feuilleton?

Lorsque, petit garçon, j'errais compagnon des pâtres sur les bruyères de Combourg, aurais-je pu croire qu'un temps viendrait où je marcherais entre les deux plus hautes puissances de la terre, puissances abattues, donnant le bras d'un côté à la famille de saint Louis, de l'autre à celle de Napoléon; grandeurs ennemies qui s'appuient également, dans l'infortune qui les rapproche, sur l'homme faible et fidèle, sur l'homme dédaigné de la légitimité?

Madame Récamier alla s'établir à Wolberg, château habité par M. Parquin, dans le voisinage d'Arenenberg, séjour de madame la duchesse de Saint-Leu; je restai deux jours à Constance. Je vis tout ce qu'on pouvait voir: la halle où est le grenier public que l'on baptise *salle du Concile*, la prétendue statue de Huss, la place où Jérôme de Prague et Jean Huss furent, dit-on, brûlés; enfin, toutes les abominations ordinaires de l'histoire et de la société.

Le Rhin, en sortant du lac, s'annonce bien comme un roi; pourtant il n'a pu défendre Constance qui a, si je ne me trompe, été saccagée par Attila, assiégée par les Hongrois, les Suédois, et prise deux fois par les Français.

Constance est le Saint-Germain de l'Allemagne; les vielles gens de la vieille société s'y sont retirés. Quand je frappais à une porte, m'enquérant d'un appartement pour madame de Chateaubriand, je rencontrais quelque chanoinesse, fille majeure; quelque prince de race antique, électeur à demi-solde; ce qui allait fort bien avec les clochers abandonnés et les couvents déserts de la ville. L'armée de Condé a combattu glorieusement sous

les murs de Constance et semble avoir déposé son ambulance dans cette ville. J'eus le malheur de retrouver un vétéran émigré; il me faisait l'honneur de m'avoir connu autrefois; il avait plus de jours que des cheveux; ses paroles ne finissaient point; il ne se pouvait retenir et laissait aller ses années.

ARENENBERG. — RETOUR A GENÈVE.

Le 29 d'août j'allai dîner à Arenenberg.

Arenenberg est situé sur une espèce de promontoire, dans une chaîne de collines escarpées. La reine de Hollande, que l'épée avait faite et que l'épée a défaite, a bâti le château, ou, si l'on veut, le pavillon d'Arenenberg. On y jouit d'une vue étendue, mais triste. Cette vue domine le lac inférieur de Constance, qui n'est qu'une expansion du Rhin sur des prairies noyées. De l'autre côté du lac on aperçoit des bois sombres, restes de la forêt Noire, quelques oiseaux blancs voltigeant sous un ciel gris et poussés par un vent glacé. Là, après avoir été outrageusement calomniée, la reine Hortense est venue se percher sur un rocher; en bas est l'île du lac où l'on a, dit-on, retrouvé la tombe de Charles le Gros, et où meurent à présent des serins qui demandent en vain le soleil des Canaries. Madame la duchesse de Saint-Leu était mieux à Rome: elle n'est pas cependant descendue par rapport à sa naissance et à sa première vie; au contraire, elle a monté, son abaissement n'est que relatif à un accident de sa fortune; ce ne sont pas là de ces chutes comme celle de madame la Dauphine, tombée de toute la hauteur des siècles.

Les compagnons et les compagnes de madame la duchesse de Saint-Leu étaient son fils, madame Salvage, madame ***. En étrangers il y avait madame Récamier,

M. Vieillard et moi. Madame la duchesse de Saint-Leu se tirait fort bien de sa difficile position de reine et de demoiselle de Beauharnais.

Après le dîner, madame de Saint-Leu s'est mise à son piano avec M. Cottrau, grand jeune peintre à moustaches, à chapeau de paille, à blouse, au col de chemise rabattu, au costume bizarre. Il chassait, il peignait, il chantait, il riait, spirituel et bruyant.

Le prince Louis habite un pavillon à part, où j'ai vu des armes, des cartes topographiques et stratégiques; industries qui faisaient, comme par hasard, penser au sang du conquérant sans le nommer: le prince Louis est un jeune homme studieux, instruit, plein d'honneur et naturellement grave.

Madame la duchesse de Saint-Leu m'a lu quelques fragments de ses mémoires: elle m'a montré un cabinet rempli de dépouilles de Napoléon. Je me suis demandé pourquoi ce vestiaire me laissait froid; pourquoi ce petit chapeau, cette ceinture, cet uniforme porté à telle bataille me trouvaient si indifférent: j'étais bien plus troublé en racontant la mort de Napoléon à Saint-Hélène! La raison en est que Napoléon est notre contemporain; nous l'avons tous vu et connu: il vit dans notre souvenir; mais le héros est encore trop près de sa gloire. Dans mille ans ce sera autre chose: il n'y a que les siècles qui aient donné le parfum de l'ambre à la sueur d'Alexandre; attendons: d'un conquérant il ne faut montrer que l'épée.

Retourné à Wolfberg avec madame Récamier, je partis la nuit: le temps était obscur et pluvieux; le vent soufflait dans les arbres, et la hulotte lamentait: vraie scène de Germanie.

Madame de Chateaubriand arriva bientôt à Lucerne: l'humidité de la ville l'effraya, et, Lugano étant trop cher,

nous nous décidâmes à venir à Genève. Nous prîmes notre route par Sampach : le lac garde la mémoire d'une bataille qui assura l'affranchissement des Suisses, à une époque où les nations de ce côté-ci des Alpes avaient perdu leurs libertés. Au delà de Sampach, nous passâmes devant l'abbaye de Saint-Urbain, tombant comme tous les monuments du christianisme. Elle est située dans un lieu triste, à l'orée d'une bruyère qui conduit à des bois : si j'eusse été libre et seul, j'aurais demandé aux moines quelque trou dans leurs murailles pour y achever mes *Mémoires* auprès d'une chouette ; puis je serais allé finir mes jours sans rien faire sous le beau soleil fainéant de Naples ou de Palerme : mais les beaux pays et le printemps son devenus des injures, des désastres et des regrets.

En arrivant à Berne, on nous apprit qu'il y avait une grande révolution dans la ville : j'avais beau regarder, les rues étaient désertes, le silence régnait, la terrible révolution s'accomplissait sans parler, à la paisible fumée d'une pipe au fond de quelque estaminet.

Madame Récamier ne tarda pas à nous rejoindre à Genève.

COPPET. — TOMBEAU DE MADAME DE STAEL. — PROMENADE.

Genève, fin de septembre 1832.

J'ai commencé à me remettre sérieusement au travail : j'écris le matin et je me promène le soir. Je suis allé hier visiter Coppet. Le château était fermé ; on m'en a ouvert les portes ; j'ai erré dans les appartements déserts. Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie, ou assise à son piano, ou entrant, ou sortant, ou causant sur la ter-

rasse qui borde la galerie; madame Récamier a revu la chambre qu'elle avait habitée; des jours écoulés ont remonté devant elle: c'était comme une répétition de la scène que j'ai peinte dans *René:* « Je parcourus les ap-« partements sonores où l'on n'entendait que le bruit « de mes pas.... Partout les salles étaient détendues, et « l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées.... « Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides les moments « que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes « années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents! La « famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de « Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils con-« naît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur « le frère! Le chêne voit germer ses glands autour de « lui, il n'en est pas ainsi des enfants des hommes! »

Je me rappelais aussi ce que j'ai dit dans ces *Mémoires* de ma dernière visite à Combourg, en partant pour l'Amérique. Deux mondes divers, mais liés par une secrète sympathie, nous occupaient, madame Récamier et moi. Hélas! ces mondes isolés, chacun de nous les porte en soi; car où sont les personnes qui ont vécu assez longtemps les unes près des autres pour n'avoir pas des souvenirs séparés? Du château, nous sommes entrés dans le parc; le premier automne commençait à rougir et à détacher quelques feuilles; le vent s'abattait par degrés et laissait ouïr un ruisseau qui fait tourner un moulin. Après avoir suivi les allées qu'elle avait coutume de parcourir avec madame de Staël, madame Récamier a voulu saluer ses cendres. A quelque distance du parc est un taillis mêlé d'arbres plus grands, et environné d'un mur humide et dégradé. Ce taillis ressemble à ces bouquets de bois au milieu des plaines, que les chasseurs appellent des *remises:* c'est là que la mort a poussé sa proie et renfermé ses victimes.

Un sépulcre avait été bâti d'avance dans ce bois pour y recevoir M. Necker, madame Necker et madame de Staël : quand celle-ci est arrivée au rendez-vous, on a muré la porte de la crypte. L'enfant d'Auguste de Staël est resté en dehors et Auguste lui-même, mort avant son enfant, a été placé sous une pierre aux pieds de ses parents. Sur la pierre sont gravées ces paroles tirées de l'Écriture : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant dans le ciel?* Je ne suis point entré dans le bois ; madame Récamier a seule obtenu la permission d'y pénétrer. Resté assis sur un banc devant le mur d'enceinte, je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés, tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève : les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura ; on eût dit d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil. J'apercevais de l'autre côté du lac la maison de lord Byron, dont le faîte était touché d'un rayon du couchant ; Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle, et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié. C'était au pied du tombeau de madame de Staël que tant d'illustres absents sur le même rivage se présentaient à ma mémoire : ils semblaient venir chercher l'ombre leur égale pour s'envoler au ciel avec elle et lui faire cortége pendant la nuit. Dans ce moment, madame Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage funèbre elle-même comme une ombre. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu, où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé.

Cette vesprée même, lendemain du jour de mes dévotions aux morts de Coppet, fatigué des bords du lac, je suis allé chercher, toujours avec madame Récamier,

des promenades moins fréquentées. Nous avons découvert, en aval du Rhône, une gorge resserrée où le fleuve coule bouillonnant au-dessous de plusieurs moulins, entre des falaises rocheuses coupées de prairies. Une de ces prairies s'étend au pied d'une colline sur laquelle, parmi un bouquet d'arbres, est plantée une maison.

Nous avons remonté et descendu plusieurs fois en causant cette bande étroite de gazon qui sépare le fleuve bruyant du silencieux coteau : combien est-il de personnes qu'on puisse ennuyer de ce que l'on a été et mener avec soi en arrière sur la trace de ses jours? Nous avons parlé de ces temps toujours pénibles et toujours regrettés où les passions font le bonheur et le martyre de la jeunesse. Maintenant j'écris cette page à minuit, tandis que tout repose autour de moi et qu'à travers ma fenêtre je vois briller quelques étoiles sur les Alpes.

Madame Récamier va nous quitter, elle reviendra au printemps, et moi je vais passer l'hiver à évoquer mes heures évanouies, à les faire comparaître une à une au tribunal de ma raison. Je ne sais si je serai bien impartial, et si le juge n'aura pas trop d'indulgence pour le coupable. Je passerai l'été prochain dans la patrie de Jean-Jacques. Dieu veuille que je ne gagne pas la maladie du rêveur ! Et puis quand l'automne sera revenu nous irons en Italie : *Italiam !* c'est mon éternel refrain.

LETTRE AU PRINCE LOUIS-NAPOLÉON.

Genève, octobre 1832.

Le prince Louis-Napoléon m'ayant donné sa brochure intitulée : *Rêveries politiques,* je lui ai écrit cette lettre :

« Prince,

« J'ai lu avec attention la petite brochure que vous « avez bien voulu me confier. J'ai mis par écrit, comme

« vous l'avez désiré, quelques réflexions naturellement « nées des vôtres et que j'avais déjà soumises à votre « jugement. Vous savez, prince, que mon jeune roi est « en Écosse, que tant qu'il vivra il ne peut y avoir pour « moi d'autre roi de France que lui; mais si Dieu, dans « ses impénétrables conseils, avait rejeté la race de « saint Louis, si les mœurs de notre patrie ne lui ren- « daient pas l'état républicain possible, il n'y a pas de « nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre.

« Je suis, etc., etc.,

« CHATEAUBRIAND. »

LETTRE AU MINISTRE DE LA JUSTICE, AU PRÉSIDENT DU CONSEIL, A MADAME LA DUCHESSE DE BERRY. — J'ÉCRIS MON *Mémoire sur la captivité de la princesse.* — CIRCULAIRE AUX RÉDACTEURS EN CHEF DES JOURNAUX.

Paris, rue d'Enfer, janvier 1833.

J'avais beaucoup rêvé de cet avenir prochain que je m'étais fait et auquel je croyais toucher. A la tombée du jour, j'allais vaguer dans les détours de l'Arve, du côté de Salève. Un soir, je vis entrer M. Berryer; il revenait de Lausanne et m'apprit l'arrestation de madame la duchesse de Berry; il n'en savait pas les détails. Mes projets de repos furent encore une fois renversés. Quand la mère de Henri V avait cru à des succès, elle m'avait donné mon congé; son malheur déchirait son dernier billet et me rappelait à sa défense. Je partis sur-le-champ de Genève après avoir écrit aux ministres. Arrivé dans ma rue d'Enfer, j'adressai aux rédacteurs en chef des journaux la circulaire suivante:

« Monsieur,

« Arrivé à Paris le 17 de ce mois, j'écrivis le 18 à « M. le ministre de la justice pour m'informer si la lettre

« que j'avais eu l'honneur de lui envoyer de Genève, le 12,
« pour madame la duchesse de Berry, lui était parvenue,
« et s'il avait eu la bonté de la faire passer à Madame.
« Je sollicitais en même temps de M. le garde des
« sceaux l'autorisation nécessaire pour me rendre à Blaye
« auprès de la princesse.
« M. le garde des sceaux me voulut bien répondre,
« le 19, qu'il avait transmis mes lettres au président du
« conseil et que c'était à lui qu'il me fallait adresser.
« J'écrivis en conséquence, le 20, à M. le ministre de la
« guerre. Je reçois aujourd'hui, 22, sa réponse du 21 :
« Il regrette d'être dans la nécessité de m'annoncer que
« le gouvernement n'a pas jugé qu'il y ait lieu d'accé-
« der à mes demandes. Cette décision a mis un terme
« à mes démarches auprès des autorités.
« Je n'ai jamais eu la prétention, monsieur, de me
« croire capable de défendre seul la cause du malheur
« et de la France. Mon dessein, si l'on m'avait permis
« de parvenir aux pieds de l'auguste prisonnière, était
« de lui proposer pour l'occurrence la formation d'un
« conseil d'hommes plus éclairés que moi. Outre les per-
« sonnes honorables et distinguées qui se sont déjà pré-
« sentées, j'aurais pris la liberté d'indiquer au choix de
« Madame M. le marquis de Pastoret, M. Lainé, M. de
« Villèle, etc., etc.
« Maintenant, monsieur, écarté officiellement, je ren-
« tre dans mon droit privé. Mes *Mémoires sur la vie et
« la mort de M. le duc de Berry*, enveloppés dans les
« cheveux de la veuve aujourd'hui captive, reposent au-
« près du cœur que Louvel rendit plus semblable à ce-
« lui d'Henri IV. Je n'ai point oublié cet insigne hon-
« neur dont le moment actuel me demande compte et
« me fait sentir toute la responsabilité.
« Je suis, monsieur, etc., etc.

« CHATEAUBRIAND. »

Pendant que j'écrivais cette circulaire aux journaux, j'avais trouvé le moyen de faire passer ce billet à madame la duchesse de Berry :

« Paris, ce 23 novembre 1832.

« Madame,

« J'ai eu l'honneur de vous adresser de Genève une « première lettre en date du 12 de ce mois. Cette lettre, « dans laquelle je vous suppliais de me faire l'honneur « de me choisir pour l'un de vos défenseurs, a été im- « primée dans les journaux.

« La cause de Votre Altesse Royale peut être traitée « individuellement par tous ceux qui, sans y être auto- « risés, auraient des vérités utiles à faire connaître ; « mais si Madame désire qu'on s'en occupe en son pro- « pre nom, ce n'est pas un seul homme, mais un conseil « d'hommes politiques et de légistes qui doit être chargé « de cette haute affaire. Dans ce cas je demanderais que « Madame voulût bien m'adjoindre (avec les personnes « dont elle aurait fait choix) M. le comte de Pastoret, « M. Hyde de Neuville, M. de Villèle, M. Lainé, M. Royer- « Colard, M. Pardessus, M. Mandaroux-Vertamy, M. de « Vaufreland.

« J'avais aussi pensé, madame, qu'on aurait pu ap- « peler à ce conseil quelques hommes d'un grand talent « et d'une opinion contraire à la nôtre ; mais peut-être « serait-ce les placer dans une fausse position, les obli- « ger à faire un sacrifice d'honneur et de principe, dont « les esprits élevés et les consciences droites ne s'arran- « gent pas.

« CHATEAUBRIAND. »

Vieux soldat discipliné, j'accourais donc pour m'aligner dans le rang, et marcher sous mes capitaines : réduit par la volonté du pouvoir à un duel, je l'acceptai.

Je ne m'attendais guère à venir, de la tombe du mari, combattre auprès de la prison de la veuve.

En supposant que je dusse rester seul, que j'eusse mal compris ce qui convient à la France, je n'en étais pas moins dans la voie de l'honneur. Or, il n'est pas inutile aux hommes qu'un homme s'immole à sa conscience; il est bon que quelqu'un consente à se perdre, pour demeurer ferme à des principes dont il a la conviction, et qui tiennent à ce qu'il y a de noble dans notre nature: ces dupes sont les contradicteurs nécessaires du fait brutal, les victimes chargées de prononcer le *veto* de l'opprimé contre le triomphe de la force. On loue les Polonais; leur dévouement est-il autre chose qu'un sacrifice? il n'a rien sauvé; il ne pouvait rien sauver: dans les idées même de mes adversaires, le dévouement sera-t-il stérile pour la race humaine?

Je préfère, dit-on, une famille à ma patrie: non, je préfère au parjure la fidélité à mes serments, le monde moral à la société matérielle; voilà tout: pour ce qui est de la famille, je ne m'y consacre que dans la persuasion qu'elle était essentiellement utile à la France; je confonds sa prospérité avec celle de la patrie; et lorsque je déplore les malheurs de l'une, je déplore les désastres de l'autre: vaincu, je me suis prescrit des devoirs, comme les vainqueurs se sont imposé des intérêts. Je tâche de me retirer du monde avec ma propre estime; dans la solitude, il faut prendre garde au choix que l'on fait de sa compagne.

EXTRAIT DU *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry.*

Paris, rue d'Enfer.

En France, pays de vanité, aussitôt qu'une occasion de faire du bruit se présente, une foule de gens la sai-

sissent : les uns agissent par bon cœur, les autres par la conscience qu'ils ont de leur mérite. J'eus donc beaucoup de concurrents ; ils sollicitèrent, ainsi que moi, de madame la duchesse de Berry, l'honneur de la défendre. Du moins ma présomption à m'offrir pour champion à la princesse était un peu justifiée par d'anciens services : si je ne jetais pas dans la balance l'épée de Brennus, j'y mettais mon nom : tout peu important qu'il est, il avait déjà remporté quelques victoires pour la monarchie. J'ai ouvert mon *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry* par une considération dont je suis vivement frappé ; je l'ai souvent reproduite, et il est probable que je la reproduirai encore.

« On ne cesse, disais-je, de s'étonner des événements ; toujours on se figure d'atteindre le dernier ; toujours la révolution recommence. Ceux qui depuis quarante années marchent pour arriver au terme gémissent : ils croyaient s'asseoir quelques heures au bord de leur tombe : vain espoir ! le temps frappe ces voyageurs pantelants et les force d'avancer. Que de fois, depuis qu'ils cheminent, la vieille monarchie est tombée à leurs pieds ! à peine échappés à ces écroulements successifs, ils sont obligés d'en traverser de nouveau les décombres et la poussière. Quel siècle verra la fin du mouvement ?

« La Providence a voulu que les générations de passage destinées à des jours immémorés fussent petites, afin que le dommage fût de peu. Aussi voyons-nous que tout avorte, que tout se dément, que personne n'est semblable à soi-même et n'embrasse toute sa destinée, qu'aucun événement ne produit ce qu'il contenait et ce qu'il devait produire. Les hommes supérieurs de l'âge qui expire s'éteignent ; auront-ils des successeurs ? Les ruines de Palmyre aboutissent à des sables. »

De cette observation générale passant aux faits particuliers, j'expose, dans mon argumentation, qu'on pouvait agir avec madame la duchesse de Berry par des mesures arbitraires en la considérant comme prisonnière de police, de guerre, d'État, ou en demandant aux chambres un bill d'*attainder*; qu'on pouvait la soumettre à la compétence des lois, en lui appliquant la loi d'exception Briqueville, ou la loi commune du code; qu'on pouvait regarder sa personne comme inviolable et sacrée.

Les ministres soutenaient la première opinion, les hommes de Juillet la seconde, les royalistes la troisième.

Je parcours ces diverses suppositions: je prouve que si madame la duchesse de Berry était descendue en France, elle n'y avait été attirée que parce qu'elle entendait les opinions demander un autre présent, appeler un autre avenir.

Infidèle à son extraction populaire, la révolution sortie des journées de Juillet a répudié la gloire et courtisé la honte. Excepté dans quelques cœurs dignes de lui donner asile, la liberté devenue l'objet de la dérision de ceux qui en faisaient leur cri de ralliement, cette liberté que des bateleurs se renvoient à coups de pied, cette liberté étranglée après flétrissure au tourniquet des lois d'exception, transformera, par son anéantissement, la révolution de 1830 en une cynique duperie.

Là-dessus, et pour nous délivrer tous, madame la duchesse de Berry est arrivée. La fortune l'a trahie; un juif l'a vendue; un ministre l'a achetée. Si l'on ne veut pas agir contre elle par mesure de police, il ne reste plus qu'à la traduire en cour d'assises. Je le suppose ainsi, et j'ai mis en scène le défenseur de la princesse; puis, après avoir fait parler le défenseur, je m'adresse à l'accusateur:

« Avocat, levez-vous:

« Établissez doctement que Caroline-Ferdinande de Sicile, veuve de Berry, nièce de feue Marie-Antoinette d'Autriche, veuve Capet, est coupable de réclamation envers un homme réputé oncle et tuteur d'un orphelin nommé Henri; lequel oncle et tuteur serait, selon le dire calomnieux de l'*accusée*, détenteur de la couronne d'un pupille, lequel pupille prétend impudemment avoir été roi depuis le jour de l'abdication du ci-devant Charles X, et de l'ex-dauphin, jusqu'au jour de l'élection du roi des Français.

« A l'appui de votre plaidoirie, que les juges fassent comparaître d'abord Louis-Philippe comme témoin à charge ou à décharge, si mieux n'aime se récuser comme parent. Ensuite que les juges confrontent avec l'*accusée* le descendant du grand traître; que l'Iscariote en qui Satan était entré, *intravit Satanas in Judam*, dise combien il a reçu de deniers pour le marché, etc., etc.

« Puis, d'après l'expertise des lieux, il sera prouvé que l'*accusée* a été six heures à la gehenne de feu dans un espace trop étroit où quatre personnes pouvaient à peine respirer, ce qui a fait dire contumélieusement à la torturée qu'on lui faisait la *guerre à la saint Laurent.* Or, Caroline-Ferdinande, étant pressée par ses complices contre la plaque ardente, le feu aurait pris deux fois à ses vêtements, et, à chaque coup que les gendarmes portaient en dehors à l'âtre embrasé, la commotion se serait étendue au cœur de la délinquante et lui aurait fait vomir des bouillons de sang.

« Puis, en présence de l'image du Christ, on déposera comme pièce de conviction, sur le bureau, la robe brûlée: car il faut qu'il y ait toujours une robe jetée au sort dans ces marchés de Judas. »

Madame la duchesse de Berry a été mise en liberté par un acte arbitraire du pouvoir et lorsqu'on a cru l'a-

voir déshonorée. Le tableau que je traçais de la plaidoirie fit sentir à Philippe l'odieux d'un jugement public, et le détermina à une grâce à laquelle il pensait avoir attaché un supplice : les païens, sous le règne de Sévère, jetèrent aux bêtes une jeune femme chrétienne nouvellement délivrée. Ma brochure, dont il ne reste aujourd'hui que des phrases, a eu son résultat historique important.

Je m'attendris encore en copiant l'apostrophe qui termine mon écrit ; c'est, j'en conviens, une folle dépense de larmes.

« Illustre captive de Blaye, MADAME ! que votre héroïque présence sur une terre qui se connaît en héroïsme amène la France à vous répéter ce que mon indépendance politique m'a acquis le droit de vous dire : *Madame, votre fils est mon Roi !* Si la Providence m'inflige encore quelques heures, verrai-je vos triomphes, après avoir eu l'honneur d'embrasser vos adversités ? Recevrai-je ce loyer de ma foi ? Au moment où vous reviendriez heureuse, j'irais avec joie achever dans la retraite des jours commencés dans l'exil. Hélas ! je me désole de ne pouvoir rien pour vos présentes destinées ! Mes paroles se perdent inutilement autour des murs de votre prison : le bruit des vents, des flots et des hommes, au pied de la forteresse solitaire, ne laissera pas même monter jusqu'à vous ces derniers accents d'une voix fidèle. »

MON PROCÈS.

Paris, mars 1833.

Quelques journaux ayant répété la phrase : *Madame, votre fils est mon Roi,* ont été traduits devant les tribunaux pour délit de presse ; je me suis trouvé enveloppé

dans la poursuite. Cette fois je n'ai pu décliner la compétence des juges; je devais essayer de sauver par ma présence les hommes attaqués pour moi; il y allait de mon honneur de répondre de mes œuvres.

De plus, la veille de mon appel au tribunal, le *Moniteur* avait donné la déclaration de madame la duchesse de Berry; si je m'étais absenté, on aurait cru que le parti royaliste reculait, qu'il abandonnait l'infortune et rougissait de la princesse dont il avait célébré l'héroïsme.

Il ne manquait pas de conseillers timides qui me disaient : « Faites défaut; vous serez trop embarrassé avec votre phrase: *Madame, votre fils est mon Roi.* — Je la crierai encore plus haut, répondis-je. » Je me rendis dans la salle même où jadis était installé le tribunal révolutionnaire; où Marie-Antoinette avait comparu, où mon frère avait été condamné. La révolution de Juillet a fait enlever le crucifix dont la présence, en consolant l'innocence, faisait trembler le juge.

Mon apparition devant les juges a eu un effet heureux; elle a contre-balancé un moment l'effet de la déclaration du *Moniteur*, et maintenu la mère de Henri V au rang où sa courageuse aventure l'avait placée: on a douté, quand on a vu que le parti royaliste osait braver l'événement et ne se tenait pas pour battu.

Je n'avais point voulu d'avocat, mais M. Ledru, qui s'était attaché à moi lors de ma détention, a voulu parler: il s'est troublé et m'a fait beaucoup de peine. M. Berryer, qui plaidait pour *la Quotidienne*, a pris indirectement ma défense. A la fin des débats, j'ai appelé le jury la *pairie universelle*, ce qui n'a pas peu contribué à notre acquittement à tous.

Rien de remarquable n'a signalé ce procès dans la terrible chambre qui avait retenti de la voix de Fouquier-Tinville et de Danton; il n'y a eu d'amusant que l'argu-

mentation de M. Persil : voulant démontrer ma culpabilité, il citait cette phrase de ma brochure : *Il est difficile d'écraser ce qui s'aplatit sous les pieds*, et il s'écriait : « Sentez-vous, messieurs, tout ce qu'il y a de méprisant dans ce paragraphe, *il est difficile d'écraser ce qui s'aplatit sous les pieds*, » et il faisait le mouvement d'un homme qui écrase sous ses pieds quelque chose. Il recommençait triomphant : les rires de l'auditoire recommençaient. Ce brave homme ne s'apercevait ni du contentement de l'auditoire à la malencontreuse phrase, ni du ridicule parfait dont il était en trépignant dans sa robe noire comme s'il eût dansé, en même temps que son visage était pâle d'inspiration et ses yeux hagards d'éloquence.

Lorsque les jurés rentrèrent et prononcèrent *non coupable*, des applaudissements éclatèrent, je fus environné par des jeunes gens qui avaient pris pour entrer des robes d'avocats : M. Carrel était là.

La foule grossit à ma sortie ; il y eut une rixe dans la cour du Palais entre mon escorte et les sergents de ville. Enfin, je parvins à grand'peine chez moi au milieu de la foule qui suivait mon fiacre en criant : *Vive Chateaubriand !*

Dans un autre temps cet acquittement eût été très-significatif ; déclarer qu'il n'était pas coupable de dire à la duchesse de Berry : *Madame, votre fils est mon Roi*, c'était condamner la révolution de Juillet ; mais aujourd'hui cet arrêt ne signifie rien, parce qu'il n'y a en toute chose ni opinion ni durée. En vingt-quatre heures tout est changé ; je serais condamné demain pour le fait sur lequel j'ai été acquitté aujourd'hui.

Je suis allé mettre ma carte chez les jurés et notamment chez M. Chevet, l'un des membres de la *pairie universelle*.

Il avait été plus aisé à l'honnête citoyen de trouver dans sa conscience un arrêt en ma faveur qu'il ne m'eût été facile de trouver dans ma poche l'argent nécessaire pour joindre au bonheur de l'acquittement le plaisir de faire chez mon juge un bon dîner : M. Chevet a prononcé avec plus d'équité sur la *légitimité*, l'*usurpation* et sur l'auteur du *Génie du christianisme* que beaucoup de publicistes et de censeurs.

POPULARITÉ.

Paris, avril 1833.

Le *Mémoire* sur la captivité de madame la duchesse de Berry m'a valu dans le parti royaliste une immense popularité. Les députations et les lettres me sont arrivées de toutes parts. J'ai reçu du Nord et du Midi de la France des adhésions couvertes de plusieurs milliers de signatures. Elles demandent toutes, en s'en référant à ma brochure, la mise en liberté de madame la duchesse de Berry. Quinze cents jeunes gens de Paris sont venus me complimenter, non sans un grand émoi de la police; j'ai reçu une coupe de vermeil avec cette inscription : *A Chateaubriand les Villeneuvois fidèles* (*Lot-et-Garonne*). Une ville du Midi m'a envoyé de très-bon vin pour remplir cette coupe, mais je ne bois pas. Enfin, la France légitimiste a pris pour devise ces mots : MADAME, VOTRE FILS EST MON ROI ! et plusieurs journaux les ont adoptés pour épigraphe; on les a gravés sur des colliers et sur des bagues. Je serai le premier à avoir dit en face de l'usurpation une vérité que personne n'osait dire, et, chose étrange ! je crois moins au retour de Henri V que le plus misérable juste-milieu ou le plus violent républicain.

Au reste je n'entends pas le mot usurpation dans le sens étroit que lui donne le parti royaliste; il y aurait

beaucoup de choses à dire sur ce mot, comme sur celui de légitimité : mais il y a véritablement usurpation et usurpation de la pire espèce dans le tuteur qui dépouille le pupille et proscrit l'orphelin. Toutes ces grandes phrases « qu'il fallait sauver la patrie » sont des prétextes que fournit à l'ambition une politique immorale. Vraiment, ne faudrait-il pas regarder la lâcheté de votre usurpation comme un effort de votre vertu ! Seriez-vous, par hasard, Brutus sacrifiant ses fils à la grandeur de Rome !

J'ai pu comparer dans ma vie la renommée littéraire à la popularité; la première, pendant quelques heures, m'a plu, mais cet amour de renommée a passé vite. Quant à la popularité, elle m'a trouvé indifférent, parce que dans la révolution j'ai trop vu d'hommes entourés de ces masses qui, après les avoir élevés sur le pavois, les précipitaient dans l'égout. Démocrate par nature, aristocrate par mœurs, je ferais très-volontiers l'abandon de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que j'eusse peu de rapport avec la foule. Toutefois j'ai été extrêmement sensible au mouvement des jeunes gens de Juillet qui me portèrent en triomphe à la Chambre des pairs ; c'est qu'ils ne m'y portaient pas pour être leur chef et parce que je pensais comme eux; ils rendaient seulement justice à un ennemi; ils reconnaissaient en moi un homme de liberté et d'honneur; cette générosité me touchait. Mais cette autre popularité que je viens d'acquérir dans mon propre parti ne m'a pas causé d'émotion; entre les royalistes et moi il y a quelque chose de glacé : nous désirons le même Roi; à cela près, la plupart de nos vœux sont opposés.

INFIRMERIE DE MARIE-THÉRÈSE. — LETTRE DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY, DE LA CITADELLE DE BLAYE.

Paris, rue d'Enfer, 9 mai 1833.

J'ai amené la série des derniers faits jusqu'à ce jour: pourrai-je enfin reprendre mon travail? Ce travail consiste dans les diverses parties de ces *Mémoires* non encore achevées. J'aurai quelque difficulté à m'y remettre *ex abrupto*, car j'ai la tête préoccupée des choses du moment; je ne suis pas dans les dispositions convenables pour recueillir mon passé dans le calme où il dort, tout agité qu'il fut quand il était à l'état de vie. J'ai pris la plume pour écrire; sur qui et à propos de quoi? je l'ignore.

En parcourant des regards le journal dans lequel depuis six mois je me rends compte de ce que je fais et de ce qui m'arrive, je vois que la plupart des pages sont datées de la rue d'Enfer.

Le pavillon que j'habite près de la barrière pouvait monter à une soixantaine de mille francs; mais, à l'époque de la hausse des terrains, je l'achetai beaucoup plus cher, et je ne l'ai pu jamais payer: il s'agissait de sauver l'Infirmerie de Marie-Thérèse fondée par les soins de madame de Chateaubriand et contiguë au pavillon; une compagnie d'entrepreneurs se proposait d'établir un café et des *montagnes russes* dans le susdit pavillon, bruit qui ne va guère avec l'agonie.

Ne suis-je pas heureux de mes sacrifices? sans doute; on est toujours heureux de secourir les malheureux; je partagerais volontiers aux nécessiteux le peu que je possède; mais je ne sais si cette disposition bienfaisante s'élève chez moi jusqu'à la vertu. Je suis bon comme un condamné qui prodigue ce qui ne lui servira plus dans

une heure. A Londres, le patient qu'on va pendre vend sa peau pour boire: je ne vends pas la mienne, je la donne aux fossoyeurs.

Une fois ma maison achetée, ce que j'avais de mieux à faire était de l'habiter; je l'ai arrangée telle qu'elle est. Des fenêtres du salon on aperçoit d'abord ce que les Anglais appellent *pleasure-ground,* avant-scène formée d'un gazon et de massifs d'arbustes. Au delà de ce pourpris, par-dessus un mur d'appui que surmonte une barrière blanche losangée, est un champ variant de cultures et consacré à la nourriture des bestiaux de l'*Infirmerie.* Au delà de ce champ vient un autre terrain séparé du champ par un autre mur d'appui à claire-voie verte, entrelacée de viornes et de rosiers du Bengale; cette marche de mon État consiste en un bouquet de bois, un préau et une allée de peupliers. Ce recoin est extrêmement solitaire, il ne me rit point comme le recoin d'Horace, *angulus ridet.* Tout au contraire, j'y ai quelquefois pleuré. Le proverbe dit: *Il faut que jeunesse se passe.* L'arrière-saison a aussi quelque frasque à passer:

Les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes.

(La Fontaine.)

Mes arbres sont de mille sortes. J'ai planté vingt-trois cèdres de Salomon et deux chênes de druides: ils font les cornes à leur maître de peu de durée, *brevem dominum.* Un mail, double allée de marronniers, conduit du jardin supérieur au jardin inférieur; le long du champ intermédiaire la déclivité du sol est rapide.

Ces arbres, je ne les ai pas choisis comme à la *Vallée aux Loups* en mémoire des lieux que j'ai parcourus: qui se plaît au souvenir conserve des espérances. Mais

lorsqu'on n'a ni enfant, ni jeunesse, ni patrie, quel attachement peut-on porter à des arbres dont les feuilles, les fleurs, les fruits ne sont plus les chiffres mystérieux employés au calcul des époques d'illusion? En vain on me dit « Vous rajeunissez, » croit-on me faire prendre pour ma dent de lait ma dent de sagesse? encore celle-ci ne m'est venue que pour manger un pain amer sous la royauté du 7 août. Au reste mes arbres ne s'informent guère s'ils servent de calendrier à mes plaisirs ou d'extraits mortuaires à mes ans; ils croissent chaque jour, du jour que je décrois: ils se marient à ceux de l'enclos des Enfants trouvés et du boulevard d'Enfer qui m'enveloppe. Je n'aperçois pas une maison; à deux cents lieues de Paris je serais moins séparé du monde. J'entends bêler les chèvres qui nourrissent les orphelins délaissés. Ah! si j'avais été comme eux dans les bras de saint Vincent de Paule! né d'une faiblesse, obscur et inconnu comme eux, je serais aujourd'hui quelque ouvrier sans nom, n'ayant rien à démêler avec les hommes, ne sachant ni pourquoi ni comment j'étais venu à la vie, ni comment ni pourquoi j'en dois sortir.

La démolition d'un mur m'a mis en communication avec l'Infirmerie de Marie-Thérèse; je me trouve à la fois dans un monastère, dans une ferme, un verger et un parc. Le matin je m'éveille au son de l'*Angelus;* j'entends de mon lit le chant des prêtres dans la chapelle; je vois de ma fenêtre un calvaire qui s'élève entre un noyer et un sureau: des vaches, des poules, des pigeons et des abeilles; des sœurs de charité en robe d'étamine noire et en cornette de basin blanc, des femmes convalescentes, de vieux ecclésiastiques vont errant parmi les lilas, les azaléas, les pompadouras et les rhododendrons du jardin, parmi les rosiers, les groseilliers, les framboisiers et les légumes du potager. Quelques-

uns de mes curés octogénaires étaient exilés avec moi : après avoir mêlé ma misère à la leur sur les pelouses de Kensington, j'ai offert à leurs derniers pas les gazons de mon hospice; ils y traînent leur vieillesse religieuse comme les plis du voile du sanctuaire.

J'ai pour compagnon un gros chat gris-roux à bandes noires transversales, né au Vatican dans la loge de Raphaël : Léon XII l'avait élevé dans un pan de sa robe où je l'avais vu avec envie lorsque le pontife me donnait mes audiences d'ambassadeur. Le successeur de saint Pierre étant mort, j'héritai du chat sans maître, comme je l'ai dit en racontant mon ambassade de Rome. On l'appelait *Micetto*, surnommé le *chat du Pape*. Il jouit en cette qualité d'une extrême considération auprès des ames pieuses. Je cherche à lui faire oublier l'exil, la Chapelle Sixtine et le soleil de cette coupole de Michel-Ange sur laquelle il se promenait loin de la terre.

Ma maison, les divers bâtiments de l'*Infirmerie* avec leur chapelle et la sacristie gothique, ont l'air d'une colonie ou d'un hameau. Dans les jours de cérémonie, la religion cachée chez moi, la vieille monarchie à mon hôpital, se mettent en marche. Des processions composées de tous nos infirmes, précédés des jeunes filles du voisinage, passent en chantant sous les arbres avec le Saint-Sacrement, la croix et la bannière. Madame de Chateaubriand les suit le chapelet à la main, fière du troupeau objet de sa sollicitude. Les merles sifflent, les fauvettes gazouillent, les rossignols luttent avec les hymnes. Je me reporte aux Rogations dont j'ai décrit la pompe champêtre : de la théorie du christianisme, j'ai passé à la pratique.

Mon gîte fait face à l'occident. Le soir, la cime des arbres éclairés par derrière grave sa silhouette noire et dentelée sur l'horizon d'or. Ma jeunesse revient à cette

heure; elle ressuscite ces jours écoulés que le temps a réduits à l'insubstance de fantômes. Quand les constellations percent leur voûte bleue, je me souviens de ce firmament splendide que j'admirais du giron des forêts américaines, ou du sein de l'Océan. La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences du voyageur; elle lui cache les paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite; elle ne lui laisse voir que les astres, d'un aspect semblable, sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle époque; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre, remontent et s'attachent au même point du ciel.

Nous n'entendons parler du monde à l'*Infirmerie* qu'aux deux quêtes publiques et un peu le dimanche: ces jours-là, notre hospice est changé en une espèce de paroisse. La sœur supérieure prétend que de belles dames viennent à la messe dans l'espérance de me voir; économe industrieuse, elle met à contribution leur curiosité : en leur promettant de me montrer, elle les attire dans le laboratoire; une fois prises au trébuchet elle leur cède bon gré mal gré, pour de l'argent, des drogues en sucre. Elle me fait servir à la vente du chocolat fabriqué au profit de ses malades, comme La Martinière m'associait au débit de l'eau de groseilles qu'il avalait au succès de ses amours. La sainte femme dérobe aussi des trognons de plume dans l'encrier de madame de Chateaubriand; elle les négocie parmi les royalistes de pure race, affirmant que ces trognons précieux ont écrit le *superbe Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry*.

Quelques bons tableaux de l'école espagnole et italienne, une vierge de Guérin, la *sainte Thérèse*, dernier chef-d'œuvre du peintre de Corinne, nous font tenir aux

arts. Quant à l'histoire, nous aurons bientôt à l'hospice la sœur du marquis de Favras et la fille de madame Roland: la monarchie et la république m'ont chargé d'expier leur ingratitude et de nourrir leurs invalides.

C'est à qui sera reçu à *Marie-Thérèse*. Les pauvres femmes obligées d'en sortir quand elles ont recouvré la santé se logent aux environs de l'*Infirmerie*, se flattant de retomber malades et d'y rentrer. Rien n'y sent l'hôpital: la juive, la protestante, la catholique, l'étrangère, la Française y reçoivent les soins d'une délicate charité qui se déguise en affectueuse parenté; chacune des affligées croit reconnaître sa mère. J'ai vu une Espagnole, belle comme Dorothée, *la perle de Séville*, mourir à seize ans de la poitrine, dans le dortoir commun, se félicitant de son bonheur, regardant en souriant avec de grands yeux noirs à demi éteints, une figure pâle et amaigrie, madame la Dauphine, qui lui demandait de ses nouvelles et l'assurait qu'elle serait bientôt guérie. Elle expira le soir même, loin de la mosquée de Cordoue et des bords du Guadalquivir, son fleuve natal: « D'où es-tu? — Espagnole. — Espagnole et ici! » (Lope de Véga.)

Grand nombre de veuves de chevaliers de Saint-Louis sont nos habituées; elles apportent avec elles la seule chose qui leur reste, les portraits de leurs maris en uniforme de capitaine d'infanterie: habit blanc, revers roses ou bleu de ciel, frisure à l'oiseau royal. On les met au grenier. Je ne puis voir leur régiment sans rire: si l'ancienne monarchie eût subsisté, j'augmenterais aujourd'hui le nombre de ces portraits, je ferais dans quelque corridor abandonné la consolation de mes petits neveux. « C'est votre grand oncle François, le capitaine au régiment de Navarre: il avait bien de l'esprit! il a fait « dans le *Mercure* le logogriphe qui commence par ces « mots, *Retranchez ma tête*, et dans l'Almanach des mu- « ses la pièce fugitive: *le Cri du cœur.* »

Quand je suis las de mes jardins, la plaine de Montrouge les remplace. J'ai vu changer cette plaine : que n'ai-je pas vu changer! Il y a vingt-cinq ans qu'en allant à Méréville, au Marais, à la Vallée aux Loups, je passais par la barrière du Maine; on n'apercevait à droite et à gauche de la chaussée que des moulins, les roues des grues aux trouées des carrières et la pépinière de Cels, ancien ami de Rousseau. Desnoyers bâtit ses salons de *cent couverts* pour les soldats de la garde impériale qui venaient trinquer entre chaque bataille gagnée, entre chaque royaume abattu. Quelques guinguettes s'élevèrent autour des moulins, depuis la barrière du Maine jusqu'à la barrière du Mont-Parnasse. Plus haut était le *Moulin janséniste* et la petite maison de Lauzun pour contraste. Auprès des guinguettes furent plantés des acacias, ombrage des pauvres comme l'eau de Seltz est le vin de Champagne des gueux. Un théâtre forain fixa la population nomade des bastringues; un village se forma avec une rue pavée, des chansonniers et des gendarmes, Amphions et Cécrops de la police.

Pendant que les vivants s'établissaient, les morts réclamaient leur place. On enferma, non sans opposition des ivrognes, un cimetière dans une enceinte où fut enclos un moulin ruiné, comme la tour des *Abois:* c'est là que la mort porte chaque jour le grain qu'elle a recueilli; un simple mur la sépare des danses, de la musique, des tapages nocturnes; les bruits d'un moment, les mariages d'une heure les séparent du silence sans terme, de la nuit sans fin et des noces éternelles.

Je parcours souvent ce cimetière moins vieux que moi, où les vers qui rongent les morts ne sont pas encore morts; je lis les épitaphes: que de femmes de seize à trente ans sont devenues la proie de la tombe! heureuses de n'avoir vécu que leur jeunesse! La duchesse de Gèvres, dernière

goutte du sang de Du Guesclin, squelette d'un autre âge, fait son somme au milieu des dormeurs plébéiens.

Dans cet exil nouveau j'ai déjà d'anciens amis: M. Lemoine y repose. Secrétaire de M. de Montmorin, il m'avait été légué par madame de Beaumont. Il m'apportait presque tous les soirs, quand j'étais à Paris, la simple conversation qui me plaît tant quand elle s'unit à la bonté du cœur et à la sûreté du caractère. Mon esprit fatigué et malade se délasse avec un esprit sain et reposé. J'ai laissé les cendres de la noble patronne de M. Lemoine au bord du Tibre.

Les boulevards qui environnent l'*Infirmerie* partagent mes promenades avec le cimetière; je n'y rêve plus: n'ayant plus d'avenir, je n'ai plus de songes. Étranger aux générations nouvelles, je leur semble un besacier poudreux, bien nu; à peine suis-je recouvert maintenant d'un lambeau de jours écourtés que le temps rogne, comme le héraut d'armes coupait la jaquette d'un chevalier sans gloire: je suis aise d'être à l'écart. Il me plaît d'habiter à une portée de fusil de la barrière, au bord d'un grand chemin et toujours prêt à partir. Du pied de la colonne milliaire, je regarde passer le courrier, mon image et celle de la vie.

Lorsque j'étais à Rome, en 1828, j'avais formé le projet de bâtir à Paris, au bout de mon ermitage, une serre et une maison de jardinier; le tout sur mes économies de mon ambassade et les fragments d'antiquités trouvés dans mes fouilles à *Torre Vergata*. M. de Polignac arriva au ministère; je fis aux libertés de mon pays le sacrifice d'une place qui me charmait; retombé dans mon indigence, adieu ma serre: *fortuna vitrea est.*

La méchante habitude du papier et de l'encre fait qu'on ne peut s'empêcher de griffonner. J'ai pris la plume ignorant ce que j'allais écrire, et j'ai barbouillé cette

description trop longue au moins d'un tiers : si j'ai le temps, je l'abrégerai.

Je dois demander pardon à mes amis de l'amertume de quelques-unes de mes pensées. Je ne sais rire que des lèvres ; j'ai le *spleen*, tristesse physique, véritable maladie ; quiconque a lu ces *Mémoires* a vu quel a été mon sort. Je n'étais pas à une nagée du sein de ma mère que déjà les tourments m'avaient assailli. J'ai erré de naufrage en naufrage ; je sens une malédiction sur ma vie, poids trop pesant pour cette cahute de roseaux. Que ceux que j'aime ne se croient donc pas reniés ; qu'ils m'excusent, qu'ils laissent passer ma fièvre : entre ces accès mon cœur est tout à eux.

J'en étais là de ces pages décousues, jetées pêle-mêle sur ma table et emportées par le vent que laissent entrer mes fenêtres ouvertes, lorsqu'on m'a remis la lettre et la note suivantes de madame la duchesse de Berry : allons, rentrons encore une fois dans la seconde partie de ma double vie, la partie positive.

« De la citadelle de Blaye, 7 mai 1833.

« Je suis péniblement contrariée du refus du gouver-« nement de vous laisser venir auprès de moi après la « double demande que j'en ai faite. De toutes les vexa-« tions sans nombre qu'il m'a fallu éprouver, celle-ci est « sans doute la plus pénible. J'avais tant de choses à « vous dire ! tant de conseils à vous réclamer ! Puisqu'il « faut renoncer à vous voir, je vais du moins essayer « par le seul moyen qui me reste de vous remettre la « commission que je voulais vous donner et que vous « accomplirez : car je compte sans réserve sur votre at-« tachement pour moi et sur votre dévouement pour « mon fils. Je vous charge donc, monsieur, spécialement « d'aller à Prague et de dire à mes parents que, si je

« me suis refusée jusqu'au 22 février à déclarer mon « mariage secret, ma pensée était de servir davantage « la cause de mon fils et de prouver qu'une mère, une « Bourbon, ne craignait pas d'exposer ses jours. Je comp- « tais seulement faire connaître mon mariage à la ma- « jorité de mon fils; mais les menaces du gouvernement, « les tortures morales, poussées au dernier degré, m'ont « décidée à faire ma déclaration. Dans l'ignorance où je « suis de l'époque à laquelle la liberté me sera rendue, « après tant d'espérances déçues, il est temps de donner à « ma famille et à l'Europe entière une explication qui « puisse prévenir des suppositions injurieuses. J'aurais « désiré pouvoir la donner plutôt; mais une séquestration « absolue et les difficultés insurmontables pour communi- « quer avec le dehors m'en avaient empêchée jusqu'ici. « Vous direz à ma famille que je suis mariée en Italie au « comte Hector Lucchesi-Palli, des Princes de Campo- « Franco.

« Je vous demande, ô monsieur de Chateaubriand, de « porter à mes chers enfants l'expression de toute ma « tendresse pour eux. Dites bien à Henri que je compte « plus que jamais sur tous ses efforts pour devenir de « jour en jour plus digne de l'admiration et de l'amour « des Français. Dites à Louise combien je serais heu- « reuse de l'embrasser, et que ses lettres ont été pour « moi ma seule consolation. Mettez mes hommages aux « pieds du Roi et offrez mes tendres amitiés à mon frère « et à ma bonne sœur. Je vous demande de me rapporter « partout où je serai les vœux de mes enfants et de ma « famille. Renfermée dans les murs de Blaye, je trouve « une consolation à avoir un interprète tel que mon- « sieur le vicomte de Chateaubriand; il peut à tout ja- « mais compter sur mon attachement.

« MARIE-CAROLINE. »

Note.

« J'ai éprouvé une grande satisfaction de l'accord qui « règne entre vous et M. le marquis de Latour-Mau- « bourg, y attachant un grand prix pour les intérêts de « mon fils.

« Vous pouvez communiquer à madame la Dauphine « la lettre que je vous écris. Assurez ma sœur que dès « que je serai mise en liberté je n'aurai rien de plus « pressé que de lui envoyer tous les papiers relatifs aux « affaires politiques. Tous mes vœux auraient été de me « rendre à Prague aussitôt que je serai libre; mais les « souffrances de tout genre que j'ai éprouvées ont tel- « lement détruit ma santé que je serai obligée de m'ar- « rêter quelque temps en Italie pour me remettre un « peu et ne pas trop effrayer par mon changement mes « pauvres enfants. Étudiez le caractère de mon fils, ses « qualités, ses penchants, ses défauts même; vous di- « rez au Roi, à madame la Dauphine et à moi-même ce « qu'il y a à corriger, à changer, à perfectionner, et vous « ferez connaître à la France ce qu'elle a à espérer de « son jeune Roi.

« Par mes divers rapports avec l'empereur de Russie, « je sais qu'il a fort bien accueilli à diverses reprises « des propositions de mariage de mon fils avec la prin- « cesse Olga. M. de Cheulot vous donnera les rensei- « gnements les plus précis sur les personnes qui se trou- « vent à Prague.

« Désirant rester Française avant tout, je vous de- « mande d'obtenir du Roi de conserver mon titre de « princesse et mon nom. La mère du roi de Sardaigne « s'appelle toujours la *princesse de Carignan* malgré « qu'elle ait épousé M. de Monléar, auquel elle a donné « le titre de prince. Marie-Louise, duchesse de Parme,

« a conservé son titre d'impératrice en épousant le « comte de Neiperg, et elle est restée tutrice de son fils: « ses autres enfants s'appellent Neiperg.

« Je vous prie de partir le plus promptement possi- « ble pour Prague, désirant plus vivement que je ne « puis vous le dire que vous arrivez à temps pour que « ma famille n'apprenne tous ces détails que par vous.

« Je désire le plus possible qu'on ignore votre départ « ou que du moins l'on ne sache point que vous êtes « porteur d'une lettre de moi, pour ne pas faire décou- « vrir mon seul moyen de correspondance qui est si « précieux quoique fort rare. M. le comte Lucchesi mon « mari est descendant d'une des quatre plus anciennes « familles de Sicile, les seules qui restent des douze com- « pagnons de Tancrède. Cette famille s'est toujours fait « remarquer par le plus noble dévoument à la cause de « ses rois. Le prince de Campo-Franco, père de Luc- « chesi, était le premier gentilhomme de la chambre de « mon père. Le roi de Naples actuel, ayant une entière « confiance en lui, l'a placé auprès de son jeune frère « le vice-roi de Sicile. Je ne vous parle pas de ses sen- « timents; ils sont en tous points conformes aux nôtres.

« Convaincue que la seule manière d'être comprise « par les Français c'est de leur parler toujours le lan- « gage de l'honneur et de leur faire envisager la gloire, « j'avais eu la pensée de marquer le commencement du « règne de mon fils par la réunion de la Belgique à la « France. Le comte Lucchesi fut chargé par moi de faire « à ce sujet les premières ouvertures au roi de Hollande « et au prince d'Orange; il avait puissamment contri- « bué à les faire bien accueillir. Je n'ai pas été assez « heureuse pour terminer ce traité, l'objet de tous mes « vœux; mais je pense qu'il y a encore des chances de « succès; avant de quitter la Vendée, j'avais donné à

« M. le maréchal de Bourmont des pouvoirs pour conti-
« nuer cette affaire. Personne n'est plus capable que
« lui de la mener à bien, à cause de l'estime dont il
« jouit en Hollande.

« Blaye, ce 7 mai 1833.

« M. C.

« Dans l'incertitude où je suis de pouvoir écrire au
« marquis de Latour-Maubourg, tâchez de le voir avant
« votre départ. Vous pouvez lui dire tout ce que vous
« jugerez convenable, mais sous le secret le plus absolu.
« Convenez avec lui de la direction à donner aux jour-
« naux. »

RÉFLEXIONS ET RÉSOLUTION.

Je fus ému à la lecture de ces documents. La fille de tant de rois, cette femme tombée de si haut, après avoir fermé l'oreille à mes conseils, avait le noble courage de s'adresser à moi, de me pardonner d'avoir prévu le mauvais succès de son entreprise: sa confiance m'allait au cœur et m'honorait. Madame de Berry m'avait bien jugé; la nature même de cette entreprise qui lui faisait tout perdre ne m'éloignait pas. Jouer un trône, la gloire, l'avenir, une destinée, n'est pas chose vulgaire: le monde comprend qu'une princesse peut être une mère héroïque. Mais ce qu'il faut vouer à l'exécration, ce qui n'a pas d'exemple dans l'histoire, c'est la torture impudique infligée à une faible femme, seule, privée de secours, accablée de toutes les forces d'un gouvernement conjuré contre elle, comme s'il s'agissait de vaincre une puissance formidable. Des parents livrant eux-mêmes leur fille à la risée des laquais, la tenant par les quatre membres afin qu'elle accouche en public; appelant les autorités du coin, les geôliers, les espions, les passants, pour voir sortir l'en-

fant des entrailles de leur prisonnière, de même qu'on avait appelé la France à voir naître son Roi! Et quelle prisonnière? la petite-fille de Henri IV! Et quelle mère? la mère de l'orphelin banni dont on occupe le trône! Trouverait-on dans les bagnes une famille assez mal née pour avoir la pensée de flétrir un de ses enfants d'une telle ignominie? N'eût-il pas été plus noble de tuer madame la duchesse de Berry que de lui faire subir la plus tyrannique humiliation? Ce qu'il y a eu d'indulgence dans cette lâche affaire appartient au siècle, ce qu'il y a eu d'infamant appartient au gouvernement.

La lettre et la note de madame la duchesse de Berry sont remarquables par plus d'un endroit: la partie relative à la réunion de la Belgique et au mariage de Henri V montre une tête capable de choses sérieuses; la partie qui concerne la famille de Prague est touchante. La princesse craint d'être obligée de s'arrêter en Italie pour *se remettre un peu et ne pas trop effrayer de son changement ses pauvres enfants.* Quoi de plus triste et de plus douloureux! Elle ajoute: « Je vous demande, ô « monsieur de Chateaubriand! de porter à mes chers « enfants l'expression de toute ma tendresse, etc. »

O madame la duchesse de Berry! que puis-je pour vous, moi faible créature déjà à moitié brisée? Mais comment refuser quelque chose à ces paroles: « renfer« mée dans les murs de Blaye, je trouve une consolation « à avoir un interprète tel que monsieur de Chateau« briand, il peut à jamais compter sur mon attachement.»

Oui: je partirai pour la dernière et la plus glorieuse de mes ambassades; j'irai de la part de la prisonnière de Blaye trouver la prisonnière du Temple; j'irai négocier un nouveau pacte de famille, porter les embrassements d'une mère captive à des enfants exilés, et présenter les lettres par lesquelles le courage et le malheur m'accréditent auprès de l'innocence et de la vertu.

DÉPART DE PARIS. — CALÈCHE DE M. DE TALLEYRAND. — BALE. — JOURNAL DE PARIS A PRAGUE, DU 14 AU 24 MAI 1833, ÉCRIT AU CRAYON DANS LA VOITURE, A L'ENCRE DANS LES AUBERGES.

Une lettre pour madame la Dauphine et un billet pour les deux enfants étaient joints à la lettre qui m'était adressée.

Il m'était resté de mes grandeurs passées un *coupé* dans lequel je brillais jadis à la cour de Georges IV, et une calèche de voyage autrefois construite à l'usage du prince de Talleyrand. Je fis radouber celle-ci, afin de la rendre capable de marcher contre nature: car, par son origine et ses habitudes, elle est peu disposée à courir après les rois tombés. Le 14 mai à huit heures et demie du soir, anniversaire de l'assassinat de Henri IV, je partis pour aller trouver Henri V enfant, orphelin et proscrit.

Je n'étais pas sans inquiétude relativement à mon passe-port: pris aux affaires étrangères, il était sans signalement, et il avait onze mois de date; délivré pour la Suisse et l'Italie, il m'avait déjà servi à sortir de France et à y rentrer; différents *visa* attestaient ces diverses circonstances. Je n'avais voulu ni le faire renouveler ni en requérir un nouveau. Toutes les polices eussent été averties, tous les télégraphes eussent joué; j'aurais été fouillé à toutes les douanes dans ma vache, dans ma voiture, sur ma personne. Si mes papiers avaient été saisis, que de prétextes de persécutions, que de visites domiciliaires, que d'arrestations! Quelle prolongation de la captivite royale! car il demeurait prouvé que la princesse avait des moyens secrets de correspondance au dehors. Il m'était donc im-

possible de signaler mon départ par la demande d'un passe-port; je me confiai à mon étoile.

Évitant la route trop battue de Francfort et celle de Strasbourg qui passe sous la ligne télégraphique, je pris le chemin de Bâle avec Hyacinte Pilorge, mon secrétaire, façonné, à toutes mes fortunes, et Baptiste, *valet de chambre* lorsque j'étais Monseigneur, et redevenu *valet* tout court à la chute de ma seigneurie : nous montons et nous descendons ensemble. Mon cuisinier, le fameux Monmirail, se retira à ma sortie du ministère, me déclarant qu'il ne reviendrait *aux affaires* qu'avec moi. Il avait été sagement décidé, par l'introducteur des ambassadeurs sous la Restauration, que tout ambassadeur mort rentrait dans *la vie privée;* Baptiste était rentré dans la domesticité.

Arrivé à Altkirch, relai de la frontière, un gendarme se présenta et me demanda mon passe-port. A la vue de mon nom, il me dit qu'il avait fait, sous les ordres de mon neveu Christian, capitaine dans les dragons de la Garde, la campagne d'Espagne en 1823. Entre Altkirch et Saint-Louis, je rencontrai un curé et ses paroissiens; ils faisaient une procession contre les hannetons, vilaines bêtes fort multipliées depuis les journées de Juillet. A Saint-Louis les préposés des douanes, qui me connaissaient, me laissèrent passer. J'arrivai joyeux à la porte de Bâle où m'attendait le vieux tambour-major suisse qui m'avait infligé au mois d'août précédent *un bed il garandaine t'un quart d'hire;* mais il n'était plus question de *choléra* et jallai descendre aux *Trois Rois* au bord du Rhin; c'était le 17 de mai, à dix heures du matin.

Le maître d'hôtel me procura un domestique de place appelé Schwartz, natif de Bâle, pour me servir d'interprète en Bohême. Il parlait allemand, comme mon bon

Joseph, ferblantier milanais, parlait grec en Messénie en s'enquérant des ruines de Sparte.

Le même jour, 17 mai, à 6 heures du soir, je démarrai du port. En montant en calèche, je fus ébahi de revoir le gendarme d'Altkirch au milieu de la foule; je ne savais s'il n'était point dépêché à ma suite; il avait tout simplement escorté la malle-poste de France. Je lui donnai pour boire à la santé de son ancien capitaine.

Un écolier s'approcha de moi et me jeta un papier avec cette suscription: « *Au Virgile du XIX*[e] *siècle;* » on lisait écrit ce passage altéré de l'Énéide: *Macte animo, generose puer.* Et le postillon fouetta les chevaux, et je partis tout fier de ma haute renommée à Bâle, tout étonné d'être Virgile, tout charmé d'être appelé *enfant, generose puer.*

BORDS DU RHIN. — SAUT DU RHIN. — MOSKIRCH. — ORAGE.

Je franchis le pont, laissant les bourgeois et les paysans de Bâle en guerre au milieu de leur république, et remplissant à leur manière le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans la trasformation générale de la société. Je remontai la rive droite du Rhin et regardais avec une certaine tristesse les hautes collines du canton de Bâle. L'exil que j'étais venu chercher l'année dernière dans les Alpes me semblait une fin de vie plus heureuse, un sort plus doux que ces affaires d'empire où je m'étais réengagé. Nourrissais-je pour madame la duchesse de Berry ou son fils la plus petite espérance? non; j'étais en outre convaincu que, malgré mes services récents, je ne trouverais point d'amis à Prague. Tel qui a prêté serment à Louis-Philippe, et qui loue néanmoins les funestes ordonnances, doit être plus agréable à Charles X que moi qui n'ai point été parjure. C'est trop auprès

d'un Roi d'avoir deux fois raison: on préfère la trahison flatteuse au dévouement sévère. J'allais donc à Prague comme le soldat sicilien pendu à Paris du temps de la ligue allait à la corde: le confesseur des Napolitains cherchait à lui mettre le cœur au ventre et lui disait chemin faisant: « *Allegramente! Allegramente!* » Ainsi voguaient mes pensées tandis que les chevaux m'emportaient; mais quand je songeais aux malheurs de la mère de Henri V, je me reprochais mes regrets.

Les bords du Rhin fuyant le long de ma voiture me faisaient une agréable distraction: lorsqu'on regarde un paysage par une fenêtre, quoiqu'on rêve à autre chose, il entre pourtant dans la pensée un reflet de l'image que l'on a sous les yeux. Nous roulions parmi des prairies peintes des fleurs de mai; la verdure était nouvelle dans les bois, les vergers et les haies. Chevaux, ânes et vaches, porcs, chiens et moutons, poules et pigeons, oies et dindons, étaient aux champs avec leurs maîtres. Le Rhin, fleuve guerrier, semblait se plaire au milieu de cette scène pastorale, comme un vieux soldat logé en passant chez des laboureurs.

Le lendemain matin, 18 mai, avant d'arriver à Schaffouse, je me fis conduire au saut du Rhin; je dérobai quelques moments à la chute des royaumes pour m'instruire à son image. Je me serais bien arrangé de finir mes jours dans le castel qui domine le chasme. Si j'avais placé à Niagara le rêve d'Atala non encore réalisé; si j'avais rencontré à Tivoli un autre songe déjà passé sur la terre, qui sait si, dans le donjon de la chute du Rhin, je n'aurais pas trouvé une vision plus belle, naguère errante à ses bords, et qui m'eût consolé de toutes les ombres que j'avais perdues!

De Schaffouse j'ai continué ma route pour Ulm. Le pays offre des bassins cultivés où des monticules cou-

verts de bois et détachés les uns des autres plongent leurs pieds. Dans ce bois qu'on exploitait alors, on remarquait des chênes, les uns abattus, les autres debout; les premiers écorcés à terre, leurs troncs et leurs branches nus et blancs comme le squelette d'un animal bizarre; les seconds portant sur leurs rameaux hirsutes et garnis d'une mousse noire la fraîche verdure du printemps: ils réunissaient, ce qui ne se trouve jamais chez l'homme, la double beauté de la vieillesse et de la jeunesse.

Dans les sapinières de la plaine, des déracinements laissaient des places vides; le sol avait été converti en prairies. Ces hippodromes de gazon au milieu des forêts ardoisées ont quelque chose de sévère et de riant, et rappellent les savanes du Nouveau-Monde. Les cabanes tiennent encore du caractère suisse; les hameaux et les auberges se distinguent par cette propreté appétissante ignorée dans notre pays.

Arrêté pour dîner entre six et sept heures du soir à Moskirch, je musais à la fenêtre de mon auberge; des troupeaux buvaient à une fontaine, une génisse sautait et folâtrait comme un chevreuil. Partout où l'on agit doucement envers les animaux, ils sont gais et se plaisent avec l'homme. En Allemagne et en Angleterre on ne frappe point les chevaux, on ne les maltraite pas de paroles; ils se rangent d'eux-mêmes au timon; ils partent et s'arrêtent à la moindre émission de la voix, au plus petit mouvement de la bride. De tous les peuples les Français sont les plus inhumains: voyez nos postillons atteler leurs chevaux? ils les poussent aux brancards à coups de bottes dans le flanc, à coups de manche de fouet sur la tête, leur cassant la bouche avec le mors pour les faire reculer, accompagnant le tout de jurements, de cris et d'insultes au pauvre animal. On con-

traint les bêtes de somme à tirer ou à porter des fardeaux qui surpassant leurs forces, et, pour les obliger d'avancer, on leur coupe le cuir à virevoltes de lanières: la férocité du Gaulois nous est restée; elle est seulement cachée sous la soie de nos bas et de nos cravates.

Je n'étais pas seul à béer; les femmes en faisaient autant à toutes les fenêtres de leurs maisons. Je me suis souvent demandé en traversant des hameaux inconnus: « Voudrais-tu demeurer là? » Je me suis toujours répondu: « Pourquoi pas? » Qui, durant les folles heures de la jeunesse, n'a dit avec le troubadour Pierre Vidal:

> Don n'ai mais d'un pauc cordo
> Que Na Raymbauda me do
> Quel reys Richartz ab Peitieus
> Ni ad Tors ni ab Angieus.

« Je suis plus riche avec un ruban que la belle Raim-« baude me donne, que le roi Richard avec Poitiers, « Tours et Angers. » Matière de songes est partout; peines et plaisirs sont de tous lieux: ces femmes de Moskirch qui regardaient le ciel ou mon chariot de poste, qui me regardaient ou ne regardaient rien, n'avaient-elles pas des joies et des chagrins, des intérêts de cœur, de fortune, de famille, comme on en a à Paris? J'aurais été loin dans l'histoire de mes voisins, si le dîner ne s'était annoncé poétiquement au fracas d'un coup de tonnerre: c'était beaucoup de bruit pour peu de chose.

LE DANUBE. — ULM.

19 mai 1833.

A dix heures du soir je remontai en voiture; je m'endormis au grignotement de la pluie sur la capote de la calèche. Le son du petit cor de mon postillon me ré-

veilla. J'entendis le murmure d'une rivière que je ne voyais pas. Nous étions arrêtés à la porte d'une ville; la porte s'ouvre; on s'enquiert de mon passe-port et de mes bagages: nous entrions dans le vaste empire de Sa Majesté wurtembergeoise. Je saluai de ma mémoire la grande-duchesse Hélène, fleur gracieuse et délicate maintenant enfermée dans les serres du Wolga. Je n'ai conçu qu'un seul jour le prix du haut rang et de la fortune: c'est à la fête qne je donnai à la jeune princesse de Russie dans les jardins de la villa de Médicis. Je sentis comment la magie du ciel, le charme des lieux, le prestige de la beauté et de la puissance, pouvaient enivrer; je me figurais être à la fois *Torquato Tasso* et *Alfonso d'Este*; je valais mieux que le prince, moins que le poëte; Hélène était plus belle que Léonore. Représentant de l'héritier de François Ier et de Louis XIV, j'ai eu le songe d'un roi de France.

On ne me fouilla point: je n'avais rien contre les droits des souverains, moi qui reconnaissais ceux d'un jeune monarque quand les souverains eux-mêmes ne les reconnaissaient plus. La vulgarité, la modernité de la douane et du passe-port contrastaient avec l'orage, la porte gothique, le son du cor et le bruit du torrent.

Au lieu de la châtelaine opprimée que je me préparais à délivrer, je trouvai, au sortir de la ville un vieux bonhomme; il me demanda *six cruches* (kreutzer), haussant de la main gauche une lanterne au niveau de sa tête grise tendant la main droite à Schwartz assis sur le siége, ouvrant sa bouche comme la gueule d'un brochet pris à l'hameçon: Baptiste, mouillé et malade, ne s'en put tenir de rire.

Et ce torrent que je venais de franchir, qu'était-ce? Je le demandai au postillon, qui me cria: « Donau (le Danube). » Encore un fleuve fameux traversé par moi

à mon insu, comme j'étais descendu dans le lit des lauriers-roses de l'Eurotas sans le connaître! Que m'a servi de boire aux eaux du Meschacébé, de l'Eridan, du Tibre, du Céphise, de l'Hermus, du Jourdain, du Nil, du Bétis, du Tage, de l'Èbre, du Rhin, de la Sprée, de la Seine, et de cent autres fleuves obscurs ou célèbres? Ignorés, ils ne m'ont point donné leur paix; illustres, ils ne m'ont point communiqué leur gloire: ils pourront dire seulement qu'ils m'ont vu passer comme leurs rives voient passer leurs ondes.

J'arrivai d'assez bonne heure, le dimanche 19 mai, à Ulm, après avoir parcouru le théâtre des campagnes de Moreau et de Bonaparte.

Hyacinthe, membre de la Légion-d'Honneur, en portait le ruban: cette décoration nous attirait des respects incroyables. N'ayant à ma boutonnière qu'une petite fleur, selon ma coutume, je passais, avant qu'on sût mon nom, pour un être mystérieux: mes Mamelucks, au Caire, voulaient, bon gré mal gré que je fusse un général de Napoléon déguisé en savantasse; ils n'en démordaient point et s'attendaient de quart d'heure en quart d'heure à me voir mettre l'Égypte dans la ceinture de mon cafetan.

C'est pourtant chez les peuples dont nous avons brûlé les villages et ravagé les moissons que ces sentiments existent. Je jouissais de cette gloire; mais si nous n'avions fait que du bien à l'Allemagne, y serions-nous tant regrettés? Inexplicable nature humaine!

Les maux de la guerre sont oubliés; nous avons laissé au sol de nos conquêtes le feu de la vie. Cette masse inerte mise en mouvement continue de fermenter, parce que l'intelligence y commence. En voyageant aujourd'hui on s'aperçoit que les peuples veillent le sac sur le dos; prêts à partir, ils semblent nous attendre pour nous mettre à la tête de la colonne. Un Français est toujours pris pour l'aide de camp qui apporte l'ordre de marcher.

Ulm est une petite ville propre, sans caractère particulier; ses remparts détruits se sont convertis en potagers et en promenades, ce qui arrive à tous les remparts. Leur fortune a quelque chose de pareil à celle des militaires; le soldat porte les armes dans sa jeunesse; devenu invalide, il se fait jardinier.

J'allai voir la cathédrale, vaisseau gotique à flèche élevée. Les bas côtés se partagent en deux voûtes étroites soutenues par un seul rang de piliers, de manière que l'édifice intérieur tient à la fois de la cathédrale et de la basilique.

La chaire a pour dais un élégant clocher terminé en pointe comme une mitre; l'intérieur de ce clocher se compose d'un noyau autour duquel tourne une voûte hélicoïde à filigranes de pierre. Des aiguilles symétriques perçant le dehors paraissent avoir été destinées à porter des cierges; ils illuminaient cette tiare quand le pontife prêchait les jours de fête. Au lieu de prêtres officiant, j'ai vu de petits oiseaux sautillant dans ces feuillages de granit; ils célébraient la parole qui leur donna une voix et des ailes le cinquième jour de la création.

La nef était déserte; au chevet de l'église deux troupes séparées de garçons et de filles écoutaient des instructions.

La réformation (je l'ai déjà dit) a tort de se montrer dans les monuments catholiques qu'elle a envahis; elle y est mesquine et honteuse. Ces hauts portiques demandent un clergé nombreux, la pompe des solennités, les chants, les tableaux, les ornements, les voiles de soie, les draperies, les dentelles, l'argent, l'or, les lampes, les fleurs et l'encens des autels. Le protestantisme aura beau dire qu'il est retourné au christianisme primitif, les églises gothiques lui répondent qu'il a renié ses pères: les chrétiens, architectes de ces merveilles, étaient autres que les enfants de Luther et de Calvin.

BLENHEIM. — LOUIS XIV. — FORÊT HERCYNIENNE. — LES BARBARES. SOURCES DU DANUBE.

19 mai 1833.

Le 19 mai à midi j'avais quitté Ulm. A Dillingen les chevaux manquèrent. Je demeurai une heure dans la grande rue, ayant pour récréation la vue d'un nid de cigogne planté sur une cheminée comme sur un minaret d'Athènes; une multitude de moineaux avaient fait insolemment leurs nids dans la couche de la paisible *reine au long cou*. Au-dessous de la cigogne, une dame, logée au premier étage, regardait les passants à l'ombre d'une jalousie demi-relevée; au-dessous de la dame était un saint de bois dans une niche. Le saint sera précipité de sa niche sur le pavé, la femme de sa fenêtre dans la tombe: et la cigogne? elle s'envolera: ainsi finiront les trois étages.

Entre Dillingen et Donauwerth, on traverse le champ de bataille de Blenheim. Les pas des armées de Moreau sur le même sol n'ont point effacé ceux des armées de Louis XIV; la défaite du grand roi domine dans la contrée les succès du grand empereur.

Le postillon qui me conduisait était de Blenheim; arrivé à la hauteur de son village, il sonna du cor: peut-être annonçait-il son passage à la paysanne qu'il aimait; elle tressaillait de joie au milieu des mêmes guérets où vingt-sept bataillons et douze escadrons français furent faits prisonniers, où le régiment de Navarre, dont j'ai eu l'honneur de porter l'uniforme, enterra ses étendards au bruit lugubre des trompettes: ce sont là les lieux communs de la succession des âges. En 1793 la République enleva de l'église de Blenheim les guidons arrachés à la monarchie en 1704: elle vengeait le royaume et immo-

lait le roi; elle abattait la tète de Louis XVI, mais elle ne permettait qu'à la France de déchirer le drapeau blanc.

Rien ne fait mieux sentir la grandeur de Louis XIV que de trouver sa mémoire jusqu'au fond des ravines creusées par le torrent des victoires napoléoniennes. Les conquêtes de ce monarque ont laissé à notre pays des frontières qui nous gardent encore. L'écolier de Brienne, à qui la légitimité donna une épée, enferma un moment l'Europe dans son antichambre; mais elle en sortit: le petit-fils de Henri IV mit cette même Europe aux pieds de la France; elle y est restée. Cela ne signifie pas que je compare Napoléon à Louis XIV: hommes de divers destins, ils appartiennent à des siècles dissemblables, à des nations différentes; l'un a parachevé une ère, l'autre a commencé un monde. On peut dire de Napoléon ce que dit Montaigne de César: « J'excuse la victoire de ne s'être pu dépêtrer de lui. »

Les indignes tapisseries du château de Blenheim, que je vis avec Pelletier, représentent le maréchal de Tallart ôtant son chapeau au duc de Marlborough, lequel est en posture de Rodomont. Tallart n'en demeura pas moins le favori du vieux lion: prisonnier à Londres, il vainquit, dans l'esprit de la reine Anne, Marlborough qui l'avait battu à Blenheim, et mourut membre de l'Académie française: « C'était selon Saint-Simon, un homme de taille médiocre avec des yeux un peu jaloux, plein de feu et d'esprit, mais sans cesse battu du diable par son ambition. »

Je fais de l'histoire en calèche: pourquoi pas? César en faisait bien en litière; s'il gagnait les batailles qu'il écrivait, je n'ai pas perdu celle dont je parle.

De Dillingen à Donauwerth est une riche plaine d'inégal niveau où les champs de blé s'entremêlent aux prairies: on se rapproche et on s'éloigne du Danube selon les courbures du chemin et les inflexions du fleuve.

A cette hauteur les eaux du Danube sont encore jaunes comme celles du Tibre.

A peine êtes-vous sorti d'un village que vous en apercevez un autre; ces villages sont propres et riants: souvent les murs des maisons ont des fresques. Un certain caractère italien se prononce davantage à mesure que l'on avance vers l'Autriche: l'habitant du Danube n'est plus le paysan du Danube.

Son menton nourrissait une barbe touffue:
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché.

Mais le ciel d'Italie manque ici: le soleil est bas et blanc; ces bourgs si dru semés ne sont pas ces petites villes de la Romagne qui couvent les chefs-d'œuvre des arts cachés sous elles; on gratte la terre, et ce labourage fait pousser, comme un épi de blé, quelque merveille du ciseau antique.

A Donauwerth je regrettai d'être arrivé trop tard pour jouir d'une belle perspective du Danube. Lundi 21, même aspect du paysage; cependant le sol devient moins bon et les paysans paraissent plus pauvres. On commence à revoir des bois de pins et des collines. La forêt Hercynienne débordait jusqu'ici; les arbres dont Pline nous a laissé la description singulière furent abattus par des générations maintenant ensevelies avec les chênes séculaires.

Lorsque Trajan jeta un pont sur le Danube, l'Italie ouït pour la première fois le nom si fatal à l'ancien monde, le nom des Goths. Le chemin s'ouvrit à des myriades de sauvages qui marchèrent au sac de Rome. Les Huns et leur Attila bâtirent leurs palais de bois en regard du Colisée, au bord du fleuve rival du Rhin, et comme lui ennemi du Tibre. Les hordes d'Alaric fran-

chirent le Danube en 376 pour renverser l'empire grec civilisé, au même lieu où les Russes l'ont traversé en 1828 avec le dessein de renverser l'empire barbare assis sur les débris de la Grèce. Trajan aurait-il deviné qu'une civilisation d'une espèce nouvelle s'établirait un jour de l'autre côté des Alpes, aux confins du fleuve qu'il avait presque découvert? Né dans la forêt Noire, le Danube va mourir dans la mer Noire. Où gît sa principale source? dans la cour d'un baron allemand, lequel emploie la naïade à laver son linge. Un géographe s'étant avisé de nier le fait, le gentilhomme propriétaire lui a intenté un procès. Il a été décidé par arrêt que la source du Danube était dans la cour dudit baron et ne saurait être ailleurs. Que de siècles il a fallu pour arriver des erreurs de Ptolémée à cette importante vérité! Tacite fait descendre le Danube du mont Abnoba, *montis Abnobæ*. Mais les barons hermondures, chérusques, marcomans et quades, qui sont les autorités sur lesquelles s'appuie l'historien romain, n'étaient pas si avisés que mon baron allemand. Eudore n'en savait pas tant, quand je le faisais voyager aux embouchures de l'Ister où l'Euxin, selon Racine, devait porter Mithridate en *deux jours*.
« Ayant passé l'Ister vers son embouchure, je decouvris
« un tombeau de pierre sur lequel croissait un laurier.
« J'arrachai les herbes qui couvraient quelques lettres
« latines, et bientôt je parvins à lire ce premier vers des
« élégies d'un poëte infortuné:

« Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi. »

(*Martyrs.*)

Le Danube, en perdant sa solitude, a vu se reproduire sur ses bords les maux inséparables de la société: pestes, famines, incendies, saccagements de villes, guerres et ces

divisions sans cesse renaissantes des passions ou des erreurs humaines.

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Et qui comptant après pour rien
Le Romain et le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.

RATISBONNE. — FABRIQUE D'EMPEREURS. — DIMINUTION DE LA VIE SOCIALE A MESURE QU'ON S'ÉLOIGNE DE LA FRANCE. — SENTIMENTS RELIGIEUX DES ALLEMANDS.

Après Donauwerth on trouve Burkheim et Neubourg. Au déjeuner, à Ingolstadt, on m'a servi du chevreuil: c'est grand pitié de manger cette charmante bête. J'ai toujours lu avec horreur le récit de la fête de l'installation de Georges Neville, archevêque d'York, en 1466: on y rôtit quatre cents cygnes chantant en chœur leur hymne funèbre! Il est aussi question dans ce repas de deux cent quatre butors: je le crois bien!

Regensburg, que nous appelons *Ratisbonne*, offre, en arrivant par Donauwerth, un aspect agréable. Deux heures sonnaient, le 21, lorsque je m'arrêtai devant l'hôtel de la poste. Tandis que l'on attelait, ce qui est toujours long en Allemagne, j'entrai dans une église voisine appelée la *Vieille chapelle*, blanchie et dorée tout à neuf. Huit vieux prêtres noirs, à cheveux blancs, chantaient les vêpres; j'avais prié autrefois dans une chapelle de Tivoli pour un homme qui priait lui-même à mes côtés; dans une des citernes de Carthage j'avais offert des vœux à saint Louis, mort non loin d'Utique, plus philosophe que Caton, plus sincère qu'Annibal, plus pieux

qu'Énée: dans la chapelle de Ratisbonne, j'eus la pensée de recommander au ciel le jeune Roi que je venais chercher; mais je craignais trop la colère de Dieu pour solliciter une couronne; je suppliai le dispensateur de toutes grâces d'accorder à l'orphelin le bonheur, et de lui donner le dédain de la puissance.

Je courus de la *Vieille chapelle* à la cathédrale. Plus petite que celle d'Ulm, elle est plus religieuse et d'un plus beau style. Ses vitraux coloriés l'enténèbrent de cette obscurité propre au recueillement. La blanche chapelle convenait mieux à mes souhaits pour l'innocence de Henri; la sombre basilique me rendit tout ému pour mon vieux roi Charles.

Peu m'importait l'hôtel dans lequel on élisait jadis les empereurs, ce qui prouve du moins qu'il y avait des souverains électifs, même des souverains que l'on jugeait. Le dix-huitième article du testament de Charlemagne porte: « Si quelques-uns de nos petits-fils, nés « ou à naître, sont accusés, ordonnons qu'on ne leur « rase pas la tête, qu'on ne leur crève pas les yeux, « qu'on ne leur coupe pas un membre, ou qu'on ne les « condamne pas à mort sans bonne discussion et sans « examen. » Je ne sais quel empereur d'Allemagne déposé réclama seulement la souveraineté d'un clos de vigne qu'il affectionnait.

A Ratisbonne, jadis fabrique de souverains, on monnayait des empereurs souvent à bas titre; ce commerce est tombé: une bataille de Bonaparte et le Prince Primat, plat courtisan de notre universel gendarme, n'ont pas ressuscité la cité mourante. Les Regensbourgeois, habillés et crasseux comme le peuple de Paris, n'ont aucune physionomie particulière. La ville, faute d'un assez grand nombre d'habitants, est mélancolique; l'herbe et le chardon assiégent ses faubourgs: ils auront

bientôt haussé leurs plumets et leurs lances sur ses donjons. Kepler, qui a fait tourner la terre de même que Copernic, repose à jamais à Ratisbonne.

Nous sommes sortis par le pont de la route de Prague, pont très-vanté et fort laid. En quittant le bassin du Danube, on gravit des escarpements. Kirn, le premier relais, est perché sur une rude côte, du sommet de laquelle, à travers les nues aqueuses, j'ai découvert des collines mornes et de pâles vallées. La physionomie des paysans change; les enfants, jaunes et bouffis, ont l'air malade.

Depuis Kirn jusqu'à Waldmünchen l'indigence de la nature s'accroît: on ne voit presque plus de hameaux; des chaumières en rondins de sapin, liés avec un gâchis de terre, comme sur les cols les plus maigres des Alpes.

La France est le cœur de l'Europe; à mesure qu'on s'en éloigne, la vie sociale diminue; on pourrait juger de la distance où l'on est de Paris par le plus ou moins de langueur du pays où l'on se retire. En Espagne et en Italie la diminution du mouvement et la progression de la mort sont moins sensibles: dans la première contrée un autre peuple, un autre monde, des Arabes chrétiens vous occupent; dans la seconde le charme du climat et des arts, l'enchantement des amours et des ruines, ne laissent pas le temps vous opprimer. Mais en Angleterre, malgré la perfection de la société physique, en Allemagne, malgré la moralité des habitants, on se sent expirer. En Autriche et en Prusse, le joug militaire pèse sur vos idées, comme le ciel sans lumière sur votre tête; je ne sais quoi vous avertit que vous ne pouvez ni écrire, ni parler, ni penser avec indépendance; qu'il faut retrancher de votre existence toute la partie noble, laisser oisive en vous la première des facultés de l'hom-

me, comme un inutile don de la divinité. Les arts et la beauté de la nature ne venant pas tromper vos heures, il ne vous reste qu'à vous plonger dans une grossière débauche ou dans ces vérités spéculatives dont se contentent les Allemands. Pour un Français, du moins pour moi, cette façon d'être est impossible; sans dignité, je ne comprends pas la vie, difficile même à comprendre avec toutes les séductions de la liberté, de la gloire et de la jeunesse.

Cependant une chose me charme chez le peuple allemand, le sentiment religieux. Si je n'étais pas trop fatigué, je quitterais l'auberge de Nittenau où je crayonne ce journal; j'irais à la prière du soir avec ces hommes, ces femmes, ces enfants qu'appelle à l'église le son d'une cloche. Cette foule, me voyant à genoux au milieu d'elle, m'accueillait en vertu de l'union d'une commune foi. Quand viendra le jour où des philosophes dans leur temple béniront un philosophe arrivé par la poste, offriront avec cet étranger une prière semblable à un Dieu sur lequel tous les philosophes sont en désaccord? Le chapelet du curé est plus sûr: je m'y tiens.

ARRIVÉE A WALDMUNCHEN. — DOUANE AUTRICHIENNE. — L'ENTRÉE EN BOHÊME REFUSÉE. — SÉJOUR A WALDMUNCHEN. — LETTRES AU COMTE DE CHOTECK. — INQUIÉTUDES. — LE VIATIQUE.

21 mai.

Waldmünchen, où j'arrivai le mardi matin 21 mai, est le dernier village de Bavière de ce côté de la Bohême. Je me félicitais d'être à même de remplir promptement ma mission; je n'étais plus qu'à cinquante lieues de Prague. Je me plonge dans l'eau glacée, je fais ma toilette à une fontaine, comme un ambassadeur qui se

prépare à une entrée triomphale; je pars et, à une demi-lieue de Waldmünchen, j'aborde plein d'assurance la douane autrichienne. Une barrière abaissée fermait le chemin; je descends avec Hyacinthe dont le ruban rouge flamboyait. Un jeune douanier, armé d'un fusil, nous conduit au rez-de-chaussée d'une maison, dans une salle voûtée. Là, était assis à son bureau, comme à un tribunal, un gros et vieux chef de douaniers allemands; cheveux roux, moustaches rousses, sourcils épais descendant en biais sur deux yeux verdâtres à moitié ouverts, l'air méchant; mélange de l'espion de police de Vienne et du contrebandier de Bohême.

Il prend nos passe-ports sans dire mot; le jeune douanier m'approche timidement une chaise, tandis que le chef, devant lequel il a l'air de trembler, examine les passe-ports. Je ne m'assieds pas et je vais regarder des pistolets accrochés au mur et une carabine placée dans l'angle de la salle; elle me rappela le fusil avec lequel l'aga de l'isthme de Corinthe tira sur le paysan grec. Après cinq minutes de silence, l'Autrichien aboie deux ou trois mots que mon Bâlois traduisit ainsi: « Vous ne passerez pas: » Comment, je ne passerai pas, et pourquoi?

L'explication commence:

« Votre signalement n'est pas sur le passe-port. — « Mon passe-port est un passe-port des affaires étrangè-« res. — Votre passe-port est vieux. — Il n'a pas un « an de date; il est légalement valide. — Il n'est pas « visé à l'ambassade d'Autriche à Paris. — Vous vous « trompez, il l'est. — Il n'a pas le timbre sec. — Oubli « de l'ambassade; vous voyez d'ailleurs les *visa* des au-« tres légations étrangères. Je viens de traverser le can-« ton de Bâle, le grand-duché de Bade, le royaume de « Wurtemberg, la Bavière entière, on ne m'a pas fait la « moindre difficulté. Sur la simple déclaration de mon

« nom, on n'a pas même déployé mon passe-port. —
« Avez-vous un caractère public? — J'ai été ministre
« en France, ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne
« à Berlin, à Londres et à Rome. Je suis connu person-
« nellement de votre souverain et du prince de Metter-
« nich. — Vous ne passerez pas. — Voulez-vous que je
« dépose un cautionnement? Voulez-vous me donner une
« garde qui répondra de moi? — Vous ne passerez pas. —
« Si j'envoie une estafette au gouvernement de Bohê-
« me? — Comme vous voudrez. »

La patience me manqua; je commençai à envoyer le douanier à tous les diables. Ambassadeur d'un roi sur le trône, peu m'eut importé quelques heures perdues; mais, ambassadeur d'une princesse dans les fers, je me croyais infidèle au malheur, traître envers ma souveraine captive.

L'homme écrivait: le Bâlois ne traduisait pas mon monologue, mais il y a des mots français que nos soldats ont enseignés à l'Autriche et qu'elle n'a pas oubliés. Je dis à l'interprète: « Explique-lui que je me rends à Pra-« gue pour offrir mon dévouement au roi de France. » Le douanier, sans interrompre ses écritures, répondit: « Charles X n'est pas pour l'Autriche le roi de Fran-« ce. » Je répliquai: « Il l'est pour moi. » Ces mots rendus au cerbère parurent lui faire quelque effet; il me regarda de côté et en dessous. Je crus que sa longue annotation serait en dernier résultat un visa favorable. Il barbouille encore quelque chose sur le passeport d'Hyacinthe, et rend le tout à l'interprète. Il se trouva que le *visa* était une explication des motifs qui ne lui permettaient pas de me laisser continuer ma route, de sorte que non seulement il m'était impossible d'aller à Prague, mais que mon passe-port était frappé de faux pour les autres lieux où je me pourrais présenter. Je remontai en calèche, et je dis au postillon: « A Wald-« münchen. »

Mon retour ne surprit point le maître de l'auberge. Il parlait un peu français, il me raconta que pareille chose était déjà arrivée; des étrangers avaient été obligés de s'arrêter à Waldmünchen et d'envoyer leurs passeports à Munich au *visa* de la légation autrichienne. Mon hôte, très-brave homme, directeur de la poste aux lettres, se chargea de transmettre au grand bourgrave de Bohême la lettre dont suit la copie:

« Waldmünchen, 21 mai 1833.

« Monsieur le gouverneur,

« Ayant l'honneur d'être connu personnellement de « S. M. l'empereur d'Autriche et de M. le prince de Met- « ternich, j'avais cru pouvoir voyager dans les États « autrichiens avec un passe-port qui, n'ayant pas une « année de date, était encore légalement valide et lequel « avait été visé par l'ambassadeur d'Autriche à Paris « pour la Suisse et l'Italie. En effet, monsieur le comte, « j'ai traversé l'Allemagne et mon nom a suffi pour qu'on « me laissât passer. Ce matin seulement, M. le chef de « la douane autrichienne de Haselbach ne s'est pas cru « autorisé à la même obligeance et cela par les motifs « énoncés dans son *visa* sur mon passe-port ci-joint, et « sur celui de M. Pilorge, mon secrétaire. Il m'a forcé, « à mon grand regret, de rétrograder jusqu'à Waldmün- « chen où j'attends vos ordres. J'ose espérer, monsieur « le comte, que vous voudrez bien lever la petite diffi- « culté qui m'arrête, en m'envoyant, par l'estafette que « j'ai l'honneur de vous expédier, le permis nécessaire « pour me rendre à Prague et de là à Vienne.

« Je suis avec une haute considération, monsieur le « gouverneur, votre très-humble et très-obéissant ser- « viteur,

« CHATEAUBRIAND. »

« Pardonnez, monsieur le comte, la liberté que je « prends de joindre un billet ouvert pour M. le duc de « Blacas. »

Un peu d'orgueil perce dans cette lettre: j'étais blessé; j'étais aussi humilié que Cicéron, lorsque, revenant en triomphe de son gouvernement d'Asie, ses amis lui demandèrent s'il arrivait de Baïes ou de sa maison de Tusculum. Comment! mon nom, qui volait d'un pôle à l'autre, n'était pas venu aux oreilles d'un douanier dans les montagnes d'Haselbach! chose d'autant plus cruelle qu'on a vu mes succès à Bâle. En Bavière, j'avais été salué de *Monseigneur* ou d'Excellence; un officier bavarois, à Waldmünchen, disait hautement dans l'auberge que mon nom n'avait pas besoin du *visa* d'un ambassadeur d'Autriche. Ces consolations étaient grandes, j'en conviens; mais enfin une triste vérité demeurait: c'est qu'il existait sur la terre un homme qui n'avait jamais entendu parler de moi.

Qui sait pourtant si le douanier d'Haselbach ne me connaissait pas un peu! Les polices de tous les pays sont si tendrement ensemble! Un politique qui n'approuve ni n'admire les traités de Vienne, un Français qui aime l'honneur et la liberté de la France, qui reste fidèle à la puissance tombée, pourrait bien être à l'index à Vienne. Quelle noble vengeance d'en agir avec M. de Chateaubriand comme avec un de ces commis-voyageurs si suspects aux espions! Quelle douce satisfaction de traiter comme un vagabond dont les papiers ne sont pas en règle un envoyé chargé de porter traîtreusement à un enfant banni les adieux de sa mère captive!

L'estafette partit de Waldmünchen le 21, à onze heures du matin; je calculais qu'elle pourrait être de retour le surlendemain 23, de midi à quatre heures; mais mon imagination travaillait: Qu'allait devenir mon mes-

sage? Si le gouverneur est un homme ferme et qui sache vivre, il m'enverra le permis; si c'est un homme timide et sans esprit, il me répondra que ma demande n'étant pas dans ses attributions, il s'est empressé d'en référer à Vienne. Ce petit incident peut plaire et déplaire tout à la fois au prince de Metternich. Je sais combien il craint les journaux; je l'ai vu à Vérone quitter les affaires les plus importantes, s'enfermer tout éperdu avec M. de Gentz, pour brocher un article en réponse au *Constitutionnel* et aux *Débats*. Combien s'écoulera-t-il de jours avant la transmission des ordres du ministre impérial?

D'un autre côté, M. de Blacas sera-t-il bien aise de me voir à Prague? M. de Damas ne croira-t-il pas que je viens le détrôner? M. le cardinal de Latil n'aura-t-il aucun souci? Le triumvirat ne profitera-t-il pas de la malencontre pour me faire fermer les portes au lieu de me les faire ouvrir? Rien de plus aisé: un mot dit à l'oreille du gouverneur, mot que j'ignorerai toute ma vie. Dans quelle inquiétude seront mes amis à Paris? quand l'aventure s'ébruitera, que n'en feront point les gazettes? que d'extravagances ne débiteront-elles pas?

Et si le grand bourgrave ne juge pas à propos de me répondre? s'il est absent? si personne n'ose le remplacer? que deviendrai-je sans passe-port! où pourrai-je me faire reconnaître? à Munich? à Vienne? quel maître de poste me donnera des chevaux? Je serai de fait prisonnier dans Waldmünchen.

Voilà les dragons qui me traversaient la cervelle; je songeais de plus à mon éloignement de ce qui m'était cher: j'ai trop peu de temps à vivre pour perdre ce peu. Horace a dit: «*Carpe diem*, cueillez le jour.» Conseil du plaisir à vingt ans, de la raison à mon âge.

Fatigué de *ruminer tous les cas dans ma tête*, j'entendis le bruit d'une foule au dehors; mon auberge était

sur la place du village. Je regardais par la fenêtre un prêtre portant les derniers sacrements à un mourant. Qu'importait à ce mourant les affaires des Rois, de leurs serviteurs et du monde? Chacun quittait son ouvrage et se mettait à suivre le prêtre; jeunes femmes, vieilles femmes, enfants, mères avec leurs nourrissons dans leurs bras, répétaient la prière des agonisants. Arrivé à la porte du malade, le curé donna la bénédiction avec le saint viatique. Les assistants se mirent à genoux en faisant le signe de la croix et baissant la tête. Le passeport pour l'éternité ne sera point méconnu de celui qui distribue le pain et ouvre l'hôtellerie au voyageur.

CHAPELLE. — MA CHAMBRE D'AUBERGE. — DESCRIPTION DE WALDMUNCHEN.

Quoique j'eusse été sept jours sans me coucher, je ne pus rester au logis; il n'était guère plus d'une heure: sorti du village du côté de Ratisbonne, j'avisai à droite, au milieu d'un blé, une chapelle blanche; j'y dirigeai mes pas. La porte était fermée; à travers une fenêtre biaise on apercevait un autel avec une croix. La date de l'érection de ce sanctuaire, 1830, était écrite sur l'architrave: on renversait une monarchie à Paris et l'on construisait une chapelle à Waldmünchen. Les trois générations bannies devaient venir habiter un exil à cinquante lieues du nouvel asile élevé au Roi crucifié. Des millions d'événements s'accomplissent à la fois: que fait au noir endormi sous un palmier, au bord du Niger, le blanc qui tombe au même instant sous le poignard au rivage du Tibre? Que fait à celui qui pleure en Asie celui qui rit en Europe? Que faisait au maçon qui batissait cette chapelle, au prêtre bavarois qui exaltait ce Christ en 1830, le démolisseur de Saint-Germain-l'Auxer-

rois, l'abatteur des croix en 1830? Les événements ne comptent que pour ceux qui en pâtissent ou qui en profitent; ils ne sont rien pour ceux qui les ignorent, ou qu'ils n'atteignent pas. Telle race de pâtres, dans les Abruzzes, a vu passer, sans descendre de la montagne, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les générations du moyen âge, et les hommes de l'âge actuel. Cette race ne s'est point mêlée aux habitants successifs du vallon, et la religion seule est montée jusqu'à elle.

Rentré à l'auberge, je me suis jeté sur deux chaises dans l'espoir de dormir, mais en vain; le mouvement de mon imagination était plus fort que ma lassitude. Je rabâchais sans cesse mon estafette: le dîner n'a rien fait à l'affaire. Je me suis couché au milieu de la rumeur des troupeaux qui rentraient des champs. A dix heures, un autre bruit; le watchman a chanté l'heure; cinquante chiens ont aboyé, après quoi ils sont allés au chenil comme si le watchman leur eût donné l'ordre de se taire: j'ai reconnu la discipline allemande.

La civilisation a marché en Germanie depuis mon voyage à Berlin: les lits sont maintenant presque assez longs pour un homme de taille ordinaire; mais le drap de dessus est toujours cousu à la couverture, et le drap de dessous, trop étroit, finit par se tordre et se recoquiller de manière à vous être très-incommode; et puisque je suis dans le pays d'Auguste Lafontaine, j'imiterai son génie; je veux instruire la dernière postérité de ce qui existait de mon temps dans la chambre de mon auberge à Waldmünchen. Sachez donc, arrière-neveux, que cette chambre était une chambre à l'italienne, murs nus, badigeonnés en blanc, sans boiseries ni tapisserie aucune, large plinthe ou bandeau coloré au bas, plafond avec un cercle à trois filets, corniche peinte en rosaces bleues avec une guirlande de feuilles de laurier cho-

colat, et au-dessous de la corniche, sur le mur, des rinceaux à dessins rouges sur un fond vert américain. Çà et là, de petites gravures françaises et anglaises encadrées. Deux fenêtres avec rideaux de coton blanc. Entre les fenêtres un miroir. Au milieu de la chambre une table de douze couverts au moins, garnie de sa toile cirée à fond élevé, imprimé de roses et de fleurs diverses. Six chaises avec leurs coussins recouverts d'une toile rouge à carreaux écossais. Une commode, trois couchettes autour de la chambre; dans un angle, auprès de la porte, un poêle de faïence vernissée noir, et dont les faces présentent en relief les armes de Bavière; il est surmonté d'un récipient en forme de couronne gothique. La porte est munie d'une machine de fer compliquée, capable de clore les huis d'une geôle et de déjouer les rossignols des amants et des voleurs. Je signale aux voyageurs l'excellente chambre où j'écris cet inventaire qui joute avec celui de l'Avare; je la recommande aux légitimistes futurs qui pourraient être arrêtés par les héritiers du bouquetin roux de Haselbach. Cette page de mes *Mémoires* fera plaisir à l'école littéraire moderne.

Après avoir compté, à la lueur de ma veilleuse, les astragales du plafond, regardé les gravures de la *jeune Milanaise*, de la *belle Helvétienne*, de la *jeune Française*, de la *jeune Russe*, du feu Roi de Bavière, de la feue Reine de Bavière, qui ressemble à une dame que je connais et dont il m'est impossible de me rappeler le nom, j'attrapai quelques minutes de sommeil.

Délité le 22 à sept heures, un bain emporta le reste de ma fatigue, et je ne fus plus occupé que de ma bourgade, comme le capitaine Cook d'un ilot découvert par lui dans l'océan Pacifique.

Waldmünchen est bâti sur la pente d'une colline; il ressemble assez à un village délabré de l'État romain.

Quelques devants de maison peints à fresque, une porte voûtée à l'entrée et à la sortie de la principale rue, point de boutiques ostensibles, une fontaine à sec sur la place. Pavé épouvantable mêlé de grandes dalles et de petits cailloux, tels qu'on n'en voit plus que dans *les environs de Quimper-Corentin.*

Le peuple, dont l'apparence est rustique, n'a point de costume particulier. Les femmes vont la tête nue ou enveloppée d'un mouchoir à la guise des laitières de Paris ; leurs jupons sont courts ; elles marchent jambes et pieds nus de même que les enfants. Les hommes sont habillés, partie comme les gens du peuple de nos villes, partie comme nos anciens paysans. Dieu soit loué! ils n'ont que des chapeaux, et les infâmes bonnets de coton de nos bourgeois leur sont inconnus.

Tous les jours il y a, *ut mos*, spectacle à Waldmünchen, et j'y assistais à la première place. A six heures du matin, un vieux berger, grand et maigre, parcourt le village à différentes stations; il sonne d'une trompe droite, longue de six pieds, qu'on prendrait de loin pour un porte-voix ou une houlette. Il en tire d'abord trois sons métalliques assez harmonieux, puis il fait entendre l'air précipité d'une espèce de galop ou de ranz des vaches, imitant des mugissements de bœufs et des rires de pourceaux. La fanfare finit par une note soutenue et montante en fausset.

Soudain débouchent de toutes les portes des vaches, des génisses, des veaux, des taureaux; ils envahissent en beuglant la place du village; ils montent ou descendent de toutes les rues circonvoisines, et, s'étant formés en colonne, ils prennent le chemin accoutumé pour aller paître. Suit en caracolant l'escadron des porcs qui ressemblent à des sangliers et qui grognent. Les moutons et les agneaux placés à la queue font en bêlant la

troisième partie du concert; les oies composent la réserve: en un quart d'heure tout a disparu.

Les soir, à sept heures, on entend de nouveau la trompe; c'est la rentrée des troupeaux. L'ordre de la troupe est changé: les porcs font l'avant-garde, toujours avec la même musique; quelques uns, détachés en éclaireurs, courent au hasard ou s'arrêtent à tous les coins. Les moutons défilent; les vaches, avec leurs fils, leurs filles, et leurs maris, ferment la marche; les oies dandinent sur les flancs. Tous ces animaux regagnent leurs toits, aucun ne se trompe de porte; mais il y a des cosaques qui vont à la maraude, des étourdis qui jouent et ne veulent pas rentrer, de jeunes taureaux qui s'obstinent à rester avec une compagne qui n'est pas de leur crèche. Alors viennent les femmes et les enfants avec leurs petites gaules; ils obligent les trainards à rejoindre le corps, et les réfractaires à se soumettre à la règle. Je me réjouissais de ce spectacle, comme jadis Henri IV à Chauny s'amusait du vacher nommé *Tout-le-Monde* qui rassemblait ses troupeaux au son de la trompette.

Il y a bien des années qu'étant au château de Fervaques, en Normandie, chez madame de Custines, j'occupais la chambre de ce Henri IV; mon lit était énorme: le Béarnais y avait dormi avec quelque Florette; j'y gagnai le royalisme, car je ne l'avais pas naturellement. Des fossés remplis d'eau environnent le château. La vue de ma fenêtre s'étendait sur des prairies que borde la petite rivière de Fervaques. Dans ces prairies j'aperçus un matin une élégante truie d'une blancheur extraordinaire; elle avait l'air d'être la mère du prince Marcassin. Elle était couchée au pied d'un saule sur l'herbe fraîche, dans la rosée: un jeune verrat cueillit un peu de mousse fine et dentelée avec ses défenses d'ivoire, et la vint déposer sur la dormeuse; il renouvela cette opéra-

tion tant de fois que la blanche laie finit par être entièrement cachée: on ne voyait plus que des pattes noires sortir du duvet de verdure dans lequel elle était ensevelie.

Ceci soit dit à la gloire d'une bête mal famée dont je rougirais d'avoir parlé trop longtemps, si Homère ne l'avait chantée. Je m'aperçois en effet que cette partie de mes *Mémoires* n'est rien moins qu'une odyssée: Waldmünchen est Itaque; le berger est le fidèle Eumée avec ses porcs; je suis le fils de Laërte, revenu après avoir parcouru la terre et les mers. J'aurais peut-être mieux fait de m'enivrer du nectar d'Évanthée, de manger la fleur de la plante moly, de m'alanguir au pays des Lotophages, de rester chez Circé ou d'obéir au chant des Sirènes qui me disaient: « Approche, viens à nous. »

22 mai 1833.

Si j'avais vingt ans, je chercherais quelques aventures dans Waldmünchen comme moyen d'abréger les heures; mais à mon âge on n'a plus d'échelle de soie qu'en souvenir, et l'on n'escalade les murs qu'avec les ombres. Jadis j'étais fort lié avec mon corps; je lui conseillais de vivre sagement, afin de se montrer tout gaillard et tout ravigoté dans une quarantaine d'années. Il se moquait des serments de mon ame, s'obstinait à se divertir et n'aurait pas donné deux patards pour être un jour ce qu'on appelle *un homme bien conservé:* « Au diable! di-« sait-il; que gagnerais-je à lésiner sur mon printemps « pour goûter les joies de la vie quand personne ne vou-« dra plus les partager avec moi? » Et il se donnait du bonheur par-dessus la tête.

Je suis donc obligé de le prendre tel qu'il est maintenant: je le menai promener le 22 au sud-est du village. Nous suivîmes parmi les molières un petit courant d'eau

qui mettait en mouvement des usines. On fabrique des toiles à Waldmünchen; les lés de ces toiles étaient déroulés sur les prés; de jeunes filles, chargées de les mouiller, couraient pieds nus sur les zones blanches, précédées de l'eau qui jaillissait de leur arrosoir, comme les jardiniers arroseraient une plate-bande de fleurs. Le long du ruisseau je pensais à mes amis, je m'attendrissais à leur souvenir, puis je demandais ce qu'ils devaient dire de moi à Paris: « Est-il arrivé? A-t-il vu la famille « royale? Reviendra-t-il bientôt? » Et je délibérais si je n'enverrais pas Hyacinthe chercher du beurre frais et du pain bis, pour manger du cresson au bord d'une fontaine sous une cepée d'aunes. Ma vie n'était pas plus ambitieuse que cela: pourquoi la fortune a-t-elle accroché à sa roue la basque de mon pourpoint avec le pan du manteau des rois?

Rentré au village, j'ai passé près de l'église; deux sanctuaires extérieurs accolent le mur; l'un présente saint Pierre ès Liens avec un tronc pour les prisonniers; j'y ai mis quelques kreutzer en mémoire de la prison de Pellico et de ma loge à la Préfecture de police. L'autre sanctuaire offre la scène du jardin des Oliviers: scène si touchaute et si sublime qu'elle n'est pas même détruite ici par le grotesque des personnages.

J'ai hâté mon dîner et couru à la prière du soir que j'entendais tinter. En tournant le coin de l'étroite rue de l'église, une échappée de vue s'est ouverte sur des collines éloignées: un peu de clarté respirait encore à l'horizon et cette clarté mourante venait du côté de la France. Un sentiment profond a poigné mon cœur. Quand donc mon pèlerinage finira-t-il? Je traversai les terres germaniques bien misérable lorsque je revenais de l'armée des princes, bien triomphant lorsque, ambassadeur de Louis XVIII, je me rendais à Berlin: après tant et de

si diverses années, je pénétrais à la dérobée au fond de cette même Allemagne, pour chercher le roi de France banni de nouveau.

J'entrai à l'église: elle était toute noire; pas même une lampe allumée. A travers la nuit, je ne reconnaissais le sanctuaire, dans un enfoncement gothique, que par sa plus épaisse obscurité. Les murs, les autels, les piliers, me semblaient chargés d'ornements et de tableaux encrêpés; la nef était occupée de bancs serrés et parallèles.

Une vieille femme disait à haute voix en allemand les *Pater* du chapelet; des femmes jeunes et vieilles, que je ne voyais pas, répondaient des *Ave Maria*. La vieille femme articulait bien, sa voix était nette, son accent grave et pathétique; elle était à deux bancs de moi; sa tête s'inclinait lentement dans l'ombre toutes les fois qu'elle prononçait le mot *Christo*, en ajoutant quelque oraison au *Pater*. Le chapelet fut suivi des litanies de la Vierge; les *ora pro nobis*, psalmodiés en allemand par les priantes invisibles, sonnaient à mon oreille comme le mot répété *espérance, espérance, espérance!* Nous sommes sortis pêle mêle; je suis allé me coucher avec l'espérance; je ne l'avais pas serrée dans mes bras depuis longtemps; mais elle ne vieillit point, et on l'aime toujours malgré ses infidélités.

Selon Tacite, les Germains croient la nuit plus ancienne que le jour: *nox ducere diem videtur*. J'ai pourtant compté de jeunes nuits et des jours sempiternels. Les poëtes nous disent aussi que le Sommeil est le frère de la Mort: je ne sais, mais très-certainement la Vieillesse est sa plus proche parente.

23 mai 1833.

Le 23 au matin, le ciel mêla quelques douceurs à mes maux: Baptiste m'apprit que l'homme considérable du

lieu, le brasseur de bière, avait trois filles, et possédait mes ouvrages rangés parmi ses cruchons. Quand je sortis, le *monsieur* et deux de ses *filles* me regardaient passer: que faisait la troisième demoiselle? Jadis m'était tombée une lettre du Pérou écrite de la propre main d'une dame, cousine du soleil, laquelle admirait Atala; mais être connu à Waldmünchen, à la barbe du loup de Haselbalch, c'était une chose mille fois plus glorieuse: il était vrai que ceci se passait en Bavière, à une lieue de l'Autriche, nargue de ma renommée. Savez-vous ce qui me serait arrivé si mon excursion en Bohême n'eût été entreprise que de mon chef? (mais que serais-je allé faire pour moi seul en Bohême?) arrêté à la frontière, je serais retourné à Paris. Un homme avait médité un voyage à Pékin: un de ses amis l'aperçoit sur le pont Royal à Paris: « Eh comment! je vous croyais en Chine? — Je « suis revenu: ces Chinois m'on fait des difficultés à Can- « ton, je les ai plantés là. »

Comme Baptiste me racontait mes triomphes, le glas d'un enterrement me rappelle à ma fenêtre. Le curé passe, précédé de la croix; des hommes et des femmes affluent, les hommes en manteaux, les femmes en robes et en cornettes noires. Enlevé à trois portes de la mienne, le corps est conduit au cimetière: au bout d'une demi-heure les cortégeants reviennent moins le cortégé. Deux jeunes femmes avaient leur mouchoir sur leurs yeux, l'une des deux poussait des cris; elles pleuraient leur père; l'homme décédé était celui qui reçut le viatique le jour de mon arrivée.

Si mes *Mémoires* parviennent jusqu'à Waldmünchen quand moi-même je ne serai plus, la famille en deuil aujourd'hui y trouvera la date de sa douleur passée. Du fond de son lit, l'agonisant a peut-être ouï le bruit de ma voiture; c'est le seul bruit qu'il aura entendu de moi sur la terre.

La foule dispersée, j'ai pris le chemin que j'avais vu prendre au convoi dans la direction du levant d'hiver. J'ai trouvé d'abord un vivier d'eau stagnante, à l'orée duquel s'écoulait rapidement un ruisseau comme la vie au bord de la tombe. Des croix au revers d'une butte m'ont indiqué le cimetière. Je gravis un chemin creux, et la brèche d'un mur m'introduisit dans le saint enclos.

Des sillons d'argile représentaient les corps au-dessus du sol; des croix s'élevaient çà et là: elles marquaient les issues par lesquelles les voyageurs étaient entrés dans le nouveau monde, ainsi que les balises indiquent à l'embouchure d'un fleuve les passes ouvertes aux vaisseaux. Un pauvre vieux creusait la tombe d'un enfant; seul, en sueur et la tête nue, il ne chantait pas, il ne plaisantait pas à l'instar des clowns d'Hamlet. Plus loin était une autre fosse près de laquelle on voyait une escabelle, un levier et une corde pour la descente dans l'éternité.

Je suis allé droit à cette fosse qui semblait me dire: « Voilà une belle occasion! » Au fond du trou gisait le récent cercueil recouvert de quelques pelletées de poussière en attendant le reste. Une pièce de toile blanchissait sur le gazon: les morts avaient soin de leur linceul.

Loin de son pays, le chrétien a toujours moyen de s'y transporter subitement: c'est de visiter autour des églises le dernier asile de l'homme: le cimetière est le champ de famille, et la religion la patrie universelle.

Il était midi quand je suis rentré; d'après tous les calculs l'estafette ne pouvait être revenue avant trois heures; néanmoins chaque piétinement de chevaux me faisait courir à la fenêtre: à mesure que l'heure approchait, je me persuadais que le permis n'arriverait pas.

Pour dévorer le temps, je demandai la note de ma dépense; je me mis à supputer les poulets que j'avais mangés: plus grand que moi n'a pas dédaigné ce soin. Henri Tudor, septième du nom, en qui finirent les troubles de la *Rose blanche* et de la *Rose rouge*, comme je vais unir la cocarde blanche à la cocarde tricolore, Henri VII a paraphé une à une les pages d'un livret de comptes que j'ai vu: » A une femme pour trois pommes, 12 sous; pour avoir découvert trois lièvres, 6 schellings 8 sous; à maître Bernard, le poëte aveugle, 100 schellings (c'était mieux qu'Homère); à un petit homme, *little man*, à Shaftesbury 20 schelling. » Nous avons aujourd'hui beaucoup de petits hommes, mais ils coûtent plus de 20 schellings.

A trois heures, heure à laquelle l'estafette aurait pu être de retour, j'allai avec Hyacinthe sur la route d'Haselbach. Il faisait du vent, le ciel était semé de nuages qui passaient sur le soleil en jetant leur ombre aux champs et aux sapinières. Nous étions précédés d'un troupeau du village qui élevait dans sa marche la noble poussière de l'armée du grand duc de Quirocie, combattue si vaillamment par le chevalier de la Manche. Un calvaire pointait au haut d'une des montées du chemin, de là on découvrait un long ruban de la chaussée. Assis dans une ravine, j'interrogeais Hyacinthe: « Sœur Anne, « ne vois-tu rien venir? » Quelques carrioles de village aperçues de loin nous faisaient battre le cœur; en approchant elles se montraient vides comme tout ce qui porte des songes. Il me fallut retourner au logis et dîner bien triste. Une planche s'offrait après le naufrage: la diligence devait passer à six heures: ne pouvait-elle pas apporter la réponse du gouverneur? Six heures sonnent: point de diligence. A six heures un quart, Baptiste entre dans ma chambre: « Le courrier ordinaire de Pra-

« gue vient d'arriver; il n'y a rien pour Monsieur. »
Le dernier rayon d'espoir s'éteignit.

LETTRE DU COMTE DE CHOTECK. — LA PAYSANNE. — DÉPART DE WALDMUNCHEN. — DOUANE AUTRICHIENNE. — ENTRÉE EN BOHÊME. — FORÊT DE PINS. — CONVERSATION AVEC LA LUNE. — PILSEN. — GRANDS CHEMINS DU NORD. — VUE DE PRAGUE.

A peine Baptiste était-il sorti de ma chambre, que Schwartz paraît agitant en l'air une grande lettre, à grand cachet, et criant: « *Foilà le bermis.* » Je saute sur la dépêche; je déchire l'enveloppe; elle contenait, avec une lettre du gouverneur, le permis et un billet de M. de Blacas. Voici la lettre de M. le comte de Choteck:

Prague, 23 mai 1833.

« Monsieur le vicomte,

« Je suis bien fâché qu'à votre entrée en Bohême vous « ayez éprouvé des difficultés et des retards dans vo- « tre voyage. Mais vu les ordres très-sévères qui exis- « tent à nos frontières pour tous les voyageurs qui vien- « nent de France, ordres que vous trouverez vous même « bien naturels dans les circonstances actuelles, je ne « puis qu'approuver la conduite du chef de la douane « de Haselbach. Malgré la célébrité tout européenne de « votre nom, vous voudrez bien excuser cet employé, « qui n'a pas l'honneur de vous connaître personnelle- « ment, s'il a eu des doutes sur l'identité de la personne, « d'autant plus que votre passeport n'était visé que pour « la Lombardie et non pour tous les États autrichiens. « Quant à votre projet de voyage pour Vienne, j'en écris « aujourd'hui au prince de Metternich, et je m'empres-

« serai de vous communiquer sa réponse dès votre ar-
« rivée à Prague.

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe la réponse « de M. le duc de Blacas, et je vous prie de vouloir bien « recevoir les assurances de la haute considération avec « laquelle j'ai l'honneur d'être.

« Le comte de Choteck. »

Cette réponse était polie et convenable; le gouverneur ne pouvait pas m'abandonner l'autorité inférieure, qui après tout avait fait son devoir. J'avais moi-même prévu à Paris les chicanes dont mon vieux passe-port pourrait devenir la cause. Quant à Vienne, j'en avais parlé dans un but politique, afin de rassurer M. le comte de Choteck et de lui montrer que je ne fuyais pas le prince de Metternich.

A huit heures du soir, le jeudi 24 mai, je montai en voiture. Qui le croirait? ce fut avec une sorte de peine que je quittai Waldmünchen! Je m'étais déjà habitué à mes hôtes; mes hôtes s'étaient accoutumés à moi. Je connaissais tous les visages aux fenêtres et aux portes; quand je me promenais, ils m'accueillaient d'un air de bienveillance. Le voisinage accourut pour voir rouler ma calèche, délabrée comme la monarchie de Hugues Capet. Les hommes ôtaient leurs chapeaux, les femmes me faisaient un petit signe de congratulation. Mon aventure était l'objet des conversations du village; chacun prenait mon parti: les Bavarois et les Autrichiens se détestent; les premiers étaient fiers de m'avoir laissé passer.

J'avais remarqué plusieurs fois sur le seuil de sa chaumière une jeune Waldmünchenienne à figure de vierge de la première manière de Raphaël; son père, à prestance honnête de paysan, me saluait jusqu'à terre avec son feutre à larges bords, il me donnait en allemand un

bonjour que je lui rendais cordialement en français: placée derrière lui, sa fille rougissait en me regardant pardessus l'épaule du vieillard. Je retrouvai ma vierge, mais elle était seule. Je lui fis un adieu de la main; elle resta immobile; elle semblait étonnée; je voulais croire en sa pensée à je ne sais quels vagues regrets: je la quittai comme une fleur sauvage qu'on a vue dans un fossé au bord d'un chemin et qui a parfumé votre course. Je traversai les troupeaux d'Eumée; il découvrit sa tête devenue grise au service des moutons. Il avait achevé sa journée; il rentrait pour sommeiller avec ses brebis, tandis qu'Ulysse allait continuer ses erreurs.

Je m'étais dit avant d'avoir reçu le permis: « Si je l'obtiens, j'accablerai mon persécuteur. » Arrivé à Haselbach, il m'advint, comme à Georges Dandin, que ma maudite bonté me reprit; je n'ai point de cœur pour le triomphe. En vrai poltron je me blottis dans l'angle de ma voiture et Schwartz présenta l'ordre du gouverneur; j'aurais trop souffert de la confusion du douanier. Lui, de son côté, ne se montra pas et ne fit pas même fouiller ma vache. Paix lui soit! qu'il me pardonne les injures que je lui ai dites, mais que par un reste de rancune je n'effacerai pas de mes *Mémoires*.

Au sortir de la Bavière, de ce côté, une noire et vaste forêt de sapins sert de portique à la Bohême. Des vapeurs erraient dans les vallées, le jour défaillait, et le ciel, à l'ouest, était couleur de fleurs de pêcher; les horizons baissaient presque à toucher la terre. La lumière manque à cette latitude, et avec la lumière la vie; tout est éteint, hyémal, blémissant; l'hiver semble charger l'été de lui garder le givre jusqu'à son prochain retour. Un petit morceau de la lune qui entreluisait me fit plaisir; tout n'était pas perdu, puisque je trouvais une figure de connaissance. Elle avait l'air de me dire: « Com-

« ment! te voilà? te souvient-il que je t'ai vu dans d'au-
« tres forêts? te souviens-tu des tendresses que tu me
« disais quand tu étais jeune? vraiment, tu ne parlais
« pas trop mal de moi. D'où vient maintenant ton silence?
« Où vas-tu seul et si tard? Tu ne cesses donc de re-
« commencer ta carrière. »

O lune! vous avez raison; mais si je parlais bien de vos charmes, vous savez les services que vous me rendiez; vous éclairiez mes pas alors que je me promenais avec mon fantôme d'amour; aujourd'hui ma tête est argentée à l'instar de votre visage, et vous vous étonnez de me trouver solitaire! et vous me dédaignez! J'ai pourtant passé des nuits entières enveloppé dans vos voiles; osez-vous nier nos rendez-vous parmi les gazons et le long de la mer? Que de fois vous avez regardé mes yeux passionnément attachés sur les vôtres! Astre ingrat et moqueur, vous me demandez où je vais si tard: il est dur de me reprocher la continuation de mes voyages. Ah! si je marche autant que vous, je ne rajeunis pas à votre exemple, vous qui rentrez chaque mois sous le cercle brillant de votre berceau! Je ne compte pas des lunes nouvelles, mon décompte n'a d'autre terme que ma complète disparition, et, quand je m'éteindrai, je ne rallumerai pas mon flambeau comme vous rallumez le vôtre!

Je cheminai toute la nuit; je traversai Teiuitz, Stankau, Staab. Le 28 au matin je passai à Pilsen, *à la belle caserne*, style homérique. La ville est empreinte de cet air de tristesse qui règne dans ce pays. A Pilsen, Wallenstein espéra saisir un sceptre: j'étais aussi en quête d'une couronne, mais non pour moi.

La campagne est coupée et hachée de hauteurs, dites montagnes de Bohême; mamelons dont le bout est marqué par des pins, et le galbe dessiné par la verdure des moissons.

Les villages sont rares. Quelques forteresses affamées de prisonniers se juchent sur des rocs comme de vieux vautours. De Zditz à Beraun, les monts à droite deviennent chauves. On passe un village, les chemins sont spacieux, les postes bien montées; tout annonce une monarchie qui imite l'ancienne France.

Jehan l'aveugle, sous Philippe de Valois, les ambassadeurs de Georges, sous Louis XI, par quelles laies forestières passèrent-ils? A quoi bon les chemins modernes de l'Allemagne? ils resteront déserts, car ni l'histoire, ni les arts, ni le climat n'appellent les étrangers sur leur chaussée solitaire. Pour le commerce, il est inutile que les voies publiques soient aussi larges et aussi coûteuses d'entretien; le plus riche trafic de la terre, celui de l'Inde et de la Perse, s'opère à dos de mulets, d'ânes et de chevaux, par d'étroits sentiers, à peine tracés à travers les chaînes de montagnes ou les zones de sable. Les grands chemins actuels, dans des pays infréquentés, serviront seulement à la guerre, vomitoires à l'usage de nouveaux Barbares qui, sortant du nord avec l'immense train des armes à feu, viendront inonder des régions favorisées de l'intelligence et du soleil.

A Beraun passe la petite rivière du même nom, assez méchante comme tous les roquets. En 1784 elle atteignit le niveau tracé sur les murs de l'hôtel de la poste. Après Beraun, des gorges contournent quelques collines, et s'évasent à l'entrée d'un plateau. De ce plateau le chemin plonge dans une vallée à lignes vagues dont un hameau occupe le giron. Là prend naissance une longue montée qui mène à Duschnick, station de la poste et dernier relais. Bientôt descendant vers un tertre opposé, à la cime duquel s'élève une croix, on découvre Prague aux deux bords de la Moldau. C'est dans cette ville que les fils aînés de saint Louis achèvent une vie d'exil, que

l'héritier de leur race commence une vie de proscription, tandis que sa mère languit dans une forteresse sur le sol d'où il est chassé. Français! la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, celle à qui vos pères ouvrirent les portes du Temple, vous l'avez envoyée à Prague; vous n'avez pas voulu garder parmi vous ce monument unique de grandeur et de vertu! On mon vieux Roi, vous que je me plais, parce que vous êtes tombé, à appeler mon maître! O jeune enfant, que j'ai le premier proclamé Roi que vais-je vous dire? comment oserai-je me présenter devant vous, moi qui ne suis point banni, moi libre de retourner en France, libre de rendre mon dernier soupir à l'air qui enflamma ma poitrine lorsque je respira pour la première fois, moi dont les os peuvent reposer dans ma terre natale! Captive de Blaye, je vais voir votre fils!

CHATEAU DES ROIS DE BOHÊME. — PREMIÈRE ENTREVUE AVEC CHARLES X.

Prague, 24 mai 1833.

Entré à Prague le 24 mai, à sept heures du soir, je descendis à l'hôtel des Bains, dans la vieille ville bâtie sur la rive gauche de la Moldau. J'écrivis un billet à M. le duc de Blacas pour l'avertir de mon arrivée; je reçus la réponse suivante:

« Si vous n'êtes pas trop fatigué, monsieur le vicom-« te, le Roi sera charmé de vous recevoir dès ce soir, à « neuf heures trois quarts; mais si vous désirez vous re-« poser, ce serait avec grand plaisir que Sa Majesté vous « verrait demain à onze heures et demie.

« Agréez, je vous prie, mes compliments les plus em-« pressés.

« Ce vendredi 24 mai, à 7 heures.

« BLACAS D'AULPS. »

Je ne crus pas pouvoir profiter de l'alternative qu'on me laissait : à neuf heures et demie du soir, je me mis en marche ; un homme de l'auberge, sachant quelques mots de français, me conduisit. Je gravis des rues silencieuses, sombres, sans réverbères, jusqu'au pied de la haute colline que couronne l'immense château des rois de Bohême. L'édifice dessinait sa masse noire sur le ciel ; aucune lumière ne sortait de ses fenêtres : il y avait là quelque chose de la solitude, du site et de la grandeur du Vatican, ou du temple de Jérusalem vu de la vallée de Josaphat. On n'entendait que le retentissement de mes pas et de ceux de mon guide ; j'étais obligé de m'arrêter par intervalles sur les plates-formes des pavés échelonnés, tant la pente était rapide.

A mesure que je montais, je découvrais la ville au-dessous. Les enchaînements de l'histoire, le sort des hommes, la destruction des empires, les desseins de la Providence, se présentaient à ma mémoire en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée : après avoir exploré des ruines mortes, j'étais appelé au spectacle des ruines vivantes.

Parvenu au plateau sur lequel est bâti Hradschin, nous traversâmes un poste d'infanterie dont le corps de garde avoisinait le guichet extérieur. Nous pénétrâmes par ce guichet dans une cour carrée, environnée de bâtiments uniformes et déserts. Nous enfilâmes à droite, au rez-de-chaussée, un long corridor qu'éclairaient de loin en loin des lanternes de verre accrochées aux parois du mur, comme dans une caserne ou dans un couvent. Au bout de ce corridor s'ouvrait un escalier, au pied duquel se promenaient deux sentinelles. Comme je montais le second étage, je rencontrai M. de Blacas qui descendait. J'entrai avec lui dans les appartements de Charles X ; là étaient encore deux grenadiers en faction. Cette garde



étrangère, ces habits blancs à la porte du roi de France, me faisaient une impression pénible: l'idée d'une prison plutôt que d'un palais me vint.

Nous passâmes trois salles anuitées et presque sans meubles: je croyais errer encore dans le terrible monastère de l'Escurial. M. de Blacas me laissa dans la troisième salle pour aller avertir le Roi, avec la même étiquette qu'aux Tuileries. Il revint me chercher, m'introduisit dans le cabinet de Sa Majesté, et se retira.

Charles X s'approcha de moi, me tendit la main avec cordialité en me disant: « Bonjour, bonjour, monsieur « de Chateaubriand, je suis charmé de vous voir. Je vous « attendais. Vous n'auriez pas dû venir ce soir, car vous « devez être bien fatigué. Ne restez pas debout; as- « seyons-nous. Comment se porte votre femme? »

Rien ne brise le cœur comme la simplicité des paroles dans les hautes positions de la société et les grandes catastrophes de la vie. Je me mis à pleurer comme un enfant; j'avais peine à étouffer avec mon mouchoir le bruit de mes larmes. Toutes les choses hardies que je m'étais promis de dire, toute la vaine et impitoyable philosophie dont je comptais armer mes discours, me manqua. Moi, devenir le pédagogue du malheur! Moi, oser en remontrer à mon Roi, à mon Roi en cheveux blancs, à mon Roi proscrit, exilé, prêt à déposer sa dépouille mortelle dans la terre étrangère! Mon vieux Prince me prit de nouveau par la main en voyant le trouble de cet *impitoyable ennemi*, de ce *dur opposant* des ordonnances de Juillet. Ses yeux étaient humides; il me fit asseoir à côté d'une petite table de bois, sur laquelle il y avait deux bougies; il s'assit auprès de la même table, penchant vers moi sa bonne oreille pour mieux m'entendre, m'avertissant ainsi de ses années qui venaient mêler leurs infirmités communes aux calamités extraordinaires de sa vie.

Il m'était impossible de retrouver la voix, en regardant dans la demeure des empereurs d'Autriche le soixante-huitième roi de France courbé sous le poids de ces règnes, et de soixante-seize années: de ces années, vingt-quatre s'étaient écoulées dans l'exil, cinq sur un trône chancelant; le monarque achevait ses derniers jours dans un dernier exil, avec le petit-fils dont le père avait été assassiné et de qui la mère était captive. Charles X, pour rompre ce silence, m'adressa quelques questions. Alors j'expliquai brièvement l'objet de mon voyage: je me dis porteur d'une lettre de madame la duchesse de Berry, adressée à madame la Dauphine, dans laquelle la prisonnière de Blaye confiait le soin de ses enfants à la prisonnière du Temple, comme ayant la pratique du malheur. J'ajoutai que j'avais aussi une lettre pour les enfants. Le Roi me répondit: « Ne la leur « remettez pas; ils ignorent en partie ce qui est arrivé « à leur mère; vous me donnerez cette lettre. Au sur- « plus nous parlerons de tout cela demain à deux heu- « res: allez vous coucher. Vous verrez mon fils et les « enfants à onze heures et vous dînerez avec nous. » Le Roi se leva, me souhaita une bonne nuit et se retira.

Je sortis; je rejoignis M. de Blacas dans le salon d'entrée; le guide m'attendait sur l'escalier. Je retournai à mon auberge, descendant les rues sur les pavés glissants, avec autant de rapidité que j'avais mis de lenteur à les monter.

MONSIEUR LE DAUPHIN. — LES ENFANTS DE FRANCE. — LE DUC ET LA DUCHESSE DE GUICHE. — TRIUMVIRAT; MADEMOISELLE.

Prague, 25 mai 1833.

Le lendemain, 25 mai, je reçus la visite de M. le comte de Cossé, logé dans mon auberge. Il me raconta les brouilleries du château relatives à l'éducation du duc de

Bordeaux. A dix heures et demie je montai à Hradschin; le duc de Guiche m'introduisit chez M. le Dauphin. Je le trouvai vieilli et amaigri; il était vêtu d'un habit bleu râpé, boutonné jusqu'au menton et qui, trop large, semblait acheté à la friperie: le pauvre prince me fit une extrême pitié.

M. le Dauphin a du courage; son obéissance à Charles X l'a seule empêché de se montrer à Saint-Cloud et à Rambouillet tel qu'il s'était montré à Chiclana: sa sauvagerie en est augmentée. Il supporte avec peine la vue d'un nouveau visage. Il dit souvent au duc de Guiche: « Pourquoi êtes-vous ici? je n'ai besoin de personne. Il « n'y a pas de trou de souris assez petit pour me cacher. »

Il a dit encore plusieurs fois: « Qu'on ne parle pas « de moi; qu'on ne s'occupe pas de moi; je ne suis rien; « je ne veux rien être. J'ai 20,000 francs de rente, c'est « plus qu'il ne me faut. Je ne dois songer qu'à mon sa- « lut et à faire une bonne fin. » Il a dit encore: « Si « mon neveu avait besoin de moi, je le servirais de mon « épée; mais j'ai signé contre mon sentiment mon abdi- « cation pour obéir à mon père; je ne la renouvellerai « pas; je ne signerai plus rien; qu'on me laisse en paix. « Ma parole suffit: je ne mens jamais. »

Et c'est vrai: sa bouche n'a jamais proféré un mensonge. Il lit beaucoup; il est assez instruit, même dans les langues; sa correspondance avec M. de Villèle pendant la guerre d'Espagne a son prix, et sa correspondance avec madame la Dauphine, interceptée et insérée dans le *Moniteur*, le fait aimer. Sa probité est incorruptible; sa religion est profonde; sa piété filiale s'élève jusqu'à la vertu; mais une invincible timidité ôte au Dauphin l'emploi de ses facultés.

Pour le mettre à l'aise, j'évitai de l'entretenir de politique et ne m'enquis que de la santé de son père; c'est

un sujet sur lequel il ne tarit point. La différence du climat d'Edimbourg et de Prague, la goutte prolongée du Roi, les eaux de Tœplitz que le Roi allait prendre, le bien qu'il en éprouverait, voilà le texte de notre conversation. M. le Dauphin veille sur Charles X comme sur un enfant, il lui baise la main quand il s'en approche, s'informe de sa nuit, ramasse son mouchoir, parle haut pour s'en faire entendre, l'empêche de manger ce qui l'incommoderait, lui fait mettre ou ôter une redingote selon le degré de froid ou de chaud, l'accompagne à la promenade et le ramène. Je n'eus garde de parler d'autre chose. Des journées de Juillet, de la chute d'un empire, de l'avenir de la monarchie, mot. « Voilà onze heu-« res, me dit-il: vous allez voir les enfants; nous nous « retrouverons à dîner. »

Conduit à l'appartement du gouverneur, les portes s'ouvrent: je vois le baron de Damas avec son élève; madame de Gontaut avec Mademoiselle, M. de Barande, M. Lavilatte et quelques autres dévoués serviteurs; tout le monde debout. Le jeune prince, effarouché, me regardait de côté, regardait son gouverneur comme pour lui demander ce qu'il avait à faire, de quelle façon il fallait agir dans ce péril, ou comme pour obtenir la permission de me parler. Mademoiselle souriait d'un demi-sourire avec un air timide et indépendant; elle semblait attentive aux faits et gestes de son frère. Madame de Gontaut se montrait fière de l'éducation qu'elle avait donnée. Après avoir salué les deux enfants, je m'avançai vers l'orphelin et je lui dis: « Henri V me veut-il permettre « de déposer à ses pieds l'hommage de mon respect? « Quand il sera remonté sur son trône, il se souviendra « peut-être que j'ai eu l'honneur de dire à son illustre mè-« re: *Madame, votre fils est mon Roi.* Ainsi j'ai le premier « proclamé Henri V Roi de France, et un jury français,

« en m'acquittant, a laissé subsister ma proclamation. « Vive le Roi! »

L'enfant, ébouriffé de s'entendre saluer Roi, de m'entendre parler de sa mère dont on ne lui parlait plus, recula jusque dans les jambes du baron de Damas, en prononçant quelques mots accentués, mais presque à voix basse. Je dis à M. de Damas:

« Monsieur le baron, mes paroles semblent étonner le « Roi. Je vois qu'il ne sait rien de sa courageuse mère « et qu'il ignore ce que ses serviteurs ont quelquefois « le bonheur de faire pour la cause de la royauté lé- « gitime. »

Le gouverneur me répondit: « On apprend à Monsei- « gneur ce que de fidèles sujets comme vous, monsieur « le vicomte. . . . .
« . . . . » Il n'acheva pas sa phrase.

M. de Damas se hâta de déclarer que le moment des études était arrivé. Il m'invita à la leçon d'équitation à quatre heures.

J'allai faire une visite à madame la duchesse de Guiche, logée assez loin de là dans une autre partie du château; il fallait près de dix minutes pour s'y rendre de corridor en corridor. Ambassadeur à Londres, j'avais donné une petite fête à madame de Guiche, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et suivie d'un peuple d'adorateurs; à Prague je la trouvai changée, mais l'expression de son visage me plaisait mieux. Sa coiffure lui seyait à ravir: ses cheveux, nattés en petites tresses comme ceux d'une odalisque ou d'une médaille de Sabine, se festonnaient en bandeau des deux côtés de son front. La duchesse et le duc de Guiche représentaient à Prague la beauté enchaînée à l'adversité.

Madame de Guiche était instruite de ce que j'avais dit au duc de Bordeaux. Elle me raconta qu'on voulait

éloigner M. de Barande; qu'il était question d'appeler des jésuites; que M. de Damas avait suspendu, mais non abandonné ses desseins.

Il existait un triumvirat composé du duc de Blacas, du baron de Damas et du cardinal Latil; ce triumvirat tendait à s'emparer du règne futur en isolant le jeune Roi, en l'élevant dans des principes et par des hommes antipathiques à la France. Le reste des habitants du château cabalait contre le triumvirat; les enfants eux-mêmes étaient à la tête de l'opposition. Cependant l'opposition avait différentes nuances; le parti Gontaut n'était pas tout à fait le parti Guiche; la marquise de Bouillé, transfuge du parti Berry, se rangeait du côté du triumvirat avec l'abbé Moligny. Madame la Dauphine, placée à la tête des impartiaux, n'était pas précisément favorable au parti de la jeune France, représenté par M. de Barande; mais comme elle gâtait le duc de Bordeaux, elle penchait souvent de son côté et le soutenait contre son gouverneur.

Madame d'Agoult, dévouée corps et ame au triumvirat, n'avait d'autre crédit auprès de la Dauphine que celui de la présence et de l'importunité.

Après avoir fait ma cour à madame de Guiche, je me rendis chez madame de Gontaut. Elle m'attendait avec la princesse Louise.

Mademoiselle rappelle un peu son père: ses cheveux sont blonds; ses yeux bleus ont une expression fine; petite pour son age, elle n'est pas aussi formée que la représentent ses portraits. Toute sa personne est un mélange de l'enfant, de la jeune fille et de la princesse: elle regarde, baisse les yeux, sourit avec une coquetterie naïve mêlée d'art: on ne sait si on doit lui dire des contes de fées, lui faire une déclaration, ou lui parler avec respect comme à une reine. La princesse Louise

joint aux talents d'agrément beaucoup d'instruction : elle parle anglais et commence à savoir bien l'allemand ; elle a même un peu d'accent étranger, et *l'exil* se marque déjà dans son langage.

Madame de Gontaut me présenta à la sœur de mon petit Roi ; innocents fugitifs, ils avaient l'air de deux gazelles cachées parmi des ruines. Mademoiselle Vachon, sous-gouvernante, fille excellente et distinguée, arriva. Nous nous assîmes, et madame de Gontaut me dit : « Nous « pouvons parler, Mademoiselle sait tout ; elle déplore « avec nous ce que nous voyons. »

Mademoiselle me dit aussitôt : « Oh ! Henri a été bien « bête ce matin : il avait peur. Grand-papa nous avait « dit : Devinez qui vous verrez demain : c'est une puis- « sance de la terre ! Nous avions répondu : Eh bien ! « c'est l'Empereur. Non, a dit grand-papa. Nous avons « cherché ; nous n'avons pas pu deviner. Il a dit : C'est « le vicomte de Chateaubriand. Je me suis tapé le front « pour n'avoir pas deviné. » Et la princesse se frappait le front, rougissant comme une rose, souriant spirituellement avec ses beaux yeux tendres et humides ; je mourais de la respectueuse envie de baiser sa petite main blanche. Elle a repris :

« Vous n'avez pas entendu ce que vous a dit Henri « quand vous lui avez recommandé de se souvenir de « vous ? Il a dit : *Oh ! oui, toujours !* mais il l'a dit si « bas ! Il avait peur de vous et il avait peur de son gou- « verneur. Je lui faisais des signes, vous avez vu ? Vous « serez plus content ce soir ; il parlera : attendez. »

Cette sollicitude de la jeune princesse pour son frère était charmante ; je devenais presque criminel de lèse-majesté. Mademoiselle le remarquait, ce qui lui donnait un maintien de conquête d'une grâce toute gentille. Je la tranquillisai sur l'impression que m'avait laissée Hen-

ri. « J'étais bien contente, me dit-elle, de vous entendre « parler de maman devant M. de Damas. Sortira-t-elle « bientôt de prison? »

On sait que j'avais une lettre de madame la duchesse de Berry pour les enfants, je ne leur en parlai point parce qu'ils ignoraient les détails postérieurs à la captivité. Le Roi m'avait demandé cette lettre; je crus qu'il ne m'était pas permis de la lui donner, et que je devais la porter à madame la Dauphine, à laquelle j'étais envoyé, et qui prenait alors les eaux de Carlsbad.

Madame de Gontaut me redit ce que m'avaient dit M. de Cossé et madame de Guiche. Mademoiselle gémissait avec un sérieux d'enfant. Sa gouvernante ayant parlé du renvoi de M. de Barande et de l'arrivée probable d'un jésuite, la princesse Louise croisa les mains et dit en soupirant: « Ça sera bien impopulaire! » Je ne pus m'empêcher de rire; Mademoiselle se prit à rire aussi, toujours en rougissant.

Quelques instants me restaient avant l'audience du Roi. Je remontai en calèche et j'allai chercher le grand bourgrave, le comte de Chotek. Il habitait une maison de campagne à une demi-lieue hors de la ville, du côté du château. Je le trouvai chez lui et le remerciai de sa lettre. Il m'invita à dîner pour le lundi, 27 mai.

CONVERSATION AVEC LE ROI.

Revenu au château à deux heures, je fus introduit comme la veille auprès du Roi par M. de Blacas. Charles X me reçut avec sa bonté accoutumée et cette élégante facilité de manières que les années rendent plus sensible en lui. Il me fit asseoir de nouveau à la petite table. Voici le détail de notre conversation: « Sire, ma-

« dame la duchesse de Berry m'a ordonné de venir « vous trouver et de présenter une lettre à madame la « Dauphine. J'ignore ce que contient cette lettre, bien « qu'elle soit ouverte; elle est écrite au citron, ainsi que « la lettre pour les enfants. Mais dans mes deux lettres « de créance, l'une ostensible, l'autre confidentielle, Ma- « rie-Caroline m'explique sa pensée. Elle remet, pendant « sa captivité, comme je l'ai dit hier à Votre Majesté, « ses enfants sous la protection particulière de madame « la Dauphine. Madame la duchesse de Berry me charge « en outre de lui rendre compte de l'éducation de Hen- « ri V, que l'on appelle ici le duc de Bordeaux. Enfin « madame la duchesse de Berry déclare qu'elle a con- « tracté un mariage secret avec le comte Hector Luc- « chesi Palli, d'une famille illustre. Ces mariages secrets « de princesses, dont il y a plusieurs exemples, ne les « privent pas de leurs droits. Madame la duchesse de « Berry demande à conserver son rang de princesse « française, la régence et la tutelle. Quand elle sera li- « bre, elle se propose de venir à Prague embrasser ses « enfants, et mettre ses respects aux pieds de Votre « Majesté. »

Le roi me répondit sévèrement. Je tirai ma réplique, tant bien que mal, d'une récrimination.

« Que Votre Majesté me pardonne, mais il me semble « qu'on lui a inspiré des préventions : M. de Blacas doit « être l'ennemi de mon auguste cliente. »

Charles X m'interrompit : « Non; mais elle l'a traité « mal, parce qu'il l'empêchait de faire des sottises, de « folles entreprises. » — « Il n'est pas donné à tout le « monde, répondis-je, de faire des sottises de cette es- « pèce : Henri IV se battait comme madame la duchesse « de Berry, et comme elle il n'avait pas toujours assez « de force.

« Sire, continuai-je, vous ne voulez pas que madame « de Berry soit princesse de France; elle le sera malgré « vous; le monde entier l'appellera toujours la *duchesse* « *de Berry*, l'héroïque mère de Henri V; son intrépidité « et ses souffrances dominent tout; vous ne pouvez pas « vous mettre au rang de ses ennemis; vous ne pouvez « pas, à l'instar du duc l'Orléans, vouloir flétrir du même « coup les enfants et la mère: vous est-il donc si diffi- « cile de pardonner à la gloire d'une femme? »

« — Eh bien, *monsieur l'ambassadeur*, dit le roi avec « une emphase bienveillante, que madame la duchesse « de Berry aille à Palerme; qu'elle y vive maritalement « avec M. Lucchesi à la vue de tout le monde, alors on « dira aux enfants que leur mère est mariée; elle vien- « dra les embrasser. »

Je sentis que j'avais poussé assez loin l'affaire; les points principaux étaient aux trois quarts obtenus, la conservation du titre et l'admission à Prague dans un temps plus ou moins éloigné: sûr d'achever mon ouvrage avec madame la Dauphine, je changeai la conversation. Les esprits entêtés regimbent contre l'insistance; auprès d'eux on gâte tout en voulant tout emporter de haute lutte.

Je passai à l'éducation du prince dans l'intérêt de l'avenir: sur ce sujet je fus peu compris. La religion a fait de Charles X un solitaire; ses idées sont cloîtrées. Je glissai quelques mots sur la capacité de M. de Barande et l'incapacité de M. de Damas. Le Roi me dit: « M. de « Barande est un homme instruit, mais il a trop de be- « sogne; il avait été choisi pour enseigner les sciences « exactes au duc de Bordeaux, et il enseigne tout, his- « toire, géographie, latin. J'avais appelé l'abbé Maccar- « thy, afin de partager les travaux de M. Barande; il est « mort: j'ai jeté les yeux sur un autre instituteur; il ar- « rivera bientôt. »

Ces paroles me firent frémir, car le nouvel instituteur ne pouvait être évidemment qu'un jésuite remplaçant un jésuite. Que, dans l'état actuel de la société en France, l'idée de mettre un disciple de Loyola auprès de Henri V fût seulement entrée dans la tête de Charles X, il y avait de quoi désespérer de la race.

Quand je fus revenus de mon étonnement, je dis: « Le Roi ne craint-il pas sur l'opinion l'effet d'un instituteur choisi dans les rangs d'une société célèbre, mais « calomniée? »

Le Roi s'écria: « Bah! en sont-ils encore aux jé- « suites? »

Je parlai au Roi des élections et du désir qu'avaient les royalistes de connaître sa volonté. Le Roi me répondit: « Je ne puis dire à un homme: Prêtez serment con- « tre votre conscience. Ceux qui croient devoir le prê- « ter agissent sans doute à bonne intention. Je n'ai, mon « cher ami, aucune prévention contre les hommes; peu « m'importe leur vie passée, lorsqu'ils veulent sincère- « ment servir la France et la Légitimité. Les républi- « cains m'ont écrit à Edimbourg; j'ai accepté, quant à « leur personne, tout ce qu'ils me demandaient; mais ils « ont voulu m'imposer des conditions de gouvernement, « je les ai rejetées. Je ne céderai jamais sur les princi- « pes; je veux laisser à mon petit-fils un trône plus so- « lide que n'était le mien. Les Français sont-ils aujour- « d'hui plus heureux et plus libres qu'ils ne l'étaient « avec moi? Payent-ils moins d'impôts? quelle vache à « lait que cette France! Si je m'étais permis le quart des « choses que s'est permises M. le duc d'Orléans, que de « cris! de malédictions! Ils conspiraient contre moi, ils « l'ont avoué: j'ai voulu me défendre. . . . . . »

Le Roi s'arrêta comme embarrassé dans le nombre de ses pensées; et par la crainte de dire quelque chose qui me blessât.

Tout cela était bien, mais qu'entendait Charles X par les *principes?* s'était-il rendu compte de la cause des conspirations vraies ou fausses ourdies contre son gouvernement? Il reprit après un moment de silence: « Comment se portent vos amis les Bertin? Ils n'ont pas à se « plaindre de moi, vous le savez: ils sont bien rigou- « reux envers un homme banni qui ne leur a fait aucun « mal, du moins que je sache. Mais, mon cher, je n'en « veux à personne, chacun se conduit comme il l'entend. »

Cette douceur de tempérament, cette mansuétude chrétienne d'un Roi chassé et calomnié, me firent venir les larmes aux yeux. Je voulus dire quelques mots de Louis-Philippe. « Ah! répondit le Roi. . . . M. le duc d'Orléans « . . . . . il a jugé. . . . . que voulez-vous? . . . . . les « hommes sont comme ça. » Pas un mot amer, pas un reproche, pas une plainte ne put sortir de la bouche du vieillard trois fois exilé. Et cependant des mains françaises avaient abattu la tête de son frère et percé le cœur de son fils; tant ces mains ont été pour lui remémoratrices et implacables!

Je louai le Roi de grand cœur et d'une voix émue. Je lui demandai s'il n'entrait point dans ses intentions de faire cesser toutes ces correspondances secrètes, de donner congé à tous ces commissaires qui, depuis quarante années, trompent la Légitimité. Le Roi m'assura qu'il était résolu à mettre un terme à ces impuissantes tracasseries; il avait, disait-il, déjà désigné quelques personnes graves, au nombre desquelles je me trouvais, pour composer en France une sorte de conseil propre à l'instruire de la vérité. M. de Blacas m'expliquerait tout cela. Je priai Charles X d'assembler ses serviteurs et de m'entendre; il me renvoya à M. de Blacas.

J'appelai la pensée du Roi sur l'époque de la majorité de Henri V; je lui parlai d'une déclaration à faire

alors comme d'une chose utile. Le Roi, qui ne voulait point intérieurement de cette déclaration, m'invita à lui en présenter le modèle. Je répondis avec respect, mais avec fermeté, que je ne formulerais jamais une déclaration au bas de laquelle mon nom ne se trouvât pas au-dessous de celui du Roi. Ma raison était que je ne voulais pas prendre sur mon compte les changements éventuels introduits dans un acte quelconque par le prince de Metternich et par M. de Blacas.

Je représentai au Roi qu'il était trop loin de la France, qu'on aurait le temps de faire deux ou trois révolutions à Paris avant qu'il en fût informé à Prague. Le Roi répliqua que l'Empereur l'avait laissé libre de choisir le lieu de sa résidence dans tous les États autrichiens, le royaume de Lombardie excepté. « Mais, ajouta Sa Ma-« jesté, les villes habitables en Autriche sont toutes à « peu près à la même distance de France; à Prague « je suis logé pour rien, et ma position m'oblige à ce « calcul. »

Noble calcul que celui-là pour un prince qui avait joui pendant cinq ans d'une liste civile de 20 millions, sans compter les résidences royales; pour un prince qui avait laissé à la France la colonie d'Alger et l'ancien patrimoine des Bourbons, évalué de 25 à 30 millions de revenu!

Je dis: « Sire, vos fidèles sujets ont souvent pensé « que votre royale indigence pouvait avoir des besoins; « ils sont prêts à se cotiser, chacun selon sa fortune, « afin de vous affranchir de la dépendance de l'étran-« ger. — Je crois, mon cher Chateaubriand, dit le Roi « en riant, que vous n'êtes guère plus riche que moi. « Comment avez-vous payé votre voyage? — Sire, il « m'eût été impossible d'arriver jusqu'à vous, si madame « la duchesse de Berry n'avait donné l'ordre à son ban-

» quier, M. Jauge, de me compter 6,000 francs. — C'est « bien peu! s'écria le Roi: avez-vous besoin d'un sup- « plément? — Non, sire; je devrais même, en m'y pre- « nant bien, rendre quelque chose à la pauvre prison- « nière; mais je ne sais guère regratter. — Vous étiez « un magnifique seigneur à Rome? — J'ai toujours mangé « consciencieusement ce que le Roi m'a donné: il ne m'en « est pas resté deux sous. — Vous savez que je garde « toujours à votre disposition votre traitement de pair: « vous n'en avez pas voulu. — Non, sire, parce que « vous avez des serviteurs plus malheureux que moi. « Vous m'avez tiré d'affaire pour les 20,000 francs qui « me restaient encore de dettes sur mon ambassade de « Rome, après les 10,000 autres que j'avais empruntés « à votre grand ami M. Laffitte. — Je vous les devais, « dit le Roi, ce n'était pas même ce que vous aviez aban- « donné de vos appointements en donnant votre démis- « sion d'ambassadeur, qui, par parenthèse, m'a fait as- « sez de mal. — Quoi qu'il en soit, sire, dû ou non, « Votre Majesté, en venant à mon secours, m'a rendu « dans le temps service, et moi je lui rendrai son argent « quand je pourrai; mais pas à présent, car je suis gueux « comme un rat; ma maison rue d'Enfer n'est pas « payée. Je vis pêle-mêle avec les pauvres de madame « de Chateaubriand, en attendant le logement que j'ai « déjà visité, à l'occasion de Votre Majesté, chez M. Gis- « quet. Quand je passe par une ville, je m'informe d'a- « bord s'il y a un hôpital; s'il y en a un, je dors sur « les deux oreilles: *le vivre et le couvert, en faut-il da- « vantage?*

« — Oh! ça ne finira pas comme ça. Combien, Cha- « teaubriand, vous faudrait-il pour être riche?

« — Sire, vous y perdriez votre temps; vous me don- « neriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas « un patard ce soir. »

Le Roi me secoua l'épaule avec la main: « A la bonne « heure! Mais à quoi diable mangiez-vous votre argent? « — Ma foi, sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun « goût et ne fais aucune dépense: c'est incompréhensi- « ble! Je suis si bête qu'en entrant aux affaires étran- « gères je ne voulus pas prendre les 25,000 francs de « frais d'établissement, et qu'en en sortant je dédaignai « d'escamoter les fonds secrets! Vous me parlez de ma « fortune, pour éviter de me parler de la vôtre.

« — C'est vrai, dit le Roi; voici à mon tour ma con- « fession: en mangeant mes capitaux par portions éga- « les d'année en année, j'ai calculé qu'à l'âge où je suis, « je pourrais vivre jusqu'à mon dernier jour sans avoir « besoin de personne. Si je me trouvais dans la détresse, « j'aimerais mieux avoir recours, comme vous me le pro- « posez, à des Français qu'à des étrangers. On m'a of- « fert d'ouvrir des emprunts, entre autres un de 30 mil- « lions qui aurait été rempli en Hollande; mais j'ai su « que cet emprunt, coté aux principales bourses en Eu- « rope, ferait baisser les fonds français; cela m'a em- « pêché d'adopter le projet: rien de ce qui affecterait « la fortune publique en France ne pouvait me conve- « nir. » Sentiment digne d'un roi!

Dans cette conversation on remarquera la générosité de caractère, la douceur des mœurs et le bon sens de Charles X. Pour un philosophe ç'eût été un spectacle curieux que celui du *sujet* et du *Roi* s'interrogeant sur leur fortune et se faisant confidence mutuelle de leur misère au fond d'un château emprunté aux souverains de Bohême!

HENRI V.

Prague, 25 et 26 mai 1833.

Au sortir de cette conférence j'assistai à la leçon d'équitation de Henri. Il monta deux chevaux, le premier sans étriers en trottant à la longe, le second avec étriers en exécutant des voltes sans tenir la bride, une baguette passée entre son dos et ses bras. L'enfant est hardi et tout à fait élégant avec son pantalon blanc, sa jaquette, sa petite fraise et sa casquette. M. O'Hégerty le père, écuyer instructeur, criait: « Qu'est-ce que c'est que cette « jambe-là! elle est comme un bâton! Laissez aller la « jambe! Bien! détestable! qu'avez-vous donc aujour- « d'hui? etc., etc. » La leçon finie, le jeune page-roi s'arrête à cheval au milieu du manége, ôte brusquement sa casquette pour me saluer dans la tribune où j'étais avec le baron de Damas et quelques Français, saute à terre léger et gracieux comme le petit Jehan de Saintré.

Henri est mince, agile, bien fait; il est blond; il a les yeux bleus avec un trait dans l'œil gauche qui rappelle le regard de sa mère. Ses mouvements sont brusques; il vous aborde avec franchise; il est curieux et questionneur; il n'a rien de cette pédanterie qu'on lui donne dans les journaux; c'est un vrai petit garçon comme tous les petits garçons de douze ans. Je lui faisais compliment sur sa bonne mine à cheval: — « Vous n'avez rien vu, « me dit-il, il fallait me voir sur mon cheval noir; il est « méchant comme un diable; il rue, il me jette par terre, « je remonte, nous sautons la barrière. L'autre jour il « s'est cogné, il a la jambe grosse comme ça. N'est-ce « pas que le dernier cheval que j'ai monté est joli? mais « je n'étais pas en train. »

Henri déteste à présent le baron de Damas dont la mine, le caractère, les idées lui sont antipathiques. Il entre contre lui dans de fréquentes colères. A la suite de ces emportements, force est de mettre le prince en pénitence; on le condamne quelquefois à rester au lit: bête de châtiment. Survient un abbé Moligny, qui confesse le rebelle et tâche de lui faire peur du diable. L'obstiné n'écoute rien et refuse de manger. Alors madame la Dauphine donne raison à Henri qui mange et se moque du baron. L'éducation parcourt ce cercle vicieux.

Ce qu'il faudrait à M. le duc de Bordeaux serait une main légère qui le conduisit sans lui faire sentir le frein, un gouverneur qui fût plutôt son ami que son maître.

Si la famille de saint Louis était, comme celle des Stuarts, une espèce de famille particulière chassée par une révolution confinée dans une île, la destinée des Bourbons serait en peu de temps étrangère aux générations nouvelles. Notre ancien pouvoir royal n'est pas cela; il représente l'ancienne royauté: le passé politique, moral et religieux des peuples, est né de ce pouvoir et se groupe autour de lui. Le sort d'une race aussi entrelacée à l'ordre social qui fut, aussi apparentée à l'ordre social qui sera, ne peut jamais être indifférent aux hommes. Mais, toute destinée que cette race est à vivre, la condition des individus qui la forment et avec lesquels un sort ennemi n'aurait point fait trêve serait déplorable. Dans un perpétuel malheur, ces individus marcheraient oubliés sur une ligne parallèle, le long de la mémoire glorieuse de leur famille.

Rien de plus triste que l'existence des rois tombés; leurs jours ne sont qu'un tissu de réalités et de fictions: demeurés souverains à leur foyer, parmi leurs gens et leurs souvenirs, ils n'ont pas plutôt franchi le seuil de leur maison, qu'ils trouvent l'ironique vérité à leur porte:

Jacques II ou Édouard VII, Charles X ou Louis XIX, à huis clos, deviennent, à huis ouvert, Jacques ou Édouard, Charles ou Louis, sans chiffre, comme les hommes de peine leurs voisins: ils ont le double inconvénient de la vie de cour et de la vie privée; les flatteurs, les favoris, les intrigues, les ambitions de l'une; les affronts, la détresse, le commérage de l'autre: c'est une mascarade continuelle de valets et de ministres, changeant d'habits. L'humeur s'aigrit de cette situation, les espérances s'affaiblissent, les regrets s'augmentent; on rappelle le passé; on récrimine; on s'adresse des reproches d'autant plus amers que l'expression cesse d'être renfermée dans le bon goût d'une belle naissance et les convenances d'une fortune supérieure: on devient vulgaire par les souffrances vulgaires; les soucis d'un trône perdu dégénèrent en tracasseries de ménage: les papes Clément XIV et Pie VI ne purent jamais rétablir la paix dans la domesticité du Prétendant. Ces aubains découronnés restent en surveillance au milieu du monde, repoussés des princes comme infectés d'adversité, suspects aux peuples comme atteints de puissance.

DINER ET SOIRÉE A HRADSCHIN.

J'allai m'habiller: on m'avait prévenu que je pouvais garder au dîner du Roi ma redingote et mes bottes; mais le malheur est d'un trop haut rang pour en approcher avec familiarité. J'arrivai au château à six heures moins un quart; le couvert était mis dans une des salles d'entrée. Je trouvai au salon le cardinal Latil. Je ne l'avais pas rencontré depuis qu'il avait été mon convive à Rome, au palais de l'ambassade, lors de la réunion du conclave, après la mort de Léon XII. Quel chan-

gement de destinée pour moi et pour le monde entre ces deux dates!

C'était toujours le prestolet à ventre rondelet, à nez pointu, à face pâle tel que je l'avais vu en colère à la Chambre des pairs, un couteau d'ivoire à la main. On assurait qu'il n'avait aucune influence et qu'on le nourrissait dans un coin, en lui donnant des bourrades; peut-être: mais il y a du crédit de différentes sortes; celui du cardinal n'en est pas moins certain, quoique caché; il le tire, ce crédit, des longues années passées auprès du Roi, et du caractère de prêtre. L'abbé de Latil a été un confident intime; la remembrance de madame de Polastron s'attache au surplis du confesseur; le charme des dernières faiblesses humaines et la douceur des premiers sentiments religieux se prolongent en souvenirs dans le cœur du vieux monarque.

Successivement arrivèrent M. de Blacas, M. A. de Damas, frère du baron, M. O'Hégerty père, M. et madame de Cossé. A six heures précises le Roi parut, suivi de son fils; on courut à table. Le Roi me plaça à sa gauche, il avait M. le Dauphin à sa droite; M. de Blacas s'assit en face du Roi, entre le cardinal et madame de Cossé; les autres convives étaient distribués au hasard. Les enfants ne dînent avec leur grand-père que le dimanche: c'est se priver du seul bonheur qui reste dans l'exil, l'intimité et la vie de famille.

Le dîner était maigre et assez mauvais. Le Roi me vanta un poisson de la Moldau, qui ne valait rien du tout. Quatre ou cinq valets de chambre en noir rôdaient comme des frères lais dans le réfectoire; point de maître d'hôtel. Chacun prenait devant soi et offrait de son plat. Le Roi mangeait bien, demandait et servait lui-même ce qu'on lui demandait. Il était de bonne humeur: la peur qu'il avait eue de moi était passée. La conver-

sation roulait dans un cercle de lieux communs, sur le climat de la Bohême, sur la santé de madame la Dauphine, sur mon voyage, sur les cérémonies de la Pentecôte qui devaient avoir lieu le lendemain; pas un mot de politique. M. le Dauphin, le nez plongé dans son assiette, sortait quelquefois de son silence, et s'adressant au cardinal Latil: « — Prince de l'Église, l'évangile de « ce matin était selon saint Matthieu? — Non, monsei- « gneur, selon saint Marc. — Comment, saint Marc? » Grande dispute entre saint Marc et saint Matthieu, et le cardinal était battu.

Le diner a duré près d'une heure; le Roi s'est levé; nous l'avons suivi au salon. Les journaux étaient sur une table; chacun s'est assis et l'on s'est mis à lire çà et là comme dans un café.

Les enfants sont entrés, le duc de Bordeaux conduit par son gouverneur, Mademoiselle par sa gouvernante. Ils ont couru embrasser leur grand père, puis ils se sont précipités vers moi; nous nous sommes nichés dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la ville et ayant une vue superbe. J'ai renouvelé mes compliments sur la leçon d'équitation. Mademoiselle s'est hâtée de me redire ce que m'avait dit son frère, que je n'avais rien vu; qu'on ne pouvait juger de rien quand le cheval noir était boiteux. Madame de Gontaut est venue s'asseoir auprès de nous, M. de Damas un peu plus loin prêtant l'oreille, dans un état amusant d'inquiétude, comme si j'allais manger son pupille, lâcher quelques phrases à la louange de la liberté de la presse, ou à la gloire de madame la duchesse de Berry. J'aurais ri des craintes que je lui donnais, si depuis M. de Polignac je pouvais rire d'un pauvre homme. Tout d'un coup Henri me dit: « Vous « avez vu des serpents devins? — Monseigneur veut « parler des boas; il n'y en a ni en Égypte, ni à Tunis,

« seuls points de l'Afrique où j'aie abordé: mais j'ai vu « beaucoup de serpents en Amérique. — Oh! oui, dit la « princesse Louise, le serpent à sonnette, dans le *Génie « du Christianisme.* »

Je m'inclinai pour remercier Mademoiselle. « Mais « vous avez vu bien d'autres serpents? a repris Henri. « Sont-ils bien méchants? — Quelques-uns, monseigneur, « sont fort dangereux, d'autres n'ont point de venin et « on les fait danser. »

Les deux enfants se sont rapprochés de moi avec joie, tenant leurs quatre beaux yeux brillants fixés sur les miens.

« Et puis il y a le serpent de verre, ai-je dit: il est « superbe et point malfaisant; il a la transparence et la « fragilité du verre; on le brise dès qu'on le touche. — « Les morceaux ne peuvent pas se rejoindre! a dit le « prince. — Mais non, mon frère, a répondu pour moi « Mademoiselle. — Vous êtes allé à la cataracte de Nia- « gara? a repris Henri. Ça fait un terrible ronflement? « peut-on la descendre en bateau? — Monseigneur, un « Américain s'est amusé à y précipiter une grande bar- « que; un autre Américain, dit-on, s'est jeté lui-même « dans la cataracte; il n'a pas péri la première fois; il « a recommencé et s'est tué à la seconde expérience. » « Les deux enfants ont levé les mains et ont crié: « Oh! »

Madame de Gontaut a pris la parole: « M. de Cha- « teaubriand est allé en Égypte et à Jérusalem. » Mademoiselle a frappé des mains et s'est encore rapprochée de moi. « M. de Chateaubriand, m'a-t-elle dit, con- « tez donc à mon frère les pyramides et le tombeau de « Notre-Seigneur. »

J'ai fait du mieux que j'ai pu un récit des pyramides, du saint tombeau, du Jourdain, de la Terre-Sainte. L'attention des enfants était merveilleuse: Mademoiselle pre-

nait dans ses deux mains son joli visage, les coudes presque appuyés sur mes genoux, et Henri perché sur un haut fauteuil remuait ses jambes ballantes.

Après cette belle conversation de serpents, de cataracte, de pyramides, de saint tombeau, Mademoiselle m'a dit: « Voulez-vous me faire une question sur l'histoire? « — Comment, sur l'histoire? — Oui, questionnez-moi « sur une année, l'année la plus obscure de toute l'his« toire de France, excepté le dix-septième et le dix« huitième siècle que nous n'avons pas encore commen« cés. Oh! moi, s'écria Henri, j'aime mieux une année fa« meuse: demandez-moi quelque chose sur une année fa« meuse. » Il était moins sûr de son affaire que sa sœur.

Je commençai par obéir à la princesse et je dis: « Eh bien! Mademoiselle veut-elle me dire ce qui se « passait et qui régnait en France en 1001? » Voilà le frère et la sœur à chercher, Henri se prenant le toupet, Mademoiselle ombrant son visage avec ses deux mains, façon qui lui est familière, comme si elle jouait à *cache-cache*, puis elle découvre subitement sa mine jeune et gaie, sa bouche souriante, ses regards limpides. Elle dit la première: « C'était Robert qui régnait, Grégoire V « était pape, Basile III empereur d'Orient... — Et Othon III « empereur d'Occident, » cria Henri qui se hâtait pour ne pas rester derrière sa sœur, et il ajouta: « Veremond II « en Espagne. » Mademoiselle lui coupant la parole dit: « Éthelrède en Angleterre. Non pas dit son frère, c'était « Edmond, *Côte-de-Fer*. » Mademoiselle avait raison; Henri se trompait de quelques années en faveur de *Côte-de-Fer* qui l'avait charmé; mais cela n'en était pas moins prodigieux.

« Et mon année fameuse? demanda Henri d'un ton de« mi-fâché. — C'est juste, monseigneur: que se passa-t-il « en l'an 1893? — Bah! s'écria le jeune prince, c'est

« l'abjuration d'Henri IV. » Mademoiselle devint rouge de n'avoir pu répondre la première.

Huit heures sonnèrent: la voix du baron de Damas coupa court à notre conversation, comme quand le marteau de l'horloge, en frappant dix heures suspendait les pas de mon père dans la grande salle de Combourg.

Aimables enfants! le vieux croisé vous a conté les aventures de la Palestine, mais non au foyer du château de la reine Blanche! Pour vous trouver, il est venu heurter avec son bâton de palmier et ses sandales poudreuses au seuil glacé de l'étranger. Blondel a chanté en vain au pied de la tour des ducs d'Autriche; sa voix n'a pu vous rouvrir les chemins de la patrie. Jeunes proscrits, le voyageur aux terres lontaines vous a caché une partie de son histoire; il ne vous a pas dit que poëte et prophète, il a traîné dans les forêts de la Floride et sur les montagnes de la Judée autant de désespérances, de tristesses et de passions, que vous avez d'espoir, de joie et d'innocence; qu'il fut une journée où, comme Julien, il jeta son sang vers le ciel; sang dont le Dieu de miséricorde lui a conservé quelques gouttes pour racheter celles qu'il avait livrées au dieu de malédiction.

Le prince, emmené par son gouverneur, m'invita à sa leçon d'histoire fixée au lundi suivant, onze heures du matin; madame de Gontaut se retira avec Mademoiselle.

Alors commença une scène d'un autre genre: la royauté future, dans la personne d'un enfant, venait de me mêler à ses jeux; la royauté passée dans la personne d'un vieillard, me fit assister aux siens. Une partie de whist, éclairée par deux bougies dans le coin d'une salle obscure, commença entre le Roi et le Dauphin, le duc de Blacas et le cardinal Latil. J'en étais le seul témoin avec l'écuyer O'Hégerty. A travers les fenêtres dont les volets n'étaient pas fermés, le crépuscule mêlait sa pâleur à celle des

bougies: la monarchie s'éteignait entre ces deux lueurs expirantes. Profond silence, hors le frôlement des cartes et quelques cris du Roi qui se fâchait. Les cartes furent renouvelées des Latins afin de soulager l'adversité de Charles VI: mais il n'y a plus d'Ogier et de Lahire pour donner leur nom, sous Charles X, à ces distractions du malheur.

Le jeu fini, le roi me souhaita le bon soir. Je passai les salles désertes et sombres que j'avais traversées la veille, les mêmes escaliers, les mêmes cours, les mêmes gardes, et, descendu des talus de la colline, je regagnai mon auberge en m'égarant dans les rues et dans la nuit. Charles X restait enfermé dans les masses noires que je quittais: rien ne peut peindre la tristesse de son abandon et de ses années.

VISITES.

Prague, 27 mai 1833.

J'avais grand besoin de mon lit, mais le baron Capelle, arrivé de Hollande, logeait dans une chambre voisine de la mienne, et il accourut.

Quand le torrent tombe de haut, l'abîme qu'il creuse et dans lequel il s'engloutit fixe les regards et rend muet; mais je n'ai ni patience ni pitié pour les ministres dont la main débile laissa tomber dans le gouffre la couronne de saint Louis, comme si les flots devaient la rapporter! Ceux de ces ministres qui prétendent s'être opposés aux ordonnances sont les plus coupables; ceux qui se disent avoir été les plus modérés sont les moins innocents: s'ils y voyaient si clair, que ne se retiraient-ils? « Ils n'ont pas voulu abandonner le Roi; monsieur le « Dauphin les a traités de poltrons. » Mauvaise défaite; ils n'ont pu s'arracher à leurs portefeuilles. Quoi qu'ils en disent, il n'y a pas autre chose au fond de cette im-

mense catastrophe. Et quel beau sang-froid depuis l'événement! L'un écrivaille sur l'histoire d'Angleterre, après avoir si bien arrangé l'histoire de France; l'autre lamente la vie et la mort du duc de Reichstadt, après avoir envoyé à Prague le duc de Bordeaux.

Je connaissais M. Capelle: il est juste de se souvenir qu'il était demeuré pauvre; ses prétentions ne dépassaient pas sa valeur; il aurait très-volontiers dit comme Lucien: « Si vous venez m'écouter dans l'espoir de res- « pirer l'ambre et d'entendre le chant du cygne, j'at- « teste les dieux que je n'ai jamais parlé de moi en ter- « mes si magnifiques. » Par le temps actuel, la modestie est une qualité rare, et le seul tort de M. Capelle est de s'être laissé nommer ministre.

Je reçus la visite de M. le baron de Damas: les vertus de ce brave officier lui avaient monté à la tête; une congestion religieuse lui embarrassait le cerveau. Il est des associations fatales: le duc de Rivière recommanda en mourant M. de Damas pour gouverneur du duc de Bordeaux; le prince de Polignac était membre de cette coterie. L'incapacité est une franc-maçonnerie dont les loges sont en tout pays; cette charbonnerie a des oubliettes dont elle ouvre les soupapes, et dans lesquelles elle fait disparaître les États.

La domesticité était si naturelle à la cour, que M. de Damas, en choisissant M. de Lavilatte, n'avait jamais voulu lui octroyer d'autre titre que le titre de premier valet de chambre de monseigneur le duc de Bordeaux. A la première vue, je me pris de goût pour ce militaire à crocs gris, dogue fidèle, chargé d'aboyer autour de son mouton. Il appartenait à ces loyaux *porte-grenade* qu'estimait l'effrayant maréchal de Montluc, et dont il disait: « Il n'y a point « d'arrière-boutique en eux. » M. de Lavilatte sera renvoyé pour sa sincérité, non à cause de sa brusquerie:

de la brusquerie de caserne, on s'en arrange; souvent l'adulation au camp fume la flatterie d'un air indépendant. Mais chez le vieux brave dont je parle tout était franchise; il aurait retiré avec honneur sa moustache, s'il avait emprunté dessus 30,000 piastres comme Jean de Castro. Sa figure rébarbative, n'était que l'expression de la liberté; il avertissait seulement par son air qu'il était prêt. Avant de mettre au camp leur armée, les Florentins en prévenaient l'ennemi par le son de la cloche *Martinella*.

MESSE. — GÉNÉRAL CZERNIKI. — DINER CHEZ LE GRAND BOURGRAVE.

Prague, 27 mai 1833.

J'avais formé le projet d'entendre la messe à la cathédrale, dans l'enceinte des châteaux; retenu par les visiteurs, je n'eus que le temps d'aller à la basilique des cidevant jésuites. On y chantait avec accompagnement d'orgues. Une femme, placée auprès de moi, avait une voix dont l'accent me fit tourner la tête. Au moment de la communion, elle se couvrit le visage de ses deux mains et n'alla point à la sainte table.

Hélas! j'ai déjà exploré bien des églises dans les quatre parties de la terre, sans avoir pu dépouiller, même au tombeau du Sauveur, le rude cilice de mes pensées. J'ai peint Aben-Hamet errant dans la mosquée chrétienne de Cordoue: « Il entrevit au pied d'une colonne une figure « immobile, qu'il prit d'abord pour une statue sur un « tombeau. »

L'original de ce chevalier qu'entrevoyait Aben-Hamet était un moine que j'avais rencontré dans l'église de l'Escurial, et dont j'avais envié la foi. Qui sait cependant les tempêtes au fond de cette ame si recueillie, et quelle supplication montait vers *le pontife saint et in-*

nocent? Je venais d'admirer, dans la sacristie déserte de l'Escurial, une des plus belles vierges de Murillo: j'étais avec une femme: elle me montra la première le religieux sourd au bruit des passions qui traversaient auprès de lui le formidable silence du sanctuaire.

Après la messe à Prague j'envoyai chercher une calèche: je pris le chemin tracé dans les anciennes fortifications et par lequel les voitures montent au château. On était occupé à dessiner des jardins sur ces remparts: l'euphonie d'une forêt y remplacera le fracas de la bataille de Prague: le tout sera très-beau dans une quarantaine d'années: Dieu fasse qu'Henri V ne demeure pas assez longtemps ici pour jouir de l'ombre d'une feuille qui n'est pas encore née!

Devant dîner le lendemain chez le gouverneur, je crus qu'il était poli d'aller voir madame la comtesse de Choteck: je l'aurais trouvée aimable et belle, quand elle ne m'eût pas cité de mémoire des passages de mes écrits.

Je montai à la soirée de madame de Guiche; j'y rencontrai le général Czernicky et sa femme. Il me fit le récit de l'insurrection de la Pologne et du combat d'Ostrolenka.

Quand je me levai pour sortir, le général me demanda la permission de presser ma *vénérable* main et d'embrasser le *patriarche de la liberté de la presse*; sa femme voulut embrasser en moi l'auteur du *Génie du Christianisme:* la monarchie reçut de grand cœur le baiser fraternel de la République. J'éprouvais une satisfaction d'honnête homme; j'étais heureux de réveiller à différents titres de nobles sympathies dans des cœurs étrangers, d'être tour à tour pressé sur le sein du mari et de la femme par la liberté et la religion.

Lundi 27, au matin, l'*opposition* vient m'apprendre que je ne verrais point le jeune prince: M. de Damas

avait fatigué son élève en le traînant d'église en église aux stations du Jubilé. Cette lassitude servait de prétexte à un congé et motivait une course à la campagne : on me voulait cacher l'enfant.

J'employai la matinée à courir la ville. A cinq heures j'allai dîner chez le comte de Choteck.

DÎNER CHEZ LE COMTE DE CHOTECK.

La maison du comte de Choteck, bâtie par son père (qui fut aussi grand bourgrave de Bohême), présente extérieurement la forme d'une chapelle gothique : rien n'est original aujourd'hui, tout est copie. Du salon on a une vue sur les jardins ; ils descendent en pente dans une vallée : toujours lumière fade, sol grisâtre comme dans ces fonds anguleux des montagnes du Nord où la nature décharnée porte la haire.

Le couvert était mis dans le *pleasure ground*, sous des arbres. Nous dînâmes sans chapeau : ma tête, que tant d'orages insultèrent en emportant ma chevelure, était sensible au souffle du vent. Tandis que je m'efforçais d'être présent au repas, je ne pouvais m'empêcher de regarder les oiseaux et les nuages qui volaient au-dessus du festin ; passagers embarqués sur les brises et qui ont des relations secrètes avec mes destinées ; voyageurs, objets de mon envie et dont mes yeux ne peuvent suivre la course aérienne sans une sorte d'attendrissement. J'étais plus en société avec ces parasites errants dans le ciel qu'avec les convives assis auprès de moi sur la terre : heureux anachorètes qui pour *dapifer* aviez un corbeau !

Je ne puis vous parler de la société de Prague, puisque je ne l'ai vue qu'à ce dîner. Il s'y trouvait une femme fort à la mode à Vienne, et fort spirituelle, assurait-

on: elle m'a paru aigre et sotte, quoiqu'elle eût quelque chose de jeune encore, comme ces arbres qui gardent l'été les grappes séchées de la fleur qu'ils ont portée au printemps.

Je ne sais donc des mœurs de ce pays que celles du XVIe siècle, racontées par Bassompierre: il aima Anna Esther, âgée de dix-huit ans, veuve depuis six mois. Il passa cinq jours et six nuits déguisé et caché dans une chambre auprès de sa maîtresse. Il joua à la paume dans Hradschin avec Wallenstein. N'étant ni Wallenstein ni Bassompierre, je ne prétendais ni à l'empire ni à l'amour: les Esther modernes veulent des Assuérus qui puissent, tout déguisés qu'ils sont, se débarrasser la nuit de leur *domino:* on ne dépose pas le masque des années.

PENTECÔTE. — LE DUC DE BLACAS.

Prague, 27 mai 1832.

Au sortir du dîner, à sept heures, je me rendis chez le Roi; j'y rencontrai les personnes de la veille, excepté M. le duc de Bordeaux, qu'on disait souffrant de ses stations du dimanche. Le Roi était à demi couché sur un canapé, et Mademoiselle assise sur une chaise tout contre les genoux de Charles X, qui caressait le bras de sa petite-fille en lui faisant des histoires. La jeune princesse écoutait avec attention: quand je parus, elle me regarda avec le sourire d'une personne raisonnable qui m'aurait voulu dire: « Il faut bien que j'amuse mon grand-papa. »

« — Chateaubriand, s'écria le Roi, je ne vous ai pas vu « hier? — Sire, j'ai été averti trop tard que Votre Ma- « jesté m'avait fait l'honneur de me nommer de son di- « ner: ensuite, c'était le dimanche de la Pentecôte, jour « où il ne m'est pas permis de voir Votre Majesté. —

« Comment cela? dit le Roi. — Sire, ce fut le jour de la « Pentecôte, il y a neuf ans, que, me présentant pour « vous faire ma cour, on me défendit votre porte. »

Charles X parut ému : — « On ne vous chassera pas « du château de Prague. — Non, sire, car je ne vois pas « ici ces bons serviteurs qui m'éconduisirent au jour « de la prospérité. » Le whist commença, et la journée finit.

Après la partie, je rendis au duc de Blacas la visite qu'il m'avait faite. « Le Roi, me dit-il, m'a prévenu que « nous causerions. » Je lui répondis que le Roi n'ayant pas jugé à propos de convoquer son conseil devant lequel j'aurais pu développer mes idées sur l'avenir de la France et la majorité du duc de Bordeaux, je n'avais plus rien à dire. « Sa Majesté n'a point de conseil, « repartit M. de Blacas, avec un rire chevrotant et des « yeux tout contents de lui, il n'a que moi, absolument « que moi. »

Le grand maître de la garde-robe a la plus haute idée de lui-même : maladie française. A l'entendre, il fait tout, il peut tout; il a marié la duchesse de Berry; il dispose des rois; il mène Metternich par le bout du nez; il tient Nesselrode au collet; il règne en Italie; il a gravé son nom sur un obélisque à Rome; il a dans sa poche les clefs des conclaves; les trois derniers papes lui doivent leur exaltation; il connaît si bien l'opinion, il mesure si bien son ambition à ses forces, qu'en accompagnant madame la duchesse de Berry, il s'était fait donner un diplôme qui le nommait chef du conseil de la régence, premier ministre et ministre des affaires étrangères! Et voilà comment ces pauvres gens comprennent la France et le siècle.

Cependant M. de Blacas est le plus intelligent et le plus modéré de la bande. En conversation il est raison

nable; il est toujours de votre avis: « *Vous pensez cela! c'est précisément ce que je disais hier. Nous avons absolument les mêmes idées!* » Il gémit de son esclavage; il est las des affaires, il voudrait habiter un coin de la terre ignoré, pour y mourir en paix loin du monde. Quant à son influence sur Charles X, ne lui en parlez pas; on croit qu'il domine Charles X: erreur! Il ne peut rien sur le Roi! le Roi ne l'écoute pas; le Roi refuse ce matin une chose; ce soir il accorde cette chose, sans qu'on sache pourquoi il a changé d'avis, etc. Lorsque M. de Blacas vous raconte ces balivernes, il est *vrai*, parce qu'il ne contrarie jamais le Roi; il n'est pas *sincère*, parce qu'il n'inspire à Charles X que des volontés d'accord avec les penchants de ce prince.

Au surplus, M. de Blacas a du courage et de l'honneur; il n'est pas sans générosité; il est dévoué et fidèle. En se frottant aux hautes aristocraties et en entrant dans la richesse, il a pris de leur allure. Il est très-bien né; il sort d'une maison pauvre, mais antique, connue dans la poésie et dans les armes. Le guindé de ses manières, son aplomb, son rigorisme d'étiquette, conservent à ses maîtres une noblesse qu'on perd trop aisément dans le malheur: du moins, dans le muséum de Prague, l'inflexibilité de l'armure tient debout un corps qui tomberait. M. de Blacas ne manque pas d'une certaine activité; il expédie rapidement les affaires communes; il est ordonné et méthodique. Connaisseur assez éclairé dans quelques branches d'archéologie, amateur des arts sans imagination et libertin à la glace, il ne s'émeut pas même de ses passions: son sang-froid serait une qualité de l'homme d'État, si son sang-froid n'était autre que sa confiance dans son génie, et son génie trahit sa confiance: on sent en lui le grand seigneur avorté, comme on le sent dans son compatriote La Valette, duc d'Épernon.

Ou il y aura, ou il n'y aura pas restauration; s'il y a restauration, M. de Blacas rentre avec les places et les honneurs; s'il n'y a pas restauration, la fortune du grand maître de la garde-robe est presque toute hors de France; Charles X et Louis XIX seront morts; il sera bien vieux, lui M. de Blacas: ses enfants resteront les compagnons du prince exilé, d'illustres étrangers dans des cours étrangères: Dieu soit loué de tout!

Ainsi la révolution, qui a élevé et perdu Bonaparte, aura enrichi M. de Blacas; cela fait compensation. M. de Blacas, avec sa longue figure immobile et décolorée, est l'entrepreneur des pompes funèbres de la monarchie; il l'a enterrée à Hartwell, il l'a enterrée à Gand, il l'a réenterrée à Edimbourg et il l'a réenterrera à Prague ou ailleurs, toujours veillant à la dépouille des hauts et puissants défunts, comme ces paysans des côtes qui recueillent les objets naufragés que la mer rejette sur ses bords.

INCIDENCES.

DESCRIPTION DE PRAGUE. — TYCHO-BRAHÉ. — PERDITA.

Prague, 28 et 29 mai 1833.

Le mardi, 28 mai, la leçon d'histoire à laquelle je devais assister à onze heures n'ayant pas lieu, je me trouvai libre de parcourir ou plutôt de revoir la ville que j'avais déjà vue et revue en allant et venant.

Je ne sais pourquoi je m'étais figuré que Prague était niché dans un trou de montagnes qui portaient leur ombre noire sur un tapon de maisons chaudronnées: Prague est une cité riante où pyramident 25 à 30 tours et clochers élégants; son architecture rappelle une ville de la renaissance. La longue domination des empereurs sur

les pays cisalpins a rempli l'Allemagne d'artistes de ces pays; les villages autrichiens sont des villages de la Lombardie, de la Toscane, ou de la terre ferme de Venise: on se croirait chez un paysan italien, si dans les fermes à grandes chambres nues un poêle ne remplaçait le soleil.

La vue dont on jouit des fenêtres du château est agréable: d'un côté on aperçoit les vergers d'un frais vallon, à pente verte, enclos des murs dentelés de la ville, qui descendent jusqu'à la Moldau, à peu près comme les murs de Rome descendent du Vatican au Tibre; de l'autre côté on découvre la ville traversée par la rivière, laquelle rivière s'embellit d'une île plantée en amont, et embrasse une île en aval, en quittant le faubourg du Nord. La Moldau se jette dans l'Elbe. Un bateau qui m'aurait pris au pont de Prague m'aurait pu débarquer au pont Royal à Paris. Je ne suis pas l'ouvrage des siècles et des rois; je n'ai ni le poids ni la durée de l'obélisque que le Nil envoie maintenant à la Seine; pour remorquer ma galère, la ceinture de la Vestale du Tibre suffirait.

Le pont de la Moldau, bâti en bois en 795 par Mnata, fut, à diverses époques, refait en pierre. Tandis que je mesurais ce pont, Charles X cheminait sur le trottoir; il portait sous le bras un parapluie; son fils l'accompagnait comme un *cicerone* de louage. J'avais dit dans le *Conservateur* qu'on *se mettrait à la fenêtre pour voir passer la monarchie:* je la voyais passer sur le pont de Prague.

Dans les constructions qui composent Hradschin on voit des salles historiques, des musées que tapissent les portraits restaurés et les armes fourbies des ducs et des rois de Bohême. Non loin des masses informes, se détache sur le ciel un joli bâtiment vêtu d'un des élégants

portiques du *cinquecento*: cette architecture a l'inconvénient d'être en désaccord avec le climat. Si l'on pouvait du moins, pendant les hivers de Bohême, mettre ces palais italiens en serre chaude avec les palmiers? J'étais toujours préoccupé de l'idée du froid qu'ils devaient avoir la nuit.

Prague, souvent assiégé, pris et repris, nous est militairement connu par la bataille de son nom et par la retraite où se trouvait Vauvenargues. Les boulevards de la ville sont démolis. Les fossés du château, du côté de la haute plaine, forment une étroite et profonde entaille maintenant plantée de peupliers. A l'époque de la guerre de Trente ans, ces fossés étaient remplis d'eau. Les protestants, ayant pénétré dans le château le 23 mai 1618, jetèrent par la fenêtre deux seigneurs catholiques avec le secrétaire d'État: les trois plongeurs se sauvèrent. Le secrétaire, en homme bien appris, demanda mille pardons à l'un des deux seigneurs d'être tombé malhonnêtement sur lui. Dans ce mois de mai 1833, on n'a plus la même politesse: je ne sais trop ce que je dirais en pareil cas, moi qui ai cependant été secrétaire d'État.

Tycho-Brahé mourut à Prague: voudriez-vous pour toute sa science avoir comme lui un faux nez de cire ou d'argent? Tycho se consolait en Bohême, ainsi que Charles X, en contemplant le ciel; l'astronome admirait l'ouvrage, le Roi adore l'ouvrier. L'étoile apparue en 1572 (éteinte en 1574), qui passa successivement du blanc éclatant au jaune rouge de Mars et au blanc plombé de Saturne, offrit aux observations de Tycho le spectacle de l'incendie d'un monde. Qu'est-ce que la révolution dont le souffle a poussé le frère de Louis XVI à la tombe du Newton danois, auprès de la destruction d'un globe, accomplie en moins de deux années? le général

Moreau vint à Prague concerter avec l'empereur de Russie une restauration que lui, Moreau, ne devait pas voir.

Si Prague était au bord de la mer, rien ne serait plus charmant; aussi Shakspeare frappe la Bohême de sa baguette et en fait un pays maritime:

« Es-tu certain, dit *Antigonus* à un matelot, dans le « *Conte d'hiver*, que notre vaisseau a touché les déserts « de Bohême? »

Antigonus descend à terre, chargé d'exposer une petite fille à laquelle il adresse ces mots:

« Fleur! prospère ici..... La tempête commence..... Tu « as bien l'air de devoir être rudement bercée! »

Shakspeare ne semble-t-il pas avoir raconté d'avance l'histoire de la princesse Louise, de cette jeune *fleur*, de cette nouvelle *Perdita*, transportée dans les déserts de la Bohême?

SUITE DES INCIDENCES.

DE LA BOHÊME. — LITTÉRATURE SLAVE ET NÉOLATINE.

Prague, 28 et 29 mai 1833.

Confusion, sang, catastrophe, c'est l'histoire de la Bohême; ses ducs et ses rois, au milieu des guerres civiles et des guerres étrangères, luttent avec leurs sujets, ou se collettent avec les ducs et les rois de Silésie, de Saxe, de Pologne, de Moravie, de Hongrie, d'Autriche et de Bavière.

Pendant le règne de Venceslas VI, qui mettait à la broche son cuisinier quand il n'avait pas bien rôti un lièvre, s'éleva Jean Hus, lequel ayant étudié à Oxford en apporta la doctrine de Wiclef. Les protestants, qui cherchaient partout des ancêtres sans en pouvoir trou-

ver, rapportent que, du haut de son bûcher, Jean chanta, prophétisa la venue de Luther.

« Le monde rempli d'aigreur, dit Bossuet, enfanta « Luther et Calvin, qui cantonnent la chrétienté. »

Des luttes chrétiennes et païennes, des hérésies précoces de la Bohême, des importations d'intérêts étrangers et de mœurs étrangères, résulta une confusion favorable au mensonge. La Bohême passa pour le pays des sorciers.

D'anciennes poésies découvertes en 1817 par M. Hanka, bibliothécaire du musée de Prague, dans les archives de l'église de Koniginhof, sont célèbres. Un jeune homme que je me plais à citer, fils d'un savant illustre, M. Ampère, a fait connaître l'esprit de ces chants. Célakowsky a répandu des chansons populaires dans l'idiome slave.

Les Polonais trouvent le dialecte bohème efféminé; c'est la querelle du dorien et de l'ionique. Le Bas-Breton de Vannes traite de barbare le Bas-Breton de Tréguier. Le slave ainsi que le magyar se prête à toutes les traductions: ma pauvre *Atala* a été accoutrée d'une robe *de point de Hongrie;* elle porte aussi un doliman arménien et un voile arabe.

Une autre littérature a fleuri en Bohême, la littérature moderne latine. Le prince de cette littérature, Bohuslas Hassenstein, baron de Lobkowitz, né en 1462, s'embarqua en 1490 à Venise, visita la Grèce, la Syrie, l'Arabie et l'Égypte. Lobkowitz m'a devancé de 326 ans à ces lieux célèbres, et comme lord Byron il a chanté son pèlerinage. Avec quelle différence d'esprit, de cœur, de pensées, de mœurs, nous avons, à plus de trois siècles d'intervalle, médité sur les mêmes ruines et sous le même soleil, Lobkowitz, Bohême, lord Byron, Anglais; et moi, enfant de France!

A l'époque du voyage de Lobkowitz, d'admirables monuments, depuis renversés, étaient debout. Ce devait être un spectacle étonnant que celui de la barbarie dans toute son énergie, tenant sous ses pieds la civilisation terrassée, les janissaires de Mahomet II ivres d'opium, de victoires et de femmes, le cimeterre à la main, le front festonné du turban sanglant, échelonnés pour l'assaut sur les décombres de l'Égypte et de la Grèce: et moi j'ai vu la même barbarie, parmi les mêmes ruines, se débattre sous les pieds de la civilisation.

En arpentant la ville et les faubourgs de Prague, les choses que je viens de dire venaient s'appliquer sur ma mémoire, comme les tableaux d'une optique sur une toile. Mais, dans quelque coin que je me trouvasse, j'apercevais Hradschin, et le Roi de France appuyé sur les fenêtres de ce château, comme un fantôme dominant toutes ces ombres.

JE PRENDS CONGÉ DU ROI. — ADIEUX. — LETTRE DES ENFANTS A LEUR MÈRE. — UN JUIF. — LA SERVANTE SAXONNE.

Prague, 29 mai 1833.

Ma revue de Prague étant faite, j'allai le 29 mai dîner au château à six heures. Charles X était fort gai. Au sortir de table, en s'asseyant sur le canapé du salon, il me dit: « Chateaubriand, savez-vous que le *National*, « arrivé ce matin, déclare que j'avais le droit de faire « mes ordonnances? — Sire, ai-je répondu, Votre « Majesté jette des pierres dans mon jardin. » Le Roi, indécis, hesitait; puis prenant son parti: « J'ai quelque « chose sur le cœur: vous m'avez diablement maltraité « dans la première partie de votre discours à la Cham- « bre des pairs. » Et tout de suite, le Roi, ne me laissant pas le temps de répondre, s'est écrié: « Oh! la fin!

« la fin! ..... le tombeau vide à Saint-Denis.... C'est ad-« mirable!.... c'est très-bien! très-bien.... n'en parlons « plus. Je n'ai pas voulu garder cela.... c'est fini... c'est « fini.... » Et il s'excusait d'avoir osé hasarder ce peu de mots.

J'ai baisé avec un pieux respect la main royale.

« Que je vous dise, a repris Charles X: j'ai peut-être « eu tort de ne pas me défendre à Rambouillet; j'avais « encore de grandes ressources.... mais je n'ai pas voulu « que le sang coulât pour moi; je me suis retiré. »

Je n'ai point combattu cette noble excuse; j'ai répondu:

« Sire, Bonaparte s'est retiré deux fois comme Votre « Majesté, afin de ne pas prolonger les maux de la « France. » Je mettais ainsi la faiblesse de mon vieux Roi à l'abri de la gloire de Napoléon.

Les enfants arrivés, nous nous sommes approchés d'eux. Le Roi parla de l'âge de Mademoiselle: « Comment! pe-« tit chiffon, s'écria-t-il, vous avez déjà quatorze ans. « — Oh! quand j'en aurai quinze! dit Mademoiselle. « — Eh bien! qu'en ferez-vous? dit le Roi. » Mademoiselle resta court.

Charles X raconta quelque chose: « Je ne m'en sou-« viens pas, dit le duc de Bordeaux. — Je le crois bien, « répondit le Roi, cela se passait le jour même de votre « naissance. — Oh! répliqua Henri, il y a donc bien « long-temps! » Mademoiselle penchant un peu la tête sur son épaule, levant sont visage vers son frère, tandis que ses regards tombaient obliquement sur moi, dit avec une petite mine ironique: « Il y a donc bien long-temps « que vous êtes né? »

Les enfants se retirèrent; je saluai l'orphelin: je devais partir dans la nuit. Je lui dis adieu en français, en anglais et en allemand. Combien Henri apprendra-t-il

de langues pour raconter ses errantes misères, pour demander du pain et un asile à l'étranger?

Quand la partie de whist commença, je pris les ordres de sa Majesté. « Vous allez voir madame la Dau« phine à Carlsbad, dit Charles X. Bon voyage, mon « cher Chateaubriand. Nous entendrons parler de vous « dans les journaux. »

J'allai de porte en porte offrir mes derniers hommages aux habitants du château. Je revis la jeune princesse chez madame de Gontaut; elle me remit pour sa mère une lettre au bas de laquelle se trouvaient quelques lignes de Henri.

Je devais partir le 30 à cinq heures du matin; le comte de Choteck avait eu la bonté de faire commander les chevaux sur la route: un tripotage me retint jusqu'à midi.

J'étais porteur d'une lettre de crédit de 2,000 fr. payable à Prague; je m'étais présenté chez un gros et petit matou juif qui poussa des cris d'admiration en me voyant. Il appela sa femme à son secours; elle accourut, ou plutôt elle roula jusqu'à mes pieds; elle s'assit toute courte, toute grasse, toute noire, en face de moi, avec deux bras comme des ailerons, me regardant de ses yeux ronds: quand le Messie serait entré par la fenêtre, cette Rachel n'aurait pas paru plus réjouie; je me croyais menacé d'un *Alleluia*. L'agent de change m'offrit sa fortune, des lettres de crédit pour toute l'étendue de la dispersion israélite; il ajouta qu'il m'enverrait mes 2,000 fr. à mon hôtel.

La somme n'était point comptée le 29 au soir; le 30 au matin, lorsque les chevaux étaient déjà attelés, arrive un commis avec un paquet d'assignats, papier de différente origine, qui perd plus ou moins sur la place et qui n'a pas cours hors des États autrichiens. Mon

compte était détaillé sur une note qui portait pour solde, *bon argent*. Je restai ébahi: « Que voulez-vous que « je fasse de cela? dis-je au commis. Comment, avec ce « papier, payer la poste et la dépense des auberges? » Le commis courut chercher des explications. Un autre commis vint et me fit des calculs sans fin. Je renvoyai le second commis; un troisième me rapporta des écus de Brabant. Je partis, désormais en garde contre la tendresse que je pourrais inspirer aux filles de Jérusalem.

Ma calèche était entourée sous la porte des gens de l'hôtel, parmi lesquels se pressait une jolie servante saxonne qui courait à un piano toutes les fois qu'elle attrapait un moment entre deux coups de sonnette: priez Léonarde du Limousin, ou Fanchon de la Picardie, de vous jouer ou de vous chanter sur le piano *Tanti palpiti* ou la *Prière de Moïse!*

CE QUE JE LAISSE A PRAGUE. — LE DUC DE BORDEAUX.

Prague et route, 29 et 30 mai 1833.

J'étais entré à Prague avec de grandes appréhensions. Je m'étais dit: Pour nous perdre il suffit souvent à Dieu de nous remettre entre les mains nos destinées; Dieu fait des miracles en faveur des hommes, mais il leur en abandonne la conduite, sans quoi ce serait lui qui gouvernerait en personne: or les hommes font avorter les fruits de ces miracles. Le crime n'est pas toujours puni dans ce monde; les fautes le sont toujours. Le crime est de la nature infinie et générale de l'homme; le ciel seul en connaît le fond et s'en réserve quelquefois le châtiment. Les fautes d'une nature bornée et accidentelle sont de la compétence de la justice étroite de la terre: c'est pourquoi il serait possible que les dernières fautes

de la monarchie fussent rigoureusement punies par les hommes.

Je m'étais dit encore: On a vu des familles royales tomber dans d'irréparables erreurs, en s'infatuant d'une fausse idée de leur nature: tantôt elles se regardent comme des familles divines et exceptionnelles; tantôt comme des familles mortelles et privées; selon l'occurrence, elles se mettent au-dessus de la loi commune ou dans les limites de cette loi. Violent-elles les constitutions politiques? elles s'écrient qu'elles en ont le droit, qu'elles sont la source de la loi, qu'elles ne peuvent être jugées par les règles ordinaires. Veulent-elles faire une faute domestique, donner par exemple une éducation dangereuse à l'héritier du trône? elles répondent aux réclamations: « Un particulier peut agir envers ses en-« fants comme il lui plait, et nous ne le pourrions pas? »

Eh non, vous ne le pouvez pas; vous n'êtes ni une famille *divine*, ni une famille *privée*; vous êtes une famille *publique*; vous appartenez à la société. Les erreurs de la royauté n'attaquent pas la royauté seule; elles sont dommageables à la nation entière: un Roi bronche et s'en va; mais la nation s'en va-t-elle? Ne ressent-elle aucun mal? ceux qui sont demeurés attachés à la royauté absente, victimes de leur bonheur ne sont ils ni interrompus dans leur carrière, ni poursuivis dans leurs proches, ni entravés dans leur liberté, ni menacés dans leur vie? Encore une fois la royauté n'est point une propriété privée, c'est un bien commun, indivis, et des tiers sont engagés dans la fortune du trône. Je craignais que, dans les troubles inséparables du malheur, la royauté n'eût point aperçu ces vérités et n'eût rien fait pour y revenir en temps utile.

D'un autre côté, tout en reconnaissant les avantages immenses de la loi salique, je ne me dissimulais pas

que durée de race a quelques graves inconvénients pour les peuples et pour les rois: pour les peuples, parce qu'elle mêle trop leur destinée avec celle des rois; pour les rois, parce que le pouvoir permanent les enivre; ils perdent les notions de la terre; tout ce qui n'est pas à leurs autels, prières prosternées, humbles vœux, abaissements profonds, est impiété. Le malheur ne leur apprend rien; l'adversité n'est qu'une plébéienne grossière qui leur manque de respect, et les catastrophes ne sont pour eux que des insolences.

Je m'étais heureusement trompé: je n'ai point trouvé Charles X dans ces hautes erreurs qui naissent au faîte de la société; je l'ai trouvé seulement dans les illusions communes d'un accident inattendu, et qui sont plus explicables. Tout sert à consoler l'amour-propre du frère de Louis XVIII: il voit le monde politique se détruire, et il attribue avec quelque raison cette destruction à son époque, non à sa personne: Louis XVI n'a-t-il pas péri? la république n'est-elle pas tombée? Bonaparte n'a-t-il pas été contraint d'abandonner deux fois le théâtre de sa gloire et n'est-il pas allé mourir captif sur un écueil? Les trônes de l'Europe ne sont-ils pas menacés? Que pouvait-il donc, lui, Charles X, plus que ces pouvoirs renversés? Il a voulu se défendre contre dés ennemis; il était averti du danger par sa police et par des symptômes publics: il a pris l'initiative: il a attaqué pour n'être pas attaqué. Les héros des trois émeutes n'ont-ils pas avoué qu'ils conspiraient, qu'ils avaient joué la comédie pendant quinze ans? Eh bien! Charles a pensé qu'il était de son devoir de faire un effort: il a essayé de sauver la légitimité française et avec elle la légitimité européenne: il a livré la bataille et il l'a perdue; il s'est immolé au salut des monarchies; voilà tout: Napoléon a eu son Waterloo, Charles X ses journées de Juillet.

Ainsi les choses se présentent au monarque infortuné; il reste immuable accoté des événements qui calent et assujétissent son esprit. A force d'immobilité, il atteint une certaine grandeur: homme d'imagination, il vous écoute, il ne se fâche point contre vos idées, il a l'air d'y entrer et n'y entre point du tout. Il est des axiomes généraux qu'on met devant soi comme des gabions; placé derrière ces abris, on tiraille de là sur les intelligences qui marchent.

La méprise de beaucoup est de se persuader, d'après des événements répétés dans l'histoire, que le genre humain est toujours dans sa place primitive; ils confondent les *passions* et les *idées:* les premières sont les mêmes dans tous les siècles, les secondes changent avec la succession des âges. Si les effets matériels de quelques actions sont pareils à diverses époques, les causes qui les ont produits sont différentes.

Charles X se regarde comme un principe, et, en effet, il y a des hommes qui, à force d'avoir vecu dans des idées fixes, de générations en générations semblables, ne sont plus que des monuments. Certains individus, par le laps de temps et par leur prépondérance, deviennent des *choses transformées en personnes;* ces individus périssent quand ces choses viennent à périr: Brutus et Caton étaient la république romaine incarnée; ils ne lui pouvaient survivre, pas plus que le cœur ne peut battre quand le sang se retire.

Je traçai autrefois ce portrait de Charles X:

« Vous l'avez vu depuis dix ans, ce sujet fidèle, ce « frère respectueux, ce père tendre, si affligé dans un « de ses fils, si consolé par l'autre! Vous le connaissez, « ce Bourbon qui vint le premier après nos malheurs, « digne héraut de la vieille France, se jeter entre vous « et l'Europe, une branche de lis à la main! Vos yeux

« s'arrêtent avec amour et complaisance sur ce prince « qui, dans la maturité de l'âge, a conservé le charme « et la noble élégance de la jeunesse, et qui, maintenant « orné du diadème, n'est encore qu'*un Français de plus « au milieu de vous!* Vous répétez avec émotion tant « de mots heureux échappés à ce nouveau monarque, « qui puise dans la loyauté de son cœur la grâce de « bien dire!

« Quel est celui d'entre nous qui ne lui confierait sa « vie, sa fortune, son honneur? Cet homme que nous « voudrions tous avoir pour ami, nous l'avons aujour- « d'hui pour Roi. Ah! tâchons de lui faire oublier les « sacrifices de sa vie! Que la couronne pèse légèrement « sur la tête blanchie de ce chevalier chrétien! Pieux « comme saint Louis, affable, compatissant et justicier « comme Louis XII, courtois comme François Ier, franc « comme Henri IV, qu'il soit heureux de tout le bonheur « qui lui a manqué pendant si longues années! Que le « trône, où tant de monarques ont rencontré des tem- « pêtes, soit pour lui un lieu de repos. »

Ailleurs j'ai célébré encore le même prince: le modèle a seulement vieilli, mais on le reconnait dans les jeunes touches du portrait: l'âge nous flétrit en nous enlevant une certaine vérité de poésie qui fait le teint et la fleur de notre visage, et cependant on aime malgré soi le visage qui s'est fané en même temps que nos propres traits. J'ai chanté des hymnes à la race de Henri IV; je les recommencerais de grand cœur, tout en combattant de nouveau les méprises de la légitimité et en m'attirant de nouveau ses disgrâces, si elle était destinée à renaître. La raison en est que la royauté légitime constitutionnelle m'a toujours paru le chemin le plus doux et le plus sûr vers l'entière liberté. J'ai cru et je croirais encore faire l'acte d'un bon citoyen en exagérant même les avantages

de cette royauté, afin de lui donner, si cela dépendait de moi, la durée nécessaire à l'accomplissement de la transformation graduelle de la société et des mœurs.

Je rends service à la mémoire de Charles X en opposant la pure et simple vérité à ce qu'on dira de lui dans l'avenir. L'inimitié des partis le représentera comme un homme infidèle à ses serments et violateur des libertés publiques: il n'est rien de tout cela. Il a été de bonne foi en attaquant la Charte; il ne s'est pas cru, et ne devait pas se croire parjure; il avait la ferme intention de rétablir cette Charte après l'avoir *sauvée*, à sa manière et comme il la comprenait. Charles X est tel que je l'ai peint: doux, quoique sujet à la colère, bon et tendre avec ses familiers, aimable, léger, sans fiel, ayant tout du chevalier, la dévotion, la noblesse, l'élégante courtoisie, mais entremêlé de faiblesse, ce qui n'exclut pas le courage passif et la gloire de bien mourir: incapable de suivre jusqu'au bout une bonne ou une mauvaise résolution: pétri avec les préjugés de son siècle et de son rang; à une époque ordinaire, Roi convenable; à une époque extraordinaire, homme de perdition, non de malheur.

LE DUC DE BORDEAUX.

Pour ce qui est du duc de Bordeaux, on voudrait en faire à Hradschin un Roi toujours à cheval, toujours donnant de grands coups d'épée. Il faut sans doute qu'il soit brave: mais c'est une erreur de se figurer qu'en ce temps-ci le droit de conquête serait reconnu, qu'il suffirait d'être Henri IV pour remonter sur le trône. Sans courage, on ne peut régner; avec le courage seul, on ne règne plus: Bonaparte a tué l'autorité de la victoire.

Un rôle extraordinaire pourrait être conçu par Henri V: je suppose qu'il sente à vingt ans sa position et

qu'il se dise: « Je ne puis pas demeurer immobile; j'ai « des devoirs de mon sang à remplir envers le passé, « mais suis-je donc forcé de troubler la France à cause « de moi seul? Dois-je peser sur les siècles futurs de « tout le poids des siècles finis? Tranchons la question; « inspirons des regrets à ceux qui ont injustement pro- « scrit mon enfance; montrons-leur ce que je pouvais « être. Il ne dépend que de moi de me dévouer à « mon pays en consacrant de nouveau, quelle que soit « l'issue du combat, le principe des monarchies héré- « ditaires. »

Alors le fils de saint Louis aborderait la France dans une double idée de gloire et de sacrifice, il y descendrait avec la ferme résolution d'y rester une couronne sur le front ou une balle dans le cœur: au dernier cas, son héritage irait à Philippe. La vie triomphante ou la mort sublime de Henri rétablirait la légitimité, dépouillée seulement de ce que ne comprend plus le siècle et de ce qui ne convient plus au temps. Au reste, en supposant le sacrifice de mon jeune prince il ne le ferait pas pour moi: après Henri V mort sans enfants, je ne reconnaîtrais jamais de monarque en France!

Je me suis laissé aller à des rêves: ce que je suppose relativement au parti qu'aurait à prendre Henri n'est pas possible: en raisonnant de la sorte, je me suis placé en pensée dans un ordre de choses au-dessus de nous; ordre qui, naturel à une époque d'élévation et de magnanimité, ne paraîtrait aujourd'hui qu'une exaltation de roman: c'est comme si j'opinais à l'heure qu'il est d'en revenir aux Croisades; or, nous sommes terre à terre dans la triste réalité d'une nature humaine amoindrie. Telle est la disposition des ames, que Henri V rencontrerait dans l'apathie de la France au dedans, et dans les royautés au dehors, des obstacles invincibles. Il faudra

donc qu'il se soumette, qu'il consente à attendre les événements, à moins qu'il ne se décidât à un rôle qu'on ne manquerait pas de stimagtiser du nom d'aventurier. Il faudra qu'il rentre dans la série des faits médiocres et qu'il voie, sans toutefois s'en laisser accabler, les difficultés qui l'environnent.

Les Bourbons ont tenu après l'empire parce qu'ils succédaient à l'arbitraire: se figure-t-on Henri transporté de Prague au Louvre après l'usage de la plus entière liberté? La nation française n'aime pas au fond cette liberté; mais elle adore l'égalité; elle n'admet l'absolu que pour elle et par elle, et sa vanité lui commande de n'obéir qu'à ce qu'elle s'impose. La Charte a essayé vainement de faire vivre sous la même loi deux nations devenues étrangères l'une à l'autre, la France ancienne et la France moderne; comment, quand des préjugés se sont accrus, feriez-vous se comprendre l'une et l'autre France? Vous ne ramèneriez point les esprits en remettant sous les yeux des vérités incontestables.

A entendre la passion ou l'ignorance, les Bourbons sont les auteurs de tous nos maux; la réinstallation de la branche aînée serait le rétablissement de la domination du château; les Bourbons sont les fauteurs et les complices de ces traités oppresseurs dont à bon droit je n'ai jamais cessé de me plaindre: et pourtant rien de plus absurde que toutes ces accusations, où les dates sont également oubliées et les faits grossièrement altérés. La restauration n'exerça quelque influence dans les actes diplomatiques qu'à l'époque de la première invasion. Il est reconnu qu'on ne voulait point cette restauration, puisqu'on traitait avec Bonaparte à Châtillon; que, l'eût-il voulu, il demeurait empereur des Français. Sur l'entêtement de son génie et faute de mieux, on prit les Bourbons qui se trouvaient là. MONSIEUR, lieutenant général

du royaume, eut alors une certaine part aux transactions du jour; on a vu, dans la vie d'Alexandre, ce que le traité de Paris de 1814 nous avait laissé.

En 1815 il ne fut plus question des Bourbons; ils n'entrèrent en rien dans les contrats spoliateurs de la seconde invasion: ces contrats furent le résultat de la rupture du ban de l'île d'Elbe. A Vienne, les alliés déclarèrent qu'ils ne se réunissaient que contre un seul homme, qu'ils ne prétendaient imposer ni aucune sorte de maître, ni aucune espèce de gouvernement à la France. Alexandre même avait demandé au congrès un roi autre que Louis XVIII. Si celui-ci en venant s'asseoir aux Tuileries ne se fût hâté de voler son trône, il n'aurait jamais régné. Les traités de 1815 furent abominables précisément parce qu'on refusa d'entendre la voix paternelle de la légitimité, et c'est pour les faire brûler, ces traités, que j'avais voulu reconstruire notre puissance en Espagne.

Le seul moment où l'on retrouve l'esprit de la restauration est au congrès d'Aix-la-Chapelle; les alliés étaient convenus de nous ravir nos provinces du nord et de l'est: M. de Richelieu intervint. Le tzar, touché de notre malheur, entraîné par son équitable penchant, remit à M. le duc de Richelieu la carte de France, sur laquelle était tracée la ligne fatale. J'ai vu de mes propres yeux cette carte du Styx entre les mains de madame de Montcalm, sœur du noble négociateur.

La France occupée comme elle l'était, nos places fortes ayant garnison étrangère, pouvions-nous résister? Une fois privés de nos départements militaires, combien de temps aurions-nous gémi sous la conquête? Eussions-nous eu un souverain d'une famille nouvelle, un prince d'occasion, on ne l'aurait point respecté. Parmi les alliés, les uns cédèrent à l'illusion d'une grande race, les autres crurent

que, sous une puissance usée, le royaume perdrait son énergie et cesserait d'être un objet d'inquiétude: Cobbett lui-même en convient dans sa lettre. C'est donc une monstrueuse ingratitude de ne pas voir que, si nous sommes encore la vieille Gaule, nous le devons au sang que nous avons le plus maudit. Ce sang, qui depuis huit siècles circulait dans les veines mêmes de la France, ce sang qui l'avait faite ce qu'elle est, l'a sauvée encore. Pourquoi s'obstiner à nier éternellement les faits? On a abusé contre nous de la victoire, comme nous en avions abusé contre l'Europe. Nos soldats étaient allés en Russie; ils ont ramené sur leurs pas les soldats qui fuyaient devant eux. Après action, réaction, c'est la loi. Cela ne fait rien à la gloire de Bonaparte, gloire isolée et qui reste entière; cela ne fait rien à notre gloire nationale, toute couverte de la poussière de l'Europe dont nos drapeaux ont balayé les tours. Il était inutile, dans un dépit d'ailleurs trop juste, d'aller chercher à nos maux une autre cause que la cause véritable. Loin d'être cette cause, les Bourbons de moins dans nos revers, nous étions partagés.

Appréciez maintenant les calomnies dont la Restauration a été l'objet; qu'on interroge les archives des relations extérieures, on sera convaincu de l'indépendance du langage tenu aux puissances sous le règne de Louis XVIII et de Charles X. Nos souverains avaient le sentiment de la dignité nationale; ils furent surtout rois à l'étranger, lequel ne voulut jamais avec franchise le rétablissement, et ne vit qu'à regret la résurrection de la monarchie aînée. Le langage diplomatique de la France à l'époque dont je traite est, il faut le dire, particulier à l'aristocratie; la démocratie, pleine de larges et fécondes vertus, est pourtant arrogante quand elle domine: d'une munificence incomparable lorsqu'il faut

d'immenses dévouements, elle échoue aux détails; elle est rarement élevée, surtout dans les longs malheurs.

Une partie de la haine des cours d'Angleterre et d'Autriche contre la légitimité vient de la fermeté du cabinet des Bourbons.

Loin de précipiter cette légitimité, mieux avisé on en eût étayé les ruines; à l'abri dans l'intérieur, on eût élevé le nouvel édifice, comme on bâtit un vaisseau qui doit braver l'Océan sous un bassin couvert taillé dans le roc: ainsi la liberté anglaise s'est formée au sein de la loi normande. Il ne fallait pas répudier le fantôme monarchique; ce centenaire du moyen âge, comme Dandolo, *avoit les yeux en la tête beaux, et si n'en véoit goutte;* vieillard qui pouvait guider les jeunes croisés et qui, paré de ses cheveux blancs, imprimait encore vigoureusement sur la neige ses pas ineffaçables.

Que, dans nos craintes prolongées, des préjugés et des hontes vaniteuses nous aveuglent, on le conçoit; mais la distante postérité reconnaîtra que la Restauration a été, historiquement parlant, une des plus heureuses phases de notre cycle révolutionnaire. Les partis dont la chaleur n'est pas éteinte peuvent à présent s'écrier: « Nous fûmes libres sous l'Empire, esclaves sous la mo« narchie de la Charte! » Les générations futures, ne s'arrêtant pas à cette contre-vérité, risible si elle n'était un sophisme, diront que les Bourbons rappelés prévinrent le démembrement de la France, qu'ils fondèrent parmi nous le gouvernement représentatif, qu'ils firent prospérer les finances, acquittèrent des dettes qu'ils n'avaient pas contractées, et payèrent religieusement jusqu'à la pension de la sœur de Robespierre. Enfin, pour remplacer nos colonies perdues, ils nous laissèrent, en Afrique, une des plus riches provinces de l'empire romain.

Trois choses demeurent acquises à la légitimité restaurée: elle est entrée dans Cadix; elle a donné à Navarin l'indépendance à la Grèce; elle a affranchi la chrétienté en s'emparant d'Alger: entreprises dans lesquelles avaient échoué Bonaparte, la Russie, Charles-Quint et l'Europe. Montrez-moi un pouvoir de quelques jours (et un pouvoir si disputé), lequel ait accompli de telles choses.

Je crois, la main sur la conscience, n'avoir rien exagéré et n'avoir exposé que des faits dans ce que je viens de dire sur la légitimité. Il est certain que les Bourbons ne voudraient ni ne pourraient rétablir une monarchie de château et se cantonner dans une tribu de nobles et de prêtres; il est certain qu'ils n'ont point été ramenés par les alliés; ils ont été l'accident, non la cause de nos désastres, cause qui vient évidemment de Napoléon. Mais il est certain aussi que le retour de la troisième race a malheureusement coïncidé avec le succès des armes étrangères. Les Cosaques se sont montrés dans Paris au moment où l'on y revoyait Louis XVIII: alors pour la France humiliée, pour les intérêts particuliers, pour toutes les passions émues, la Restauration et l'invasion sont deux choses identiques; les Bourbons sont devenus la victime d'une confusion de faits, d'une calomnie changée, comme tant d'autres, en une vérité-mensonge. Hélas! il est difficile d'échapper à ces calamités que la nature et le temps produisent; on a beau les combattre, le bon droit n'entraîne pas toujours la victoire. Les Psylles, nation de l'ancienne Afrique, avaient pris les armes contre le vent du Midi; un tourbillon s'éleva et engloutit ces braves: « Les Nasamoniens, dit Hérodote, s'emparèrent de leur pays abandonné. »

En parlant de la dernière calamité des Bourbons, leur commencement me revient en mémoire: je ne sais quel augure de leur tombe se fit entendre à leur berceau.

Henri IV ne se vit pas plutôt maître de Paris, qu'il fut saisi d'un pressentiment funeste. Les entreprises d'assassinat qui se renouvelaient, sans alarmer son courage, influaient sur sa gaieté naturelle. A la procession du Saint-Esprit, le 5 janvier 1595, il parut habillé de noir, portant à la lèvre supérieure un emplâtre sur la blessure que Jean Châtel lui avait faite à la bouche en le voulant frapper au cœur. Il avait le visage morne; madame de Balagni lui en ayant demandé la cause: « Comment, lui répondit-il, pourrais-je être content de voir « un peuple si ingrat, qu'encore que j'aie fait et fasse « tous les jours ce que je puis pour lui, et pour le salut « duquel je voudrais sacrifier mille vies, si Dieu m'en « avait donné autant, me dresser tous les jours de nouveaux attentats, car depuis que je suis ici je n'oy parler d'autre chose? »

Cependant ce peuple criait: « Vive le Roi! » — « Sire, « dit un seigneur de la cour, voyez comme tout votre « peuple se réjouit de vous voir. » Henri secouant la tête: « C'est un peuple. Si mon plus grand ennemi étoit « là où je suis, et qu'il le vît passer, il lui en feroit autant qu'à moi et crieroit encore plus haut. »

Un ligueur, apercevant le Roi affaissé au fond de son carrosse, dit: « Le voilà déjà au cul de la charrette. » Ne vous semble-t-il pas que ce ligueur parlait de Louis XVI allant du Temple à l'échafaud?

Le vendredi 14 mai 1610, le Roi, revenant des Feuillants avec Bassompierre et le duc de Guise, leur dit: « Vous ne me connoissez pas maintenant, vous autres, « et quand vous m'aurez perdu, vous connoitrez lors ce « que je valois et la différence qu'il y a de moi aux autres hommes. — Mon Dieu, sire, repartit Bassompierre, ne cesserez-vous jamais de nous troubler, en nous « disant que vous mourrez bientôt? » Et alors le maré-

chal retrace à Henri sa gloire, sa prospérité, sa bonne santé qui prolongeait sa jeunesse. — « Mon ami, lui ré« pondit le Roi, il faut quitter tout cela. » Ravaillac était à la porte du Louvre.

Bassompierre se retira et ne vit plus le Roi que dans son cabinet.

« Il était étendu, dit-il, sur son lit; et M. de Vic, as« sis sur le même lit que lui, avoit mis sa croix de l'Or« dre sur sa bouche, et lui faisoit souvenir de Dieu. M. le « Grand en arrivant se mit à genoux à la ruelle et lui « tenoit une main qu'il baisoit, et je m'étois jeté à ses « pieds que je tenois embrassés en pleurant amèrement. »

Tel est le récit de Bassompierre.

Poursuivi par ces tristes souvenirs, il me semblait que j'avais vu dans les longues salles de Hradschin les derniers Bourbons passer *tristes et mélancoliques*, comme le premier Bourbon dans la galerie du Louvre: j'étais venu baiser les pieds de la Royauté après sa mort. Qu'elle meure à jamais ou qu'elle ressuscite, elle aura mes derniers serments: le lendemain de sa disparition finale, la République commencera pour moi. Au cas que les Parques, qui doivent éditer mes *Mémoires*, ne les publient pas incessamment, on saura, quand ils paraîtront, quand on aura tout lu, tout pesé, jusqu'à quel point je me suis trompé dans mes regrets et dans mes conjectures. — Respectant le malheur, respectant ce que j'ai servi et ce que je continuerai de servir au prix du repos de mes derniers jours, je trace mes paroles, vraies ou trompées, sur mes heures tombantes, feuilles séchées et légères que le souffle de l'éternité aura bientôt dispersées.

Si les hautes races approchaient de leur terme (abstraction faite des possibilités de l'avenir et des espérances vivaces qui repoussent sans cesse au fond du cœur de

l'homme), ne serait-il pas mieux que, par une fin digne de leur grandeur, elles se retirassent dans la nuit du passé avec les siècles? Prolonger ses jours au delà d'une éclatante illustration ne vaut rien; le monde se lasse de vous et de votre bruit; il vous en veut d'être toujours là: Alexandre, César, Napoléon ont disparu selon les règles de la renommée. Pour mourir beau, il faut mourir jeune; ne faites pas dire aux enfants du printemps: « Comment! c'est là ce génie, cette personne, cette race « à qui le monde battait des mains, dont on aurait payé « un cheveu, un sourire, un regard du sacrifice de la « vie! » Qu'il est triste de voir le vieux Louis XIV ne trouver auprès de lui, pour parler de son siècle, que le vieux duc de Villeroi! Ce fut une dernière victoire du grand Condé d'avoir, au bord de sa fosse, rencontré Bossuet: l'orateur ranima les eaux muettes de Chantilly; avec l'enfance du vieillard, il repétrit l'adolescence du jeune homme; il rebrunit les cheveux sur le front du vainqueur de Rocroi, en disant, lui, Bossuet, un immortel adieu à ses cheveux blancs. Vous qui aimez la gloire, soignez votre tombeau; couchez-vous y bien; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

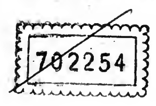


TABLE DES MATIERES.



NOUVELLES PUBLICATIONS

(format Charpentier.)

BARANTE. Questions constitutionnelles. — Un vol. Fr. 1 50

BLANC. Histoire de Dix Ans. — 5 vol. . . . . » 17 50

— — **Pages d'Histoire de la Révolution de Février 1848.** — Un vol. . . . . » 3 —

CAPEFIGUE. La Société et les Gouvernements de l'Europe, etc. — 4 vol. . . . . » 10 —

CAUSSIDIÈRE. La Révolution de Février. Mémoires. — Un vol. . . . . » 3 50

CHATEAUBRIAND. Mémoires d'Outre-Tombe. — 5 vol. » 15 —

— — **La Révolution de Juillet 1830.** — Un vol. . . . . » 1 50

GUIZOT. Histoire de la Révolution d'Angleterre. — 2 vol. . . . . » 6 —

— — **Pourquoi la Révolution d'Angleterre a-t-elle réussi?** — Un vol. . . . . » 1 50

— — **De la Démocratie en France.** — Un vol. . . . . » 1 —

HELLO. Du régime constitutionnel. — Un vol. . . . » 4 —

LAMARTINE. Histoire de la Révolution de 1848. — 2 vol. » 7 —

— — **Les Confidences.** — Un vol. . . . . » 3 —

— — **Raphaël, pages de la vingtième année.** — Un vol. » 2 50

— — **Le passé, le présent et l'avenir de la République.** — Un vol. . . . . » 2 50

REYBAUD. Études sur les Réformateurs, ou Socialistes modernes. — 2 vol. . . . . » 6 —

SUDRE. Histoire du Communisme. — Un vol. . . . » 4 —

THIERS. De la Propriété. — Un vol. . . . . » 3 —

— — **Discours prononcés à l'Assemblée Nationale dans la discussion de la Constitution.** — Un vol. . » 1 50

— — **Rapport général présenté au nom de la commission de l'assistance et de la prévoyance publiques.** Un vol. . . . . » 1 50

